BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
152
NAPOLI

Google

35. 1. 20.

926. 772

II Suppl. Palat. A. 152

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

627 219

LE VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME III.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE XXIX.

Ormuz, Diu et Surate.

NE ſoyez point étonnée, Madame, de ne recevoir cette lettre, que ſix mois après la précédente; j'ai parcouru de vaſtes pays durant ce long intervalle; & depuis le grand Caire juſqu'à Surate, il ſe préſente bien des objets de curioſité.

J'appris en Egypte, qu'un vaiſſeau Anglois devoit inceſſamment partir de Suez, faire voile pour Ormuz, & delà dans les Grandes-Indes. Du Caire à Suez le trajet n'eſt pas long; mais la route eſt ſi déſerte, qu'on n'y trouve

ni villages, ni maiſons, ni rien de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Nous fûmes obligés de nous fournir nous-mêmes de proviſions que nous fîmes porter avec nous, ſur le dos d'un chameau, ainſi qu'en uſent tous les voyageurs.

J'eus tout le temps de connoître la ville de Suez, où il me fallut attendre le départ de notre vaiſſeau. Elle eſt ſituée dans un pays ſtérile, qui ne produit pas même l'herbe la plus commune; & l'eau qu'on y boit, ne ſe tire que de quelques étangs ou puits fort éloignés. Le port occupe l'extrémité du golfe Arabique, autrement dit *la mer Rouge*. Sa défenſe conſiſte en un petit fort, dont la garde n'eſt compoſée que de quelques ſoldats Turcs. Suez fut autrefois une grande cité, connue ſous différents noms. On l'appella la *ville des héros*, *Heroopolis*: elle fut nommée auſſi *Cléopatre* & *Arſinoë*. On dit qu'Amra, qui conquit l'Egypte pour le premier calife de Damas, y avoit ouvert, de la mer juſqu'au Nil, un canal qui devenoit navigable à l'accroiſſement de ce fleuve; mais les mahométans ayant détruit cette ville, le

canal se boucha insensiblement ; il n'en reste plus aucune trace. On prétend que Sésostris, roi d'Egypte, Darius, roi de Perse, & ensuite Ptolomée avoient aussi entrepris de joindre la mer rouge à la Méditerranée, par une communication du Nil au port de Suez. Ce projet n'a point eu lieu, parce qu'on craignoit, dit-on, que l'Egypte ne fût entiérement submergée, étant de plusieurs coudées plus basse que le golfe Arabique. Quoi qu'il en soit, Suez n'est aujourd'hui qu'une très-petite ville qui, n'offrant rien de curieux, mérite peu votre attention. Il n'en fut pas de même des environs, où je savois qu'étoit arrivé le grand miracle de la délivrance des Hébreux, le fameux passage de la mer rouge. Suivant la tradition du pays, il se fit entre Suez & la ville de Tor ; cette opinion me parut d'autant plus vraisemblable, que si les Israélites avoient passé la mer à Suez, comme quelques-uns le croient, la cavalerie Egyptienne auroit été dispensée de s'engager dans le golfe pour les poursuivre, & auroit pu les joindre aisément, en faisant le tour de la baie. On dit que Cléopatre, reine d'Egypte, voulut y,

faire porter des vaiſſeaux par terre, pour ſe retirer dans l'Inde après la défaite de Marc-Antoine ; mais cette princeſſe, qui ne croyoit rien d'impoſſible à l'amour, éprouva des obſtacles qui renverſerent ſes projets.

On nous fit voir, à trois lieues delà, une fontaine où l'on dit que le légiſlateur des Hébreux diviſa les eaux de la mer avec une baguette. Ce lieu eſt appellé *le puits de Moïſe*. On nous montra, dans ce même endroit, d'anciens débris qu'on prétend être les reſtes d'une grande ville, mais dont perſonne ne put nous dire le nom. Je parcourois ainſi les bords de cette mer célebre, toujours occupé des grands événements dont cette petite partie du monde avoit été le théatre.

Je trouvai à Suez un jéſuite Portugais, qui avoit fait trois fois le voyage du Caire à Goa, & qui connoiſſoit parfaitement la route que nous allions tenir. C'eſt un homme d'eſprit, qui ſait les langues orientales, & dont la ſociété eſt agréable. Il me prit en amitié, & promit de m'accompagner juſques dans les états du Grand-Mogol, d'où il doit aller à Siam, en qualité de miſ-

ſionnaire. Il ſe nomme *le P. Sylveïra*, & eſt âgé d'environ cinquante ans. Il a des connoiſſances à Agra ; & comme nous logerons dans la même maiſon, il me ſera d'une grande reſſource. C'eſt avec lui que je viſitai les environs de Suez, & les bords de la mer Rouge, à meſure que le capitaine du vaiſſeau, qui étoit ſon ami, & qui s'arrêta dans pluſieurs ports, nous en procuroit la facilité.

De Suez, nous arrivâmes à la ville de Tor. Dans ce trajet nous éprouvâmes, pendant le jour, des chaleurs inſupportables, & durant la nuit un froid perçant, que nous attribuâmes au vent du nord qui regne le ſoir ſur cette côte. Tor eſt petit, mais agréablement ſitué. Ses habitants ſont chrétiens ; nous y vîmes un monaſtere de religieux Grecs, où l'on honore ſpécialement ſainte Catherine. Les montagnes voiſines ſont habitées par des hermites.

Quand nous fûmes dans l'endroit le plus large du golfe, nous témoignâmes plus d'aſſurance, que nous n'avions fait le long des côtes. Elles ſont remplies d'écueils & de bancs de ſable, qui rendent la navigation ſi dange-

reuſe, que, pendant la nuit, il faut tenir toujours le milieu de la mer. Le jour, nos pilotes étoient occupés à regarder attentivement, pour découvrir les véritables canaux. Les gens chargés de cette obſervation, nous avertiſſoient, par des cris continuels, du changement qu'il falloit faire à la manœuvre. Il y a deux ſortes de pilotes ſur cette mer, les uns pour la navigation du milieu, les autres pour guider les vaiſſeaux entre les bancs de ſable.

Nous apperçûmes une infinité de petites iſles; mais aucune ne me parut mériter une attention particuliere. Nous viſitâmes auſſi quelques ports, dont les principaux ſont Alkoſſir, Suaquen, Maſſua, &c. Autrefois Suaquen étoit une ville riche & célebre, par l'avantage de ſa ſituation, & l'étendue de ſon commerce. Elle conſerve encore quelque reſte de cet éclat, mais ſon commerce eſt fort diminué. Alkoſſir & Maſſua ſont aujourd'hui peu conſidérables; &, en général, le trajet de la mer rouge ne nous offrit que des choſes communes. La plus remarquable eſt un vent brûlant & en-

flammé, qui nous obligea de nous tenir enfermés pendant pluſieurs jours. Il regne quelquefois aſſez long-temps ſur cette mer, & produit des effets ſinguliers ; il coupe la reſpiration, & porte dans les entrailles une chaleur étouffante, que tous les rafraîchiſſements ne peuvent éteindre. Nous évitâmes heureuſement ce danger, quelques jours avant que de paſſer le détroit de Babelmandel, autrement dit, de la Mecque. Il n'a gueres que ſix lieues de largeur, & eſt rempli de rocs & de quantité de petites iſles qui rendent, dans cet endroit, la navigation périlleuſe.

Nous fîmes voile vers l'iſle de Socotra, longue de vingt lieues, large de neuf, & la plus grande qui ſoit à l'entrée du golfe. Les peuples y ſont très-groſſiers, quoique chrétiens ; & quoiqu'adorateurs de la croix, qu'ils portent ſur leurs habits & à leur cou, ils pratiquent la circonciſion. Les hommes, qui ont tous le nom d'un Apôtre, y ſont doux & pacifiques ; les femmes, qui ſe nomment toutes Marie, ſont fieres & martiales. Autrefois elles alloient à la guerre, comme les Ama-

zones ; & comme elles, dit-on, elles cajoloient les étrangers qui arrivoient dans leur iſle, pour en avoir des enfants. On raconte qu'elles uſoient, pour cela, de ſortilege ; ce qui ne fait pas l'éloge de leur beauté, puiſqu'elles étoient obligées d'avoir recours à de pareils moyens.

Les habits de ces peuples ſont de drap ou de peau, leurs logements des caves, leurs armes des bâtons ou des pierres. Subjugués autrefois par les Arabes, ils n'avoient auparavant ni roi, ni gouverneur, ni prêtres, dont ils reconnuſſent l'autorité. Ils vivoient entre eux ſans aucune forme de juſtice ; auſſi n'avoient-ils ni villes, ni habitations communes, ſe nourriſſant de poiſſons, de dattes dont ils faiſoient leur pain, & de lait. Le pays eſt montueux & peu fertile ; il ne produit d'autre grain que du riz : l'aloës y croît en abondance, & y eſt plus eſtimé que par-tout ailleurs. On trouve auſſi, ſur les montagnes, beaucoup de plantes médicinales & d'herbes aromatiques. Les peuples vivent dans une eſpece d'eſclavage, ſous la domination d'un prince Arabe, qui fait ſa réſidence à

Tamerin, capitale de l'iſle. Son palais eſt bâti de pierres de taille, & préſente la figure d'un fort. Les habitants ſont gouvernés, pour le ſpirituel, par un archevêque, qui reçoit ſon autorité d'un patriarche qui réſide à Baldak.

Leurs principales marchandiſes ſont l'aloës, les ſoccotrines, qui ſe font du ſuc de cette plante, & le ſang de dragon. On trouve, ſur ces côtes, une aſſez grande quantité d'ambre gris, qui vient, dit-on, du ventre des baleines, d'autres diſent, d'une ſubſtance formée d'une ſorte de bitume qui ſort du fond de la mer, & que l'air durcit & conſolide.

De l'iſle de Socotra nous continuâmes notre navigation juſqu'au golfe d'Ormuz. " Avant que le chemin fût
„ découvert par le cap de Bonne-Eſ-
„ pérance, me dit le P. Sylveïra, en
„ me montrant de loin les murs de cette
„ ville, ſon port étoit un des grands
„ marchés du levant pour les épiceries,
„ les drogues & les autres marchandiſes
„ des Indes. Il en fourniſſoit toute la
„ Perſe ; & les nations de l'occident y
„ abordoient par la mer Rouge. D'Or-
„ muz, les biens de l'Inde ſe tranſpor-

„ toient par le golfe Perſique juſqu'à
„ Baſrah, pour être diſtribués, par les
„ caravanes, en Arménie, à Trébi-
„ ſonde, à Damas, Alep, &c. Les
„ Vénitiens, les Génois venoient les
„ prendre dans les ports de Syrie. Ce
„ qui s'apportoit par la mer Rouge,
„ alloit s'embarquer à Tor & à Suez,
„ d'où les caravanes continuoient le
„ tranſport juſqu'au Caire ; & de-là,
„ par la voie du Nil, on arrivoit au port
„ d'Alexandrie. Vous voyez, continua
„ le jéſuite, en me faiſant obſerver la
„ ſituation d'Ormuz, que cette ville
„ eſt dans une iſle à l'entrée du golfe
„ Perſique. Cette iſle, qui ſe nomme
„ *Jérun*, a quatre ou cinq lieues de
„ circonférence, & n'eſt éloignée que
„ de deux lieues du continent. Le ter-
„ rein en eſt ſi ſtérile, qu'il ne produit
„ que du ſel & du ſoufre, & qu'on
„ n'y trouve pas même de l'eau ; il
„ faut l'aller chercher dans la terre
„ ferme. Malgré cette ſtérilité & les
„ chaleurs exceſſives, qui donnent à
„ cette iſle l'apparence d'une fournaiſe
„ ardente, ſa rade eſt néanmoins ſi
„ bonne, & ſa ſituation ſi avantageuſe,
„ qu'il étoit paſſé en proverbe parmi

„ les Arabes, que ſi tout l'univers n'é-
„ toit qu'une bague, la ville d'Ormuz
„ en ſeroit le diamant.

„ Ormuz, autrefois la capitale d'un
„ royaume, étoit ſituée dans le conti-
„ nent. Un de ſes rois obtint d'un
„ prince voiſin l'iſle de Jérun, comme
„ un lieu de peu d'importance ; & s'y
„ étant fortifié, il chaſſa ſon bienfaiteur
„ de ſes propres états. Il y bâtit une ville
„ qu'il nomma *Ormuz*, du nom de ſon
„ ancienne capitale. En moins de deux
„ ſiecles elle proſpéra tellement, qu'elle
„ étendit ſa domination ſur une partie
„ de l'Arabie & ſur tout le golfe Per-
„ ſique. Le fameux Alfonſe d'Albur-
„ querque, amiral Portugais, inſulta
„ cette ville au commencement du
„ ſeizieme ſiecle, & la réduiſit ſous le
„ joug de ſa nation. Il y fit bâtir une
„ citadelle ; & Ormuz devint, après
„ Goa, le plus riche établiſſement des
„ Portugais dans les Indes, & une des
„ villes les plus commerçantes de l'Aſie.
„ On y voyoit arriver une quantité in-
„ croyable de marchands, avec les ri-
„ cheſſes de la Chine, des Moluques,
„ de toutes les Indes orientales, de la
„ Perſe, de l'Arabie, de l'Arménie, qui

„ ſe raſſembloient dans ſon port. Auſſi, „ ajouta le jéſuite, ne ſerez-vous pas „ ſurpris que les gouverneurs d'Ormuz, „ à la fin de leur adminiſtration, qui „ duroit trois ans, devinſſent riches à „ pluſieurs millions. Mais ce dont on „ ne peut trop s'étonner, c'eſt le chan- „ gement qui s'eſt fait dans cette iſle, „ depuis qu'avec l'aide des Anglois, le „ roi de Perſe s'en eſt rendu maître, „ & l'a enlevée aux Portugais, l'an „ 1622. Il en fit démolir les murailles, „ & tranſporter les matériaux & le „ commerce à Gomron, port voiſin, „ qui commença dès-lors à devenir une „ ville riche & floriſſante. Ce qui aug- „ mente ſa célébrité, c'eſt la multitude „ de perles qui ſe pêchent dans ce gol- „ fe, & qui ſont les plus groſſes, les „ plus nettes & les plus précieuſes de „ l'univers.

„ Le jour que cette pêche doit com- „ mencer, l'ouverture s'en fait de „ grand matin, & eſt annoncée par un „ coup de canon. A l'inſtant tous les „ bateaux partent & s'avancent dans „ la mer, précédés de deux groſſes cha- „ loupes, qui mouillent, l'une à droite, „ & l'autre à gauche, pour marquer

„ les limites. Auſſi-tôt les plongeurs ſe
„ jettent à la hauteur de trois, quatre
„ & cinq braſſes. Un bateau a pluſieurs
„ pêcheurs qui vont à l'eau tour à
„ tour. Au moment que l'un revient,
„ l'autre s'enfonce; & tous ſont atta-
„ chés à une corde, dont l'autre ex-
„ trêmité tient à la vergue du petit
„ bâtiment. Elle eſt diſpoſée de façon,
„ que les matelots peuvent aiſément,
„ au moyen d'une poulie, la tirer ou la
„ lâcher, ſelon le beſoin du plongeur.
„ Celui-ci a une groſſe pierre liée au
„ pied, afin d'enfoncer plus vîte, &
„ une eſpece de ſac à ſa ceinture, pour
„ y dépoſer les huitres qu'il ramaſſe.
„ Dès qu'il eſt au fond de la mer, il
„ met dans ſon ſac, le plus prompte-
„ ment qu'il peut, ce qu'il trouve ſous
„ ſa main. S'il découvre plus de nacres
„ qu'il n'en peut emporter, il en fait
„ un monceau; & puis remontant ſur
„ l'eau pour prendre haleine, il re-
„ tourne enſuite, ou envoie un de ſes
„ compagnons les chercher. Pour re-
„ venir à l'air, il n'a qu'à tirer forte-
„ ment une petite corde, différente de
„ celle qui eſt attachée à ſon corps;
„ un matelot la tient par un bout, pour

„ en obſerver le mouvement, donne
„ auſſi-tôt le ſignal aux autres, & dans
„ ce moment on tire le pêcheur. Pour
„ remonter plus promptement, il déta-
„ che, s'il peut, la pierre qu'il a au pied.
„ Les bateaux ne ſont pas ſi éloignés les
„ uns des autres, qu'il n'arrive quel-
„ quefois des combats ſous les eaux
„ entre les plongeurs, pour ſe diſputer
„ un monceau d'huitres : le P. Sylveïra
„ en cita un exemple. Un pêcheur
„ voyant qu'un de ſes compagnons lui
„ avoit volé pluſieurs fois ce qu'il
„ avoit eu bien de la peine à recueillir,
„ l'en punit de la maniere la plus cruel-
„ le. Il le laiſſa plonger le premier ; &
„ l'ayant ſuivi de près avec un couteau
„ à la main, il l'égorgea ſous les eaux.
„ On ne s'apperçut de ce meurtre,
„ que lorſqu'on retira le corps de ce
„ malheureux ſans vie & ſans mouve-
„ ment. Un des plus grands dangers de
„ cette pêche, continue le jéſuite, c'eſt
„ la rencontre des requins. Il s'en trouve
„ de ſi forts & de ſi terribles, qu'ils em-
„ portent quelquefois & le plongeur
„ & ſes huitres, ſans qu'on en entende
„ jamais parler. Quant à ce que l'on dit
„ de l'huile que les plongeurs mettent

„ dans leur bouche, ou d'une eſpece
„ de cloche de verre, dans laquelle ils
„ ſe renferment pour deſcendre ſous
„ les eaux, ce ſont autant de contes
„ faits à plaiſir. Comme les gens de cette
„ côte s'accoutument dès l'enfance à
„ plonger & à retenir leur haleine, ils
„ s'y rendent habiles ; & c'eſt ſuivant
„ leur habileté qu'ils ſont payés. Avec
„ tout cela, le métier eſt ſi fatiguant,
„ qu'ils ne peuvent plonger que ſept
„ ou huit fois par jour. Les plus ro-
„ buſtes ſont bientôt épuiſés : il s'en
„ trouve néanmoins qui réſiſtent long-
„ temps, mais le nombre en eſt petit ;
„ au lieu qu'il eſt fort ordinaire de les
„ voir périr dès les premieres épreuves.
„ J'en ai vu qui ſe laiſſoient tellement
„ tranſporter à l'ardeur de ramaſſer un
„ plus grand nombre d'huitres, qu'ils
„ en perdoient la reſpiration & la pré-
„ ſence d'eſprit ; de ſorte que ne pen-
„ ſant pas à faire le ſignal, ils auroient
„ été bientôt étouffés, ſi l'on n'avoit
„ eu ſoin de les retirer, lorſqu'ils de-
„ meuroient trop long-temps ſous l'eau.
„ Ce travail dure juſqu'à midi ; & alors
„ tout le monde regagne le rivage.

„ Quand on y eſt arrivé, le maître

„ du bateau fait tranſporter, dans une „ eſpece de parc, les nacres qui lui „ appartiennent, & les y laiſſe deux ou „ trois jours, afin qu'elles s'ouvrent & „ qu'on en puiſſe tirer les perles. On les „ lave bien enſuite; & l'on a cinq ou ſix „ petits baſſins de cuivre, percés comme „ des cribles, qui s'enchâſſent les uns „ dans les autres, de façon qu'il reſte „ toujours quelque eſpace entre eux. „ Les trous de chaque baſſins ſont dif- „ férents pour la grandeur; le ſecond „ les a plus petits que le premier; le „ troiſieme plus que le ſecond, & ainſi „ des autres. On jette, dans le premier, „ toutes les perles groſſes & menues, „ après qu'elles ont été bien lavées; s'il „ y en a quelqu'une qui ne paſſe point, „ elle eſt cenſée du premier ordre; „ celles qui reſtent dans le ſecond baſ- „ ſin, ſont du ſecond ordre, & ainſi „ de même, juſqu'au dernier baſſin, „ lequel n'étant point percé, reçoit les „ plus petites, qu'on appelle ſemence „ de perles.

„ Ces divers ordres ſont la différence „ dú prix, à moins que la rondeur plus „ ou moins parfaite, ou l'eau plus ou „ moins belle, n'en augmente ou n'en

„ diminue la valeur. C'eſt le haſard qui „ fait trouver des perles dans les na- „ cres ; mais on eſt toujours ſûr de tirer, „ pour fruit de ſon travail, une huitre „ d'excellent goût, & quantité de beaux „ coquillages, qui feroient l'ornement „ des plus riches cabinets.

„ Il regne pour l'ordinaire, ſur cette „ côte, de grandes maladies au temps „ de la pêche, ſoit à cauſe de la multi- „ tude extraordinaire de peuple qui s'y „ trouve, & n'habite pas fort à l'aiſe ; „ ſoit parce que beaucoup de gens ſe „ nourriſſent de la chair des huitres, „ qui eſt indigeſte & mal-faiſante ; ſoit „ enfin à cauſe de l'infection de l'air, „ qui provient de la corruption de ces „ mêmes huitres, dont la puanteur in- „ ſupportable peut ſeule occaſionner „ ces maladies „.

Nous apprîmes, en arrivant à Ormuz, qu'un vaiſſeau devoit partir dans huit ou dix jours pour Surate. Une partie de ce temps fut employée à viſiter le port & la ville de Gomron, qui, avant la réduction d'Ormuz, n'étoit qu'un petit village compoſé de quelques cabanes. Les Perſans ont reconnu l'avantage de ſa ſituation & de ſon

port, & en ont fait une ville très-commerçante. Elle a deux châteaux vis-à-vis l'un de l'autre, qui gardent l'entrée du havre, & ſont garnis d'une bonne artillerie. Les plus belles maiſons ſont celles du gouverneur, des Anglois & Hollandois, qui y font le principal commerce. Les bas ſervent de cuiſines & de magaſins : les logements ſont au premier étage ; il eſt aſſez élevé, pour recevoir le vent de tous côtés, contre les chaleurs qui y ſont exceſſives. Les pierres, dont on bâtit les maiſons, ſont un compoſé de terre graſſe, de ſable, de paille coupée, & de fumier de cheval ; les maçons mêlent le tout enſemble, & en font une couche qu'ils couvrent d'une autre couche de fagots, & ainſi ſucceſſivement, juſqu'à la hauteur de ſix à ſept pieds. Ils y mettent le feu, & font cuire cette eſpece de ciment, qui devient dur comme de la pierre. Le peuple loge dans des cabanes faites de branches & de feuilles de dattiers. Ce ſont les ſeuls arbres qui fourniſſent du fruit & du bois propre à bâtir.

Les rues de Gomron ſont étroites, ſales & irrégulieres. L'air, d'ailleurs, y eſt très-mal-ſain, tant à cauſe des gran-

des chaleurs, que par rapport au changement continuel des vents qui regnent ſur cette côte. Il n'eſt pas rare, m'a-t-on dit, d'y être des années entieres, ſans y voir tomber une goutte de pluie ; auſſi n'y croît-il pas une feuille d'herbe dans tout le voiſinage. Les habitants font venir leurs proviſions de légumes & de fruits de l'iſle de Kiſmiſch, à trois lieues de la ville. Elle en produit d'excellents, de toute eſpece, & en abondance. C'eſt leur nourriture ordinaire, avec le poiſſon qu'ils prennent dans la mer voiſine, & qu'ils trouvent plus ſain & plus délicieux que la viande, dont ils ne manquent point ; ils ont des bœufs, des vaches, des moutons, & ſur-tout des chevres en grande quantité. Ils ne boivent que de l'eau, & d'une certaine liqueur, faite de dattes ou de riz. Le vin y eſt très-cher ; & l'eau qu'on y apporte vient de deux lieues, ce qui la rend aſſez rare.

Les perſonnes de diſtinction ſont habillées à la Perſane ; mais le peuple va preſque nud. Les femmes ſe chargent les bras, les jambes, les oreilles & les narines d'anneaux d'or, d'argent, de cuivre ou de fer, ſelon leurs moyens.

Ces ornements ſont ſi peſants, que s'ils n'étoient pas attachés à la tête, ils leur arracheroient le nez & les oreilles.

Depuis le mois d'octobre juſqu'au mois de mai, les chaleurs ſont moins fortes à Gomron; & c'eſt pendant ces ſix mois que ſe fait le plus grand commerce. On y voit arriver des marchands de toutes les nations, Perſans, Arabes, Indiens, Arméniens, Turcs, Tartares, Hollandois & Anglois. Les rois de Perſe, voulant reconnoître les ſervices que ces derniers leur avoient rendus à la priſe d'Ormuz, ne les exempterent pas ſeulement de toute impoſition, mais leur donnerent même la moitié de celles que paient les autres marchands; ce qui pourtant ne s'exécute pas très-fidélement de la part des Perſans, toujours portés à tromper les Anglois. A peine ceux-ci reçoivent-ils la dixieme partie de leurs droits; encore ſont-ils obligés de les prendre en marchandiſes. Ils ont, entre autres privileges, celui de faire ſortir de Perſe douze chevaux tous les ans; tandis que les Hollandois paient au moins cinquante écus, pour les droits de ſortie de chaque cheval. Ceux-ci

leur

leur vendent les draps, l'étain & l'acier de leur pays; de l'indigo, des étoffes de ſoie, & des toiles de coton des Indes, qui ſont plus fines, plus ſerrées, & dont les couleurs ſont plus vives que celles qui ſe font en Perſe. Ils prennent en échange, des brocards d'or & d'argent, des tapis, de la ſoie crue, de la rhubarbe, du ſafran & de l'eau-roſe. Cette eau eſt une des meilleures marchandiſes que l'on puiſſe envoyer aux Indes, où l'on en arroſe les appartements; & l'on s'en ſert aux préparations des parfums. Outre ces échanges, les Anglois & les Hollandois apportent auſſi de l'argent comptant. Ces derniers fourniſſent preſque toute la Perſe d'épiceries, pour leſquelles ils ne payent point de droit, en vertu d'un ancien privilege dont ils tâchent de maintenir la jouiſſance par des préſents. Les Portugais ſont la ſeule nation qui ne ſoit pas ſoufferte à Gomron & à Ormuz; & depuis la réduction de cette derniere ville, ils ſont toujours en guerre ouverte avec les Perſans. Ils viennent quelquefois, avec leurs frégates, aſſez près de ces deux places, font des deſ-

centes dans les iſles voiſines, pillent les habitants, & commettent mille violences.

Avant que d'arriver à Surate, nous abordâmes au port de Diu, ville fameuſe, que les ſieges qu'elle a eu à ſoutenir, rendront à jamais mémorable dans les faſtes de l'Aſie. Elle appartenoit au roi de Cambaye, lorſque les Portugais obtinrent la permiſſion d'y bâtir une fortereſſe : ils en devinrent bientôt les maîtres; & pour ſecouer le joug de ces étrangers, le roi de Cambaye ſollicita le ſecours des Turcs. Soliman, bacha d'Egypte, eut le commandement de la flotte que le grand ſeigneur envoya dans l'Inde contre les Portugais ; il trouva le ſiege de Diu commencé : il le pouſſa vivement ; & les Portugais combattoient & ſouffroient comme s'ils euſſent été ſupérieurs à toutes les foibleſſes de la condition humaine. Le pere Sylveïra nous raconta des traits de la valeur de votre ſexe, qui méritent, Madame, qu'on en rappelle le ſouvenir. " Iſabelle „ de Véga, également belle & ver- „ tueuſe, avoit été vainement preſſée „ par ſon mari, Vaſconcelos, de ſe re-

„ tirer à Goa, dans la maiſon de ſon
„ pere, pendant le ſiege : rien ne put
„ l'engager à quitter un époux qu'elle
„ aimoit ; & voyant qu'on employoit
„ à ces travaux un grand nombre d'hom-
„ mes qui n'étoient pas moins néceſ-
„ ſaires pour combattre, elle penſa que
„ les femmes pourroient ſuppléer au
„ premier de ces deux beſoins : elle
„ communiqua ſon deſſein à l'épouſe
„ d'un médecin, nommée *Anne Fer-*
„ *nandès ;* & ces deux femmes ayant
„ raſſemblé toutes les autres, les en-
„ gagerent à prendre la place de leurs
„ maris ou de leurs fils dans l'emploi
„ qui convenoit le mieux à leur ſexe.
„ Toutes s'y porterent avec une ar-
„ deur incroyable ; & c'étoit à qui ſe
„ chargeroit des plus grands fardeaux.
„ Cet exemple animoit le courage de
„ leurs maris, & leur laiſſoit toute la li-
„ berté pour l'exercice des armes. Anne
„ & Iſabelle alloient viſiter les poſtes
„ pendant la nuit ; on les vit même pa-
„ roître à l'aſſaut pour inſpirer, par de
„ vives exhortations, plus de valeur
„ aux combattants. Anne Fernandès vit
„ périr ſon fils à ſes côtés ; ce qui ne
„ l'empêcha pas de garder ſon poſte,

„ qu'elle ne quitta qu'après le combat,
„ pour chercher le corps du jeune
„ homme & l'enſevelir de ſes propres
„ mains.

„ Que devoit-on attendre, ajouta
„ le pere Sylveïra, de la part des maris,
„ dont les femmes donnoient des exem-
„ ples d'une vertu ſi héroïque? Auſſi,
„ continua-t-il, jamais notre nation
„ n'a-t-elle montré plus de force & de
„ bravoure : je vais vous en citer quel-
„ ques traits. Un nommé *Pachéco* ayant
„ été bleſſé dangereuſement, commen-
„ çoit à ſe faire panſer, lorſqu'il en-
„ tendit le bruit d'une nouvelle attaque.
„ Il s'échappa d'entre les mains des
„ chirurgiens, pour retourner au com-
„ bat, où il reçut une ſeconde bleſſure.
„ La même choſe arriva juſqu'à trois
„ fois; & l'ennemi s'étant retiré, il ſe
„ fit panſer de toutes ſes bleſſures en
„ même temps. Un ſoldat manquant de
„ balles, ſe ſervit de ſes dents pour
„ charger ſon fuſil. Un autre prit un
„ baril de poudre entre ſes bras, en
„ criant à ſes compagnons : *Gare, je*
„ *porte ma mort & celle d'autrui.* Il ſe
„ jetta au milieu des ennemis avec une
„ meche allumée, & mit le feu à la

„ poudre. Le baril ſauta en l'air, &,
„ ſans faire aucun mal à celui qui le
„ portoit, fit périr plus de cent Turcs.
„ On ne finiroit pas, ſi on rappelloit
„ tous les exploits héroïques des Por-
„ tugais dans cette occaſion. Il ſuffit de
„ dire, continua le jéſuite, que Soliman
„ fut contraint de lever le ſiege qui
„ avoit duré plus de deux mois, & qui
„ augmenta beaucoup la gloire & la
„ puiſſance de notre nation dans les
„ Indes. Tous ces prodiges de force,
„ de courage & de valeur dans les deux
„ ſexes, ſe renouvellerent, quelques
„ années après, avec le même ſuccès,
„ & dans les mêmes circonſtances.
„ Le roi de Cambaye entreprit une
„ ſeconde fois le ſiege de Diu. Les
„ hommes & les femmes s'y diſtin-
„ guerent par des actions dont les hiſ-
„ toriens n'ont pas cru que le récit fût
„ vraiſemblable, ni même poſſible.
„ Elles procurerent à Jean de Caſtro,
„ qui avoit défendu cette ville, un
„ triomphe ſemblable à ceux de l'an-
„ cienne Rome. Les rues de Goa où il
„ fit ſon entrée, après cette glorieuſe
„ expédition, furent tendues de riches
„ tapiſſeries. Les femmes jettoient

„ des fleurs, & répandoient des eaux „ parfumées sur son passage; & toutes „ les circonstances de cette fête furent „ si pompeuses, que la reine de Portugal, lisant la relation des combats „ & du triomphe de Castro, disoit qu'il „ avoit vaincu comme un chrétien, & „ triomphé comme un païen. Il fit „ demander aux habitants de Goa des „ sommes considérables à emprunter, „ pour réparer le château de Diu, & „ leur envoya ses moustaches pour „ caution. On les lui renvoya sur le „ champ, avec de grandes marques de „ respect; & l'on y joignit les sommes „ qu'il avoit demandées. Les femmes „ ne furent pas les moins empressées à „ y contribuer, elles se défirent de „ leurs pierreries, de leurs colliers, „ de leurs bracelets, & doublerent, „ par cette générosité, les secours dont „ il avoit besoin „.

Tant de traits d'héroïsme me rendoient plus intéressante la vue d'une ville qui, d'ailleurs, n'a rien de bien remarquable; mais j'aimois à considérer des lieux où s'étoient passées toutes ces actions de bravoure. Surate, place très-célebre des états du Grand-Mo-

gol, où nous arrivâmes après avoir ſéjourné quelque temps à Diu, va vous offrir, Madame, des objets plus dignes de votre curioſité. Elle eſt ſituée à trois ou quatre lieues de la mer, ſur une riviere nommée *Tapti*, qui forme un port où les vaiſſeaux peuvent entrer facilement. Ce n'eſt cependant pas là le port de Surate; il eſt à quatre lieues de la ville, au village de Suhali, où nous débarquâmes. C'eſt là que les vaiſſeaux Européens chargent & déchargent leurs marchandiſes, & qu'elles ſont gardées dans des cours & des magaſins, pour être tranſportées par terre à Surate. Les facteurs François, Anglois & Hollandoïs ont leurs comptoirs à une demi-lieue de la mer, à quelque diſtance l'un de l'autre. L'entrée de la rade n'eſt pas bien large, ni le havre fort étendu; mais on y eſt à couvert de tous les vents, excepté du ſud-oueſt, qui oblige de quitter cette côte dans un certain temps de l'année. Un ouragan terrible s'éleve une fois par an, & force les marchands à tranſporter, à grands frais, tous leurs effets dans la ville. Il dure quelquefois douze à quinze jours, avec des circonſtances

ſi effrayantes, que tous ceux qui habitent les bords de la mer, cherchent un aſyle dans les murs de Surate.

Cette ville eſt bâtie en quarré; mais du côté de la riviere qui fait un détour, elle forme une eſpece de croiſſant. Toutes les maiſons ſont plates, comme celles de Perſe, & la plupart accompagnées de jardins. La grande place eſt environnée de beaux édifices; & le château, qui la termine, n'eſt pas un de ſes moindres ornements. Il a pour foſſé la riviere même, qui coule au pied de ſes baſtions, & en rend l'approche difficile. L'extérieur de la plupart des maiſons de Surate eſt auſſi orné, auſſi enrichi d'ouvrages de menuiſerie, que l'intérieur de nos appartements.: les dedans ſont de la plus grande magnificence; les murs, les plafonds, les parquets, ſont revêtus de porcelaine; & une infinité de vaſes faits de la même matiere, donnent aux chambres qu'ils décorent, un air de grandeur, d'opulence, de propreté & de fraîcheur. Les fenêtres ne ſont point faites de verre, comme en Europe; ce ſont des écailles de crocodile ou de tortue, ou des nacres de perles,

dont les différentes couleurs rendent la lumiere plus agréable. La plateforme, qui termine les maiſons, ſert à prendre le frais le ſoir ; ceux qui les habitent y portent leurs lits, pour éviter la chaleur qui ſe concentre dans l'intérieur des appartements.

Outre les édifices publics, tels que l'hôtel du gouverneur, la douane & les bazars, il y en a d'autres que des négociants de diverſes nations ont fait bâtir, & qui occupent les plus beaux quartiers de la ville. Ceux qu'on diſtingue particuliérement pour leur beauté, ſont les comptoirs des François, des Anglois & des Hollandois ; ils ont de plus l'avantage d'être ſi bien fortifiés, qu'ils ſont à couvert de toute inſulte. Ces trois nations ont leurs hôtels qu'ils appellent *loges*, & qui ſont grands, bien bâtis, & compoſés de ſuperbes appartements. Celui qu'occupent les Anglois, appartient au Grand-Mogol, & eſt un des plus beaux de la ville. L'empereur, de qui les Anglois le louent immédiatement, en reçoit rarement le loyer. Il leur permet de l'employer aux réparations & à l'embelliſſement de l'édifice. On y a pratiqué des caves,

des magaſins & un réſervoir d'eau. Le préſident du commerce Anglois, dans les parties ſeptentrionales de l'Inde, fait ſa réſidence dans ce palais. Je logeois dans la maiſon d'un marchand Hollandois, ami du pere Sylveïra, dont je ne voulus point me ſéparer, quoique j'euſſe des lettres pour des négociants de ma nation. Je les vis ſouvent, pendant mon ſéjour à Surate; & j'appris d'eux beaucoup de détails concernant cette ville.

Elle renferme près de quatre cents mille habitants, commandés par deux gouverneurs. L'un eſt purement militaire, & demeure conſtamment au château. Il ne reconnoît point celui de la ville, & a ſa juriſdiction particuliere. Le gouverneur civil eſt chargé de l'adminiſtration des affaires publiques, de la juſtice, de la police & de la recette des droits d'entrée & de ſortie. Il s'éloigne rarement de ſon palais, & eſt toujours à portée de recevoir les requêtes des négociants, & de régler les affaires qui demandent une prompte expédition. Il a une garde de cavalerie & d'infanterie, pour la ſûreté de ſa perſonne, & pour l'exécution de ſes

ordres ; mais quand il ſort pour prendre l'air, il n'eſt le plus ſouvent accompagné que de deux eſclaves, l'un pour conduire l'éléphant ſur lequel il eſt aſſis, l'autre pour l'éventer avec une queue de cheval, attachée à un bâton. Dans les affaires importantes, il eſt obligé de prendre l'avis de trois autres officiers qui rendent compte à la cour de tout ce qui arrive de remarquable & d'important. Ils ont chacun un département particulier. L'un eſt verſé dans la connoiſſance des loix, & partage, avec le gouverneur, le dépôt de l'autorité ſuprême dans tout ce qui appartient aux uſages civils de l'empire. L'autre tient une eſpece de regiſtre de tout ce qui arrive journellement. Le troiſieme eſt établi pour prévenir, empêcher & punir les déſordres. Il fait, toutes les nuits, trois rondes par la ville, à neuf heures, à minuit & à trois heures du matin. Il eſt accompagné de domeſtiques & de ſoldats armés : les fautes ſont punies par quelques jours de priſon ; &, ſi elles ſont conſidérables, par la baſtonnade : s'il ſe fait quelques vols à la campagne, un officier particulier eſt obligé d'en répondre. Il a, ſous ſes ordres,

une troupe qui fait l'office de nos archers, & qui obſerve continuellement les grands chemins & les villages, pour donner la chaſſe aux voleurs.

Outre les officiers, il y a à Surate un ſecretaire d'état, nommé par le Grand-Mogol, pour examiner la conduite des gouverneurs, & s'oppoſer à leur avarice. Il eſt chargé de faire payer les troupes que l'on envoie dans la province, de veiller à l'adminiſtration de la juſtice, & de rendre compte à la cour du dépôt des navires qui partent tous les ans pour la Mecque. Le prince retire de ces caravanes quatre ou cinq millions de revenu.

Surate eſt la ville du monde où il y a le plus d'habitants de diverſes nations, & de religions différentes, qui jouiſſent toutes du libre exercice de leur culte. Elle eſt peuplée principalement de Mogols, de Banians, d'Indiens qui ſuivent la ſecte de Pythagore, d'Arabes, de Perſans, d'Arméniens, de Turcs, de Juifs, de François, d'Anglois & de Hollandois. Les premiers ſont les plus conſidérés, tant à cauſe de leur religion, qui eſt celle du Grand-Mogol, & des principaux ſeigneurs du

pays, qu'à cauſe de la profeſſion qu'ils font de porter les armes. Ils ont de l'averſion pour les métiers, & même pour le commerce : ils aiment mieux ſervir que d'embraſſer un emploi honnête. Les Banians, au contraire, aiment le travail, & vivent retirés. Mais il n'y a point d'étrangers qui ayent de plus beaux établiſſemens à Surate, que les Anglois & les Hollandois. Ils en ont fait une des villes les plus marchandes de l'Orient. Les Anglois principalement l'ont choiſie pour y établir le centre de tout leur commerce des Indes. Ils y ont un préſident auquel les commis des autres bureaux ſont obligés de rendre compte, & ſont pour cet effet, tous les ans, un voyage à Surate. On peut acquérir de grandes richeſſes dans cette place; car, outre ſes appointements & les profits qu'il tire des vaiſſeaux, il a le pouvoir d'exercer le négoce pour ſon propre compte, dans toute l'Aſie. Il a ſous lui des officiers qui compoſent le conſeil. Le préſident y a deux voix; & l'on y juge toutes les affaires qui regardent la compagnie des Indes & les perſonnes qui ſont à ſon ſervice. Elle a un ſecrétaire, un miniſtre, des fac-

teurs, des écrivains, des éleves, qui tous demeurent dans le palais, ſont nourris aux frais de la compagnie, & peuvent, comme le préſident, commercer pour leur profit particulier. Aucun d'eux ne peut paſſer la nuit hors de la maiſon, ſans la permiſſion de ce premier officier. On ſert tous les jours une table commune, où chacun ſe place ſelon ſon ancienneté. Elle eſt couverte de ce que l'Europe & l'Aſie offrent de plus rare. Il n'y en a point à Surate, même chez les perſonnes les plus qualifiées de l'empire, qui ſoient ſervies avec plus de délicateſſe & de profuſion. On m'a quelquefois fait l'honneur de m'y inviter ; & un jour, entre autres, je fus témoin d'une plaiſante naïveté, de la part d'un Indien qui avoit eu la curioſité de nous voir à table. Il parut extrêmement ſurpris, à l'ouverture d'une bouteille, de voir ſortir la liqueur avec force, auſſi-tôt qu'on en eut ôté le bouchon. On lui demanda le ſujet de ſon étonnement. « Ce n'eſt „ pas, dit-il, de voir ſortir la liqueur „ de la bouteille ; c'eſt comment on a „ pu l'y faire entrer „.

Il eſt peu d'étrangers, & ſur-tout

d'Européens, à Surate, qui ne dînent quelquefois chez les Anglois. Pour ſatisfaire tous les goûts, ceux-ci ont trois cuiſiniers de différentes nations, qui apprêtent les mêts, chacun à leur maniere; mais on n'y ſert point de ragoûts françois : ce qui m'inquiétoit peu, par le long uſage où je ſuis de m'en paſſer. Les jours de réjouiſſance, le préſident invite tous les officiers de la compagnie à dîner dans quelque jardin, hors de la ville; & dans ces promenades, il imite ou ſurpaſſe même le faſte des gouverneurs. Il ſe fait porter ſur un palanquin ſoutenu par quatre hommes; il eſt précédé de deux étendards, après leſquels marchent des chevaux de main de grand prix, avec des harnois magnifiques. Les officiers viennent à ſa ſuite, montés ſur d'autres chevaux auſſi richement équipés; les domeſtiques ſuivent à pied; &, après cette premiere diviſion, vient le conſeil dans un grand carroſſe ouvert, orné d'or & d'argent, & tiré par des bœufs. Le reſte des facteurs ſuit en carroſſe ou à cheval; & tout ce cortege, qui traverſe la ville, inſpire au peuple plus de reſpect pour le préſident de la nation Angloiſe, que

pour le gouverneur, dont la grandeur paroît éclipſée par celle de ces marchands, comme celle de la nobleſſe Françoiſe par le faſte inſolent de nos financiers.

Ma longue fréquentation avec ces gens de calcul, m'a appris les meſures, les poids & la valeur des monnoies de Surate. L'aune eſt de vingt-ſept pouces; & l'on y vend au poids ce qui ſe meſure, parmi nous, au boiſſeau; la livre eſt de treize onces & un quart. L'argent ſe compte par *roupies*, par *leke*, par *courous*, par *padans* & par *nils*. La roupie vaut environ quarante ſols de notre monnoie; il en faut cent mille pour un lek; cent mille leks, pour un courou; cent mille courous, pour un padan; & cent mille padans, pour un nil. On fabrique, tous les ans, de nouvelles roupies; celles de l'année valent un peu plus que les précédentes qui ſont ſenſées avoir diminué de poids, par l'uſage & le frottement. Il y a des demi-roupies, des quarts de roupies. On voit à Surate quelques monnoies étrangeres, mais en petit nombre, & des pieces de cuivre, dont ſoixante font une roupie. Il s'y trouve une autre

ſorte de monnoie encore plus baſſe ; ce ſont des amandes ameres, dont ſoixante ne valent qu'une piece de cuivre. Ces amandes viennent de Perſe, & ſont le fruit d'un arbriſſeau qui croît entre les rochers. L'or de Surate eſt ſi fin, qu'en le tranſportant en Europe, on peut y gagner douze ou quatorze pour cent. L'argent eſt auſſi plus pur dans tous les états du Grand-Mogol, que par-tout ailleurs, parce qu'il n'arrive point d'étranger dans l'empire, qui ne ſoit obligé de changer l'argent qu'il apporte, en monnoie du pays. Il eſt fondu auſſi-tôt, & on le rafine pour en fabriquer des roupies. Les monnoies étrangeres payent deux & demi pour cent de droits d'entrée.

Pendant tout le temps que j'ai demeuré à Surate, j'ai eu le bonheur de n'eſſuyer aucune des maladies dont les Européens ont de la peine à ſe garantir. Les plus ordinaires ſont différentes ſortes de fievres, la plupart mortelles, ſur-tout pour ceux qui aiment trop le vin & les plaiſirs de la table. Il en eſt une autre très-dangereuſe, qui vient de la même cauſe ; c'eſt un vomiſſement violent, accompagné d'un grand cours

de ventre. On guérit le malade, en lui appliquant un fer chaud ſur les talons. Ceux qui s'expoſent trop aux brouillards de la nuit, ſont attaqués d'une paralyſie qui leur ôte le mouvement & l'uſage des membres; les bains fréquents en ſont le remede le plus efficace.

La ſanté dont j'ai joui à Surate, m'y a fait paſſer le temps agréablement. Les dehors de cette grande ville me procuroient des promenades charmantes des deux côtés de la riviere, dans un terroir très-fertile. Pluſieurs beaux jardins y ſont accompagnés de maiſons de plaiſance. Ces maiſons, qui ſont d'une blancheur éclatante, parce que les Indiens aiment cette couleur, forment un ſpectacle admirable au milieu de la verdure. La chaleur de l'air y eſt adoucie par l'ombrage d'une infinité d'arbres, & par la proximité de l'eau; mais les environs de Surate n'ont rien qui puiſſe être comparé à un monaſtere de Faquirs, qui ont pris ſoin de rendre cette retraite auſſi délicieuſe que commode. Il eſt voiſin de la riviere; & tout ce que l'art peut employer pour perfectionner la nature, a contribué à l'embelliſſement de cette retraite. Auſſi les

Faquirs qui l'habitent, ſont-ils plus fiers que dans les autres monaſteres. Vous ſavez, ſans doute, Madame, que ces Faquirs ſont une eſpece de moines mendiants, qui, comme les nôtres, font la quête pour augmenter leurs revenus. Ceux de Surate ſont ſi orgueilleux de la magnificence de leur habitation, qu'ayant un jour rencontré un des freres quêteurs de ce couvent, il oſa me demander vingt roupies d'aumône. Je lui dis, en badinant, ſi dix-neuf ne lui ſuffiroient pas? Il les refuſa, dans l'opinion qu'il n'étoit pas de ſa dignité de rien diminuer de ſa premiere demande.

On trouve encore dans le voiſinage de cette ville, une aſſez belle promenade, appellée le *Jardin de la Princeſſe*, parce qu'il appartenoit à une ſœur de l'empereur. Ce ſont des allées d'arbres de toute eſpece, avec des baſſins pleins d'eau, d'où ſortent de petits ruiſſeaux qui paſſent par les principales allées. Nous allâmes voir, à quelque diſtance de ce jardin, un grand réſervoir d'eau, que l'on regarde comme une des curioſités du pays, & un monument comparable aux plus beaux ouvrages des Romains, pour l'utilité publique. Il a

ſeize angles, dont chaque côté a cent pas de long, & eſt pavé de grandes pierres unies, avec des degrés à l'entour, qui regnent en forme d'amphithéatre, depuis les bords juſqu'au fond du baſſin. On y a ménagé trois deſcentes en talus, pour ſervir d'abreuvoir ; & au milieu de cette eau, s'éleve un bâtiment où l'on ne peut aller qu'en bateau. On y va pour y prendre le frais, & s'y amuſer. Ce grand réſervoir ſe remplit d'eau de pluie ; & l'on n'en buvoit autrefois point d'autre à Surate ; mais on y a découvert des puits qui, aujourd'hui, en fourniſſent à toute la ville.

Un des principaux ornements des environs de Surate eſt le cimetiere des Anglois & des Hollandois. Les uns & les autres l'embelliſſent à l'envi, par de magnifiques tombeaux. J'y ai vu, entre autres, celui d'un Hollandois qui a voulu qu'on y repréſentât trois grandes taſſes, pour faire reſſouvenir ſes amis du plaiſir qu'ils avoient eu de boire avec lui. Mais voici quelque choſe, Madame, qui vous paroîtra bien ſingulier. C'eſt un hôpital pour les vaches, les chevaux, les chevres, les chiens &

d'autres animaux malades, eſtropiés ou trop vieux pour ſervir. Il eſt entretenu par les Banians, qui croient à la métempſycoſe ; chacun d'eux s'imagine voir ſon parent dans un chien ou dans un cheval ; & c'eſt ce qui les rend ſi charitables pour ces animaux. Auſſi, quand un homme ne peut plus tirer de ſervice de ſa vache ou de ſon bœuf, & que, pour s'épargner la dépenſe de le nourrir, ou pour ſe nourrir ſoi-même de ſa chair, il veut lui ôter la vie, il ne manque gueres de trouver quelque dévot Banian qui achete l'animal, quelquefois aſſez cher, & lui fonde un lit dans cet hôpital, où il eſt bien ſoigné & bien traité juſqu'au terme naturel de ſa vie.

Près du même édifice, on en voit un autre fondé pour les puces, les poux, les punaiſes & toutes les autres eſpeces de vermines qui ſe nourriſſent du ſang des hommes. Pour les régaler de temps en temps, en leur donnant la nourriture qui leur convient, on paye un pauvre qui paſſe une nuit ſur un lit dans cet hôpital ; mais, dans la crainte qu'il ne gêne leur réfection, en les écartant avec les mains, ou que la douleur ne l'oblige à ſe retirer avant que les animaux ne

ſoient raſſaſiés, on a la précaution de l'attacher de maniere que rien ne peut les troubler dans leur repas. Les Banians dont je viens de parler, ſont les marchands les plus riches de Surate. Il y en a pluſieurs qui jouiſſent de deux ou trois, & quelques-uns de vingt-cinq & de trente millions.

Cette vénération qu'ont les Indiens pour les animaux, s'étend quelquefois juſques ſur les arbres. Il y en a un principalement qu'ils regardent comme ſacré, qu'ils prennent ſoin d'orner, & ſouvent d'accompagner d'une pagode. Cet arbre ſe nomme *Var* ou *Ber*, l'*arbre des Banians*, ou l'*arbre des racines*. Ce dernier nom lui vient de la facilité avec laquelle ſes branches prennent racine, & reproduiſent d'autres branches. Il arrive quelquefois qu'un ſeul arbre, auquel on a donné la liberté de s'étendre, occupe un fort grand eſpace. J'en ai vu un qui avoit juſqu'à trente toiſes de diametre, dans l'étendue de ſes branches, & formoit ſeul une promenade.

Le terroir, aux environs de Surate, eſt naturellement ſi fertile, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'y employer le fumier

pour l'engraiſſer. Le climat eſt fort chaud ; mais ſon ardeur exceſſive eſt tempérée par des pluies douces & par des vents qui regnent dans certains mois. C'eſt ce mêlange d'humidité & de chaleur, qui donne la fertilité à la terre, & fait le plus beau pays du monde, d'un terrein qui ſeroit naturellement ſec & inhabitable. Le bled néceſſaire pour la nourriture d'une ſi grande ville, y vient en abondance, avec tout ce qui peut ſervir à la bonne chere. Le bled ſe ſeme immédiatement après la ſaiſon des grandes pluies, temps où la terre eſt plus propre à être labourée : jamais on ne l'arroſe, parce que les roſées, qui tombent chaque jour, ſuffiſent pour la rendre féconde. Le riz y croît heureuſement, ainſi que les cannes de ſucre qui ſe plantent de la maniere ſuivante : on fait de grands ſillons, dans leſquels on met, pour les engraiſſer, pluſieurs de ces petits poiſſons que nous nommons des *goujons*. On couche les boutures ſur ces poiſſons, l'une au bout de l'autre, & de chaque nœud de canne il ſort une tige qui produit le ſucre.

Des palmiers de toute eſpece, & des fruits de toutes les ſaiſons, réuniſſent

l'utile & l'agréable. Le goût du raiſin n'eſt cependant pas excellent. Ce fruit eſt blanc & aſſez gros; mais on n'en fait qu'un vin fort aigre, & qu'il eſt impoſſible de boire, à moins qu'on n'y mette du ſucre Les autres liqueurs du pays ne valent gueres mieux. La plus commune ſe fait avec du ſucre & de la racine d'un arbre appellé *baboul*, infuſée dans de l'eau, & diſtillée enſemble. On fait auſſi de l'eau-de-vie, que l'on appelle *tary*. C'eſt une liqueur aſſez agréable, qui ſe tire du palmier & du cocotier.

Surate & ſon canton ſont, ſans contredit, la plus belle partie de la province de Guzarate, comme cette province eſt elle-même la plus agréable de l'Indoſtan. Elle étoit autrefois un royaume particulier que le Grand-Mogol a réduit ſous ſa domination, & ſe nommoit alors le *royaume de Cambaye*. C'eſt par cette portion de l'empire du Mogol, que nous allons commencer, par terre, le voyage de l'Inde. Nous profitons d'une caravane marchande, qui va porter des épiceries & de l'argent à Amadabath.

Je ſuis, &c.

A Surate, ce 9 décembre 1739.

LETTRE

LETTRE XXX.

LE MOGOL.

LE préſident de la compagnie Angloiſe de Surate avoit nommé quatre marchands, huit Banians, douze ſoldats de ſa nation, & autant d'Indiens, pour eſcorter notre caravane, & la garantir des voleurs. Nous prîmes le chemin de Broitſchia ; & nous deſcendions ſouvent de notre voiture, pour tirer ſur des canards ſauvages & pluſieurs autres oiſeaux de riviere, qui y ſont en très-grande quantité. Nous rencontrâmes auſſi tant de cerfs & de ſangliers, que nous n'avions que faire de nous inquiéter de notre ſouper ; car les Anglois & les Hollandois ne voyagent guere ſans leurs cuiſiniers, qui apprêtent le gibier que leurs maîtres tuent dans la route.

Broitſchia, éloigné de douze lieues de Surate, eſt bâti ſur une montagne, avec de bonnes murailles, qui en font une ville très-forte. Elle eſt aſſez bien

peuplée ; mais la plupart des habitants ne ſont que des tiſſerands, qui fabriquent les plus belles toiles de coton de la province. On tire des montagnes voiſines une agathe précieuſe, dont on fait des manches de couteaux, & des coupes très-eſtimées.

A deux journées de Broitſchia, nous vîmes, ſur le chemin, le ſépulcre d'un ſaint Mahométan, auquel les peuples ont beaucoup de dévotion. Ceux qui y vont en pélerinage, gardent, durant la route, le ſilence le plus rigoureux. Il y en a qui ſe mettent un cadenat à la bouche, pour s'empêcher de parler, & qui ne l'ôtent que pour manger. Ce tombeau eſt dans le voiſinage de Brodra, où les Anglois ont un comptoir. Après nous y avoir bien régalés, ils firent venir des femmes Baniannes, qui offrirent de ſe mettre toutes nues, & d'avoir pour nous les autres complaiſances que l'on peut deſirer, en pareil cas, des perſonnes de leur ſexe & de leur profeſſion. Notre refus parut les offenſer ; & elles ſe retirerent humiliées.

La ville de Brodra, comme celle de Broitſchia, n'eſt guere peuplée

que d'ouvriers qui travaillent en toiles de coton. Un village, qui n'en eſt éloigné que de quelques lieues, rend, tous les ans, plus de deux cents cinquante quintaux de lacque. C'eſt une gomme que l'on tire de certains arbres qui reſſemblent aſſez à nos pruniers, & qui ſont en très-grand nombre dans la province de Guzarate. Cette gomme eſt d'un roux tirant ſur le brun ; mais quand elle eſt ſeche & réduite en poudre, elle prend la couleur que l'on veut, noire, rouge, jaune, verte, &c. Les Indiens en font des bâtons dont ils cachetent les lettres, ou s'en ſervent pour l'ornement de leurs meubles, en lui donnant un luſtre qu'on ne peut guere imiter en Europe. Le grand commerce de la lacque ſe fait à Amadabath, capitale de la province, où nous arrivâmes, après quelques journées de marche.

On dit que cette ville fut bâtie par un roi du pays, nommé *Ahmed*, qui lui donna ſon nom ; qu'un autre prince, appellé *Mahmoud*, en bâtit une autre à quelque diſtance de-là, ſous le nom de *Mahmoud-Abad* ; les deux

villes s'étant jointes, en s'aggrandiſſant, n'en font plus qu'une aujourd'hui, qui eſt très-marchande. Les Anglois y ont un établiſſement, & y font un grand commerce. Nous allâmes loger chez le directeur, qui, dès le premier jour, après que nous eûmes ſoupé, fit venir dans mon appartement une troupe de danſeuſes. Elles ne furent pas mieux accueillies que les Banianes de Brodra, ni moins étonnées; car, dans ces pays-ci, l'uſage n'eſt pas de les appeller inutilement.

Le directeur me prit le lendemain dans ſon carroſſe, pour me faire voir une partie de la ville. Cette voiture, faite à l'Indienne, étoit toute dorée, couverte de pluſieurs riches tapis de Perſe, & attelée de deux bœufs blancs, qui ne témoignoient pas moins de courage, que les chevaux les plus vifs. On me conduiſit d'abord à la principale place, nommée le *Marché du roi*. Elle a ſeize cents pieds de long ſur huit cents de large, & eſt ornée, de tous côtés, d'un double rang de palmiers & de tamarins entremêlés de citronniers & d'orangers. La plupart des rues ſont plantées des mêmes arbres;

ce qui, outre l'agrément du coup d'œil, procure de la fraîcheur & une odeur délicieuſe, & donne de loin, à cette grande ville, l'apparence d'une vaſte forêt parſemée de maiſons de plaiſance. On me fit voir enſuite le château, qui paſſe pour un des plus beaux de la province. Le palais des anciens rois de Cambaye offroit encore, par des reſtes peints & dorés, des marques de magnificences. Le temple des Banians eſt un grand édifice, qui ne le cede à aucun de ceux de la ville. Nous y vîmes un prêtre occupé à recevoir des préſents de ceux qui venoient y faire leurs dévotions; c'étoit des fleurs pour les idoles, de l'huile pour les lampes, du ſel, du bled & de l'argent pour les prêtres. Pendant qu'il ornoit de fleurs les ſtatues, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur que ſon haleine ne profanât le myſtere. Il s'approchoit de temps en temps de la lampe, marmotoit des paroles, ſe frottoit les mains ſur la flamme, comme s'il les eût lavées à la fumée, & ſe les paſſoit ſur le viſage, pour ſe purifier.

Nous le laiſsâmes édifier ou amuſer

le peuple par ces grimaces ; & nous continuâmes à parcourir la ville. Elle eſt grande & bien peuplée ; ſes rues ſont larges, & ſes bâtiments magnifiques. On lui donne ſept lieues de circonférence, en y comprenant ſes fauxbourgs, qui ſont immenſes. La garniſon y eſt aſſez nombreuſe, pour réprimer certains brigands du pays, qui ne reconnoiſſant point l'autorité du Grand-Mogol, font inceſſamment des courſes dans les environs.

Il n'y a point de nations ni de marchandiſes, dans toute l'Aſie, que l'on ne trouve dans Amadabath. Son principal commerce conſiſte dans les étoffes de ſoie & de coton qui s'y fabriquent. On emploie rarement les ſoies du pays, dont la qualité eſt médiocre ; on ſe ſert de celles de la Chine & de Bengale. Les autres ſont le ſucre-candi, la caſſonade, & toutes ſortes de confitures ; le cumin, le miel, le vernis, l'opium, le borax, qui eſt un ſel minéral dont on ſoude les métaux ; le gingembre, le ſalpêtre, le ſel ammoniac, & ſur-tout l'indigo, qui croît ici en abondance. Mais ce qu'il y a de plus avantageux dans cette ville,

c'eſt la commodité pour le change ; les Banians ſont des traites & des remiſes pour toutes les parties de l'Aſie, & même pour Conſtantinople ; ce qui convient d'autant plus aux marchands, que les brigands & les voleurs, dont je viens de vous parler, rendent les chemins dangereux, quoique, comme je vous l'ai dit, l'empereur entretienne des ſoldats pour veiller à leur ſûreté. Une partie des revenus d'Amadabath eſt deſtinée à la ſolde de ces troupes. Ils montent à plus de dix-huit millions, parce que cette ville a, dans ſon territoire, vingt-cinq bourgs, & près de trois mille villages qui en dépendent. Le gouverneur, qui diſpoſe de cet argent pour payer les ſoldats, eſt quelquefois lui-même le protecteur des brigands, & partage avec eux le fruit de leurs rapines. Il prend le titre de *Kan*, ou de *Raja*, qui veut dire *prince*, & poſſede des richeſſes immenſes. Sa maiſon eſt compoſée de plus de cinq cents officiers ; & il a une garde de deux cents hommes. Il eſt vêtu, pour l'ordinaire, chez lui, d'une ſimple veſte de toile de coton ; mais quand il ſort,

il paroît dans un équipage magnifique. Assis sur un éléphant, dans une espece de trône, il se fait accompagner d'une garde nombreuse. On porte devant lui des étendards de différentes couleurs; & il est suivi de plusieurs chevaux de Perse, menés à la main par des esclaves. Il a sous lui, comme à Surate, d'autres officiers, nommés par l'empereur, pour veiller sur sa conduite, rendre la justice aux peuples, & maintenir la police. Il n'en est cependant pas moins absolu, comme le prouve l'histoire suivante.

Un des derniers gouverneurs de cette province avoit demandé une troupe de courtisanes pour l'amuser après son repas, en dansant toutes nues devant lui, comme c'est l'usage dans le Mogol. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient paroître ce jour-là. Il ordonna de les amener dans l'état où elles étoient; & ses gens lui répétant la même excuse, il tourna contre eux toute sa colere. Alors ces malheureux, qui craignoient la bastonnade, se jetterent à ses pieds, & lui avouerent que ces femmes n'étoient pas mala-

des ; mais qu'étant employées dans un autre endroit, où elles gagnoient de l'argent à une autre danſe, elles refuſoient de venir, ſachant bien qu'il ne les paieroit point. Il en rit ; mais en même temps il en envoya prendre huit par un détachement de ſes gardes ; & elles ne furent pas plutôt entrées dans la ſalle, qu'il commanda qu'on leur tranchât la tête. Elles demanderent la vie avec des cris épouvantables ; mais il voulut être obéi ; & cette exécution ſe fit, ſans qu'aucun des aſſiſtants oſât intercéder pour ces malheureuſes. Quel contraſte, Madame, de cet excès de cruauté avec la douceur de notre gouvernement ! En France, une danſeuſe, une actrice manque impunément au public, ſous le plus léger prétexte de maladie ; quelquefois même elle ſe diſpenſe des prétextes. Comme cet horrible ſpectacle cauſoit de l'étonnement à des étrangers qui en furent les témoins, le gouverneur ſe mit à rire, & leur dit : ſi j'en uſois autrement, je n'aurois bientôt plus d'autorité ; & vous verriez, ajouta-t-il, en montrant ceux qui étoient autour de lui,

que ces fils de p.... ſeroient les maîtres, & me chaſſeroient de la ville.

La plus grande magnificence d'Amadabath & de ſes environs, conſiſte dans des tombeaux. Ce ſont de grands & beaux édifices, accompagnés de jardins ouverts à tout le monde. Celui de Zirkée, à une lieue & demie de la ville, eſt l'ouvrage d'un roi de Guzarate, qui l'a fait bâtir à l'honneur de ſon précepteur, qu'on prétend s'être illuſtré par des miracles. J'y comptai juſqu'à quatre cents colonnes de marbre, de la hauteur de trente pieds. Cet édifice ſert également de tombeau à trois rois de Cambaye, qui ont voulu y avoir leur ſépulture & celle de leur famille.

J'en allai voir un autre aſſez près de la ville, où eſt inhumé un riche marchand More, dont on raconte cette hiſtoire. Il étoit devenu amoureux de ſa fille; & voulant autoriſer ſon inceſte, il dit au juge eccléſiaſtique: " Etant „ jeune, j'ai planté un jardin que j'ai „ pris plaiſir à cultiver, & dans lequel „ il vient des fruits qui ſont envie à „ mes voiſins. Tous les jours j'en ſuis „ importuné; mais ne pouvant aban„ donner un bien ſi cher, je ſuis réſolu

„ d'en jouir moi-même, ſi vous voulez „ approuver mes intentions par écrit „. Sur cet expoſé, le juge, qui n'avoit garde de pénétrer cette allégorie, lui répondit que cela ne ſouffroit aucune difficulté, & lui donna l'écrit & la déclaration qu'il deſiroit. Il la fit voir à ſa fille ; mais ni l'autorité paternelle, ni la permiſſion du juge ne pouvant rien ſur elle, il la viola. Elle s'en plaignit à ſa mere, qui en fit tant de bruit, que le crime de ſon mari parvint à la connoiſſance du ſouverain. Celui-ci fit trancher la tête à ce pere coupable, & permit que, de ſes biens, on lui bâtît un monument qui rendît témoignage du crime & de la punition ; on l'appelle *la honte d'une fille découverte.*

Il y a un ſi grand nombre de jardins dans les environs d'Amadabath, que nous employâmes pluſieurs jours à les voir tous. Un des plus beaux eſt celui qui porte le nom de *jardin du roi.* On y admire un ſuperbe édifice, dont les foſſés ſont pleins d'eau, & les appartements très-riches. Il y en a un autre nommé le *joyau*, au milieu duquel eſt un vaſte réſervoir d'eau. On y va rarement, ſans rencontrer quelques jeunes

femmes qui s'y baignent : elles ne ſouffrent point que les Indiens les voient ; mais elles ſont moins difficiles à l'égard des Anglois ; car elles nous permirent, au directeur & à moi qui l'accompagnois, d'y entrer & de leur parler.

Outre ces jardins, qui forment l'aſpect le plus riant, les grands chemins ſont encore bordés d'un double rang de cocotiers, & d'autres arbres qui logent & nourriſſent une quantité incroyable de ſinges, & ſervent de retraite à toutes ſortes d'oiſeaux, ſur-tout à des perroquets. Parmi les ſinges, il y en a d'auſſi grands que des levriers, & d'aſſez forts pour attaquer un homme. Il eſt rare cependant que cela arrive, à moins qu'ils ne ſoient très-irrités. Leur couleur eſt d'un vert brun ; ils ont la barbe & les ſourcils longs & blancs, & multiplient preſqu'à l'infini, parce que les Banians, qui croient à la métempſycoſe, & ſont, dans ce pays-là, en plus grand nombre que les Mahométans, ne ſouffrent point qu'on les faſſe mourir. Ils diſent que les ames les plus belles & les plus enjouées choiſiſſent, pour leur retraite, les corps de ces animaux. C'eſt ce qui

fait que la ville en eſt remplie ; & ils ſont ſi familiers, qu'ils entrent dans les maiſons, à toute heure, en toute liberté, & en ſi grand nombre, que les marchands de fruits & de confitures, dont ces ſinges ſont très-friands, ont de la peine à les chaſſer. Je me ſuis ſouvent amuſé à les attrouper autour de moi, en leur donnant des amandes. Ils venoient les prendre dans ma main, & ſe plaiſoient à faire tant de grimaces & de poſtures, qu'ils ſembloient vouloir payer mes careſſes par le divertiſſement qu'ils me procuroient.

Les perroquets ſont ſi communs & ſi apprivoiſés, qu'ils font leurs nids dans les villes, ſur les toits des maiſons, comme les hirondelles en Europe. Ceux-ci ſont de la grande eſpece, & nommés *corbeaux d'Inde*. Il y en a de blancs & d'un gris de perle ; ils ont ſur la tête une houppe incarnate. On les appelle *kakatous* ; mot qu'ils prononcent aſſez diſtinctement dans leur chant. D'autres plus petits, & plus eſtimés pour la beauté & la diverſité de leurs couleurs, font leurs nids dans les bois. Ils les attachent au bout des branches, & les ſuſpendent en l'air, pour empê-

cher que les ſerpents ne dévorent leurs petits. Ces oiſeaux ſont un étrange dégât dans la campagne, où ils ſe nourriſſent de grains & de fruits, au grand détriment des cultivateurs, qui, toujours par principe de religion, n'oſent ni les tuer, ni les empêcher de manger. Ils ont les mêmes égards pour les canards ſauvages, les hérons & les cormorans, dont la riviere eſt couverte. Le cormoran eſt cet oiſeau que les naturaliſtes nomment *onocrotalus*, à cauſe du bruit qu'il fait dans l'eau, quand il y enfonce ſon bec, & qu'en pouſſant ſa voix de toute ſa force, il imite le braiement de l'âne. Il a une adreſſe ſinguliere pour tirer de la coquille des moules, la chair dont il ſe nourrit. Il les avale d'abord, & les garde dans ſon eſtomac juſqu'à ce que la chaleur ait fait ouvrir cette coquille; alors il les rejette pour prendre le poiſſon.

Les daims, les chevreuils, les ânes ſauvages, les ſangliers & les lievres ſont le gibier le plus commun de la province de Guzarate; les bufles, les bœufs, les vaches & les moutons ſont les animaux domeſtiques. Les forêts ſont peuplées de lions, de léopards & d'élé-

phants, comme dans les autres pays de l'Inde. Les rivieres fourniſſent une ſi grande quantité de poiſſons, qu'il n'y a guere d'endroits où l'on puiſſe vivre plus délicieuſement. Le vin y manque, à la vérité ; mais il eſt remplacé par le tari, qui eſt excellent. On tire du riz, des dattes & du ſucre, une eau-de-vie plus forte & plus agréable, que celle qui ſe fait en Europe.

Il n'y a point ici de rivieres qui ne nourriſſent des crocodiles. Ces animaux y font des ravages étonnants parmi le bétail, & même parmi les hommes. Ils ſe cachent dans l'herbe ou dans les roſeaux, pour ſurprendre ceux qui vont chercher de l'eau, qui ſe baignent, ou qui, en voyageant, marchent ſur le bord des rivieres. Un homme a de la peine à les éviter à la courſe, quoiqu'en ſe détournant ſouvent, & en ſerpentant, on puiſſe éluder leur pourſuite ; le crocodile n'ayant point de vertebres au cou, ni à l'épine du dos, ou les ayant trop ſerrées l'une contre l'autre, n'a ni l'adreſſe, ni la faculté de ſe tourner : auſſi ſurprend-il plus ſouvent les hommes, qu'il ne les pourſuit. Il ſe laiſſe entraîner par le fil de l'eau, comme une

piece de bois, en cherchant des yeux les hommes ou les animaux qui peuvent venir à ſa rencontre. Il eſt ſouvent trahi par ſa propre avidité, qui lui fait ſaiſir l'hameçon, & le rend la proie de ceux dont il cherche à faire la ſienne. Les Banians, qui croient que les ames de ceux qui ſont engloutis dans le corps de cet animal, vont droit dans le ciel, n'ont garde de le faire mourir. On m'a aſſuré qu'on a vu des crocodiles qui avoient plus de cent pied de long; ceux de ce pays-ci n'en ont guere que douze ou quinze. Ils ſont friands de chair humaine; & il s'en eſt trouvé, dit-on, un qui avoit avalé une femme avec ſes habits. Ils ont la peau du dos plus dure qu'une cuiraſſe à l'épreuve du mouſquet; de ſorte que pour les tuer, il faut les prendre par le côté, & les entamer par le ventre: auſſi n'expoſent-ils guere ces endroits foibles au danger. Ils ſont, en général, fort poltrons, ſur-tout hors de l'eau; fuient ceux qui les attaquent, & n'ont du cœur qu'avec ceux qui ſe ſauvent. Quand ils ont fait leurs œufs au nombre de vingt-huit à trente, ils les couvrent de ſable, au croiſſant de la lune, & les y laiſſent

juſqu'au déclin de la ſuivante. En les déterrant, ils tuent pluſieurs petits ; ce qui les empêche de trop ſe multiplier. La couleur du crocodile eſt un brun foncé ; & ſa tête eſt plate & pointue, avec de petits yeux ronds, ſans vivacité. Il a le goſier large, & ouvert d'une oreille à l'autre, avec pluſieurs rangées de dents de forme & de grandeur differentes, mais toutes tranchantes ou aiguës. Ses jambes ſont courtes, & ſes pieds armés de griffes crochues, longues & pointues. C'eſt avec ces armes terribles, qu'il ſaiſit & déchire ſa proie. Sa principale force conſiſte dans ſa queue, qui eſt auſſi longue que le reſte de ſon corps. Sa peau eſt chargée d'écailles, & garnie de tous côtés d'un grand nombre de pointes. On en fait des bonnets ſi durs, qu'ils ne peuvent être fendus d'un coup de hache. La nourriture ordinaire du crocodile eſt le poiſſon, qu'il cherche ſans ceſſe au fond des rivieres. Cet animal jette une odeur de muſc, qu'il communique aux eaux qu'il habite ; & il y a des gens qui ſe nourriſſent de ſa chair.

J'ai vu des crocodiles dans la riviere de Mais, qui arroſe les murs de Cam-

baye. Cette ville où j'allai faire un voyage, pendant mon ſéjour à Amadabath, n'en eſt éloignée que d'environ quinze lieues. C'eſt une des plus belles & des plus grandes de l'Indoſtan ; & elle a autrefois donné ſon nom à la province de Guzarate, ainſi qu'au golfe, près duquel elle eſt ſituée. Il s'y fait un grand commerce d'épiceries, de dents d'éléphants, d'étoffes de ſoie & de coton, & d'autres marchandiſes qu'on y apporte de toutes parts. Elle eſt ceinte d'une fort belle muraille de pierres de taille ; & elle a douze portes, de grandes maiſons, & des rues droites & larges, qui ſe ferment pendant la nuit. Cambaye m'a paru plus grande que Surate, auſſi commerçante qu'Amadabath, & a près de deux lieues de circuit. On y compte trois marchés ſpacieux, & quatre citernes publiques, capables de fournir de l'eau à tous les habitants. De vaſtes jardins & de magnifiques tombeaux ornent ſuperbement ſes environs : je n'en ferai aucune deſcription particuliere ; vous en aurez une idée ſuffiſante, en vous rappellant ce que je vous ai dit de ceux d'Amadabath. J'allai

voir le gouverneur de Cambaye, qui me retint à dîner. Après le repas, il arriva des danſeuſes qui ſe mirent à chanter & à danſer toutes nues, avec plus d'adreſſe & de juſteſſe que ne font nos danſeurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux, dans leſquels elles paſſoient avec une ſoupleſſe étonnante, & faiſoient mille poſtures en cadence, au ſon de la muſique, compoſée de hautbois & de petits tambours.

Le gouvernement politique, civil, & la police ſont, à Cambaye, à peu près les mêmes qu'à Amadabath; & c'eſt encore un point ſur lequel les détails deviennent ſuperflus. En retournant dans cette derniere ville, par une route différente de celle que j'avois ſuivie, lorſque je partis pour aller à Cambaye, on me fit voir un jardin qui paſſe pour le plus beau de toutes les Indes. Il doit ſon origine à la victoire que le Grand-Mogol a remportée ſur le dernier roi de Guzarate; auſſi l'appelle-t-on le *jardin de la conquête*. Il eſt accompagné de ſuperbes bâtiments; & l'on y trouve des fruits en abondance, & de toutes les eſpeces qui croiſſent dans ces contrées.

Il me reſtoit à voir quelques autres villes que j'ai eu enfin occaſion de viſiter pendant mon ſéjour dans ce pays. Biſangatan, ſituée au centre de la province, eſt une des plus grandes villes de l'Indoſtan. Ce n'étoit autrefois qu'un ſimple village; mais la bonté de ſon terroir l'a rendue depuis ſi conſidérable, qu'elle contient actuellement plus de quinze mille maiſons. On y nourrit une quantité prodigieuſe de beſtiaux; & ſes campagnes produiſent beaucoup de riz, de bled & de coton.

Petain avoit autrefois près de ſix lieues de circuit; mais elle n'exiſte preſque plus que par les ruines de quelques édifices qui ſervoient, dit-on, de temples au payens, & de châteaux aux gouverneurs.

Après ces différentes courſes, je trouvai une caravane d'environ cent marchands, tant Anglois que Banians, qui devoit partir inceſſamment pour Agra, qui a paſſé long-temps pour la capitale de tous les états du Mogol. Je me repoſai pendant quelques jours; & j'employai ce temps-là à m'inſtruire plus particuliérement des mœurs &

des coutumes de la province de Guzarate, dont la longueur eſt d'environ quatre-vingt lieues, ſur une largeur à peu près égale. On y trouve toutes ſortes de bois pour la conſtruction des navires & des édifices ; & ſes manufactures de toiles ſont fameuſes.

Je vous ai parlé, Madame, de l'extrême pouvoir du gouverneur d'Amadabath, de ſes richeſſes, & des officiers qu'il a ſous ſes ordres. C'eſt par eux que ſont jugés les crimes capitaux ; & il n'y en a preſque point, dont on ne puiſſe obtenir l'impunité pour de l'argent. Ceux qui ſe puniſſent le plus ſévérement, ſont le meurtre & l'adultere. Les lieux de proſtitution ſont non-ſeulement permis : mais il y a même une ſorte d'honneur à les fréquenter.

La plupart des habitants de Guzarate ſont de race Indienne. L'idolâtrie eſt leur religion ; car la loi de Mahomet n'y eſt entrée qu'avec les armes de Tamerlan & des autres étrangers qui s'y ſont établis par des conquêtes. Le pays eſt peuplé auſſi de Mogols, de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens & d'Européens. En général, les Indiens de ce canton

ont le teint baſané. Les hommes ſont forts & bien proportionnés, ont le viſage large & les yeux noirs, ſe raſent la tête & le menton, mais gardent la mouſtache, comme les Perſans. Comme eux, ſont vêtus auſſi ceux qui font profeſſion du mahométiſme; mais ils arrangent différemment leur turban, & laiſſent pendre les deux bouts de leur ceinture, que les Perſans cachent dans leur ceinture même. Les habitants de Guzarate y paſſent leur poignard, long d'environ un pied, & plus large du côté de la garde, que vers la pointe. Quelques-uns ont auſſi des épées: & tous les ſoldats ſont armés de lances & de cimeterres.

Les femmes ſont petites, mais bien faites, propres, recherchées même dans leur ajuſtement, & magnifiques dans leurs habits. Elles laiſſent flotter leurs cheveux ſur les épaules, & couvrent leur tête d'un petit bonnet, ou d'un crêpe bordé d'or, dont les extrêmités tombent juſques ſur leurs genoux. Les plus diſtinguées chargent de pierres précieuſes ou de perles, leur cou, leurs oreilles & leurs narines. Outre leur robe, qui ne tombe qu'au-deſſous du

gras de la jambe, elles portent une chemiſe qui ne paſſe pas les hanches, une jupe légere, & des hauts-de-chauſſes fort amples, qui ſe nouent au-deſſus du nombril, avec un cordon d'or ou de ſoie, dont les bouts pendent juſques ſur les pieds. Leur ſein eſt preſque découvert ; & leurs bras ſont nuds juſqu'au coude, mais chargés d'un grand nombre de bracelets. Leurs ſouliers ſont ordinairement de maroquin rouge, plats ſur le derriere, & pointus par le bout.

Les femmes Banianes ſont habillées d'une autre maniere. Elles ne ſe couvrent point le viſage, comme celles des Mahométans ; mais elles ſe parent la tête, les bras, les mains, les jambes, les pieds, de pierreries & de perles. Elles ont des robes de toile de coton très-fines, qui leur deſcendent juſqu'au milieu de la jambe. Elles mettent pardeſſus un habit plus court, qu'elles ſerrent d'un cordon, à la hauteur des reins. Comme le haut de cet habillement eſt fort lâche, elles paroiſſent nues, depuis le ſein juſqu'à la ceinture. Une piece d'étoffe de ſoie fort claire, qui leur va juſqu'au deſſous du genou,

leur ſert de caleçon. L'été, elles portent des ſouliers de bois vernis, qu'elles attachent avec des courroies ; mais pendant l'hiver, elles ont des pantouſles de velours ou de brocard, garnies de cuir doré, & dont le talon eſt fort bas. Les hommes ſont vêtus de longues robes aſſez ſemblables à celles des Mogols. Ces robes ſont blanches, & d'une toile de coton très-fine, dont ils ſe font auſſi des turbans, mais un peu moins grands que ceux des Mahométans. Ils ne ſe font point raſer la tête ; mais ils portent les cheveux courts.

Comme j'aurai ſouvent occaſion, Madame, de vous parler des Banians, il eſt à propos de vous les faire connoître. Ils forment non-ſeulement la partie la plus conſidérable & la plus nombreuſe des idolâtres de la province de Guzarate ; mais ce ſont eux encore, qui, après les Mogols, tiennent le premier rang dans tout l'empire. Leur origine remonte aux temps les plus reculés ; &, pendant plus de quatre mille ans, cette nation s'eſt préſervée de tout mêlange. Elle eſt tellement attachée à ſa religion, que jamais, ſur ce point, ni les mahométans, ni les chrétiens

tiens n'ont osé l'inquiéter ; & elle conserve, avec le même soin, ses mœurs, ses loix, ses usages.

Ces peuples croient qu'il y a un dieu ; mais ils adorent le démon, auquel ils disent qu'est confiée l'administration de l'univers, & la puissance de faire du mal aux hommes. Aussi rempliſſent-ils leurs temples des images & des statues de cet être mal-faisant ; & la figure, sous laquelle ils le représentent, est effroyable. Sa tête, chargée de quatre cornes, est ornée d'une triple couronne en forme de tiare. Son visage est d'une laideur horrible. Deux dents, comme les défenses d'un sanglier, lui sortent de la bouche ; une barbe affreuse lui couvre le menton ; deux tetons lui pendent sur le ventre ; & une seconde tête plus hideuse que la premiere, est mise à la place des parties de la génération. Il a des pattes au lieu de pieds, une queue de vache au derriere ; & enfin, Madame, le portrait qu'ils se font du diable qu'ils adorent, ne le cede point en laideur à celui que s'en forment les religions où il est le plus en horreur. Ils posent cette figure sur une table de pierre, qui sert d'autel. D'un

côté, il y a de l'eau pour ſe purifier; & de l'autre, un tronc pour recevoir les offrandes. Le prêtre, aſſis au pied de l'idole, fait ſes prieres, & va enſuite prendre, dans un vaſe, une eau jaune, mêlée de bois de ſandal, dans laquelle on broie quelques grains de riz, pour marquer le front de ceux qui ont prié avec lui.

Les Banians ont des temples dans les villes, à la campagne, ſur les grands chemins, dans les forêts, ſur les montagnes. Ces temples n'ont, pour ornements, que des figures de diables que de mauvais peintres ont barbouillées ſur les murs, & ne ſont éclairés que par des lampes que l'on y tient perpétuellement allumées.

Ces peuples ſont d'une propreté extrême; & pluſieurs d'entr'eux faiſant conſiſter le point eſſentiel de leur religion dans la purification corporelle, ne paſſent aucun jour ſans ſe laver. Ceux qui habitent les bords d'une riviere, s'y baignent tous les jours de grand matin, ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & tenant à la main une paille qu'ils reçoivent de leurs prêtres, à laquelle ils attachent la vertu de

chaſſer les démons. Pendant qu'ils ſe baignent, un Bramine leur donne ſa bénédiction, & leur prêche ſes dogmes.

Ces Bramines, ainſi nommés du nom de *Brama*, qu'ils regardent comme le lieutenant de Dieu, jouiſſent de la plus grande conſidération, non-ſeulement à cauſe de l'auſtérité de leur vie & de leurs jeûnes continuels, mais parce qu'ils ont l'adminiſtration des affaires de la religion, & le ſoin des écoles. Ils interpretent les augures, ſur leſquels on les conſulte continuellement; car les Banians ne commencent aucune affaire importante, ſans prendre auparavant l'avis de leurs prêtres. Ceux-ci entretiennent la ſuperſtition du peuple, en lui racontant mille faux oracles. Ils ſont ſi reſpectés dans certaines ſectes, qu'il ne ſe fait preſque point de mariage, que l'on ne conſacre les prémices de la nouvelle épouſe à un Bramine, & qu'on ne la lui amene pour être déflorée. On croit que, ſans cette cérémonie, il manqueroit quelque choſe à la ſainteté de l'union conjugale. Auſſi ces prêtres ſe font-ils ſouvent prier; & ſi les parents ſont riches, ils s'en font payer

comme d'une corvée. Quand un mari veut faire un voyage, il prie un Bramine d'avoir ſoin de ſa femme pendant ſon abſence, & de lui rendre le devoir conjugal.

Les Banians croient l'immortalité de l'ame, mais ils la font paſſer par le corps de pluſieurs animaux, avant qu'elle jouiſſe d'une béatitude purement ſpirituelle. De-là, Madame, comme je vous l'ai dit, cette attention ſcrupuleuſe à les conſerver, à leur fonder des hôpitaux. De-là cette crainte qu'ils ont d'allumer du feu ou de la chandelle pendant la nuit, de peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler. Ils n'oſent pas même piſſer à terre, dans la crainte de noyer les puces & les autres inſectes qui pourroient s'y rencontrer. Quelques-uns ſe couvrent la bouche d'un linge, pour empêcher que quelques mouches n'y entrent. D'autres portent toujours un petit balai à la main, pour balayer la chambre, ou nettoyer les ſieges, de peur qu'en marchant ou en s'aſſéyant, ils n'écraſent des inſectes. Il y en a qui ne brûlent jamais de bois, pour ne pas faire périr les vers qui peuvent s'y trouver. Ils

ne mettent dans leurs foyers que de la fiente de vache, mêlée de paille, & séchée au soleil, & qu'ils coupent en petits carreaux, comme de la tourbe. Cet excès de superstition leur donne de l'horreur pour la guerre & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Aussi l'empereur du Mogol n'exige-t-il d'eux aucun service militaire; & cette exemption les rend aussi vils aux yeux des mahométans, que l'idolâtrie dont ils font profession. Ils en sont mépriſés & traités en esclaves. Ils ont cependant le droit de léguer leur bien à leurs héritiers mâles, à condition d'entretenir leurs meres jusqu'à la mort, & leurs sœurs jusqu'à ce qu'elles se marient.

Une autre superstition commune à tous les Banians, c'est de se plonger dans l'eau pendant les éclipses. On les voit lever les mains & les yeux vers le ciel, remuer les bras & la tête, jetter par intervalle de l'eau vers le soleil, & faire mille autres contorsions, pour détourner les malheurs dont ils se croient menacés. Les petits garçons & les petites filles sont nuds; les hommes n'ont qu'une espece d'écharpe au-

tour des cuiſſes ; les femmes mariées & les filles nubiles ne ſont couvertes que d'une ſimple toile. Ils reſtent dans l'eau tant que dure l'éclipſe, prononçant leurs prieres avec beaucoup de dévotion ; & enſuite chacun ſe retire en jettant des pieces d'argent dans la riviere, & diſtribuant des aumônes aux Bramines. Ils prennent tous des habits nouveaux qui les attendent ſur le rivage; & les plus dévots laiſſent aux prêtres leurs anciens vêtements. Ces prêtres ſont diſtingués des autres Banians, par leur coëffure, qui conſiſte en une ſimple toile blanche, qu'ils tournent pluſieurs fois autour de leur tête, pour attacher leurs cheveux qu'ils ne ſont jamais couper. Ils portent ſur leur peau, trois filets de petite ficelle qui leur deſcend en écharpe ſur l'eſtomac, depuis l'épaule juſqu'aux hanches. Ce ſont les marques de leur profeſſion, qu'ils n'ôtent jamais, quand il s'agiroit de perdre la vie.

La religion Baniane renferme tant de différentes ſectes, qu'il n'eſt pas poſſible de faire une expoſition préciſe de ſes pratiques & de ſes dogmes. On en compte près de quatre-vingt, qui ont chacune leurs prêtres, leurs temples,

leurs rits & leurs dieux particuliers. Elles ne laiſſent cependant pas de s'accorder ſur certains points, tels que l'immortalité, la tranſmigration des ames, les purifications corporelles, & l'abſtinence de toute eſpece d'animaux. Ces ſectes peuvent ſe réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : ſavoir, les Œurowaths, les Samaraths, les Biſnaux, & les Gonghys. Les premiers ont la tête & les pieds nuds, & portent un bâton blanc à la main, qui les diſtingue de toutes les autres. Leur habit eſt une piece de toile qui leur pend depuis le nombril juſqu'aux genoux. Ils ne ſe couvrent le reſte du corps, que d'un petit morceau de drap. Ils n'admettent ni providence, ni paradis, ni enfer, & ne laiſſent pas de croire que l'ame eſt immortelle, & qu'elle paſſe ſucceſſivement dans pluſieurs corps d'hommes & d'animaux, ſuivant le bien ou le mal qu'elle a fait. Dans leurs temples, entre pluſieurs idoles, ils ont certaines figures de pierre, de bois & de carton, qui repréſentent quelques perſonnages fameux de leur ſecte. Leurs plus grandes dévotions ſe font au mois d'août,

& ſont accompagnées de pénitences auſteres. Il ſe trouve de ces idolâtres, qui paſſent tout le mois & au-delà, ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer. Les femmes veuves ne ſe brûlent point à la mort de leurs maris, comme c'eſt l'uſage dans d'autres ſectes: elle renoncent ſeulement à un ſecond mariage. Les Œurowaths peuvent être tous admis à la prêtriſe ; les femmes mêmes & les enfants n'en ſont point exclus. Les perſonnes initiées dans le ſacerdoce, font vœu de célibat & de chaſteté ; & dans le mariage même, l'un des deux époux a le pouvoir de ſe faire prêtre, & d'obliger l'autre à garder la continence le reſte de ſa vie. Tous les autres Banians ont du mépris & de l'averſion pour ceux de cette religion, & ne veulent ni boire ni manger avec ceux qui la profeſſent. Ils n'entrent pas même dans leurs maiſons ; & s'il leur arrivoit de les toucher, ne fût-ce que par inadvertance, ils ſeroient obligés de ſe purifier par quelque pénitence publique.

La ſeconde ſecte, qui eſt celle des Samaraths, compoſée de ſoldats, de

marchands, d'écrivains, & d'artiſans, forme une claſſe ou caſte beaucoup plus nombreuſe. Elle croit que l'univers a été créé par un premier être, qui gouverne & conſerve tout, par un pouvoir immuable & ſans bornes. Ils lui donnent le nom de *Viſnou*, & lui ſuppoſent trois ſubſtituts ou lieutenants appellés *Brama*, *Buſſinna* & *Mais*. Le premier diſpoſe du ſort des ames par la tranſmigration. Le ſecond apprend aux hommes à vivre ſelon les loix établies par la divinité. Le troiſieme examine leurs bonnes ou leurs mauvaiſes actions après leur mort. Il en fait ſon rapport à Viſnou, qui leur impoſe le châtiment ou décerne la récompenſe qu'ils méritent. Les ames qui paſſent dans le corps d'une vache, ſont bientôt purifiées, parce qu'ils attribuent à cet animal quelque choſe de divin. Celles, au contraire, qui doivent animer un éléphant, un chameau, un buffle, un bouc, un âne, un léopard, un porc, un ſerpent, ou quelque bête immonde, ſont cenſées être les plus malheureuſes, parce qu'elles doivent encore être dans divers autres animaux, pour achever de ſe purifier. *Mais* les

préſente enſuite à Viſnou qui les reçoit, à la fin, dans ſon paradis.

Une des choſes qui diſtinguent le plus les Samaraths, c'eſt que les femmes ſe ſacrifient ſur le bûcher de leurs maris, pour honorer leur mémoire ; perſuadées que cette mort n'eſt qu'un paſſage à un bonheur ſept fois plus grand que celui dont elles ont pu jouir ſur la terre. C'eſt auſſi l'uſage dans cette caſte, dès qu'un enfant eſt né, de lui préſenter une écritoire, du papier & des plumes, dans la vue d'engager Buſſinna à graver dans ſon cœur la loi de Viſnou. Si c'eſt un garçon, on ajoute un arc & des flêches, afin qu'il ſoit heureux à la guerre, ſuppoſé qu'il embraſſe cette profeſſion.

La principale dévotion des Biſnaux, qui forme la troiſieme ſecte des Banians, conſiſte à chanter des hymnes à l'honneur de leur dieu, qu'ils appellent *Ram-Ram*, & auquel ils donnent une compagne. Ils les repréſentent l'un & l'autre ſous différentes formes, & parent leurs ſtatues d'ornements riches & précieux. Ce dieu, qui n'a point de ſubſtituts, agit toujours par lui-même. L'uſage des Biſnaux, dans les ablutions, eſt de ſe plonger entiérement dans l'eau :

enſuite un Bramine leur frotte le nez, le front & les oreilles d'une drogue odoriférante, & reçoit, pour ſa récompenſe, une certaine quantité de bled, de riz & de légumes. Les Biſnaux ne permettent point aux femmes de ſe brûler avec leurs maris ; mais elles ſont obligées à un veuvage perpétuel, quand même l'époux ſeroit mort avant la conſommation du mariage. Les Banians de cette caſte exercent le commerce ; & comme ils ſont fort entendus, c'eſt parmi eux que les Mogols & les Européens choiſiſſent leurs interpretes & leurs courtiers.

La quatrieme ſecte, qui eſt celle des Gonghys & des Faquirs, eſt un compoſé de moines, d'hermites, de miſſionnaires, ou gens qui font profeſſion de ſe conſacrer à Dieu d'une maniere ſpéciale, & de mépriſer les biens & les plaiſirs de la vie. Les uns vivent en communauté, ſous la diſcipline d'un ſupérieur, auquel ils font vœu d'obéir. D'autres menent une vie ſolitaire à la campagne, dans les villages ; ſe retirent dans des maſures, dans des grottes, où ils ſe nourriſſent de racines & de fruits ſauvages. Ils ſe croient heureux, lorſ-

qu'ils peuvent mêler à ces aliments, de la bouze de vache, qu'ils regardent comme quelque choſe de ſacré. Ils renoncent au commerce des femmes, & ſe ſont même un ſcrupule de les toucher. Ils n'exercent, ni le négoce, ni aucun métier ; ils paſſent leur vie à prier, à méditer, & à ſe mortifier. Ils ne demandent rien, mais reçoivent ce qu'on leur offre ; & le peuple s'empreſſe de pourvoir à leurs beſoins. Ils n'ont, ni moſquées, ni autres lieux publics où ils puiſſent s'aſſembler. Ils n'entrent pas même dans les temples des autres Banians, à moins que ce ne ſoit pour y coucher ; car ils n'ont point de maiſon, & ne peuvent rien poſſéder en propre. Ils vont preſque nuds, n'ayant, pour ſe couvrir, qu'un ſimple linge, depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Ils ſe frottent le corps de cendres ; & dans quelque endroit qu'ils ſe trouvent, ils en ont toujours avec eux ; ils en mettent ſur leurs cheveux mouillés, ce qui les défigure étrangement. Ils ne craignent pas de ſe montrer publiquement dans cet état ; j'en ai vu paſſer à travers les bourgades, & recevoir des aumônes que leur por-

toient des femmes dévotes. Les cheveux leur tomboient juſqu'à mi-jambes ; d'autres les avoient liés & entortillés autour de la tête. Les uns portoient à la main des maſſues ; les autres, une peau de tigre ſeche & roide ſur leurs épaules. Quelques autres tenoient leurs bras perpétuellement levés au-deſſus de leurs têtes, & ſe laiſſoient croître les ongles de la longueur du petit doigt. Ces bras étoient maigres & étiques, parce que, dans cette poſture forcée, ils ne reçoivent point de nourriture. L'effet d'une tenſion ſi violente eſt de faire perdre aux nerfs leur ſoupleſſe & leurs reſſorts, & d'ôter aux bras la faculté de ſe baiſſer pour prendre quelque choſe. De jeunes novices ſont chargés de ſervir ces Faquirs impotents, & s'acquittent de ce devoir avec autant de zele que de reſpect. Pluſieurs font de longs pélerinages, nus & chargés de chaînes ; d'autres, par un vœu particulier, ſe tiennent debout des ſemaines entieres, & ne s'appuient que quelques heures pendant la nuit, contre une corde tendue. Les uns reſtent, durant un temps conſidérable, ſur leurs mains, les pieds en haut & la tête en bas. Les autres ſe

mettent dans d'autres poſtures ſi difficiles & ſi gênantes, que nos bâteleurs auroient peine à les imiter. Il ſe trouve auſſi des femmes qui embraſſent cet état. Les pauvres mettent leurs enfants entre les mains de ces Faquirs, afin qu'étant exercés à la patience, ils ſoient capables de ſuivre cette profeſſion, s'ils ne peuvent ſubſiſter par d'autres voies.

Les Gonghys ne parlent jamais aux paſſants, ne les ſaluent point, ne répondent pas même à ceux qui leur adreſſent la parole, dans la crainte de déplaire à leur dieu Bruin, & de ſe ſouiller par cette communication. Quand ils entrent dans une ville, ils ne s'y arrêtent point, & ne ſe détournent pas même de la rue la plus droite pour en ſortir. Ils ne croient point à la métempſycoſe, comme les autres Banians; ils diſent que l'ame, au ſortir du corps, va dans le ſein de la divinité, pour y jouir d'une éternelle béatitude.

Malgré ces diverſes opinions, qui forment, parmi les Banians, tant de ſectes différentes, ils ont néanmoins des livres communs, qui ſont comme le fondement de leur religion, & pour leſquels ils ont un égal reſpect. Ils

ſont auſſi preſque tous également ſuperſtitieux : ſi en ſortant de leurs maiſons, ils rencontrent quelque mauvais augure, ils y rentrent auſſi-tôt, & ne font aucune affaire ce jour-là. Ce qu'ils regardent comme un fâcheux préſage, eſt la rencontre d'une charrette vuide, d'un âne, d'un chien, d'une chevre, d'un cerf, d'un orfevre, d'un charpentier, d'un ferrurier, d'un barbier, d'un tailleur, d'une veuve, d'un enterrement, ou de quelqu'un qui en revient, d'un homme ou d'une femme chargés de lait, de beurre, d'huile, de citrons, de pommes, d'armes, &c. Ils tiennent, au contraire, pour bon augure, de rencontrer un éléphant, un chameau, un cheval, un bœuf, une vache, un bufle, un coq, un lievre, &c.

Quand un Mahométan embraſſe leur religion, voici à quelle façon de vivre ils réduiſent le proſélyte. Pour renouveller ſon corps, qu'ils croient ſouillé par la viande qu'il a mangée, ils l'obligent à mêler, pendant ſix mois, dans ſa nourriture, une livre de fiente de vache : cet animal ayant, ſelon eux, quelque choſe de divin, ils penſent que rien n'eſt plus capable de purifier le

corps que cette ſorte d'aliment. On diminue peu à peu cette portion, après les trois premiers mois. Ils aſtreignent à cette même façon de vivre, ceux d'entr'eux qui, ayant été priſonniers parmi les Chrétiens, ſe ſont laiſſés perſuader de manger de la viande, ou de boire du vin, ſans quoi ils n'auroient plus avec eux de communication.

Les Banians ont, comme nous, leurs ſavants & leurs docteurs : la ville de Bénarès eſt leur école générale : c'eſt-là que ſe rendent tous ceux qui aſpirent à la gloire des ſciences. Ils n'ont point de claſſes ſubordonnées comme en Europe ; & en ce point, ils ont plus de reſſemblance que nous avec la maniere d'enſeigner, uſitée chez les Grecs. Les maîtres ſont diſperſés par la ville ; & les diſciples, qui vont recevoir leurs leçons, emploient dix ou douze années à s'inſtruire. Leur premiere étude eſt ſur le hanſcrit, langue qui differe de l'indien ordinaire, & qui n'eſt ſue que des ſavants, comme le latin, le grec ou l'hébreu parmi nous. Ils croient que c'eſt dans cet idiome, que Brama leur a communiqué les quatre livres dont je viens de parler, qu'ils regar-

dent comme divins. On les conſerve avec beaucoup de ſecret & de myſtere, dans la crainte que les Mahométans ne s'en ſaiſiſſent & ne les brûlent. L'étude de ces livres vient après celle de la langue dans laquelle ils ſont écrits. On s'applique enſuite à la philoſophie ; & comme cette ſcience ſe partage en différentes opinions, elle fait naître des conteſtations & des jalouſies : de-là les animoſités, les partis, les haines, comme parmi nos philoſophes d'Europe. Ces diſputes ont pour objet le principe & les cauſes de tout ce qui exiſte ; mais tout ſe réduit à des idées confuſes, dont vous n'attendez pas, Madame, que je vous entretienne.

Les livres de médecine ne renferment que des méthodes & des recettes. Le plus ancien eſt écrit en vers, comme l'école de Salerne. Quant à la pratique, elle eſt fort différente de la nôtre, ſurtout par rapport à la ſaignée, qu'on évite autant qu'il eſt poſſible. Si abſolument on la croit néceſſaire, les médecins la font ſi copieuſe, qu'ils guériſſent ou qu'ils tuent le malade. La diete eſt le remede le plus univerſel.

Les craintes des Banians, à la vue

d'une éclipſe, ne prouvent pas qu'ils ſoient fort habiles dans l'aſtronomie ; auſſi donnent-ils, à cet égard, dans les plus grandes abſurdités. Il en eſt de même de la géographie, ſur laquelle ils n'ont aucune notion raiſonnable.

L'éducation des enfants eſt, chez eux, différente de celle des Mogols. Les garçons apprennent de bonne heure l'arithmétique & l'écriture ; enſuite on les applique à la profeſſion de leur pere ; car il eſt rare qu'ils abandonnent l'état dans lequel ils ſont nés. La coutume eſt de les fiancer à l'âge de quatre ou cinq ans, & de les marier lorſqu'ils en ont dix ou douze. Les cérémonies du mariage ſont différentes, ſuivant les cantons ; mais l'uſage conſtant eſt de n'accorder les filles à ceux qui les recherchent, que pour une ſomme d'argent, ou pour quelque préſent. Dans les plus riches familles, il eſt rare qu'une fille apporte d'autre dot que ſes habits & ſes meubles. S'il arrive qu'elle n'ait point d'enfants, le mari peut prendre une ſeconde & même une troiſieme femme. Une veuve, au contraire, ne peut plus contracter d'engagement, & eſt obligée de ſouffrir qu'on lui ôte

ſes parures, & qu'on lui coupe les cheveux. On ne la contraint point de ſe brûler avec le corps de ſon mari ; mais on ne l'en empêche pas, ſi elle veut le faire. Si elle ne peut ſe réſoudre à vivre dans le célibat, elle ſe fait danſeuſe publique, & c'eſt ce qui arrive ordinairement. Le jour du mariage, les deux familles, après avoir marché en cérémonie dans les principales rues de la ville, viennent ſe placer ſur des nattes, près d'un grand feu, dont on fait faire deux ou trois fois le tour aux jeunes époux. Un Bramine prononce ſur eux quelques paroles ; &, dans pluſieurs endroits, le mari & la femme, pour gage de leur union, ſe donnent réciproquement une noix de coco, pendant que le Bramine lit ſes formules. Le repas de noce eſt toujours proportionné à la richeſſe des familles.

Les femmes Banianes ont le tour du viſage aſſez bien fait, & beaucoup d'agréments dans la phyſionomie. De beaux cheveux noirs & bien bouclés s'attachent ſur le derriere du cou avec un nœud de ruban. C'eſt dommage que le bétel, qu'elles mâchent continuellement, leur noirciſſe les dents & les

gencives ; mais elles ſont parvenues à perſuader aux hommes, & à croire elles-mêmes, qu'il eſt beau de les avoir de cette couleur. Elles raillent les Européens, qui ont *les dents blanches comme les chiens & les ſinges.*

Les Banians ſont très-propres dans leurs maiſons : le pavé eſt couvert de nattes bien travaillées, ſur leſquelles ils s'aſſeyent, les jambes croiſées. Ils ſont doux, modeſtes, civils, tendres, ingénieux, & de bonne foi envers les étrangers. On trouve même des ſavants parmi eux, & des gens éclairés dans toutes ſortes de profeſſions. Ils ont des banquiers, des jouailliers, des écrivains, des courtiers très-adroits, & d'habiles arithméticiens ; de gros marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de ſoie, & de toutes les marchandiſes des Indes. Leurs boutiques ſont belles, & leurs magaſins richement fournis ; mais ils ne vendent ni viande, ni poiſſon, ni rien de ce qui a eu vie, toujours par principe de religion. Quelques-uns font un gros commerce ſur mer ; & j'en connois à Surate qui poſſedent d'immenſes richeſſes. Auſſi vivent-ils dans une grande

magnificence : leurs maiſons ſont belles, commodes, & ſuperbement meublées. Ils ſont ſoumis aux Mogols, dans ce qui concerne l'ordre de la ſociété civile. Pour conſerver la liberté de leur religion, ils payent de gros tributs à l'empereur, & des ſommes conſidérables aux gouverneurs des provinces. Ils empêchent par-là qu'on ne les charge de fauſſes accuſations, & que, ſous quelque prétexte, on ne confiſque leurs biens. Le peuple eſt compoſé d'artiſans, qui ne vivent que du travail de leurs mains. On y trouve ſur-tout beaucoup de tiſſerands ; & c'eſt de leurs manufactures que ſortent ces toiles fines, ces belles étoffes des Indes, que nous admirons en Europe. Ils font des tapis, des courtes-pointes, & toutes ſortes d'ouvrages de coton & de ſoie, de la plus grande beauté ; & cette induſtrie, cette ardeur pour le travail, eſt égale dans les deux ſexes.

Il étoit à propos, Madame, de vous faire connoître ce peuple, qui forme une portion ſi conſidérable de la province de Guzarate. J'ai encore à vous entretenir de quelques particularités de cette contrée. L'hiver y commence vers la

fin du mois de juin, & dure juſqu'au mois de ſeptembre. Il n'y pleut que par intervalle, & particuliérement à la nouvelle & à la pleine lune. Le vent du nord y regne ſix mois de ſuite, & le vent du midi pendant les ſix autres mois de l'année. Les grandes chaleurs ſont en avril, mai & juin. Elles ſeroient inſupportables, ſans les vents qui s'élevent de temps en temps, & rafraîchiſſent l'air; mais ils ont cela d'incommode, qu'ils cauſent une pouſſiere qui obſcurcit le ſoleil.

Le meilleur indigo du monde vient auprès d'Amadabath. L'herbe dont on le fait, reſſemble aux feuilles de carottes; mais elle eſt amere & plus courte. Elle pouſſe des branches comme la ronce, & croît, aux bonnes années, à la hauteur de ſix ou ſept pieds. Sa fleur eſt comme celle du chardon; ſa graine ſe ſeme au mois de juin, & la plante ſe recueille au mois de novembre ou de décembre. La premiere année, on la coupe à un pied de terre; on en ſeche les feuilles au ſoleil, & on les fait tremper dans une auge de pierre, pleine d'eau, pendant quelques jours. On remue cette eau de temps en

temps, juſqu'à ce qu'elle ait attiré la couleur & la vertu de l'herbe ; & on la verſe dans une autre auge, où elle repoſe pendant une nuit. Le lendemain on la vuide, & l'on paſſe à travers un gros linge ce qui reſte au fond. On fait ſécher au ſoleil cette eſpece de lie, qui devient un excellent indigo. Les payſans le falſifient, en y mêlant une terre qui eſt de la même couleur ; & comme on juge de la bonté de l'indigo par ſa légéreté, ils y mettent un peu d'huile, pour le faire ſurnager. La ſeconde année, le tronc produit d'autres feuilles qui ne valent pas les premieres, mais que l'on préfere néanmoins au gyngey, qui eſt l'indigo ſauvage. On les laiſſe croître, le plus ſouvent, pour les recueillir en graine. Celles de la troiſieme année étant d'une très mauvaiſe qualité, les marchands étrangers n'en font aucun cas, & ceux du pays l'emploient pour la teinture de leurs toiles. Le meilleur indigo eſt de la couleur de la violette, & en a même l'odeur quand on le brûle.

Le bled eſt ici plus gros & plus blanc que le nôtre : on en fait du pain excel-

lent, qui ne ſe cuit pas dans le four, comme en Europe, mais ſur des plaques de fer, en forme de gâteau. Les feves & les pois y ſont plus petits que ceux que l'on mange en France, & beaucoup meilleurs, particuliérement les pois, dont on nourrit, en quelques endroits, les chevaux & les bœufs, au lieu d'avoine, que l'on ne connoît point aux Indes. Le foin n'y eſt pas non plus en uſage; on n'y coupe l'herbe que pour la faire manger toute verte aux beſtiaux. La plupart des fleurs, des fruits & des légumes que nous cultivons en Europe, ſont également connus dans ce pays. On y trouve des ananas & des cocos: quant aux fleurs, les Indiens en eſtiment moins l'odeur que la couleur. Les bœufs de Guzarate ont la figure de ceux de France, à l'exception d'une boſſe qui leur croît entre les épaules. Il n'y a que les pauvres gens qui en mangent, car les perſonnes de diſtinction ſe nourriſſent de chevreaux, qu'ils rôtiſſent tout entiers. On y fait une farce de riz, d'amandes & de raiſins ſecs, ou bien on les accommode en étuvée, avec du beurre & du poivre. Je vous ai déjà

déjà fait obſerver que toutes les autres productions, comme le gibier, le poiſſon, les oiſeaux de toute eſpece ſe trouvent en abondance dans cette belle & riche province. Le pere Sylveïra voyoit avec triſteſſe, qu'une contrée ſi fertile & ſi commerçante, eût, pour ainſi dire, été enlevée aux Portugais. " Nous avons, me diſoit-il, poſſédé „ ſeuls, & pendant long-temps, tout „ le commerce de ce pays, dont nous „ nous étions rendus maîtres, par le „ moyen des forts que nous y avions „ bâtis. Nous y portions toutes les marchandiſes que nous tirions de l'Europe, de la Chine & des Indes; & nos „ vaiſſeaux s'en retournoient, ou à Goa „ ou à Lisbonne, chargés d'étoffes de „ ſoie, de toiles de coton, d'indigo, de „ ſalpêtre, de lacque, de ſucre, de mirabolans, de confitures, &c. Nous y „ achetions auſſi de l'*aſſa-fœtida*, de „ l'*opium*, du cumin, du coton & du „ fil, que nous amenions au Japon & à „ la Chine, où nous trafiquions, bien „ ſouvent, avec deux cents pour cent „ de bénéfice; mais depuis que les Anglois & les Hollandois ſe ſont établis „ dans cette province, nous avons été

„ contraints d'abandonner une partie
„ de ce commerce, & de nous conten-
„ ter de celui que nous faiſons à Goa „.

Je ſuis, &c.

A Amadabath, ce 24 mars 1740.

LETTRE XXXI.

SUITE DU MOGOL.

JE vous ai annoncé, Madame, dans ma lettre précédente, notre prochain départ d'Amadabath avec une caravane de marchands. Le préſident Anglois & le gouverneur nous avoient recommandés à ceux qui étoient à la tête de cette troupe ; & nous éprouvâmes, de leur part, les plus honnêtes traitements. Le temps & les chemins furent très-beaux ; mais nous fûmes pluſieurs jours ſans rencontrer ni ville ni village. Héribath, qui eſt éloignée d'Amadabath de plus de cinquante lieues, eſt la premiere que nous trouvâmes ſur notre route. Cette ville, qui eſt aſſez petite, n'a ni porte ni murailles : Tamerlan les fit détruire, ainſi que ſon château, dont nous vîmes encore quelques ruines ſur une haute montagne. Entre Héribath & Damtiges, autre ville qui en eſt éloignée d'environ cinquante lieues, nous manquâmes d'être attaqués par les Rasbouts. Nous étions heureuſement ſur nos gardes ; &

nous en fûmes quittes pour quelques bœufs qu'ils nous enleverent. Il faut, Madame, vous donner une idée de ces honnêtes gens, dont l'unique métier eſt de vivre de rapine, & qui ſont la terreur de ceux qui voyagent dans toute l'étendue de l'empire du Mogol.

On peut placer les Rasbouts parmi les différentes ſectes Banianes : ils croient, comme elles, la tranſmigration des ames, & ont une grande partie des mêmes uſages ; mais leur caractere eſt abſolument différent. Ils ſont hardis, emportés & violents, & n'ont point d'autres métiers que la guerre. Ils mépriſent la mort, & ſont d'une intrépidité à toute épreuve. Ils n'épargnent que les animaux, & ſur-tout les oiſeaux, qu'ils nourriſſent avec ſoin, perſuadés que leurs ames, par une deſtination particuliere, doivent un jour entrer dans ces petits corps. Leur valeur eſt ſi renommée dans toute l'Inde, que le Grand-Mogol, & la plupart des autres princes du pays, ont coutume de les employer dans leurs armées. Ils forment d'ailleurs une eſpece de nation particuliere, qui ne reconnoît aucune autorité. Ils vivent dans les montagnes, où ils ont leurs pla-

ces fortes, & s'y défendent même contre l'empereur du Mogol. Ils font de-là des excurſions qui rendent les grands chemins dangereux, quelque dépenſe que faſſe ce prince pour l'entretien des ſoldats deſtinés à les combattre ; vous avez vu qu'une partie des revenus de la province de Guzarate eſt deſtinée à cet uſage. Les veuves des Rasbouts ſe brûlent avec le corps de leur mari, à moins que, dans le contrat de mariage, elles n'aient ſtipulé qu'on ne pourroit les y forcer ; cette précaution ne les déshonore point.

Il eſt une autre ſecte d'idolâtres Indiens, qui ſe ſont extrêmement multipliés dans la province de Guzarate, où ils vinrent s'établir aû ſortir de la Perſe, leur ancienne patrie. On les nomme *Gaures* ou *Parſis ;* & voici leur origine. Dans le ſeptieme ſiecle du chriſtianiſme, lorſque le calife Abubeker déſola la Perſe, & y établit la religion de Mahomet, le prince qui régnoit alors, trop foible pour lui réſiſter, s'embarqua avec dix-huit mille de ſes ſujets, à Ormuz, & ſe réfugia dans l'Indoſtan. Le roi de Cambaye, qui étoit païen comme lui, le reçut, & lui permit de demeurer

dans ſon pays. D'autres Perſans ſuivirent l exemple de leurs compatriotes, & ont conſervé, avec leur religion, leur ancienne façon de vivre. S'ils n'adorent plus le feu, comme autrefois, ils ont du moins un reſpect infini pour cet élément. Ils l'entretiennent avec ſoin dans leurs maiſons, & regardent comme un crime, d'éteindre une chandelle ou une lampe: ils n'oſent pas même ſe ſervir d'eau dans les incendies, & n'emploient que la terre, avec laquelle ils tâchent d'étouffer les flammes. Le plus grand malheur qui puiſſe leur arriver, c'eſt de laiſſer tellement mourir le feu dans leur maiſon, qu'ils ſoient obligés d'en aller demander à leurs voiſins.

Quoique ces peuples reconnoiſſent un premier être, ils n'en invoquent pas moins des génies ſubalternes, avec leſquels ils croient que Dieu partage le ſoin de gouverner l'univers, & qu'ils regardent comme de puiſſants interceſſeurs auprès de lui. Ils ne s'aſſemblent point dans des lieux publics, pour l'exercice de leur religion; mais ils ont chez eux de petites chapelles, où ils ont du feu continuellement, & où ils font leurs prieres aſſis, & ſans aucune incli-

nation de corps. Leurs jours de dévotion ſont le premier & le vingtieme de la lune. Dans certaines fêtes, ils s'aſſemblent entre eux, portent chacun leur repas, & partagent mutuellement ce qu'ils ont apporté. Il n'y a point de mendiants parmi eux, parce qu'ils s'aſſiſtent les uns les autres avec beaucoup de charité. Les prêtres ne ſont point diſtingués par des vêtements particuliers; ce qui ne diminue cependant pas la vénération que le peuple a pour eux, ni les libéralités qu'il leur fait, car il pourvoit abondamment à tous leurs beſoins.

Les Parſis mangent toutes ſortes de viandes, excepté celle de vache & de porc; encore ne s'en abſtiennent-ils que par égard pour les Indiens & les Mahométans, ayant pour maxime de bien vivre avec tout le monde. On les diſtingue des autres idolâtres de ce pays, à un cordon qu'ils paſſent pluſieurs fois autour du corps, & qu'ils nouent par derriere : c'eſt la marque caractériſtique de leur culte; & s'ils viennent à la perdre ou à l'égarer, ils ne peuvent ni boire, ni manger, ni parler, ni même ſortir de la place où ils ſe trouvent, qu'on ne leur en ait donné

une autre : vous jugez bien que ce ſont les prêtres qui les vendent, & qui en fourniſſent à tout le peuple. Les femmes n'en portent que lorſqu'elles ont atteint l'âge de douze ans. On les marie fort jeunes ; mais elles ne quittent leurs parents, que quand elles peuvent vivre avec leurs maris. Elles ſont communément plus belles & plus blanches que les autres femmes du pays. Les hommes ont la barbe coupée en rond, comme on l'avoit en France du temps de Henri IV. Les uns font raſer leurs cheveux ; les autres ne les empêchent pas de croître ; ceux qui les coupent, laiſſent au haut de la tête un toupet gros comme le pouce. Leurs maiſons ſont petites, ſombres & mal meublées : ils aiment à habiter tous le même quartier ; & ils choiſiſſent les plus conſidérables d'entre eux pour terminer leurs différents : ils ne plaident jamais devant d'autres juges. Ils boivent du vin ; mais il leur eſt défendu de boire de l'eau de-vie, & plus encore, de s'enivrer : c'eſt un péché qu'ils ne peuvent expier que par la plus rigoureuſe pénitence.

Les Gaures ſont les gens du monde les plus intéreſſés & les plus avares ; &

quoiqu'en général ils aient de l'averſion pour le larcin, ils ſont néanmoins trompeurs & frauduleux dans le commerce. Ils s'adonnent principalement à la culture du tabac, & au trafic du tary, ou vin de palmier. Les plus riches font la banque. Le peuple exerce toutes ſortes de métiers, excepté ceux de ſerrurier & de forgeron, parce qu'il croit qu'il n'eſt point d'occaſions où il ſoit permis d'éteindre le feu.

Les cérémonies que les Gaures obſervent dans leurs funérailles, ont quelque choſe de particulier. Quand un malade eſt à l'extrêmité, on le tire de ſon lit, & on le couche ſur un banc de gaſon, juſqu'à ce qu'il ſoit mort. Cinq ou ſix foſſoyeurs viennent l'enſevelir, l'étendent ſur une grille de fer, & le portent hors de la ville, où il doit être enterré. Les parents & les amis accompagnent le corps, avec des cris & des lamentations effroyables, & s'arrêtent à cinq ou ſix cents pas de la foſſe, tandis qu'on prononce quelques prieres pour le repos de l'ame du défunt. Les cimetieres ſont diviſés en trois petits clos, environnés de murailles; l'un eſt pour les hommes, l'autre pour les femmes,

& le troiſieme pour les enfants. On place des barres croiſées ſur l'ouverture de chaque foſſe ; & le cadavre, étendu ſur cette grille, doit ſervir de pâture aux oiſeaux de proie, juſqu'à ce que les os tombent d'eux-mêmes dans le trou. Au bout de ſix ſemaines, on porte au même lieu la terre ſur laquelle le défunt eſt expiré ; elle ſert àcouvrir ce qui reſte du corps, & à combler la foſſe. Ces peuples ont tant d'horreur pour les cadavres, que s'il leur arrive par haſard de les toucher, ou même de porter la main ſur les os de quelque bête morte, ils ſe croient ſouillés & obligés de jetter leurs habits, de ſe laver, & de ſe ſéparer, pendant neuf jours, de leurs femmes & de leurs enfants. Ils regardent comme très-malheureux dans l'autre vie, ceux dont les os tombent dans l'eau ou dans la riviere.

Par toût ce que je vous ai dit, Madame, des différentes ſectes d'idolâtres qui peuplent la province de Guzarate, vous avez vu que les Rasbouts ſont les plus méchants & les plus dangereux. Nous ſûmes heureuſement nous en garantir durant notre route, ſoit par le nombre des perſonnes qui compoſoient

la caravane, ſoit par le bon ordre que nous mîmes dans notre marche. Je ſupprime tous les détails d'un voyage long & périlleux, & qui, juſqu'à Agra, n'offrent d'ailleurs rien d'intéreſſant à vous raconter. Nous arrivâmes dans cette ſeconde capitale de l'Indoſtan, avec des lettres de recommandation, qui nous mirent d'abord en pays de connoiſſance Nous allâmes prendre un logement chez les Jéſuites, qui jouiſſent ici de quelque conſidération. Le pere Sylveïra y a des amis, qui ſe font un plaiſir de m'accompagner par-tout où je puis rencontrer des objets dignes de curioſité.

Cette belle & vaſte contrée comprend l'Inde proprement dite. Deux grands fleuves lui ſervent de bornes, le Gange à l'orient, & l'Indus à l'occident. La mer la termine au midi, la Tartarie au ſeptentrion ; & elle forme un quarré d'environ cinq à ſix cents lieues. La plus riche & la plus conſidérable portion de ce pays appartient au Grand-Mogol, le reſte à quelques princes Aſiatiques ; les François, les Portugais, les Anglois & les Hollandois y ont des poſſeſſions.

On fait remonter l'origine des ha-

bitants du Mogol aux deſcendants de Noé. Mais quelle que ſoit leur ancienneté, on prétend que ce pays a reçu ſon nom d'un de ſes ſouverains, nommé *Mungl*, d'où eſt venu le nom de *Mogol*. On y a ſuivi ſucceſſivement le culte du vrai Dieu & celui des idoles; & il a été gouverné tour à tour par des ſouverains de la nation, & par les princes Tartares qui en faiſoient la conquête. Les deſcendants des anciens poſſeſſeurs rétablirent heureuſement l'empire de leurs peres. Mais l'hiſtoire de leur regne eſt pleine de fables & d'obſcurité; ce n'eſt guere que depuis le fameux Gingiskan, qui vivoit vers le milieu du douzieme ſiecle, qu'on peut aſſigner des époques certaines dans les annales de cette monarchie. Ce prince étendit la gloire de ſon nom & de ſes conquêtes dans toutes les parties de l'univers connu. Tamerlan, un de ſes ſucceſſeurs, porta auſſi loin que lui l'éclat & le bruit de ſon regne & de ſes armes. Son hiſtoire eſt connue en Europe; ce prince mourut au commencement du quinzieme ſiecle, lorſqu'après avoir détrôné Bajazet, empereur des Turcs, il ſe préparoit à porter la guerre à la

Chine. Ses deſcendants occuperent ſon trône ; & Aureng-Zeb, qui mourut au commencement de ce ſiecle, fut un de ſes plus illuſtres ſucceſſeurs. C'eſt aujourd'hui Muhammed-Chah, qui poſſede cette couronne : l'hiſtoire de ſes démêlés avec Thamas-Kouli-Kan & de ſes diſgraces, eſt un de ces événements dont on trouve peu d'exemples, même dans l'antiquité.

Le Mogol renferme trente-quatre provinces. Celle d'Agra eſt ainſi appellée, de la ville de ce nom, qui en eſt la capitale, & qui l'a été auſſi de tout l'empire. C'eſt, ſans contredit, une des plus belles villes de l'Indoſtan. Elle eſt ſituée ſur les bords du Gemené, dans une plaine unie & ſablonneuſe ; & vous aurez, Madame, une idée de ſon étendue, quand vous ſaurez qu'il m'a fallu une journée entiere pour en faire le tour à cheval. Il eſt vrai que les maiſons ſont fort éloignées les unes des autres, & que celles des perſonnes riches & des grands ſeigneurs ont des jardins fort ſpacieux. Ces palais, entremêlés d'arbres toujours verds, qui ornent les jardins & les cours, forment d'agréables points de vue,

& procurent une fraîcheur délicieuſe dans un climat ſec & brûlant. Les principales rues de la ville ſont belles, larges & bien bâties. Il s'en trouve quelques-unes dont les côtés ſont voûtés en arcades, qui ont plus d'un quart de lieue de long. On y voit des boutiques de marchands & d'artiſans de toute eſpece. La plupart des autres rues ſont étroites, mal alignées, & pleines de recoins & de détours. On compte à Agra quinze bazards ou grandes places, dont la principale eſt celle qui forme l'avant-cour du château. Elle eſt ornée de pluſieurs pieces de canons; & l'on y remarque, en entrant, une groſſe & haute perche, où les ſeigneurs de la cour, & quelquefois l'empereur lui-même, s'exercent à tirer de l'arc.

Ce prince change ſouvent de demeure; & il n'y a point de ville un peu conſidérable dans l'empire, où il n'ait ſes palais. Il loge le plus ſouvent à la campagne, où il fait dreſſer des tentes, parce qu'il y a peu de cités aſſez vaſtes pour contenir toute ſa cour, & que d'ailleurs il ſe plait à camper en été dans des endroits frais,

& en hyver dans des pays plus chauds. Lorſqu'il faiſoit d'Agra ſa réſidence ordinaire, il en ſortoit communément à la fin du mois d'Avril, & ſe retiroit vers les provinces ſeptentrionales, juſqu'au commencement de ſeptembre. Il retournoit enſuite dans ſa capitale; mais depuis plus de vingt ans, il paroît préférer le ſéjour de Delli. J'ai employé pluſieurs jours à viſiter les moſquées. Parmi les ſoixante-dix qui ſont diſtribuées dans Agra, il y en a ſix plus diſtinguées, où le peuple va chaque jour faire ſes dévotions. Dans l'une eſt le mauſolée d'un ſaint Mahométan, nommé *Scander*, de la poſtérité d'Haly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long, & large de ſeize, qu'on dit être celle d'un géant. On y nourrit un grand nombre de pauvres, avec les aumônes qu'y font les pélerins qui la viſitent. Les cours qui en dépendent, ſervent de retraites aux criminels & aux débiteurs; & ces aſyles ſont ſi reſpectés, que l'empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable.

Il y a ici près de huit cents bains

publics, dont le prince tire annuellement des ſommes immenſes On y compte auſſi plus de quatre-vingt caravanſerais, où les étrangers ſont logés gratuitement. La plupart de ces hôtelleries ſont à trois étages, avec des magaſins voûtés, des écuries, des galeries ſpacieuſes, & de longs corridors pour la communication des chambres. Des concierges, gagés par les fondateurs de ces hoſpices, ſont chargés de veiller à la conſervation des marchandiſes, & à la ſûreté des voyageurs, auxquels ils procurent auſſi des vivres.

Les édifices les plus remarquables dans Agra, ſont le palais impérial & quelques tombeaux de la plus grande magnificence. Le Gemené baigne les murs du palais, & coule dans ſon enceinte, qui eſt partagée en pluſieurs cours environnées de portiques, comme la place royale à Paris. Ce bâtiment eſt entouré d'une double muraille, flanquée, par intervalles, de pluſieurs terraſſes, ſur leſquelles ſont conſtruits de petits logements pour les officiers du prince. Le reſte de ſes fortifications conſiſte dans un grand

foſſé, & des ponts-levis placés à chaque porte. La premiere de ces portes, qui ſert de logement au gouverneur, eſt une voûte longue & obſcure, après laquelle on entre dans une des cours. La galerie, qui eſt en face, eſt ſoutenue de trois rangs de colonnes. Il y a au milieu une niche pratiquée dans le mur, où l'empereur, lorſqu'il y faiſoit ſa réſidence, ſe rendoit par un petit eſcalier dérobé; &, lorſqu'il y étoit aſſis, on ne le découvroit que juſqu'à la poitrine, à-peu-près comme un buſte. Il n'y avoit point alors de gardes autour de ſa perſonne, parce que tous les côtés de cette niche ſont inacceſſibles. Il n'avoit auprès de lui qu'un eunuque, ou un de ſes enfants, qui l'éventoit : les ſeigneurs de ſa cour ſe tenoient dans la grande galerie. Celles des côtés ſont plus étroites & plus baſſes. On y a ménagé de petites chambres pour les ſoldats de la garde. Le divan ſe préſente enſuite; c'eſt le lieu où l'empereur faiſoit adminiſtrer la juſtice à ſes ſujets. A côté étoit une autre ſalle, où le premier miniſtre expédioit & ſcelloit les ordonnances; & l'on en gardoit les minutes dans le

même lieu. L'appartement impérial eſt dans une autre cour. On y entre par une porte, pour laquelle on a un ſi grand reſpect, qu'à la réſerve des princes du ſang, tous les ſeigneurs ſont obligés d'y deſcendre, & d'entrer à pied dans cette cour. C'eſt dans ce quartier qu'étoient logées les femmes qui danſoient & chantoient devant le monarque. L'intérieur des appartements eſt reſplendiſſant d'or & de pierreries. Le prince ſe rendoit tous les matins dans un belvedere qui donne ſur la riviere, pour ſaluer le ſoleil ; & c'eſt-là que les grands de l'empire venoient lui rendre leur hommage dans un lieu élevé. C'eſt de-là auſſi qu'il vôyoit combattre les éléphants, les taureaux, les lions, & d'autres bêtes féroces : amuſement qu'il prenoit preſque tous les jours, excepté le vendredi, jour de dévotion chez les Mahométans. On a choiſi cette place proche de l'eau, parce que l'éléphant victorieux ſeroit difficile à gouverner, ſi l'on n'employoit l'artifice pour le pouſſer dans la riviere, dans laquelle il n'eſt pas plutôt entré, à la hauteur de deux ou trois pieds, que ſa fureur ſe calme.

On entre par une autre porte dans la ſalle des gardes, & par cette ſalle dans une cour pavée, au fond de laquelle eſt une baluſtrade d'argent, dont l'approche eſt défendue au peuple. C'eſt par-là qu'on eſt introduit dans la chambre du trône, au-deſſus duquel eſt une galerie, où l'empereur venoit entendre les plaintes de ceux à qui on avoit fait quelques violences. Ils ſonnoient une petite cloche d'or, qui avertiſſoit le prince; mais à moins que l'on n'eût des preuves convaincantes du tort dont on ſe plaignoit, il falloit bien ſe garder d'y toucher; cela étoit défendu ſous peine de la vie.

La plupart des grands ſeigneurs ont ici l'ambition de ſe faire inhumer magnifiquement; c'eſt ce qui multiplie ſi fort dans cette ville & les lieux voiſins, les mauſolées & les tombeaux. Ces édifices ont communément une plateforme, avec quatre petites chambres dans les angles. On diſtingue particuliérement celui d'une impératrice, bâti ſur un vaſte bazar, où ſe raſſemblent les étrangers. Ce marché eſt compoſé de ſix grandes cours environnées de

portiques, ſous leſquels il y a des boutiques où il ſe fait un grand commerce en toiles. Le tombeau eſt le long de la riviere, dans un eſpace diviſé en compartiments, & fermé de murs, où regne une petite galerie. Il eſt pavé de marbre blanc & noir ; & l'on y entre par un fort beau portail. Dans une autre galerie, qui eſt à gauche, on a pratiqué quelques niches qui ſervent de chapelles. Vers le milieu de l'enceinte, on a élevé trois plates-formes, diſpoſées par étages, & accompagnées chacune de quatre tours. Au-deſſus s'éleve un beau dôme, dont l'intérieur & les dehors ſont revêtus de marbre blancs. C'eſt ſous ce dôme qu'on a placé le tombeau de l'impératrice ; mais le corps eſt dépoſé ſous une voûte qui eſt au-deſſous de la premiere plate-forme. Il y a toujours quelques prêtres en prieres, ſoit dans le ſouterrein, ſoit dans le dôme, ſoit dans la galerie. Vingt mille ouvriers ont travaillé, pendant vingt-deux ans, à conſtruire ce ſuperbe édifice. Les ſeuls échafauds ont coûté autant que tout l'ouvrage. Dans un pays où il n'y a point de bois,

on eſt obligé de les faire en voûtes avec des briques ; ce qui augmente conſidérablement les frais & le travail. Deux mille hommes, ſous les ordres d'un eunuque, veillent ſans ceſſe à la garde de ce mauſolée.

La plupart des habitants d'Agra ſuivent la religion de Mahomet : les autres cultes y ſont ſoufferts. La ville eſt ſi grande, ſi peuplée, qu'on en peut tirer plus de deux cents mille hommes capables de porter les armes. Sa juriſdiction s'étend ſur quarante autres villes, & ſur près de quatre mille villages, dans la circonférence d'environ cent vingt lieues. Le terroir eſt bon & fertile, & produit de l'indigo, du coton, du ſalpêtre, & d'autres denrées, dont les habitants font un commerce conſidérable. L'indigo ſe recueille principalement à Bianès, à deux journées de la capitale.

Mon deſſein étant de me fixer quelque temps à Agra, j'ai fait, ſelon mon uſage, pluſieurs courſes dans les provinces voiſines. Je commençai par celle de Delli, qui n'en eſt pas fort éloignée. On l'appelle ainſi, de la ville de ce nom, qui a toujours été la vraie capitale de

tout l'Indoſtan. Je vous ſauve toujours, Madame, les précautions priſes pour faire ces différents voyages avec sûreté. Nous trouvâmes ſur notre route, à quelques lieues d'Agra, une des plus grandes pagodes des Indes, accompagnée d'un hôpital pour les ſinges. Elle étoit autrefois beaucoup plus reſpectée qu'aujourd'hui. La raiſon eſt que le Gemené, qui en baignoit les murs, ayant pris un autre cours, a fait perdre aux pélerins Banians la commodité de s'y baigner, avant que d'entrer dans la pagode. La ville de Delli eſt très-ancienne; quelques-uns croient qu'elle étoit le ſiege du royaume de Porus. Les ſépulcres de ſes rois, & les ruines de ſes palais, montrent du moins qu'elle eſt la métropole d'un grand état: les empereurs Mogols l'ont abandonnée pendant pluſieurs ſiecles; mais un d'entr'eux ayant pris du goût pour ce ſéjour, y fit bâtir une ville nouvelle, qui n'eſt ſéparée de l'ancienne, que par un mur: il la nomma *Jehannabat*, qui ſignifie *la ville de Jehan*. Les princes Mogols, qui ont fixé leur demeure à Agra, ne laiſſoient pas de faire quelques voyages à Delli, ſur-

tout dans les grandes chaleurs, parce que le climat y eſt plus tempéré.

Depuis la nouvelle fondation, l'ancienne ville eſt tombée preſqu'en ruines, & n'a que des pauvres pour habitants. Quelques ſeigneurs, lorſque la cour eſt à Jéhannabat, s'y établiſſent dans de grands enclos, où ils font dreſſer leurs tentes. Ces deux villes, ainſi que la province dont elles ſont la capitale, ſont ſituées preſque au centre de l'empire, vers la ſource du Gemené, qui les arroſe. On entre dans la nouvelle ville, qui eſt très-belle, du côté de la vieille cité, par une longue & large rue bordée de portiques, dont le deſſus eſt en plate-forme; c'eſt-là que logent les plus riches négociants. Cette rue aboutit à la grande place, où eſt le palais de l'empereur, qui n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Ses murs ſont de pierres de taille, avec des créneaux, des tours, & un large foſſé rempli d'eau, & revêtu de pierre. Son portail & la premiere cour n'offrent rien de remarquable; les ſeigneurs peuvent y aller ſur leurs éléphants. De-là on entre dans un eſpace plus long que large, dont les

côtés ſont bordés de portiques, avec de petites chambres, dans leſquelles ſe retire la garde à cheval. Le ſol de ces portiques eſt élevé de deux pieds; & les chevaux, qui ſont attachés en dehors avec des anneaux de fer, ont leur mangeoire ſur les bords. Ce lieu eſt coupé, dans toute ſa longueur, par un canal rempli d'eau, qui s'arrondit en quelques endroits, pour former de petits baſſins à égale diſtance les uns des autres.

On arrive enſuite à une ſeconde cour, environnée de logements, où les ſeigneurs font la garde en perſonne. On paſſe à une troiſieme, au fond de laquelle eſt la ſalle du divan. Elle eſt élevée de quatre pieds au-deſſus de la cour, & ouverte de trois côtés. Trente-deux pilaſtres de marbre ſoutiennent ſa voûte; & tout l'intérieur eſt peint en fleurs d'or & azur. Au milieu de cette ſalle, on place le trône de l'empereur, quand il donne audience. Il a la forme d'un lit à colonnes, & eſt tout couvert de pierreries; lorſque ce prince s'y vient aſſeoir, on étend deſſus un magnifique tapis. Il y monte par trois petites marches de deux pieds

de

de long. On éleve à un des côtés un grand paraſol au bout d'une pique ; & l'on attache aux colonnes du lit les armes du monarque, telles que ſon ſabre, ſon arc, ſon carquois & ſes fleches. A l'extrêmité de la même cour, du côté qui touche le divan, on a ménagé un eſpace de vingt pieds en quarré, entouré de baluſtrades d'argent. Aux quatre coins de ce parquet, ſe tiennent les ſecretaires d'état ; le tout eſt occupé par les ſeigneurs & les muſiciens, qui, même pendant l'audience, ne ceſſent de jouer, mais d'une maniere ſi douce, que ce bruit n'interrompt point les affaires les plus ſérieuſes & qui demandent le plus d'attention.

Lorſque le Grand-Mogol eſt ſur ſon trône, il a toujours auprès de lui quelques grands de ſa cour, ou quelques-uns de ſes enfants. Entre onze heures & midi, le premier viſir vient lui expoſer tout ce qui s'eſt paſſé dans la chambre où il préſide ; & quand il a fini ſon rapport, l'empereur ſe leve & rentre daus ſon appartement ; mais tant qu'il eſt ſur le trône, il n'eſt permis à perſonne de ſortir du palais. A quelque diſtance de la baluſtrade dont je viens

de parler, il y a, vers le milieu de la cour, un petit ruiſſeau, en-deçà duquel tous ceux qui veulent ſe préſenter à l'audience du prince, doivent s'arrêter & attendre qu'on leur permette de paſſer outre. Les ambaſſadeurs eux-mêmes ne peuvent franchir ce paſſage, ſans être appellés. Lorſqu'ils ſont arrivés juſqu'à ce canal, l'introducteur dit à haute voix, en ſe tournant du côté de l'empereur, que le miniſtre d'une telle puiſſance deſire de parler à ſa majeſté. Alors un ſecretaire d'état en avertit le monarque, qui quelquefois feint de ne pas l'entendre; mais un moment après, il leve les yeux; & les jettant ſur l'ambaſſadeur, il ordonne qu'on le faſſe approcher.

C'eſt dans la cour du trône, qu'eſt le ſerrail; on voit, dans la même aile, une petite moſquée fort bien bâtie, dont le dôme eſt couvert de plomb ſi parfaitement doré, qu'on le prendroit pour de l'or pur. C'eſtdans cette chapelle, que l'empereur va chaque jour faire ſa priere, excepté le vendredi, où il ſe rend à la grande moſquée. Le côté droit de la cour eſt décoré de pluſieurs portiques, qui conduiſent aux

écuries, où ſont les éléphants & les plus beaux chevaux du prince. J'en ai vu qui avoient coûté plus de dix mille écus. Les moindres n'avoient pas été achetés moins de neuf mille francs. Dans ce pays où le fourrage eſt très-rare, on les nourrit avec une pâte compoſée de farine & de beurre. On en fait de petits pains, gros comme nos pains d'un ſol; & on leur en donne à chacun trois par jour. Ce n'eſt qu'avec peine qu'on les accoutume à cette nourriture. Un palefrenier leur tient la langue d'une main, & de l'autre il leur fourre cette pâte dans la bouche. Le ſoir, ils ont une meſure de pois qu'on écraſe entre deux pierres, & que l'on trempe dans l'eau. On leur donne auſſi du millet & des cannes de ſucre dans la ſaiſon. Leur litiere ne ſe fait que de leur fiente qu'on broie, après l'avoir fait ſécher au ſoleil. Au-devant de la porte de chaque écurie, on ſuſpend des nattes qui ſe levent & ſe baiſſent ſelon le beſoin, & dont l'effet eſt d'empêcher que les chevaux ne ſoient tourmentés par les mouches. Ils ont d'ailleurs chacun un palefrenier, qui ne s'occupe qu'à les éventer.

Parmi les plus beaux édifices de la nouvelle Delli, on distingue une mosquée bâtie au centre de la ville. Elle est élevée sur un rocher qu'il a fallu applanir, & est entourée d'une place pratiquée sur la même hauteur, à laquelle aboutissent quatre rues qui répondent aux quatre faces principales de la mosquée. On y arrive par vingt-cinq ou trente degrés qui regnent autour du bâtiment, excepté le dernier, qui est revêtu de pierres de taille, pour cacher l'irrégularité du rocher. Les trois entrées sont magnifiques; tout y est également de marbre; & les portes sont couvertes de plaques de cuivre, d'un beau travail. Le grand portail est orné de tourelles de marbre blanc, qui lui donne beaucoup de grace. Sur le derriere de la mosquée, s'élevent trois grands dômes de même marbre, & dont celui du milieu est plus haut que les deux autres. Le reste de l'édifice n'a point de toît, à cause des trop grandes chaleurs; le pavé est composé de carreaux de marbre. Tout ce temple, si on excepte les tourelles & les dômes, est construit de pierres rouges fort sujettes à s'altérer.

C'eſt dans ce temple que l'empereur va faire ſa priere tous les vendredis. Ces jours-là, on tend au bas des degrés un grand filet, pour empêcher que les éléphants n'en approchent & ne profanent la moſquée. Avant que le prince ſorte du palais, on arroſe les rues où il doit paſſer, pour empêcher la pouſſiere, & rafraîchir l'air. Deux ou trois cents de ſes gardes ſe rangent en haie, pour l'attendre; & d'autres en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la moſquée. Des cavaliers, montés ſur de beaux chevaux, courent devant lui pour écarter le peuple, & ſont toujours fort éloignés, dans la crainte de faire de la pouſſiere. Le monarque eſt monté ſur un éléphant richement équipé, & ſous un dais magnifique. Quelquefois il eſt aſſis dans un trône éclatant d'or & d'azur, poſé ſur un riche brancard, & porté ſur les épaules de huit hommes choiſis, & ſuperbement habillés. Une troupe de ſeigneurs & de courtiſans, dont quelques-uns ſont à cheval, d'autres en palekis, donne à

cette marche un air de grandeur, digne de la majeſté royale.

Quand le Grand-Mogol ſort de la ville pour prendre l'air, ou pour aller à la chaſſe, il eſt accompagné de dix mille hommes, précédés de plus de cent éléphants. Ces animaux ſont enrichis de ſuperbes couvertures d'écarlate, de velours ou de brocards. Les huit premiers portent chacun un tymbalier; les autres ſont montés par deux hommes, dont l'un gouverne l'éléphant, en lui touchant le front avec un crochet de fer; l'autre tient une baniere de ſoie en broderie d'or & d'argent. Le prince eſt, ou dans un carroſſe traîné par deux bœufs, dont les cornes ſont garnies d'or, ou porté par des hommes dans un magnifique palanquin, ou monté ſur un beau cheval de Perſe. Ses officiers marchent derriere lui, & ont après eux cinq ou ſix cents éléphants, chameaux ou chariots chargés de bagages.

Il y avoit peu de jours que j'étois à Delli, quand je fus témoin d'une de ces promenades. La cour y étoit depuis quelque temps, mais infiniment moins brillante qu'on ne l'avoit vu

avant la fameuſe expédition de Thamas-Kouli-Kan. La triſteſſe étoit encore peinte ſur les viſages, & retraçoit vivement à mes yeux les ravages récents & épouvantables, commis dans cette ville malheureuſe, par les ſoldats du roi de Perſe. Quoique je ne doute pas, Madame, que vous n'ayez déjà lu en France quelque relation de cet événement mémorable, j'en entends parler ici avec tant d'intérêt & ſi ſouvent; je ſuis ſi ſenſiblement touché du récit que me font, de leurs malheurs, des perſonnes qui en ſont encore toutes affectées, que je ne puis m'empêcher d'en rappeller ici quelques circonſtances.

L'année derniere, le roi de Perſe s'étant rendu maître de Candahar, entra dans l'Inde avec ſon armée: il fut attaqué par celle des Mogols, entre Lahor & Delli, & l'ayant battue, il obligea Muhammed, ſon ennemi, à lui demander la paix. Il eut l'adreſſe de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & d'entrer dans ſa capitale. Les habitants de Delli, ayant pris tumultueuſement les armes, ſur un faux bruit de ſa mort, firent main-baſſe ſur tous les Perſans

qu'ils rencontroient, & en tuerent un grand nombre. La vue de ſes ſujets maſſacrés mit tellement en fureur le monarque victorieux, qu'il ordonna à l'inſtant un maſſacre général. Auſſi-tôt ſes ſoldats ſe répandirent, l'épée à la main, dans les principaux quartiers de la ville, enfonçant les portes, pillant les maiſons, tuant tout ce qui s'offroit à leur vue. On ne fit grace qu'aux plus belles filles, qui n'échapperent à la mort, que pour aſſouvir la brutalité de ces barbares. Dans le pillage, le ſoldat s'attacha principalement à l'or, à l'argent & aux pierres précieuſes. On mit le feu aux maiſons, & pluſieurs quartiers de la ville furent conſumés. On m'a aſſuré qu'il périt dans ce maſſacre plus de deux cents mille perſonnes ; ceux qui purent échapper au carnage, prirent la fuite. Après que le vainqueur eut ſatisfait ſa vengeance, il s'empara de tous les tréſors du Mogol, qui furent eſtimés à plus de dix-huit cents millions de notre monnoie, ſans y comprendre les effets précieux & les richeſſes en tout genre, qu'il avoit déjà envoyés dans ſes états. Content de ſes ſuccès, il ſe diſpoſa à

retourner en Perſe. Il aſſembla au palais tous les ſeigneurs du Mogol, & leur déclara qu'il rétabliſſoit Muhammed dans la poſſeſſion de ſon empire. Il donna à ce monarque pluſieurs avis ſur la maniere de gouverner ; puis s'adreſſant d'un ton de maître, aux grands qui l'environnoient : " Je „ veux bien vous laiſſer la vie, leur „ dit-il, quelqu'indignes que vous en „ ſoyez ; mais ſi j'apprends que vous „ fomentiez à l'avenir l'eſprit de fac„ tion & d'indépendance, je vous fe„ rai ſentir, quoiqu'éloigné, le poids „ de ma colere ; & vous mourrez tous „ ſans miſéricorde „. Il partit le lendemain, laiſſant ce pays dans la conſternation, & le prince Mogol ſous la tutelle d'un miniſtre dévoué aux intérêts de la Perſe.

Voilà, Madame, en quel état je trouvai cette cour à mon arrivée à Delli. Toutes les richeſſes qui avoient rendu cet empire ſi floriſſant, & dont la plupart des voyageurs ont parlé avec tant d'étendue & de complaiſance, avoient diſparu. Il ne reſtoit à Delli, que quelques veſtiges de cette ancienne magnificence ; mais les revenus conſ-

dérables de cet empire lui auront bientôt rendu ſon premier éclat.

On les fait monter à plus de huit cents millions par an, du ſeul produit des terres qui appartiennent au ſouverain. Il tire des ſommes encore plus conſidérables du tribut annuel qu'il exige par tête de tous les Indiens idolâtres; du droit de cinq pour cent, qu'on leve ſur toutes les marchandiſes qui ſe répandent dans l'empire, & dont les Mahométans ſeuls ſont affranchis; du blanchiſſage des toiles; de la ferme des mines de diamants; des impoſitions établies dans les villes maritimes; de l'héritage des miniſtres, des vice-rois, des gouverneurs des villes, des généraux, des officiers ſubalternes, & de toutes les perſonnes qui ſont à la ſolde du ſouverain. On peut donc évaluer les revenus du Grand-Mogol à ſeize ou à dix-ſept cents millions, & regarder ce prince comme le plus riche monarque de l'univers. Toutes les puiſſances de l'Aſie & de l'Europe s'empreſſent à l'envi d'envoyer leurs négocians dans ce climat, & d'y faire paſſer un argent immenſe, qui reſte dans l'Inde pour n'en jamais

ſortir. Ce pays tire, à la vérité, des marchandiſes des autres royaumes de l'Aſie & de l'Europe; mais il ne donne communément en échange, que ſon indigo, ſon coton & ſes toiles. Malgré tous ces avantages, la circulation de l'argent eſt médiocre dans le Mogol. Chacun théſoriſe & cache ſes richeſſes, dans la crainte qn'elles ne tentent l'avidité des gens en place. De leur côté, les empereurs entaſſent leurs tréſors, & ſe plaiſent à les enfermer dans des caves ſouterreines. De-là cette prodigieuſe quantité d'or & d'argent que Thamas-Kouli Kan a trouvée dans Delli, & qui étoit le fruit des épargnes des ſouverains du Mogol.

Les nombreuſes armées que ces princes ne ceſſent d'entretenir à leur ſolde, en font ſans contredit, les plus redoutables potentats des Indes; & puiſque nous en ſommes ſur cette matiere, je vais entrer dans quelques détails touchant les forces & le gouvernement militaire de cette vaſte & puiſſante monarchie. En qnelque lieu que ſoit l'empereur, il a toujours une garde de cinquante mille hommes de cavalerie: le nombre des gens à pied eſt une fois

plus conſidérable. Cette multitude de ſoldats le ſuit par-tout, & monte la garde aux environs du palais, tantôt à Delli, tantôt à Agra, les deux réſidences de ce monarque. Lorſqu'il abandonne Delli, ſon abſence y répand la ſolitude; &, à l'exception des rues marchandes qu'habitent les Banians, toute la cité eſt ſemblable à un camp déſert. Quand l'empereur voyage, toute cette armée l'accompagne, campe autour de ſa tente; & le terrein qu'elle occupe, eſt plus ſpacieux que celui des plus grandes villes de l'Europe. Les rues & les tentes ſont alignées; on y trouve des vivandiers & de petits marchands de toute eſpece; & la diſtribution des boutiques eſt ſi bien entendue, que chacun trouve ſous ſa main tout ce qui lui eſt néceſſaire. Les pavillons de l'empereur ſont au centre; perſonne ne peut en approcher qu'à la portée du mouſquet. Ils forment enſemble comme un vaſte palais, au milieu duquel eſt une cour où eſt placé le trône du ſouverain, ſous un dais de brocard. Les tentes de ſes principaux officiers ſont de différentes formes & de diverſes couleurs. Il y en a d'auſſi

vaſtes & d'auſſi décorées que les plus grands & les plus riches appartements.

Le corps le plus conſidérable des milices qui compoſent la garde du prince, eſt celui que l'on appelle les *eſclaves de l'empereur*. Il eſt compoſé de quatre mille hommes; celui qui eſt à leur tête, eſt un officier de diſtinction, à qui on confie ſouvent le commandement des armées. Tous les ſoldats de cette troupe ſont marqués au front. On en tire des officiers ſubalternes, pour les faire paſſer à des grades ſupérieurs, qui équivalent à ceux de nos officiers généraux. Trois autres corps de ſoldats d'élite, & qui ont auſſi au front différenres marques, ſont les gardes de la maſſe d'or, de la maſſe d'argent, & de la maſſe de fer. Leur paie eſt plus ou moins forte, ſuivant le métal dont leurs maſſes portent le nom, & c'eſt toujours la grandeur de la paie qui décide de la ſupériorité des grades. Quiconque a deux mille écus d'appointement par mois, prend le titre d'*Omra*, ce qui équivaut au grade de lieutenant-général en France. Il eſt obligé d'entretenir, pour le ſervice militaire, un éléphant & deux cents cin-

quante cavaliers ; mais comme ſa paie ne ſuffiroit pas pour cette dépenſe, attendu que chaque cavalier doit avoir au moins deux chevaux, l'empereur lui aſſigne quelque terre de ſon domaine. Il faut néceſſairement avoir ſervi, & s'être diſtingué dans l'une de ces quatre troupes, pour parvenir aux dignités de l'état ; car la naiſſance, dans ce pays-ci, comme en Perſe & en Turquie, ne donne point de rang ; c'eſt le mérite qui regle les prééminences ; & ſouvent le fils d'un Omra eſt confondu dans les derniers degrés de la milice. On ne reconnoît d'autre nobleſſe que celle des princes du ſang, & de quelques deſcendants de Mahomet, pour leſquels on a encore une ſorte de conſidération.

Outre les troupes dont j'ai parlé, l'empereur entretient, dans les provinces, d'autres corps de cavalerie, dont le nombre, Madame, vous paroîtra incroyable. On le fait monter à plus de trois cents mille chevaux effectifs, & l'infanterie à ſix cents mille hommes ; car au Mogol, elle doit être toujours une fois plus nombreuſe que la cavalerie. Dans les beſoins extraordinaires,

outre les troupes que les princes tributaires du Mogol ſont obligés de fournir, chaque province de l'empire double & triple ſes recrues. Toute la cavalerie eſt partagée en pluſieurs corps, compoſés d'un nombre très-inégal de ſoldats. Les plus conſidérables ſont de douze ou de quinze mille chevaux, commandés par un prince du ſang, ou quelque grand ſeigneur du pays. Il y a des compagnies depuis trois mille juſqu'à trois cents hommes. La plupart des chevaux ſe tirent de l'Arabie, de la Perſe, & ſur-tout de la Tartarie. Ceux du Mogol ſont rétifs, ombrageux & ſans vigueur : les meilleurs ſont choiſis pour le ſervice du prince ; le reſte ſe vend à ceux qui, par leur place, ſont obligés de remonter la cavalerie. Les cavaliers ſont armés d'un arc, d'un carquois chargé de fleches, d'un javelot, d'un cimeterre & d'un poignard. Ils ont un petit bouclier, qu'ils portent toujours pendu à leur cou, & n'ont point d'armes à feu. L'infanterie ſe ſert du mouſquet, & ſouvent auſſi de l'arc, de la fleche, & d'une pique de dix à douze pieds de long. Elle n'a pas la même réputation

de valeur que les gens de cheval. Chaque chef fournit des armes & des habits à ſa troupe ; ce qui cauſe beaucoup de bigarrure dans les régiments. La paie du ſoldat eſt auſſi à la diſcrétion du capitaine, d'où il arrive de grandes injuſtices, que l'avarice des chefs leur fait commettre. On diſſimule ces vexations, parce que les richeſſes qu'ils accumulent, entrent, après leur mort, dans le tréſor du ſouverain.

L'artillerie de l'empereur eſt nombreuſe, ſes canons très-anciens ; & chaque piece eſt diſtinguée par ſon nom. Le prince a un arſenal particulier, qui eſt de la plus grande magnificence. Ses javelines, ſes ſabres, ſes arcs, ſes carquois y ſont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille d'or, de diamants & de pierres précieuſes. Le monarque vient y faire quelquefois ſa priere, pour demander au dieu des armées la victoire ſur ſes ennemis.

Par tout ce que je viens de dire, vous concevez que l'on peut ranger dans trois claſſes différentes, toute la milice du Grand-Mogol. La premiere comprend cette armée toujours exiſtante, qui compoſe ſa garde dans

la capitale. La ſeconde eſt celle des troupes qui ſont répandues dans les provinces. Dans la troiſieme, on place les troupes auxiliaires, qui ſont fournies à l'empereur, par les autres princes ſes vaſſaux.

Pendant mon ſéjour à Delli, j'eus le ſpectacle d'une fête ſinguliere, qui eſt en grande recommandation chez les Mogols : on la célebre dix jours après la nouvelle lune de juillet ; & elle eſt conſacrée à pleurer la mort de deux illuſtres Muſulmans. On raconte que deux freres, zélés ſerviteurs d'Haly, étant allé prêcher l'alcoran vers la côte de Coromandel, furent attaqués par les Gentils. Accablés par le nombre, après s'être défendus quelque temps, ils périrent en combattant pour leur religion. En mémoire de ces ſaints perſonnages, on porte en proceſſion, par la ville, des bierres couvertes d'arcs, de fleches & de toutes ſortes d'armes, qne le peuple accompagne de pleurs & de gémiſſements. Les uns danſent ; d'autres s'eſcriment avec leurs épées nues, & quelques-uns ſe déchirent tellement le viſage & les bras, que le ſang en ruiſſelle de toutes parts. Le ſoir,

ils élevent, au milieu de la grande place, plusieurs figures de paille, qui représentent les meurtriers de ces deux saints ; & après leur avoir tiré une grande quantité de fleches, ils y mettent le feu, & les réduisent en cendres. Le tout se passe avec tant d'animosité & de fureur, que les païens qui se trouveroient dans les rues à ces heures-là, seroient en danger de leur vie : aussi se tiennent-ils bien enfermés dans leurs maisons.

Je suis, &c.

A Delli, ce 15 Juillet 1740.

LETTRE XXXII.

SUITE DU MOGOL.

AVANT que de retourner à Agra, il me prit fantaiſie de faire avec la cour, le voyage de Lahor. Il devoit y avoir une chaſſe générale, à laquelle j'avois fort envie d'aſſiſter. L'empereur voulut s'y trouver en perſonne ; & rien ne devoit être ni épargné, ni négligé, pour donner le plus grand éclat à cette chaſſe. Il y a, de Lahor juſqu'à Agra, une grande allée, tirée au cordeau, & bordée des deux côtés, de dattiers, de palmiers & de cocotiers. Elle a près de cent lieues de longueur, & met, par ſon ombre, les voyageurs à couvert des ardeurs du ſoleil. Elle commence aux portes de cette derniere ville, & va aboutir à celles de Lahor. Elle paſſe ſi près de Delli, que nous mîmes fort peu de temps à la joindre. Les belles maiſons que l'on y trouve de côté & d'autre, les paons, les ſinges, les perroquets & les oiſeaux qu'on

y rencontre, nous amuſoient ſingulié-rement.

Le pays des environs de Lahor eſt un des plus fertiles de cet empire. La ville eſt ſituée ſur la riviere de Ravi, qui n'eſt pas moins grande que la Loire, & pour laquelle on auroit auſſi beſoin d'une levée qui la contînt; car elle change ſouvent de lit, dans ſes déborde-ments. La ſituation de Lahor eſt avan-tageuſe; & ſon voiſinage eſt orné des plus beaux jardins, ſur-tout du côté de l'eau. Le palais impérial, & pluſieurs hôtels ſuperbes en décorent l'intérieur. Il arrive aſſez ſouvent, que le prince vient l'habiter avec toute ſa cour; & comme elle eſt principalement peuplée de Mahométans, on y trouve un grand nombre de moſquées & de bains pu-blics, pour leurs purifications ordinai-res. Ces bains ſont bâtis à la perſane; & la maniere de les prendre, & de ſe faire frotter, eſt à-peu-près la même, & preſque auſſi douloureuſe que celle dont je vous ai fait le récit, lorſque j'étois à Iſpahan.

J'eus à Lahor le ſpectacle d'un feu d'artifice à l'indienne, que je n'avois point encore vu depuis que j'habitois la

contrée ; toutes les fenêtres de la principale place étoient bordées de lampes, devant leſquelles on avoit mis des flacons de verre, remplis d'eau de pluſieurs couleurs, qui produiſoient une illumination très-agréable par ſa variété. On alluma enſuite le feu, qui conſiſtoit en fuſées de différentes formes. Quantité d'autres lampes, ſuſpendues à des roues, paroiſſoient immobiles, quoique ces roues tournaſſent continuellement, & avec la plus grande rapidité.

A juger de toutes les femmes de Lahor, par celles qu'on rencontre dans les rues, ou qu'on voit dans les boutiques, on doit croire que le ſexe, en général, y eſt très-beau. Elles ſont bien faites de taille, fort menues de corps, & les plus belles brunes des Indes.

La chaſſe générale dont j'ai parlé, & qui avoit été le motif principal de mon voyage de Lahor, fut fixée au vingtieme jour après notre arrivée dans cette ville. Le grand véneur, qui avoit pris les devants, & s'occupoit, depuis plus d'un mois, des préparatifs néceſſaires, fit avertir tous les chaſſeurs. Il leur marqua l'étendue du terrein qu'ils devoient embraſſer, & les envoya pour

en régler les limites. Il commanda enſuite aux chefs des différents corps militaires, qui, comme je l'ai dit, accompagnent l'empereur, de ſuivre au plutôt les chaſſeurs, à la tête de leurs troupes, & d'aller occuper leurs quartiers. Si-tôt qu'ils eurent conduit leurs ſoldats au rendez-vous, ils les rangerent en haie, doublant quelquefois les rangs, autour de la vaſte enceinte marquée par les capitaines des chaſſes. Il eſt défendu, ſous peine de la vie, de laiſſer ſortir les bêtes hors du nerké : c'eſt le nom que donnent les Mogols, à cette enceinte générale. Elle renfermoit un pays immenſe, contenant de grandes forêts, & plus de quatre cents lieues de circuit. Le centre de cette circonférence étoit indiqué dans une plaine où il falloit que tous les animaux ſe retiraſſent. Les officiers de la vénerie dépêcherent auſſitôt des couriers au grand véneur, pour lui rendre compte de la diſpoſition des choſes, & lui demander les ordres pour la marche. Celui-ci alla lui-même les recevoir de l'empereur ; & enſuite il les donna aux couriers, qui partirent en diligence, pour les porter aux officiers des chaſſes : ces derniers les com-

muniquerent aux chefs des troupes.

Alors les tymbales, les trompettes & les cors ſe firent entendre, & ſonnerent la marche de toutes parts. Elle commença par-tout en même temps, & de la même maniere, c'eſt-à-dire, que les ſoldats marchoient fort ſerrés, & toujours vers le centre, en chaſſant continuellement les bêtes devant eux. Derriere eux étoient leurs officiers, qui les obſervoient; mais quoiqu'ils fuſſent armés comme dans une expédition militaire, il leur étoit défendu, ſous de rigoureuſes peines, de tuer ou de bleſſer aucun animal, quelque violence qu'il pût faire. On leur permettoit ſeulement de pouſſer de grands cris, pour l'effrayer & l'empêcher de forcer l'enceinte. La marche continua ſans obſtacle, pendant pluſieurs ſemaines; mais une grande riviere, que les troupes du côté de Delli ne purent paſſer à gué, l'interrompit. Il fallut faire alte, & en donner avis aux autres, afin de garder toujours l'égalité de la marche. Cependant ceux qui devoient paſſer la riviere, y pouſſerent les bêtes, qui la franchirent à la nage: ils la traverſerent enſuite eux-mêmes, ſur de grands cuirs ronds &

légers, ſerrés avec des cordes. Alors la marche ne fut plus interrompue, & devint toujours égale.

Le cercle ſe retréciſſant inſenſiblement, les bêtes commencerent à ſe ſentir preſſées ; & comme ſi elles ſe fuſſent apperçues qu'on vouloit les forcer, les unes gagnoient les montagnes, les autres ſe jettoient dans les vallées les plus couvertes. Quelques autres, quittant les routes ordinaires, ſe cachoient dans le plus épais des forêts ; mais bientôt ſentant approcher les chaſſeurs, elles alloient ailleurs chercher une autre retraite. En vain elles s'enfonçoient dans des tanieres & des creux de rochers ; on ouvroit ces caves avec toutes ſortes d'inſtruments ; & il n'y avoit pas juſqu'aux lapins, qu'on ne forçât de ſortir de leurs trous. Enfin le terrein leur manquant peu à peu, & les diverſes eſpeces ſe mêlant les unes avec les autres, il y eut des animaux qui devinrent furieux, & qui donnerent beaucoup d'exercice. Ce ne fut qu'avec des peines extraordinaires, les cris des ſoldats, & le ſon de pluſieurs inſtruments, qu'on les obligea de s'écarter. On détacha des troupes de chaſſeurs, pour faire

faire déguerpir tout ce qui s'étoit retiré dans les montagnes; ce qui ne se fit pas sans de grandes difficultés. D'autres troupes descendoient jusques dans les précipices qui servoient de retraite à certaines bêtes féroces, qu'on avoit encore plus de peine à mettre en fuite. Pendant ce temps-là, les couriers partoient continuellement de tous les quartiers, pour informer l'empereur des courses, des embarras & des mouvements des animaux. Ce prince alloit souvent lui-même observer l'état des choses, & voir si les ordres étoient exactement suivis.

Cependant l'espace qui renfermoit un si grand nombre de bêtes de toutes les especes, devenant tous les jours plus petit, & ces animaux ne pouvant plus guere s'écarter, ils s'élançoient sur les plus foibles, & les déchiroient. Mais leur furie ne fut pas de longue durée; car comme on les chassoit de toutes parts, & qu'ils commençoient à n'avoir plus d'autre terrein que celui où l'on vouloit les voir tous ensemble, le grand véneur fit battre les tambours & les tymbales, & jouer de toutes sortes d'instruments. Ce bruit, joint aux cris

des chaſſeurs & des ſoldats, cauſa une ſi grande frayeur aux animaux, qu'ils en perdirent leur férocité. Les lions & les tigres s'adoucirent; & les ſangliers, ſemblables à des agneaux, paroiſſoient abattus, &, pour ainſi dire, conſternés.

Lorſque l'empereur les vit raſſemblés dans l'eſpace preſcrit, il ordonna qu'on ſe préparât à y entrer. Il y alla lui-même le premier, au ſon des inſtruments, tenant d'une main ſon épée nue, un arc de l'autre, & ayant ſur l'épaule un carquois garni de fleches. Il commença le carnage, & fit périr pluſieurs de ces animaux. Quelques-uns entrerent en furie, & ſe défendirent avec vigueur. Le prince ſe retira enſuite ſur une éminence, s'aſſit ſur un trône qu'on lui avoit préparé; & de-là il obſervoit la force & l'adreſſe des ſeigneurs de ſa ſuite, qui, encouragés par la préſence de leur maître, attaquoient les bêtes les plus féroces. Après en avoir fait périr un grand nombre, les plus diſtingués d'entr'eux ſe préſenterent devant le trône, & prierent le monarque de donner la vie & la liberté aux autres bêtes qui reſtoient dans le nerké. Il ſe rendit à leurs inſtances, & loua le courage de

ſes troupes, qui furent congédiées & renvoyées à leurs quartiers. En même temps les animaux, qui avoient évité le ſabre & les fleches, ne ſe voyant plus pourſuivis ni environnés, s'échapperent en regagnant leurs retraites. Telle fut la chaſſe qui ſe fit pendant le ſéjour de l'empereur à Lahor, & qui dura quatre mois entiers, depuis les premiers préparatifs juſqu'au retour du monarque.

Outre cette chaſſe générale, qui a lieu tout au plus une fois l'année, pour occuper les troupes & les tenir toujours en exercice, il y en a de particulieres, qui ſont réſervées à l'empereur. Ce ſont celles des bêtes fauves, qui ſe trouvent en grand nombre dans les bois d'Agra, de Delli & de Lahor, que ce prince fait garder exactement. Celle des lievres, des cailles & du menu gibier eſt permiſe à tout le monde : on les prend ordinairement aux filets. La chaſſe des gazelles eſt une des plus amuſantes. Ces animaux vont par petites troupes de cinq ou ſix femelles, ayant à leur tête un mâle, que l'on diſtingue à ſa couleur. On les prend avec des léopards apprivoiſés, qu'on mene enchaînés dans de petites charrettes. On leur attache

à la tête une eſpece de maſque fait en forme de lunettes, qui leur couvre les yeux. Quand on apperçoit une troupe de gazelles, on ôte au léopard ſon maſque, & on le délie. Il les guette quelque temps, fait pluſieurs feintes, & s'approche inſenſiblement de ſa proie. Lorſqu'il eſt à portée de s'en ſaiſir, il s'élance deſſus, & étrangle le gibier. S'il manque ſon coup, ce qui lui arrive quelquefois, il ne fait aucun mouvement pour le pourſuivre, parce que les gazelles courent plus vîte & plus long-temps que lui. On apprivoiſe auſſi des tigres pour la chaſſe; mais l'uſage ordinaire eſt d'employer des chiens courants, qui ſont plus petits que les nôtres.

Les grues ſe prennent avec des oiſeaux de proie, que l'on dreſſe pour cet exercice. Elles ſe défendent avec courage; mais comme elles n'ont pas l'adreſſe de ſe tourner, elles réſiſtent difficilement au nombre & à la force. On uſe d'un autre artifice pour attraper les oiſeaux de riviere. On vuide un canard qu'on remplit de foin; un habile nageur le porte entre deux eaux, le mêle inſenſiblement avec les autres canards qu'il ſaiſit par les pieds, & les emporte.

Mais la chaſſe la plus curieuſe eſt celle du lion. Lorſqu'on a découvert ſa retraite, on attache, dans les environs, un âne que le lion dévore avec avidité ; après quoi il va boire, & revient à ſon gîte, où il reſte juſqu'au lendemain. On lui préſente ainſi ſucceſſivement pluſieurs animaux de la même eſpece ; & l'on fait avaler au dernier beaucoup d'opium, afin que ſa chair aſſoupiſſe le lion. Lorſqu'il eſt endormi, les chaſſeurs tendent des filets autour de ſa caverne, & les reſſerrent par degrés. C'eſt à l'empereur qu'eſt réſervé ordinairement l'honneur de le faire mourir. Monté ſur un éléphant garni de fer, & accompagné de gardes armés de piques, il décoche pluſieurs fleches par-deſſus les filets, juſqu'à ce qu'il ait bleſſé à mort l'animal. Comme c'eſt un heureux augure, lorſque le prince tue le lion, c'en eſt un très-mauvais, lorſqu'il le manque : auſſi ſon triomphe eſt-il accompagné de grandes acclamations, & ſe fait avec beaucoup de cérémonies. On apporte l'animal dans l'aſſemblée générale des grands de ſa cour ; on l'examine, on le meſure : on écrit dans les archives de l'empire,

que tel jour, le prince a tué un lion de telle grandeur, de tel poil; & l'on n'oublie aucune des circonſtances de ce grand événement.

Etant ſur le point de quitter Lahor, je profitai du départ d'un ſeigneur Mogol, qui alloit prendre poſſeſſion du gouvernement de Kiſmire, & voulus voir ce beau pays, qu'en France on appelle *Kachemire*. C'eſt une province du Mogol, ſituée au nord de l'empire, au pied du mont Caucaſe. *Syranakar*, ſa capitale, eſt au milieu d'une très-belle campagne, diverſifiée par un grand nombre de collines. Plus loin ſont des montagnes revêtues d'arbres & de pâturages, & remplies de toutes ſortes de beſtiaux & de gibier. Au-delà des premieres, il s'en éleve d'autres beaucoup plus hautes, dont le ſommet eſt toujours couvert de neige. Il en ſort une infinité de ſources, que les habitants ont l'art de diſtribuer dans leur champ, & de conduire même, par de grandes levées de terre, ſur les collines. Ces ruiſſeaux, après avoir fait mille détours, & mille caſcades agréables, ſe réuniſſent enfin, & forment une riviere de la grandeur de la Seine. Elle traverſe

la capitale, ſerpente dans la province, ſe charge en paſſant de pluſieurs petites rivieres, & finit par ſe perdre dans l'Indus. Cette multitude de belles eaux, jointe à la douceur du climat, répand une fraîcheur & une fertilité admirable. En arrivant dans ce délicieux pays, je crus voir un vaſte jardin, mêlé de bourgs & de villages, varié par de petites prairies, partagé par une infinité de canaux, & pré entant, de toutes parts, les aſpects les plus riants: les Mogols l'appellent le *paradis terreſtre des Indes*. On n'y trouve ni ſerpents, ni ours, ni tigres, ni lions; les bêtes féroces ou venimeuſes y ſont remplacées par des abeilles, des perdrix, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui produiſent le muſc. J'y reconnus par-tout les plantes, les fruits, les fleurs de l'Europe. Ils me parurent, à la vérité, moins bons que les nôtres; ce qui pourroit venir de ce que nous avons de meilleurs jardiniers. Selon une ancienne tradition du pays, toute cette contrée n'étoit autrefois qu'un grand lac: ſi ce fait eſt vrai, ce ne ſont point les prieres d'un ſaint perſonnage, qui ont donné une iſſue miraculeuſe à

ces eaux, comme le racontent les chroniques & les dévots de ce canton, & comme ſemble le confirmer le tombeau de ce ſaint homme, qui eſt l'objet d'un pélerinage célebre : ce changement eſt bien plutôt l'effet de quelques tremblements de terre, auxquels ces régions ſont aſſez ſujettes.

La capitale de Kachemire eſt une grande ville, ſituée ſur le bord d'un lac de quatre ou cinq lieues de tour, rempli de petites iſles. Des arbres toujours verds, les font prendre pour autant de jardins, qui forment la plus belle perſpective. La riviere coupe la ville en deux parties, qui ſe communiquent par des ponts de bois. La plupart des maiſons ſont bâties de la même matiere, quoique le pays ne manque pas de pierres de taille, & qu'on y trouve de vieux temples, & pluſieurs reſtes d'anciens édifices, qui en ſont compoſés. Ces maiſons ſont à deux ou trois étages, & ont preſque toutes un petit jardin, au bout duquel eſt un canal qui répond au lac, & un bateau pour la promenade. Les dehors de Syranakar offrent l'aſpect d'un grand nombre de maiſons de plaiſance. La plus agréable

eſt celle que l'on nomme le *jardin du roi*. On y entre par un grand canal bordé de gaſon, & long de cinq à ſix cents pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un cabinet qui eſt au milieu du jardin : & là, commence un autre canal beaucoup plus beau, qui va juſqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Les bords de ce ſecond canal, formé en talut, ſont revêtus de pierres de taille ; & le fond même en eſt pavé. Il regne au milieu, de diſtance en diſtance, une longue file de jets d'eau, & tout autour ſont pratiquées diverſes pieces d'eau, rondes, d'où ſortent d'autres jets d'eau, qui font un effet admirable. Un ſecond cabinet, ſemblable au premier, termine agréablement ce long canal. Ils ſont à peu près faits en dômes, avec une galerie qui regne tout autour, & quatre portes qui ſe répondent : un grand ſallon au milieu, & quatre chambres aux quatre coins, compoſent chaque cabinet. L'intérieur eſt orné de peinture & de dorure, & parſemé de ſentences, en langue & en caracteres perſans. Les portes extérieures ſont ſoutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'i-

doles. J'ignore le prix & la matiere des pierres dont elles ſont conſtruites; mais elles m'ont paru plus belles que le marbre & le porphyre.

Je n'ai point encore vu de pays, Madame, qui, dans une auſſi petite étendue, renferme autant de beautés naturelles, que la province de Kachemire. Elle formoit autrefois un royaume gouverné par des princes du pays, auxquels un empereur Mogol l'a enlevé. Les habitants de cette belle contrée paſſent pour les plus ſpirituels de tous les peuples de l'Indoſtan. On vante leur talent pour la poéſie; & ils joignent aux diſpoſitions pour les ſciences, beaucoup d'induſtrie & d'amour du travail. Ils excellent dans les ouvrages de tabletterie, ſur leſquels ils appliquent l'or & le vernis avec une adreſſe ſinguliere. Mais ce qui fait l'objet principal de leur commerce, eſt une eſpece d'étoffes fort légere, faite de laine, ou de poil de chevre, qui ſurpaſſe la fineſſe du caſtor. Chaque piece a une aune de large, & une & demie de long: ils y occupent juſqu'à leurs enfants. Les Indiens, de l'un & de l'autre ſexe, les portent ſur leur tête en hiver, & les paſſent, comme un

manteau, par-deſſus l'épaule gauche. Les autres ouvriers des Indes ne parviennent point à leur donner la molleſſe & la beauté de celles de Kachemire; auſſi ſont-elles les plus eſtimées & les plus recherchées de tout le Mogol.

Les Kachemiriens ſont beaux & bien faits, & leurs femmes charmantes. Elles ne le cedent point à celles de Lahor; elles ont même quelque choſe de plus piquant. Les étrangers, qui arrivent dans l'Indoſtan, cherchent à s'en procurer. On les apprivoiſe, en leur faiſant de petits préſents en argent ou en confitures.

Dans une occaſion que j'eus de viſiter toute cette province, je remarquai une ſingularité que je n'avois point encore vue ailleurs: c'eſt une fontaine qui ſe trouve à quelques journées de la capitale. Pendant la fonte des neiges, qui eſt ordinairement au mois de mai, elle coule & s'arrête réguliérement trois fois le jour, le matin, à midi & le ſoir. Ce phénomene dure l'eſpace de quinze jours; ſon cours devient enſuite moins abondant, moins réglé, & s'arrête enfin, pour ne reparoître qu'un an après.

En quittant ce lieu, je me détournai

de mon chemin, pour voir une maiſon de plaiſance des anciens rois de Kachemire. Sa principale beauté conſiſte dans une ſource d'eau vive, qui forme comme une eſpece de foſſé autour du château, & un grand nombre de canaux qui ornent & arroſent les jardins. Elle ſort de terre, en jailliſſant du fond d'un puits, avec une violence, un bouillonnement & une abondance extraordinaires. Son eau eſt d'une clarté admirable, & ſi froide, qu'on peut à peine y tenir la main. Le jardin eſt embelli par de magnifiques allées, entremêlées de jets d'eau, de réſervoirs, de caſcades. Je ne craignis pas de me détourner encore pour viſiter un autre jardin royal, où, parmi les mêmes agréments, je vis un canal plein de poiſſons qui obéiſſent à la voix, & viennent quand on les appelle. Quelques-uns ont aux narines des anneaux d'or, avec des inſcriptions qui font connoître leur âge, & le nom des perſonnes qui les y ont attachés.

De retour dans la capitale de Kachemire, on me parla du tombeau d'un ſaint, où l'on dit que ſe font des miracles continuels, pour la guériſon des malades. Je voulus voir cette ſingula-

rité ; & je me rendis à Baramoulay, nom de la montagne où ſe trouve ce mauſolée. Je vis dans la moſquée une groſſe pierre, que l'homme le plus fort remueroit à peine ; & l'on m'aſſura que les prêtres du temple, après avoir fait leur priere au ſaint, l'enlevent comme une paille, du ſeul bout de leur doigt. Ils ſe mirent en effet une douzaine autour de la pierre ; mais ils firent un cercle ſi ſerré, & ils étoient vêtus de robes ſi longues, que, quoiqu'ils la levaſſent en effet, je ne pus voir de quelle maniere ils la tenoient. Quantité de pélerins, dont la moſquée étoit environnée, ſe diſoient malades, & attendoient leur guériſon de ce miracle, ou, pour mieux dire, d'une cuiſine avec de grandes chaudieres pleines de viande, fondée par des ames dévotes, pour la nourriture de ceux qui viſitent ce ſaint lieu. D'un autre côté, je découvris le jardin & la maiſon des prêtres, qui vivent dans une heureuſe abondance, à l'ombre du ſaint, dont ils exaltent les miracles.

Comme je me trouvois peu éloigné de la province de Kaboul, je réſolus de la traverſer pour me rendre à Mul-

tan, enſuite à Lahor, & de-là, par la grande allée, reprendre le chemin d'Agra. Je n'eus pas lieu d'être fort ſatisfait de cette route; car les choſes que j'y vis méritent peu d'être remarquées. Kaboul ne doit plus être compté parmi les provinces du Mogol, depuis la ceſſion qui en a été faite à Thamas-Kouli-Kan, l'année derniere. Il faut obſerver néanmoins, que les Indiens l'ont toujours regardé comme un ancien domaine de leur pays. Ils en faiſoient autrefois tant de cas, qu'ils ne reconnoiſſoient leurs ſouverains que lorſqu'ils y avoient été couronnés. Cette province tire ſon nom de celui de ſa capitale, qui eſt une ville bien bâtie & fortifiée de deux bons châteaux. Les Tartares y viennent vendre tous les ans plus de ſoixante mille chevaux; on y amene de Perſe quantité de beſtiaux, & les vivres y ſont à vil prix. J'ai remarqué, durant cette route, un uſage ſingulier d'un peuple nommé *Augans*, fort redouté dans ces contrées par leur extrême brigandage. Tous les matins ils ſe raclent la langue avec une racine, à l'imitation des autres Indiens; mais ce qu'ils ont de particulier, c'eſt

qu'ils ne vomiſſent pas, comme ces derniers, immédiatement après cette opération ; ce n'eſt qu'en commençant à prendre leur repas : à peine ont-ils avalé deux ou trois morceaux, que leur eſtomac rejette tout ce qui pourroit les incommoder, & ils mangent enſuite de très-bon appétit. Ils diſent que s'ils manquoient à cet uſage, ils n'atteindroient pas l'âge de trente ans, & qu'ils deviendroient tous hydropiques.

La ville de Multan, qui donne auſſi ſon nom à la province dont elle eſt la capitale, eſt fameuſe par ſon étendue, ſes manufactures & ſon négoce. Elle eſt défendue par un bon fort ; & ſes environs offrent la vue de pluſieurs jardins ſpacieux & de magnifiques palais. Les Banians, qui forment le grand nombre de ſes habitants, ſe répandent dans la Perſe, où ils font un commerce conſidérable ; mais ils y ſont auſſi décriés par leurs uſures, que les Juifs parmi nous. Ils ont une loi qui permet à pluſieurs freres d'avoir une femme en commun, & les enfants appartiennent à l'ainé. Malgré le point de religion, qui défend à leur ſecte l'uſage de la viande, il y a une exception pour les

poules : ils en peuvent manger en certains jours de l'année. Les femmes de cette province ſont braves, manient les armes, & montent à cheval comme les hommes. Multan fournit auſſi le Mogol & la Perſe de baladins & de charlatans de l'un & de l'autre ſexe. Parmi les différents tours de leur induſtrie, dont j'ai été témoin, ils faiſoient rougir au feu des chaînes de fer, dont ils ſe lioient le corps à nu, ſans en reſſentir aucun mal. Ils plantoient en terre une baguette de bois; & la frottant du ſang qu'ils tiroient de leur corps, en ſe coupant la chair ſous les aiſſelles, ils en faiſoient ſortir un arbuſte qui paroiſſoit croître à vue d'œil, & qui ſembloit pouſſer des branches. Ces tours d'adreſſe ſe font avec la plus grande célérité.

A mon retour à Lahor, je vis, le jour même de mon arrivée, couper le poing à un faux monnoyeur. On ne leur impoſe pas d'autre peine dans tout l'Indoſtan. Il eſt vrai que peu de gens ſe mêlent de ce dangereux métier, & que l'on y voit rarement des pieces fauſſes. Mais on trouve le moyen d'altérer les véritables, ſoit en les rognant, lorſ-

qu'elles ſont minces, ſoit en les perçant avec un foret, lorſqu'elles ſont épaiſſes. Cette fraude ſe fait avec tant d'adreſſe, qu'après avoir tiré une certaine quantité de métal, on referme parfaitement le trou, en frappant deſſus avec un petit marteau. Il n'y a que les changeurs qui puiſſent s'en appercevoir, & c'eſt ce qui les rend ſi néceſſaires dans ce pays. Le nombre en eſt ſi grand, qu'on en trouve juſques dans les villages. On les appelle dans les paiements conſidérables, pour examiner les eſpeces, & leurs droits ſont de ſeize pour cent. Ils emploient la pierre-de-touche pour la vérification des monnoies; & pour ne pas perdre les parcelles d'or ou d'argent qui s'y attachent, ils les ôtent avec une boule de cire, & recueillent, par ce moyen, le métal qui s'y amaſſe. Toutes les pieces qui entrent dans le tréſor de l'empereur, ſont jetées dans un braſier ardent; & lorſqu'elles ſont rouges, on éteint le feu, & on les examine l'une après l'autre. Si on y trouve quelque marque d'alliage, on les briſe ſur le champ. Autant de fois que les bonnes pieces entrent dans le tréſor, on les perce

avec un poinçon qui n'entame que la ſuperficie. On en voit qui ont ſept à huit trous, ce qui prouve qu'elles ont été miſes dans le tréſor ſept à huit fois.

Je ne fis que paſſer à Lahor, pour me rendre à Delli. Avant que d'en ſortir pour aller faire d'autres courſes dans les provinces méridionales, je m'appliquai à connoître toujours de plus en plus les mœurs & les uſages des habitants du Mogol. J'aſſiſtai à deux fêtes qui ſe célebrent tous les ans, & dont l'une eſt l'anniverſaire de la naiſſance du prince; l'autre, la cérémonie du premier jour de l'an.

Le jour de l'anniverſaire, l'empereur, orné de ſes plus riches habits, paroît ſur ſon trône, au pied duquel ſont les ſeigneurs de ſa cour, ſur une eſtrade, environnée d'une riche baluſtrade. Après s'être ainſi donné en ſpectacle, dans une ſalle magnifiquement parée, il entre dans une tente ſuperbe, où il trouve des balances d'or, garnies de pierreries, & s'y fait peſer. Placé dans un des plateaux de la balance, aſſis ſur ſes genoux comme une femme, on met dans l'autre, ſucceſſivement, de l'or, de l'argent, des pierreries, divers ballots

d'étoffes de ſoie, de toile de coton, de poivre, de cloux de girofle, de muſcades, de canelle, du bled, des légumes & des herbes. On tient un regiſtre exact de la différence du poids que l'on y trouve tous les ans. Si on remarque que l'empereur peſe quelques livres de plus que l'année précédente, chacun en témoigne de la joie par de grands applaudiſſements.

Cet uſage, qui ſe pratique auſſi dans les conditions particulieres, a été imaginé pour la rémiſſion des péchés, par les moines Indiens, qui reçoivent, pour prix de ces eſpeces d'indulgences, l'or, l'argent, ou les denrées qui ont ſervi de contrepoids. Plus on acquiert d'embonpoint, plus ils accordent de pardons.

Après cette cérémonie, le prince diſtribue lui-même l'or & l'argent monnoyé aux pauvres, & donne le reſte aux Banians. On met enſuite devant lui des baſſins pleins de noix, de piſtaches, d'amandes, & de toutes ſortes de fruits artificiels d'or & d'argent, qu'il jette parmi les grands. Ceux qui ſont les plus proche de lui, ſe traînent par terre pour les ramaſſer. Ces fruits ſont ſi légers, qu'un mille ne peſe pas la valeur de

vingt piſtoles, & que le prince n'en diſtribue pas pour plus de quatorze ou quinze cents livres. Les grands ſont obligés, à leur tour, de faire eux-mêmes au monarque des préſents proportionnés à leurs richeſſes. Les uns lui donnent des vaſes d'or enrichis de pierreries; d'autres, des perles, des diamants, ou des bourſes pleines d'argent. La fête s'acheve par un grand feſtin que l'empereur donne à toute ſa cour, & où l'on paſſe toute la nuit à boire.

Pour la célébration du jour de l'an, on dreſſe devant le palais un échafaud de quinze ou ſeize pieds de haut, de ſoixante de long, ſur une largeur proportionnée. Il eſt garni d'une baluſtrade, & couvert de riches tapis. On éleve à côté un autre bâtiment de bois, peint & embelli de nacre de perles, où ſe mettent les grands ſeigneurs. Le prince, accompagné de ſes miniſtres, vient ſe placer ſur l'échafaud, s'aſſied ſur des carreaux de velours en broderie d'or & de perles, & attend les préſents qu'on lui apporte. Cette cérémonie dure dix-huit jours, & il diſtribue enſuite lui-même ſes faveurs aux grands & au peuple. Elles conſiſtent en charges & en

dignités, qu'il accorde à ceux qui lui ont le plus donné. Les rajas, qui ſont les premiers de l'état, ont une ſi grande vénération pour le ſouverain, qu'ils lui parlent avec plus de reſpect & de ſoumiſſion qu'à Dieu même. Ils accompagnent leurs diſcours de révérences continuelles; & en prenant congé de lui, ils s'inclinent profondément, paſſent la main ſur leurs yeux, la portent enſuite ſur l'eſtomac, & la baiſſent juſqu'à terre, pour témoigner qu'ils ne ſont à ſon égard que boue & que pouſſiere. Ils lui ſouhaitent toutes ſortes de proſpérités, & ſe retirent à reculons.

Un divertiſſement particulier, qui accompagne ſouvent les fêtes dont je viens de parler, c'eſt, Madame, une eſpece de foire qui ſe tient dans le ſerrail, par les plus jolies femmes de la cour. Elles étalent diverſes étoffes d'or, d'argent & de ſoie, des ouvrages de broderie, de riches turbans, & toutes ſortes d'autres marchandiſes. L'empereur parcourt toutes les boutiques, & marchande ce qu'il trouve ſous ſa main, comme pourroit faire un ſimple particulier. On diſpute de part & d'autre ſur les prix, & ſouvent on en vient aux

injures. Quelquefois on y admet les danſeuſes, c'eſt-à-dire, les filles publiques, parmi leſquelles il y en a d'auſſi riches qu'en France, & qui ont ſur elles, comme à Paris, pour vingt mille écus de diamants. La plupart ſont jolies & bien faites, & elles ſont rarement admiſes dans les troupes ſans ces deux agréments. Leur emploi principal eſt d'aller danſer dans les maiſons. Elles admettent, parmi elles, des hommes qui jouent du tambour, de la flûte & du hautbois. Leurs chanſons & leurs danſes ſont agréables, mais laſcives, & leur vie fort libertine : les ſeigneurs s'en amuſent, & les traitent d'ailleurs avec beaucoup de hauteur & de ſévérité ; témoin ce gouverneur d'Amadabath, qui, comme je vous l'ai dit, en fit décapiter ſept ou huit pour une ſimple déſobéiſſance. Le trait ſuivant, quoique moins ſérieux, prouve également le triſte ſort de ces créatures, qui jouiſſent en France d'une plus heureuſe deſtinée.

Un empereur avoit un favori, qui s'étoit rendu ſi agréable par ſon eſprit & la gaieté de ſa converſation, qu'il

ne ſe paſſoit pas de jour que le monarque ne le fît venir. Un jour que ce ſeigneur avoit pris médecine, l'empereur lui envoya une troupe de danſeuſes, & leur commanda à toutes de ſe découvrir le derriere & de ch.... en ſa préſence. Le courtiſan, à qui elles ſignifierent l'ordre du monarque, voulut tirer parti de cette plaiſanterie pour divertir ſon maître, & leur demanda ſi c'étoit là tout ce que l'empereur leur avoit ordonné. Il ne nous a point commandé autre choſe, répondirent les danſeuſes, qui ſe mirent en devoir d'exécuter les ordres du prince. Suivez-les ponctuellement, reprit le courtiſan; mais prenez garde d'en faire plus qu'il ne vous a dit. S'il vous arrive de piſſer, en faiſant vos ordures, je vous ferai fouetter juſqu'au ſang. Il n'y en eut pas une qui oſât s'expoſer à ce danger. Elles retournerent donc à la cour, & rapporterent au prince la réponſe de ſon favori. Le monarque s'en divertit beaucoup, & fut le reſte du jour de fort bonne humeur.

Le P. Sylveira me racontoit dernierement un trait de ce même prince, qui vous donnera l'idée d'un genre de ſpec-

tacle, auquel nous assistâmes, il y a quelques jours. C'est le combat des animaux, qui se fait avec beaucoup d'appareil, & est fort en usage au Mogol.
„ Un empereur, dit-il, qui se plaisoit
„ à voir combattre des éléphants, des
„ taureaux, des léopards, des lions &
„ des tigres, avoit aussi quelquefois la
„ cruauté de faire lutter des hommes
„ contre ces bêtes féroces. Un jour
„ qu'il donnoit au peuple un de ces san-
„ glants spectacles, un officier se leva
„ du milieu de l'assemblée, & proposa,
„ de la part du prince, une récompense
„ à celui qui auroit le courage de com-
„ battre contre un de ces animaux, à
„ condition, néanmoins, qu'il n'em-
„ ploieroit point d'autres armes que le
„ cimeterre. Le prix de la victoire de-
„ voit être la dignité de Khan. Il y eut
„ trois hommes, parmi les assistants, qui
„ accepterent le défi, & entrerent dans
„ la lice. On les avertit une seconde
„ fois que l'intention du monarque
„ étoit qu'ils ne se serviſſent que de
„ l'arme indiquée, sans quoi ils encour-
„ roient sa disgrace. On lâcha ensuite,
„ contre le premier, un lion furieux,
„ qui courut droit à lui. L'Indien se dé-
„ fendit

„ fendit vaillamment ; mais preſſé enfin
„ par l'animal, il tira un poignard qu'il
„ avoit caché dans ſa ceinture, l'enfon-
„ ça dans la gorge du lion ; & ſe ſervant
„ de ſon ſabre, il le pourſuivit & l'abat-
„ tit à ſes pieds. Les ſpectateurs ap-
„ plaudirent à cette victoire, par leurs
„ acclamations ; mais quand le bruit
„ eut ceſſé, le Grand-Mogol fit venir
„ le vainqueur, & lui dit : *Il faut avouer*
„ *que tu as combattu avec courage ; mais,*
„ *contre ma défenſe, tu t'es ſervi du poi-*
„ *gnard ; tu as tué ton ennemi en aſſaſin ;*
„ *tu mérite la mort.* Là-deſſus il ordonna
„ qu'on lui fendît le vendre ; ce qui fut
„ exécuté dans le moment. Le ſecond,
„ qui s'étoit préſenté pour le combat,
„ n'en fut point effrayé. Il alla fiére-
„ ment au-devant d'un tigre, qu'on lâ-
„ cha contre lui ; mais l'animal lui ſau-
„ tant à la gorge, le tua & mit ſon
„ corps en pieces. Le troiſieme entra
„ gaiement dans le champ de bataille,
„ & attaqua le même tigre, encore tout
„ échauffé de ſa victoire. La bête féroce
„ vint à lui, dans le deſſein de le ren-
„ verſer du premier coup. Mais l'in-
„ dien lui coupa les deux pattes de de-
„ vant, avec ſon ſabre ; & l'ayant ainſi

„ abattu, il acheva de le tuer. L'empe-
„ reur fit venir cet homme; & après
„ lui avoir demandé ſon nom & ſon
„ état, il le combla de préſents & d'é-
„ loges, & lui conféra la qualité de
„ Kan, qu'il venoit de mériter„.

Au reſte, ces ſortes de combats des hommes avec les animaux ſont très-rares dans le Mogol, & toujours volontaires de la part des Indiens qui s'y engagent. Ces grands ſpectacles, dont le prince fait tous les frais, ſe repréſentent ſous ſes yeux, dans une place deſtinée à cet uſage. Il nourrit, pour cela, dans ſes ménageries, toutes ſortes de bêtes féroces. Quoiqu'on y emploie auſſi quelquefois des éléphants, ils ont pourtant une deſtination plus noble; & c'eſt ce dont je vais vous entretenir.

Ces animaux ſont une des principales forces des armées Mogoles. On en compte plus de quatorze mille, dont les uns ſont dans les écuries de l'empereur, les autres dans les maiſons des ſeigneurs particuliers; & il n'y en a aucun dont l'entretien ne coûte plus de dix écus par jour. On les nourrit de grains, de beurre, de liqueurs fortes,

& de ſucre ; & chacun d'eux a au moins dix eſclaves pour le ſervir. Les uns ſont occupés à le dreſſer, à le rendre docile, à l'aguerrir en allumant devant ſes yeux des feux d'artifice, en le faiſant combattre contre des tigres & des lions. Les autres lui apprennent à enfoncer les portes des villes, à porter ſur ſon dos des maſſes énormes, à régler ſes mouvements, ſoit pour les marches militaires, ſoit pour les promenades du Grand-Mogol. D'autres lui attachent ſes chaînes, & veillent autour de lui, ou par le rafraîchir, en lui verſant de l'eau ſur le corps, ou pour écarter les mouches qui l'importunent ; d'autres enfin préparent ſa nourriture & ſa litiere ; & tous ont leur temps & leur occupation marqués pour le ſervice de l'animal qui leur eſt confié. L'éléphant que monte le prince, eſt tout couvert d'or & de pierreries. On lui met ſur le dos un trône magnifique, où le monarque eſt aſſis. Les autres éléphants du palais ont auſſi des ornements de la plus grande richeſſe. Les gouverneurs imitent, dans les provinces, le faſte du ſouverain. Les éléphants ſont leur monture ordinaire : dans les pro-

menades, on eſt ſeul ſur le cou de l'animal, ſans aucune eſpece de ſiege : dans les voyages, il y a trois hommes ſur l'éléphant, l'un à la croupe, l'autre ſur le cou, & le maître au milieu, dans un ſiege commode. Quand celui-ci veut monter, on lui préſente une échelle ; ou bien on fait agenouiller l'éléphant, qui, en ſe penchant, tend une jambe ſur laquelle on poſe le pied ; de-là on monte ſur le ventre ; & enſuite ſur le dos : l'animal ne ſe redreſſe que quand ſon maître eſt aſſis. Le crochet de fer qui dirige ſa marche, ſuffit pour lui faire entendre toutes ſortes de commandements. Son pas eſt plus alongé que celui du cheval : il ne galope point ; mais ſon trot eſt très-diligent. Les Mogols ſe ſervent de ces animaux, comme de retranchements contre le premier effort des ennemis. Chaque éléphant a ſur ſon dos une tour de bois, garnie de grandes arquebuſes, avec des hommes pour les gouverner ; mais il arrive ſouvent que le bruit de ces armes, & les feux d'artifice, dont l'ennemi ſe ſert pour les effrayer, les mettent tellement en déſordre, qu'ils font plus de mal à leurs maîtres, qu'à ceux contre leſquels on les emploie.

Croiriez-vous, Madame, que des bêtes de ce poids & de cette énorme groſſeur ſe prêtent avec une docilité ſinguliere, aux différents tours d'adreſſe qu'on peut leur apprendre. J'en ai vu dans les écuries du Grand-Mogol, qui obéiſſoient à toutes les volontés de leur conducteur. Ils les faiſoient rugir comme les tigres, mugir comme des taureaux, hennir comme le cheval, imiter le chant des oiſeaux, contrefaire le ſon de la trompette. Enſuite ils les obligeoient de nous rendre leurs reſpects, les quatre genoux en terre, de ſe toucher d'abord ſur un côté, puis ſur l'autre, & de ſe relever : ces animaux faiſoient cette eſpece d'exercice, ſur un ordre ſimple. Pour ſe coucher, ils commençoient par étendre les deux jambes de devant, & celles de derriere ; enſuite ils ſe repoſoient à terre ſur le ventre. On ſe ſert quelquefois des éléphants pour exécuter les ſentences de mort. Ils partagent le corps d'un homme, le mettent en pieces, & diſperſent ſes membres. On couvre leurs dents d'un fer bien aiguiſé. à trois tranchants ; car les éléphants apprivoiſés ont les dents coupées par le bout, pour qu'ils croiſſent mieux.

Vous ne ſerez peut-être pas fachée, Madame, de ſavoir comment on vient à bout de prendre ces animaux dans les Indes, & de quelle maniere on les apprivoiſe. C'eſt encore du pere Sylveïra, que je tiens tous ces détails ; il m'a dit avoir aſſiſté pluſieurs fois à la chaſſe des éléphants à Siam : "On conduit, dans „ les bois qui leur ſervent d'aſyle, plu„ ſieurs troupes d'éléphants apprivoiſés; „ & chaque troupe, compoſée de trente „ ou de quarante, a dix ou douze hom„ mes pour la conduire. Quand ces „ conducteurs apperçoivent les élé„ phants ſauvages, ils ordonnent aux „ femelles privées d'aller les entourer ; „ car vous remarquerez qu'elles enten„ dent la langue de ceux qui les gou„ vernent. Lorſque les éléphants qu'on „ veut prendre, ſont environnés des „ femelles, les hommes qui ſont mon„ tés ſur les mâles, s'en approchent, & „ font marcher les éléphants pris dans „ le milieu de la troupe. A quelque diſ„ tance de la forêt, il y a une attrap„ poire toute bordée d'arbres, que les „ éléphants ſauvages prennent pour la „ continuation du bois ; ils y paſſent „ avec les autres un à un ; & lorſqu'ils y

„ ſont engagés, on laiſſe tomber de
„ gros pieux, par des couliſſes, devant
„ & derriere; & ils s'y trouvent arrê-
„ tés, comme s'ils étoient dans une
„ cage, de maniere qu'ils ne peuvent
„ ſe tourner ni de côté ni d'autre. Les
„ pieux qui forment cette attrapoire,
„ ſont auſſi gros que des mâts de vaiſ-
„ ſeaux, & réſiſtent à tous les efforts
„ des éléphants. On lie les pieds de
„ ces animaux, avec des cables, de
„ façon néanmoins, que ſans pouvoir
„ ſe ſauver, ils aient la faculté de mar-
„ cher. On les amene ainſi dans une
„ maiſon couverte, au milieu de la-
„ quelle eſt un gros mât de cinq à ſix
„ braſſes de hauteur. A travers de ce
„ mât, qui tourne comme le cabeſtan
„ d'un navire, paſſe une poutre dans
„ la partie ſupérieure. On ſuſpend à
„ cette poutre, par-deſſous le corps,
„ avec des cables, les éléphants qu'on
„ vient d'attraper; de maniere cepen-
„ dant, que leurs pieds poſent à terre.
„ Ainſi attachés, ils ne peuvent tour-
„ ner qu'avec le cabeſtan; & on les
„ laiſſe de cette ſorte, pendant deux
„ ou trois jours, gardés par deux mâles

„ & deux femelles privés, ſans leur
„ donner à manger. Après ce temps-là
„ on les ôte du cabeſtan, & on les lie
„ par le corps, avec d'autres éléphants
„ apprivoiſés. Ils demeurent ainſi atta-
„ chés enſemble, juſqu'à ce que les ſau-
„ vages s'apprivoiſent eux-mêmes.
„ Alors ils ont leurs conducteurs, &
„ ſont traités comme tous les autres.
„ Quelquefois on les enferme dans une
„ cour, où ſont conſtruites deux gran-
„ des cages quarrées, & formées par
„ des paliſſades aſſez éloignées les unes
„ des autres, pour donner aiſément
„ paſſage aux hommes qui en ſortent
„ de temps en temps, vont agacer ces
„ animaux, pour les mettre en fureur,
„ ſe retirent bien vîte dans leur re-
„ tranchement, & évitent ainſi la
„ pourſuite de ces dangereux ennemis.

„ Après qu'on a bien fatigué les élé-
„ phants par ces rudes exercices, on les
„ fait entrer dans une petite cage faite
„ de groſſes poutres; on les y attache
„ par les pieds, avec d'autres éléphants
„ privés; & on les laiſſe ainſi, juſqu'à
„ ce que la faim & l'exemple des autres
„ les apprivoiſent.

„ Il eſt une autre façon de les pren-

„ dre, ou dans les forêts ou en pleine
„ campagne. On mêle parmi eux un
„ éléphant apprivoisé, qu'ils ne man-
„ quent jamais d'attaquer : pendant
„ qu'ils sont dans la chaleur du combat,
„ on les lie par les pieds de derriere ;
„ de sorte que, ne pouvant plus se sou-
„ tenir, ils sont contraints de se laisser
„ emmener ; ce qui ne se fait pas néan-
„ moins sans de grands dangers.

„ Dans ces sortes de chasses, il se
„ trouve quelquefois des éléphants
„ blancs, dont l'espece est très-rare,
„ & pour lesquels les Indiens ont la
„ plus singuliere vénération. Ils les re-
„ gardent comme les rois des autres
„ éléphants : on les loge dans le palais ;
„ on les fait servir dans de la vaisselle
„ d'or, on les promene sous un dais ;
„ on leur donne des officiers, des do-
„ mestiques & une suite de princes ; on
„ leur parle avec respect, on les traite
„ avec cérémonie ; on leur fait même
„ des compliments & des harangues. Ce
„ faste extérieur les console de l'escla-
„ vage. Lorsqu'ils commettent quelque
„ faute, la façon ordinaire de les punir,
„ est de supprimer leur train, & de les
„ chasser du palais, pour les enfermer

„ dans des cages moins commodes. Ces „ châtiments leur cauſent une affliction „ ſenſible, & les rendent quelquefois „ furieux. Il eſt arrivé que des rois „ puiſſants ſe ſont fait une guerre cruel- „ le, pour s'enlever mutuellement un „ éléphant blanc. Le vainqueur s'eſ- „ time le plus heureux monarque de la „ terre, & croit avoir, ſur tous les „ princes ſes voiſins, avec le titre de „ *roi de l'éléphant blanc*, une ſupériorité „ que rarement on lui diſpute „.

Il y a des éléphants d'une groſſeur prodigieuſe. On m'a aſſuré en avoir vu dont les dents, de neuf pieds de long, étoient de l'épaiſſeur de la cuiſſe d'un homme, & peſoient juſqu'à cent vingt ou cent vingt-cinq livres. Quelques-uns ont prétendu que les éléphants ne pouvoient pas plier les genoux, & qu'ils dormoient debout, parce que ſi une fois ils étoient couchés, ils ne pourroient plus ſe relever. C'eſt une erreur: ils marchent, ſe couchent & ſe levent, comme les autres quadrupedes. Il n'eſt donc pas vrai, comme l'ont dit quelques autres, que pour les prendre, il ſuffit de ſcier un arbre vers le bas du tronc; que, venant à s'appuyer

contre l'arbre, ils le renverſent, & tombent eux-mêmes ſans pouvoir ſe relever.

Quelques ſauvages que ſoient naturellement les éléphants, ils ne font aucun mal, lorſqu'ils ne ſont point attaqués; mais ſi quelqu'un les irrite, ils ſe défendent avec leur trompe qu'ils étendent ou qu'ils reſſerrent à leur gré. Ils ſaiſiſſent un homme avec cette machine redoutable, & le jettent à plus de cent pas de l'endroit où ils l'ont pris. En vain on voudroit leur échapper par la fuite; ils courent d'une vîteſſe étonnante; les plus jeunes ſont les plus dangereux. Leur pas ordinaire eſt celui de l'homme le plus agile; leur courſe eſt beaucoup plus prompte; il eſt rare néanmoins de les voir courir. Quand on ne s'attache pas à les prendre vivants, & qu'on ſe contente de les avoir morts pour en tirer de l'ivoire, on creuſe de grandes foſſes que l'on couvre de branchages & de feuilles d'arbres; & lorſqu'un éléphant y eſt tombé, on le tue facilement à coups de fleches. D'autres s'aſſemblent en grand nombre; & lorſqu'ils ont découvert la trace de l'animal, ils s'arrêtent pour l'attendre.

Par le bruit qu'il fait en briſant les branches, il eſt bientôt reconnu. Alors ils ſe mettent à le pourſuivre, en lui déchargeant continuellement leurs fleches, juſqu'à ce que la perte de ſon ſang & la lenteur de ſa fuite leur faſſent juger qu'il eſt fort affoibli. Quelquefois il s'échappe, malgré toutes ſes bleſſures; mais c'eſt pour mourir quelques jours après, dans le lieu où ſes forces l'abandonnent : auſſi rencontre-t-on aſſez ſouvent dans les forêts pluſieurs dents d'éléphants. La chair eſt dévorée par d'autres bêtes; les os tombent en pourriture; & les dents ſont les dernieres parties qui réſiſtent; mais quand elles ont été ainſi expoſées à l'air, elles s'alterent & perdent infiniment de leur prix.

On ſe ſert, en certains pays, d'une autre ruſe pour tuer les éléphants. Lorſqu'ils paroiſſent en troupe, le chaſſeur ſe frotte tout le corps de leurs excrémens; &, rampant juſqu'à eux avec ſa lance, il ſe gliſſe doucement ſous leur ventre, juſqu'à ce qu'il trouve l'occaſion de frapper un de ces animaux ſous l'oreille qui eſt l'endroit le plus ſenſible. Auſſi-tôt qu'il a donné le coup,

il s'éloigne avant que l'éléphant bleſſé ait eu le temps de le reconnoître. L'odeur de la fiente trompe tous les autres, qui continuant de marcher, laiſſent leur compagnon en proie au chaſſeur. Si l'animal, malgré ſa bleſſure, conſerve encore aſſez de force pour ſe défendre ou pour attaquer même ſon ennemi, la ſeule reſſource de celui-ci eſt de ſe retirer en faiſant pluſieurs tours, & d'attendre que l'éléphant ſoit entiérement affoibli par la perte de ſon ſang.

Il eſt une autre méthode moins pénible & moins dangereuſe. Comme les éléphants s'approchent des rivieres en troupes, & qu'ils marchent l'un après l'autre ſur une même ligne, la trace de leurs pas eſt toujours facile à reconnoître. On ouvre dans cette route une foſſe de ſept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle on enfonce un pieu extrêmement pointu. On couvre ce trou de petites branches d'arbres, de feuillage, d'herbe & de terre; de maniere que les yeux mêmes des hommes y ſeroient trompés. L'éléphant qui avance ſans crainte,

poſe les deux pieds de devant dans la foſſe, &, dans la chûte, ne manque jamais de rencontrer le pieu, qui lui perce le cou ou la poitrine ; & les chaſſeurs achevent de le tuer.

Il y a des pays où l'on ſe nourrit de la chair de l'éléphant ; mais elle eſt dure & d'un goût déſagréable : cependant lorſqu'elle eſt bien préparée, & qu'elle a été conſervée un peu de temps, on dit que beaucoup de gens s'en accommodent. On la fait cuire à l'eau ; & on la ſert avec différentes ſauces. Elle n'eſt pas ſi bonne rôtie ; la trompe paſſe pour le morceau le plus délicat. Quatre ou cinq bœufs ont moins de chair qu'un éléphant ordinaire, dont la meſure eſt de neuf ou dix pieds de long ſur onze ou douze de hauteur. Les éléphants qui vivent dans les cantons déſerts ou montagneux, ſont plus farouches & plus adroits que les autres, parce qu'ils ont ſouvent occaſion d'exercer leur force & leur induſtrie avec les lions, les tigres & d'autres bêtes féroces. Ceux qui habitent dans les plaines, ſont plus traitables, parce qu'ils ſont plus accoutumés à voir des hommes.

Quoique les lions & les éléphants ſe portent une haine mortelle, & que l'on raconte des choſes ſingulieres de l'intelligence de ces derniers, je ne voudrois pourtant pas vous donner comme une vérité les traits ſuivants. On dit qu'un éléphant ayant ſurpris un lion, le porta près d'un bois, fendit un arbre, mit la tête de ſon ennemi entre les deux parties du tronc, & le laiſſa dans cet état, pour y périr. Un autre tranſporta un lion dans un endroit marécageux, & lui tint la tête enfoncée dans la boue, pour l'étouffer. Le pere Sylveïra m'a dit que les Portugais ont un ſel qu'ils eſtiment fort, & que les éléphants leur ont fait découvrir, comme un excellent contre-poiſon. Ils l'appellent le *ſel de nogne*, du nom d'une riviere d'Afrique qui le produit. Quelques-uns étant à la chaſſe des éléphants, leur tirerent des fleches empoiſonnées, & furent fort ſurpris de les voir marcher & ſe nourrir, ſans aucun reſſentiment de leur bleſſure. Ils cherchoient la cauſe de ce prodige, lorſqu'ils virent ces animaux s'approcher de la riviere, & prendre dans leur trompe quelque choſe qu'ils

mangeoient avec avidité : ils examinerent ce que ce pouvoit être, & trouverent que c'étoit un ſel blanc qui avoit le goût de l'alun. Les Portugais, qui ſont dans une défiance continuelle du poiſon, en firent diverſes expériences, & reconnurent ce ſel, pour un des plus puiſſants antidotes qui aient jamais été découverts.

Les éléphants ſe nourriſſent d'herbe; & ſi elle leur manque, ils ont recours aux feuilles, aux branches des arbres, aux roſeaux, &c. De leurs pieds de devant, ils abaiſſent les branches ; & ſi les arbres ſont trop élevés, ils les ébranlent ſi fortement avec l'épaule, qu'ils parviennent à les renverſer ; ou bien ils les courbent avec leurs dents, juſqu'à ce qu'ils puiſſent atteindre aux feuilles. Dans un beſoin preſſant, ils mangent des pierres & de la terre ; mais cette nourriture leur cauſe bientôt la mort. Il eſt vrai qu'ils ſupportent long-temps la faim, & qu'ils peuvent paſſer huit ou dix jours ſans prendre aucun aliment. Ce n'eſt pas qu'ils ne mangent beaucoup, lorſqu'ils ſont dans l'abondance. Un éléphant conſume dans un jour, ce qui nourriroit trente hommes dans une

ſemaine. Il s'enivre dans les champs de tabac ; & quelquefois ſon ivreſſe va juſqu'à le faire tomber endormi. Quand il va boire à quelque riviere, il ne manque jamais auparavant de troubler l'eau avec ſes pieds.

Ces animaux ont à la queue une ſorte de poil ou de ſoie, de l'épaiſſeur d'un jonc, & d'un noir fort brillant. Sa force & ſa beauté augmentent avec l'âge de l'éléphant. On m'a dit qu'en Afrique, le prix de ce poil ſurpaſſe quelquefois celui de quatre eſclaves, parce que les femmes & les ſeigneurs du pays y attachent une grande importance, & ſont paſſionnés pour cet ornement. Tous les efforts d'un homme ne peuvent le rompre. Dans la vue de ſe procurer ce poil, dont ils font tant de cas, les negres guettenr l'éléphant de loin, & lorſqu'ils le voient engagé dans quelque paſſage étroit, où il ne peut ſe tourner, ni agir avec ſa trompe, ils le ſurprennent & lui coupent la queue. D'autres plus hardis, ſaiſiſſent le temps où ils le voient paître, & ſe garantiſſent de ſa fureur, par des mouvements circulaires, que la peſanteur de l'animal, & la difficulté qu'il trouve à

ſe tourner, ne lui permet pas de faire avec la même célérité.

Les éléphants ſont peu inquiets pour leur ſûreté, parce qu'ils ſe repoſent ſur leur force ; mais s'ils ne craignent rien, ils ne cherchent point non plus à nuire : ils s'approchent des maiſons, ſans y cauſer de déſordre, & ne font le plus ſouvent aucune attention aux hommes qu'ils rencontrent. Ils les enlevent quelquefois avec leur trompe, les tiennent même ſuſpendu pendant quelques moments ; mais c'eſt pour les remettre tranquillement à terre. Il eſt vrai que quand un chaſſeur les a bleſſés, ils emploient toutes ſortes de moyens pour tuer leur ennemi ; mais s'ils obtiennent cette vengeance, ils ne font aucune inſulte à ſon corps. Au contraire, leur premier ſoin eſt de creuſer la terre, avec leurs dents, pour lui faire un tombeau, dans lequel ils l'étendent avec beaucoup d'adreſſe, & le couvrent de ſable & de feuillages. Enfin ces quadrupedes ont l'inſtinct délicat & ſenſible, s'attachent à leur maître, ont une extrême docilité, & même une ſorte de pudeur ; car ils ne s'accouplent que dans les bois, & tou-

jours dans les endroits les plus écartés. On ne s'accorde pas ſur le temps pendant lequel les petits reſtent dans le ventre de leur mere ; les uns diſent douze, d'autres dix-huit mois. On ajoute que leurs forces croiſſent depuis leur naiſſance juſqu'à l'âge de quarante ans, & qu'ils vivent communément deux ſiecles. Les éléphants privés ne s'accouplent & n'engendrent jamais.....

J'ai été interrompu dans cet endroit de ma lettre, par le ſon de quelques inſtruments, qui me donnent occaſion, avant que de la finir, de vous dire un mot de la muſique Mogole. Elle eſt en général fort bruyante; car ces inſtruments ſont pour l'ordinaire des hautbois, longs de huit ou neuf pieds, & de dix ou douze pouces d'ouverture, qui imitent le ſon de la trompette. Ils les accompagnent de grandes tymbales de cuivre ou de fer, dont quelques-unes ont ſix pieds de diametre. La muſique de l'empereur eſt compoſée d'une douzaine de ces hautbois, & d'autant de ces tymbales. Tous ces inſtruments ſe font entendre à certaines heures du jour & de la nuit, avec un

fracas qui me parut d'abord fort étrange, mais auquel je me ſuis accoutumé, & que je trouve même agréable dans l'éloignement. Cette muſique a ſes principes de modulation, qui conſiſtent à adoucir la rudeſſe des inſtruments qu'elle emploie.

Je ſuis, &c.

A Delli, ce 24 Octobre 1740.

LETTRE XXXIII.

SUITE DU MOGOL.

VOICI, Madame, la dernière lettre que je vous écrirai de cette ville. J'en partirai dans quelques jours, avec un corps de troupe que l'empereur envoie à Bengale. J'ai fait connoiſſance avec l'officier qui le commande : ce ſera pour nous une bonne eſcorte. En attendant, je vais vous entretenir de quelques particularités concernant différentes provinces de cet empire, toujours ſur le rapport du P. Sylvéïra. Il ſe trouve, dans celle de Nagrakut, une idole qui attire une foule de pélerins, dont quelques-uns, dit-on, ſe coupent un petit morceau de la langue, pour l'offrir à la divinité. On prétend que le plafond & le pavé de la chapelle ſont couverts de lames d'or. Kanamaka, ville de la même province, eſt un autre lieu de dévotion, où les Indiens viennent adorer les flammes qui ſortent d'un volcan. Dans un petit village, près de Cambaye, où nous ne paſſâmes

pas, parce qu'il étoit éloigné de notre route ; on voit un temple célebre par le genre des pélerinages qui s'y font. La plupart des courtiſanes de l'Inde y apportent leurs offrandes. Il eſt rempli de nudités, entre leſquelles on remarque particuliérement une grande figure d'homme, dans un état fort indécent ; c'eſt l'idole la plus révérée des vieilles courtiſanes. Celles qui ont amaſſé une ſomme d'argent pendant leur jeuneſſe, l'emploient à acheter de petites filles, qu'elles forment à tous les exercices de leur profeſſion. Ces jeunes eſclaves, que leurs maîtreſſes menent à la pagode, à l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'idole, & lui promettent, qu'après avoir vieilli dans le métier, elles formeront à leur tour de jeunes éleves, qui perpétueront ſon culte.

La province de Chitor étoit autrefois un royaume conſidérable. Elle tire ſon nom de ſa ville principale, qui avoit, à ce qu'on dit, plus de ſix lieues de tour. Elle eſt tellement ruinée, depuis qu'un empereur Mogol l'a réduite ſous ſa domination, qu'elle ne préſente

aujourd'hui que les reſtes de ſes belles moſquées, & de ſes ſuperbes palais. Le prince regnant & ſes ancêtres, avoient détruit toutes les villes anciennes, avec défenſe de les rebâtir, dans la vue apparemment, d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand dans les Indes, & de plus ancien que leur maiſon.

La ville de Goddah, ſituée dans le plus agréable pays de la nature, a été une des plus belles & des mieux bâties qu'il y eût dans le Mogol. Elle eſt fermée de murailles, & la plupart des maiſons y ſont à deux étages ; ce qui eſt fort rare dans les autres villes. Pluſieurs rues ſont toutes compoſées de boutiques qui offrent les plus riches marchandiſes. On voit que les édifices publics y étoient ſuperbes ; & dans les principales places, ſe trouvent encore des réſervoirs environnés de galeries, avec des degrés qui regnent alentour, pour y deſcendre, y puiſer de l'eau, & s'y rafraîchir. La ſituation de Goddah, l'emporte encore ſur la beauté de la ville. Elle eſt dans une vaſte campagne, ornée d'une infinité de beaux villages, & extrêmement fertile en bled,

en coton, & en excellents pâturages. De toutes parts on apperçoit de ces petits temples que les Indiens nomment *pagodes*, & qui ſont entourés de bains, d'étangs, de petits pavillons bâtis en voûtes, de toutes ſortes d'arbres, irréguliérement plantés. Ce mêlange forme le ſpectacle le plus riant; mais la ville étoit encore infiniment plus floriſſante, lorſqu'elle appartenoit à un prince Rasbout.

Ce qui diſtingue la petite ville de Calleade, dans la province de Mandoa, eſt l'aventure qu'on raconte d'un de ſes rois. Ce prince étant tombé dans une riviere, un eſclave s'y jetta à la nage, & l'en retira en le prenant par les cheveux. Revenu à lui-même, le roi voulut ſavoir à qui il étoit redevable de cet important ſervice. Mais, apprenant que c'étoit un eſclave, il lui demanda comment il avoit eu l'audace de porter la main ſur la tête de ſon prince; & ſur le champ, il ordonna qu'on le fît mourir. Quelque temps après, étant dans l'ivreſſe, aſſis ſur le bord d'un bateau, près d'une de ſes maîtreſſes, il ſe laiſſa tomber dans l'eau une ſeconde fois. Cette femme pouvoit

voit le ſauver ; mais ſe rappellant l'hiſtoire de l'eſclave, elle aima mieux le laiſſer périr.

Il ſe fait, dans la ville de Séronge, un très-grand commerce de ces toiles peintes, nommées chites, dont le bas peuple, en Perſe & en Turquie, aime à ſe vêtir. On en fabrique auſſi ailleurs ; mais comme l'eau qu'on emploie pour ces dernieres, n'eſt pas auſſi bonne que celle de Séronge, les couleurs en ſont ainſi moins vives, & plus ſujettes à ſe ternir, quand on les lave. A Séronge, au contraire, plus elles ſont lavées, & plus elles deviennent belles ; c'eſt l'eau de la riviere qui donne cette vivacité aux teintures. Ce qu'il y a même de particulier, c'eſt que plus l'eau eſt trouble, & plus cette vivacité augmente & réſiſte au temps ; auſſi les fabricants choiſiſſent-ils les jours qui ſuccedent aux grandes pluies, pour les préparer. On fait, dans la même ville, une ſorte de gaze, ou de toile ſi fine, qu'étant ſur le corps, elle le laiſſe voir comme à nud. Le tranſport n'en eſt pas permis aux marchands ; le gouverneur les prend toutes pour le ſerrail de l'empereur. Les ſultanes en font des chemiſes & des robes, que le

prince, par un raffinement de volupté asiatique, aime à leur voir porter. Il jouit, sous l'apparence du vêtement, de tout le plaisir de la nudité.

Je vous ai dit que les contrées directement soumises à cette monarchie, se partagent en trente-quatre provinces, dont plusieurs ont formé des royaumes particuliers. Les principales, après celles que j'ai déjà nommées, sont, à l'orient, Jésuat, qui a pour capitale la ville de Rajapour, où les François ont eu un comptoir; Gualor, une des meilleures places de l'Inde, & où l'on a bâti un fort qui est la prison d'état du Mogol : on y envoie les seigneurs dont on redoute le caractere ou la puissance : plusieurs princes y ont trouvé la mort. On y voit un magnifique tombeau, pour un des freres d'Aurengzeb, que ce monarque y fit empoisonner.

Patna, ainsi appellée du nom de sa capitale, est célebre par son commerce de soufre; on lui donne une lieue & demie de longueur : une grande rue, bordée de boutiques, la traverse d'une extrêmité à l'autre; ses maisons sont couvertes de chaumes & de planches; on y voit cependant d'assez beaux tem-

ples, quelques palais, & un château conſidérable ; les Hollandois y ont un établiſſement.

Au midi, la province de Kandish, dont Brampour eſt la capitale, fait un très-grand trafic de mouſſelines d'une extrême fineſſe, moitié or, moitié coton. Soret, petite contrée fort riche, & très-peuplée, eſt à l'occident, ainſi que Hajakan & Kandahar ; mais ces deux dernieres, depuis l'invaſion de Thamas-Kouli-Kan, ont été cédées à la Perſe, dont elles étoient une ancienne dépendance. Les provinces du nord ſont Jemba, célebre par une pagode, où les Banians font des pélerinages ; Siba, où le Gange paroît ſortir d'un rocher, auquel les habitants trouvent quelque reſſemblance avec la tête d'une vache, animal très-révéré des Banians. C'eſt ce qui attire dans ce lieu une foule d'Indiens, qui viennent s'y baigner. Peut-être même eſt-ce là l'origine du reſpect que ces peuples ont pour les eaux du Gange, dans toute la longueur de ſon cours.

Le Grand-Mogol jouit dans ces provinces, ainſi que dans la capitale, de toute la plénitude du deſpotiſme : il

partage ſon pouvoir entre quelques miniſtres, qui gouvernent l'état en ſon nom ; mais la qualité qui répond à celle de grand-viſir, n'eſt ſouvent qu'un titre que prend un prince du ſang, ou le pere d'une ſultane. On lui en laiſſe à la vérité les revenus, qui ſont conſidérables ; mais on ne lui permet pas d'en exercer les fonctions. Les autres charges de l'état, ſont celles de grand tréſorier, qui paie les penſions & les appointements des officiers de la couronne, la ſolde des troupes, & les autres dettes de l'état ; celle de receveur général de l'empire, qui préſide à la levée des impôts, des tributs, & des revenus ordinaires du domaine ; celle de chef des eunuques, qui eſt comme le grand-maître du palais ; du général des éléphants, qui eſt comme le grand écuyer ; du garde des meubles, des tentes & des pierreries de la couronne, &c. &c. Un autre officier, mais d'un rang moins élevé, eſt chargé de recueillir, pour le prince, la ſucceſſion de ceux qui meurent à ſon ſervice ; car comme ils ne vivent que des bienfaits du ſouverain, leur héritage eſt cenſé lui appartenir. C'eſt, à cet égard,

la même coutume que dans l'empire Ottoman.

Dans les villes où réſide le Grand-Mogol, il rend quelquefois la juſtice en perſonne. Il donne audience à tout le monde dans une grande ſalle, où il reçoit les placets & les requêtes qu'on lui préſente : d'autres fois il abandonne ce ſoin à ſes min ſtres. Les vice-rois des provinces, les gouverneurs des villes, les chefs des ſimples bourgades font, chacun dans leur diſtrict, ce que l'empereur fait dans le lieu de ſa réſidence ; & leur pouvoir eſt preſqu'auſſi arbitraire que celui du ſouverain. Ce que je vous ai dit, Madame, de la province de Guzarat, au ſujet de l'adminiſtration de la juſtice & de la police, s'obſerve dans toutes les autres contrées du Mogol. Le principal devoir des magiſtrats qui y préſident, c'eſt de réprimer l'ivrognerie, de détruire les cabarets, d'empêcher les querelles, les aſſemblées nocturnes, & de veiller au maintien de l'ordre. Ils ont des eſpions dans tous les quartiers : les plus redoutables ſont des eſpeces de valets publics, qu'on emploie à balayer les maiſons, & que cet office met à por-

tée de ſavoir tout ce qui s'y fait. D'autres magiſtrats, ſous le nom de *Cadi*, préſident aux formalités du mariage, jugent des divorces, prononcent ſur les diſputes de religion, & ſur certains points de diſcipline. Il eſt libre à chaque particulier de décliner la juriſdiction de ces magiſtrats ſubalternes, & de recourir directement au gouverneur de la ville, au vice-roi de la province, ou à l'empereur lui-même.

Le droit de condamner à mort n'appartient qu'aux premiers juges; & ceux-ci doivent avoir ſigné trois fois leur ſentence, à trois jours différents, avant qu'elle ſoit miſe à exécution. Cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient très-ſéveres dans leurs jugements. J'ai quelquefois rencontré dans un ſeul canton, pendant mes différentes courſes, les corps de cent brigands, qui avoient été exécutés. Il n'y a pas long-temps qu'une fille, qu'on avoit ſurpriſe dans les bras d'un eunuque, fut condamnée à être enterrée vive, juſqu'aux aiſſelles, les bras attachés à un poteau, & à paſſer trois fois vingt-quatre heures dans cette ſituation, ſans recevoir aucune nourriture, la tête, les épaules, & le ſein

expoſés à l'ardeur du ſoleil. Elle mourut dans ce ſupplice, & l'eunuque fut mis en pieces par les éléphants.

Les Indiens idolâtres ſont ſoumis eux-mêmes à des magiſtrats Mogols & Mahométans. Une longue habitude de l'eſclavage les rend ſi dociles, qu'ils ne ſe plaignent ni de cette loi, ni de la rigueur des jugements.

La religion chrétienne eſt tolérée dans le Mogol. Il y a même eu des empereurs qui ont paru vouloir l'embraſſer; un, entr'autres, nommé *Eckbar*; & voici ce que m'a raconté le pere Sylveïra, très-verſé dans les chroniques de ſon ordre. "Ce prince avoit „ appellé des jéſuites de Goa, & les „ avoit engagés à faire un livre en fa„ veur de leur loi. Il paſſoit les nuits à „ lire cet écrit; & enfin il permit à ces „ religieux de bâtir des égliſes, de prê„ cher, d'enſeigner, de convertir. Il „ y eut même, ſous le regne ſuivant, „ des princes Mogols élevés dans le „ chriſtianiſme. Le pere Sylveïra pré„ tend que l'empereur, fils & ſucceſ„ ſeur d'Eckbar, deſirant fort d'avoir „ des femmes Portugaiſes dans ſon ſer„ rail, ſe ſervit de cette occaſion pour

„ engager les jéſuites à lui en procurer.
„ Il leur en demanda, ſous prétexte
„ de les marier avec ces princes; mais
„ les jéſuites ayant reconnu ſes véri-
„ tables intentions, ne jugerent pas à
„ propos de ſe prêter à ce manege. Le
„ monarque en fut vivement piqué;
„ les jeunes princes redevinrent Maho-
„ métans, & les eſpérances des miſ-
„ ſionnaires s'évanouirent „.

Le pere Sylveïra m'a raconté une autre anecdote au ſujet du livre compoſé par ordre d'Eckbar en faveur de la religion chrétienne. " Un prêtre Perſan y
„ fit une réponſe; un jéſuite répondit
„ au Perſan; & cette replique fut im-
„ primée à Rome. Elle commençoit
„ par des imprécations épouvantables
„ contre Mahomet. On fit obſerver à
„ l'auteur, que c'étoit rendre ſon livre
„ inutile à ceux pour qui il l'avoit com-
„ poſé, puiſque ces imprécations em-
„ pêcheroient qu'ils ne le luſſent; il en
„ fit donc une ſeconde édition, dans
„ laquelle au contraire il parla ſi bien
„ de Mahomet, que ſes ſupérieurs lui
„ en firent une ſévere réprimande „.

D'après ce que je viens de dire, vous jugerez qu'il y a peu de véritables chré-

tiens au Mogol : à la réſerve de quelques miſérables qui ne ſubſiſtent que par la charité des jéſuites, je ne crois pas qu'aucun habitant du pays profeſſe notre religion. Encore les jéſuites, qui connoiſſent la mauvaiſe foi de ce peuple trompeur, commencent-ils à ſe laſſer d'une dépenſe inutile.

Les Mogols ſuivent, comme les Perſans, la ſecte d'Ali, avec quelques différences dans l'interprétation de l'alcoran. Pendant le ramadan qui dure un mois, ils obſervent un jeûne très-rigoureux. Ils font la priere cinq fois le jour, ſont fideles aux ablutions légales, à la ſanctification du vendredi, & à toutes les pratiques des ſectes Muſulmanes. Leurs moſquées ſont des édifices aſſez bas, de forme quarrée, qui ont le toît plat, & les murs d'une extrême blancheur. Je crois vous avoir dit que cette couleur plaît aux Mogols. Ces bâtiments ſont environnés de ſalles très-propres, & ſouvent ont dans leur dépendance pluſieurs maiſons, qui ſe louent pour l'entretien de la moſquée, ou qui ſervent à loger l'iman & le mullah : l'un eſt comme le curé, l'autre comme le vicaire de cette égliſe. Quel-

ques tombes de pierre, & une chaire de prédicateur fort baſſe, ſont tout l'ornement de ces temples ; car les Mahométans du Mogol, comme ceux de la Turquie, n'y ont ni ſtatues ni peintures. Dans le voiſinage, eſt une fontaine, où les Muſulmans ſe lavent le viſage, les pieds & les mains, avant que d'entrer dans la moſquée; c'eſt auſſi un uſage que vous avez vu établi parmi les Turcs; comme d'appeller le peuple à la priere du haut d'une tour, d'aller tous les vendredis à l'égliſe principale écouter la lecture de l'alcoran, &c.

Les mullahs n'ont point de revenus fixes, & ne ſubſiſtent que des libéralités volontaires qu'on leur fait, ou du produit de leurs écoles : la plupart menent une vie exemplaire. On trouve quelquefois des gens ſavants parmi eux ; pluſieurs ſe conſacrent à l'inſtruction de la jeuneſſe : quelques-uns vivent dans le célibat, s'adonnent à la ſolitude, paſſent les jours à prier & à méditer.

Ce ſont eux qui, avec le cadi, préſident aux cérémonies du mariage chez les Indiens Mahométans. C'eſt aſſez la

coutume dans ce pays-ci, de fiancer les filles dès leur plus tendre enfance ; mais elles n'habitent avec leurs maris, que lorſqu'elles ſont nubiles, & que le pere & la mere y conſentent. Quand les parents ſont d'accord de part & d'autre, & que le jour eſt pris pour les noces, on amene à la porte de l'époux futur un cheval orné de fleurs, ſur lequel il traverſe les principales rues de la ville, accompagné de ſes parents, de ſes amis, & ayant autour de lui des muſiciens, des farceurs & des gens qui lui portent des paraſols. Il s'arrête devant la maiſon de celle qu'il doit épouſer, & lui donne un divertiſſement. Il entre enſuite chez elle ; & on le fait aſſeoir ſur des tapis préparés pour la cérémonie. La jeune femme, qui vient de ſortir du bain, eſt amenée par ſes parentes, couverte de fleurs, embaumée de parfums, & ſe place à côté du jeune homme. Le prêtre & le juge laïque ſe trouvent dans la même ſalle. Le premier prononce quelques prieres tirées de l'alcoran ; & après avoir fait jurer le mari, qu'en cas de divorce, il pourvoira à la ſubſiſtance de ſon épouſe, il donne aux mariés ſa bénédiction, &

ſe retire. Le juge qui n'a fait, pour ainſi dire, que ſervir de témoin, marque ce mariage ſur ſes regiſtres, & eſt le maître d'aſſiſter au repas qui ſuit la cérémonie.

Le feſtin nuptial eſt très-ſomptueux; les Mogols ſe piquent, à cet égard, d'une grande délicateſſe; quelquefois cependant ils ſe contentent d'une ſimple collation : d'autres fois les parents & les amis continuent leurs aſſemblées pluſieurs jours de ſuite, ſur-tout ſi les marques de la conſommation du mariage paroiſſent aux draps des jeunes époux; mais quand le mari trouve le chemin battu, il ne ſe fait point de ſcrupule de quitter ſa femme. S'il paſſe lui-même trois ou quatre jours ſans lui donner des preuves convaincantes de ſa virilité, & que ſon épouſe en faſſe confidence à ſes amies, alors une de ſes parentes envoie au mari une quenouille par dériſion, & comme pour lui dire que puiſqu'il eſt incapable des premieres fonctions de l'homme, il doit ſe mêler de celles des femmes.

Les mariages des Mahométans ne ſont point indiſſolubles au Mogol; les hommes ſtipulent expreſſément dans leur contrat, qu'ils pourront répudier

leurs femmes, non-seulement pour cause d'adultere où de stérilité, comme en Turquie, mais même pour une simple aversion, en leur assignant néanmoins les fonds nécessaires pour leur subsistance. Il n'est pas question de restitution de la dot; car elles n'apportent en mariage, que leurs habits & leurs pierreries, si elles en ont en se mariant.

Un homme peut épouser plusieurs femmes. Je connois quelques négociants qui ont des serrails dans les principales villes où leurs affaires les appellent. Ils sont sûrs d'être toujours bien reçus, parce que, dans chaque maison, on s'efforce de les attirer & de les retenir par des caresses. Les femmes n'obtiennent en justice la dissolution de leur mariage, qu'en prouvant que l'homme les a battues, ou qu'il leur refuse leur entretien. Si la séparation a lieu, elles emmenent avec elles leurs filles, & laissent les garçons au mari. Les Mogols élevent leurs enfants avec beaucoup de soins; & ceux-ci ont une tendresse singuliere pour leurs parents: ils se passeroient du nécessaire, pour satisfaire à tous les besoins de ceux qui leur ont donné la vie.

Malgré l'extrême ſubordination des femmes, & la ſévérité des loix du mariage à leur égard, elles cauſent ſouvent de grands déſordres dans les maiſons des particuliers, & juſques dans le ſerrail de l'empereur. On m'a raconté que du temps d'Aurengzeb, on trouva deux hommes errants dans les jardins du palais. Ils y avoient, dit-on, été introduits par la ſultane favorite : après les y avoir retenus ſecretement pendant pluſieurs jours, & épuiſé leurs forces, elle ordonna aux femmes qui avoient favoriſé cette intrigue, de les renvoyer. Celles-ci ſe croyant apperçues, ou craignant de l'être, prirent l'épouvante, s'enfuirent, & abandonnerent leurs priſonniers, qui ne trouverent point d'iſſue pour s'évader. Ils furent pris & conduits à l'empereur, qui, entr'autres queſtions, demanda au premier comment il étoit entré. Il n'en put tirer d'autre réponſe, ſinon qu'il avoit paſſé par-deſſus les murailles. Le prince commanda qu'on le renvoyât par le même chemin ; & les eunuques exécutant cet ordre à la lettre, le précipiterent du haut des murs. L'autre avoua ingénument qu'il étoit entré par la porte. Eh

bien ! dit l'empereur, ſans s'émouvoir, qu'on le faſſe ſortir par la porte. Aurengzeb déchargea ſa colere ſur les eunuques qui avoient la garde du palais.

Les ſerrails des perſonnes riches, des vices-rois, ou des gouverneurs dans les villes conſidérables, ſont compoſés de pluſieurs femmes dont chacune a ſon appartement, ſes eſclaves, & toutes les commodités qu'elle peut deſirer. Vous vous perſuaderiez avec peine que des particuliers puſſent ſoutenir de pareilles dépenſes, ſi vous ne conſidériez que toutes les richeſſes ſont ici concentrées dans un petit nombre de familles puiſſantes, & que la plûpart des domeſtiques n'exigent point d'autre ſalaire que leur entretien, qui monte à peine à cinquante ou ſoixante livres par an : ils ne vivent que de riz cuit à l'eau.

Les femmes Mogoles, quand elles ſortent de la maiſon, ce qui arrive rarement, vont, ſi elles ſont riches, dans un carroſſe couvert; ou bien elles ſe font porter dans un palanquin : d'autres montent à cheval, le viſage voilé. Il n'y a que celles qui ſont pauvres, ou les femmes publiques, qui aillent à

pied, ou qui ſe produiſent à viſage découvert. Les palanquins ſont des eſpeces de litieres, longues de ſix à ſept pieds, & larges de trois, avec un petit baluſtre qui regnent tout autour. Ils ſont ſoutenus par une longue perche que portent, ſuivant la longueur du voyage, quatre, ſix ou huit hommes marchant ſur une même ligne, moitié par-devant, & moitié par-derriere. Pluſieurs perſonnes peuvent s'aſſeoir ſur ces chaiſes portatives, & même s'y coucher. Les porteurs vont pieds nuds, & ſe relayent. Les joueurs d'inſtruments, les gardes, les cuiſiniers; ceux qui ſont chargés des vivres, des tentes, des bagages, vont auſſi à pied autour de la litiere; car la nourriture des animaux eſt ſi chere, qu'il n'y a que le prince ou des ſeigneurs très-riches, qui puiſſent ſe faire ſuivre par des chevaux, des bœufs ou des chameaux.

Les palekis, autre voiture du pays, ſont de grands coches à deux roues, tirés par des bœufs, & dont l'impériale a la forme d'un toît incliné. Les uns ſont à jour, avec des rideaux qu'on laiſſe tomber, ou qui ſe retrouſſent; les autres ſont fermés par un treillis de

cannes. C'eſt dans cette voiture que ſe font les voyages de long cours, en prenant toujours la précaution de ſe faire bien accompagner, & d'emporter avec ſoi les choſes néceſſaires à la vie ; car les hôtelleries ſont rares & mauvaiſes dans ce pays. Les principaux uſtenſiles d'un voyageur d'une condition ordinaire, ſont une tente, un tapis de pied, une couchette, un oreiller, deux couvertures, dont l'une ſert de matelas ; un tapis de cuir ſur lequel on mange, quelques ſerviettes, une petite batterie de cuiſine, quelques plats ; du riz, de l'eau, des limons pour ſervir de rafraîchiſſements : voilà, Madame, en quoi conſiſte, depuis long-temps, mon attirail de voyage ; une malle renferme mon linge, mes habits & d'autres hardes. Ceux qui négligent ces précautions, ſont expoſés à pluſieurs maladies. Il en eſt une, ſur-tout, qu'on n'évite qu'avec beaucoup de peine : ce ſont des vers qui s'engendrent dans les jambes, & qui y cauſent une inflammation dangereuſe. Ils ſortent ordinairement d'eux-mêmes, à la fin du voyage ; mais il y en a qui reſtent très-long-temps. Ils ſont ſi minces & ſi

longs, qu'on les prendroit pour de petits nerfs très-déliés. Il y a des pays où l'on s'en délivre, en les tournant comme un fil autour d'un petit bâton, & en les tirant doucement, crainte de les rompre

Je crois vous avoir dit que les voyages de l'empereur ſe font avec la plus grande magnificence. Il a toujours deux amas de tentes qui ſe dreſſent & ſe levent alternativement, afin que, ſortant d'un logement, il en trouve un autre tout préparé. Chacun de ces logements, avec ce qui en dépend, eſt porté par des éléphants, des chameaux, des mulets, des eſclaves. Tout ce qu'il y a de plus précieux en meubles, en vaiſſelle, de plus recherché en ornements, fait partie de cette attirail. On y porte juſqu'aux animaux de la ménagerie impériale ; car ces monarques voluptueux ſe procurent, même dans leurs voyages, toutes les commodités, tous les agréments dont ils jouiſſent dans le ſein des cités. Il y a plus : ils veulent que les camps imitent, autant qu'il eſt poſſible, la forme de leur palais. Le maréchal de la cour choiſit le terrein, en regle l'allignement ; des pionniers

nettoient cet eſpace, l'applaniſſent, le diviſent en différentes parties, conformément au modele qu'ils en ont vu, & le diſtribuent en divers appartements, dont l'intérieur eſt ſuperbement décoré. Il y en a pour les officiers du prince & pour ſes femmes. Les dehors ſont ornés de toiles peintes au pinceau; & tout le terrein eſt environné de groſſes toiles doublées d'autres toiles plus fines.

Quand l'empereur eſt en route, on porte devant lui pluſieurs figures d'argent, qui repréſentent des animaux, des mains, des balances & d'autres objets particuliers, attachés à de longues perches. Les ſultanes qui l'accompagnent, ſont dans des voitures traînées par de petits éléphants, des chameaux, ou des bœufs. Ces derniers ſervent auſſi de montures dans les voyages. Leur allure eſt douce; & ils ſe laiſſent conduire avec docilité, ſans autre frein, qu'un cordon qu'on leur paſſe dans les narines. On ne les ferre point dans les terreins unis, mais ſeulement dans les lieux rudes & difficiles. Les plus robuſtes marchent, dit-on, pendant deux mois, faiſant chaque jour quinze lieues. Leur nourriture conſiſte en trois bou-

les de farine, pétrie avec du beurre & de la caſſonnade, qu'on leur donne à midi, & en une meſure de pois concaſſés & trempés d'eau, qu'on leur fait manger le ſoir.

C'eſt une profeſſion aſſez commune au Mogol, que celle de louer des bœufs, de les conduire, de porter des denrées de côté & d'autre, en un mot, le métier de voiturier. Il y a dans les Indes, des caſtes ou tribus entieres, qui n'embraſſent point d'autre état. Les uns voiturent le bled, les autres le riz; ceux ci les légumes, ceux-là le ſel. Les premiers ont ſur le front une marque rouge, large d'un pouce, & une raie le long du nez, ſur laquelle ils collent quelques grains de bled. Les ſeconds ſont marqués de jaune, & s'attachent au nez des grains de riz. Les troiſiemes ont une marque griſe & des grains de millet. Les quatriemes ont un ſac de ſel toujours pendu à leur cou. Les uns & les autres n'ont point de demeures fixes, & n'habitent que ſous des tentes. Leurs femmes, leurs enfants les ſuivent dans leurs voyages. Comme ils marchent ordinairement en caravanes, ils menent avec eux leurs prêtres & quelques ido-

les : le bœuf qui porte la divinité, eſt pour eux un objet de vénération. Les voituriers de chaque tribu ont un chef, à qui ils donnent une grande autorité, & qu'on reconnoît à une chaîne de perles dont il eſt décoré. Les femmes plient les tentes, pendant que les hommes chargent les animaux. Elles ne ſont habillées que d'une toile légere, qu'elles tournent autour d'elles, depuis la ceinture juſqu'aux pieds ; le reſte eſt nud ; & de la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, peintes de couleurs naturelles.

On rencontre ſouvent, pour peu qu'on voyage dans les Indes, des caravanes compoſées de ces ſortes de gens. Les chemins en ſont quelquefois ſi embarraſſés, qu'on eſt forcé de s'arrêter, juſqu'à ce qu'ils aient laiſſé le paſſage libre ; ce qui dure des journées entieres, ſur-tout dans les chemins étroits, tels qu'il s'en trouve dans le Mogol. Il n'eſt pas rare de voir enſemble dix à douze mille bœufs, conduits par la moitié autant d'hommes ou de femmes, portant du riz ou du ſel d'une province à une autre. Si une caſte chargée de bled & une autre de légumes,

arrivent par le même chemin, & que leur multitude cauſe de l'embarras, il s'éleve entre ces deux tribus des querelles ſanglantes pour le pas: il regne parmi elles une jalouſie extrême, & une animoſité qui cauſe des diſputes éternelles. Heureuſement que l'autorité de leurs chefs leur en impoſe, & que l'empereur ayant établi entre ces derniers une parfaite égalité, en les décorant du même collier de perles, ils ſe reſpectent mutuellement. Les caravanes des charrettes ſont moins nombreuſes, que celles des bêtes de charge. Il arrive rarement qu'on en rencontre plus de deux cents à la fois: elles ſont traînées par dix ou douze bœufs conduits par quatre hommes; deux marchent à pied d'un côté de la charrette, & deux de l'autre. Ils tiennent, chacun par un bout, deux cordes qui traverſent la voiture, pour la ſoutenir dans le cas où elle pourroit verſer....

Le pere Sylveïra entre chez moi dans ce moment, Madame, & m'invite à le ſuivre dans un convoi funebre, auquel il a promis d'aſſiſter. Cette cérémonie, telle qu'elle ſe pratique parmi les Mahométans du Mogol, eſt un

point de leur religion, dont je ne vous ai point encore parlé. Je ſerai bientôt en état de vous en rendre compte....

Rien n'eſt plus triſte, Madame, & en même temps plus récent, que la ſcene dont je viens d'être témoin : elle eſt toujours précédée de trois jours de larmes & de deuil. Les femmes, les enfants, les parents & les voiſins pouſſent des cris. On lave enſuite le corps du défunt, on le frotte de divers parfums; & on l'enveloppe d'une toile forte, qu'on a ſoin de coudre avec du gros fil. Les prêtres tournent pluſieurs fois autour du cadavre, & prononcent des prieres priſes dans l'alcoran. Huit ou dix hommes vêtus de blanc le mettent dans un cercueil, & le portent dans le lieu de ſa ſépulture. Les parents & les amis, habillés de même (car le blanc eſt ici la couleur du dueil), ſuivent deux à deux, avec beaucoup d'ordre & de modeſtie. On dépoſe le corps dans un caveau; & on le place ſur le côté droit, les pieds tournés vers le midi, & le viſage à l'occident, du côté de la Mecque. On le couvre de quelques planches; & on jette de la terre par-deſſus; enſuite tous les aſſiſtants

vont ſe laver les mains dans une citerne voiſine, deſtinée à cet uſage : ils reviennent avec les prêtres autour du tombeau, y font une courte priere, la tête découverte, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, reprennent leur rang, & accompagnent les parents juſqu'à la maiſon du défunt, où l'aſſemblée ſe ſépare d'un air ſérieux & modeſte.

Les maladies, dont on meurt ici le plus communément, ſont les dyſſenteries & les fievres chaudes. On n'y manque pas de médecins, & moins encore de chirurgiens que l'on n'y diſtingue pas des barbiers : ils ſçavent ſaigner & appliquer les ventouſes ; c'eſt à quoi ſe borne toute leur ſcience. Les Mogols ne vivent cependant pas dans une entiere ignorance ; outre leurs ouvrages de religion & leurs propres traités de philoſophie, ils ont auſſi ceux d'Ariſtote traduits en arabe. Ils connoiſſent les livres d'Avicenne ; & ſans avoir, comme nous, des écrivains de profeſſion, ils conſervent dans leurs archives tout ce qui arrive de remarquable dans l'empire. La plûpart de ceux qui ont été chargés des affaires publiques,

publiques, laiſſent des mémoires particuliers, qui peuvent encore ſervir à l'hiſtoire générale. Leur maniere d'écrire, ſans être auſſi figurée ni auſſi énergique que celle des Arabes & des Perſans, ne manque cependant ni de force ni d'éloquence. Leur langue eſt diſtinguée en pluſieurs dialectes; mais quand on en poſſede bien un, on ſe rend aiſément familiers tous les autres; & les étrangers n'ont nulle peine à les apprendre. D'ailleurs il n'eſt perſonne, parmi les gens de diſtinction, qui ne parle le Perſan & l'Arabe; & je n'ai jamais été embarraſſé pour me faire entendre, même dans les commencements que j'apprenois la langue Mogole. Il eſt vrai qu'on ne ſe moque point, comme en France, des étrangers à qui il arrive de faire des fautes de langage; on uſe, à cet égard, de tant de politeſſe dans les grandes villes, que non ſeulement on ne rit pas d'un mot mal prononcé, mais qu'on ne fait pas même répéter ce qu'on a mal entendu faute d'une meilleure expreſſion.

Vous pouvez juger de-là du caractere des Mogols. Ils ont l'ame noble, les mœurs douces, les manieres polies,

la converſation agréable & ſpirituelle. Quoiqu'énervés par le deſpotiſme, ils conſervent cependant encore une partie de la bravoure des Tartares leurs ancêtres ; & la gloire de Tamerlan ranime dans leur cœur les reſtes de cette valeur ancienne, qui les rendit la nation la plus redoutable de l'Aſie. Ces peuples ont, en général, le corps bien fait, la taille aſſez haute, la conſtitution robuſte. Magnifiques dans leurs habits, leurs meubles, leurs repas & leurs fêtes, ils ne le ſont pas également dans la décoration extérieure de leurs édifices. A l'exception de quelques palais dont je vous ai fait la deſcription, les maiſons des plus grands ſeigneurs n'ont ordinairement que des murailles d'argille & de terre commune mêlées enſemble, & cimentées avec du mortier de chaux & de bouze de vache, pour en écarter les inſectes. On blanchit ces murs avec une compoſition d'herbe, de lait, de ſucre & de gomme, qui leur donne de l'éclat. Du reſte, ces palais ſont vaſtes & diſtribués en appartements commodes & ſpacieux. Joignez à cela de beaux jardins, des compartiments de fleurs & de plantes, de belles

allées, des boſquets, des pieces d'eau, des cabinets de verdure, des portiques, des bains ſomptueux, des pyramides, & tout ce qui peut ſuppléer à la beauté extérieure du bâtiment. A l'entrée de ces maiſons, ſur-tout ſi elles ſont habitées par des négociants, on pratique des eſpeces d'hangars où l'on expoſe les marchandiſes, & où l'on reçoit les viſites. On voit à peu près la même choſe devant le palais des gouverneurs. Un grand toît avancé, ſoutenu par quatre piliers, préſente une ſalle où ils donnent leurs audiences. Dans les jours de cérémonie, elles ſont éclairées le ſoir par un grand nombre de flambeaux, & ornées ſuperbement; les autres jours, elles reſſemblent à une halle. Les maiſons du peuple ne ſont que de terre & de paille, avec un enduit de fiente de vache. Les toîts ſont plats, bas & couverts de roſeaux. Il n'y a ni caves ni chambres hautes; & les portes n'ont ni ſerrures, ni verroux, ni même de fenêtres du côté de la rue; ce qui les rend triſtes & obſcures. Les ouvertures pratiquées ſur les côtés, ſont ſans vitres. Vous avez déjà vu que ſi les Mogols ſont peu faſtueux dans l'extérieur

de leurs maiſons, ils ornent le dedans avec autant de goût que de magnificence. Ce ſont par-tout des tapis ſuperbes, des vernis précieux, des incruſtations de porcelaine & de nacre de perle, de la vaiſſelle d'or & d'argent, & tout ce que le luxe & la molleſſe Aſiatiques peuvent imaginer de plus recherché & de plus rare.

Il y a de la nobleſſe dans leur habillement; mais il varie ſelon les provinces. Dans celles qui ſont le plus à l'orient, les hommes portent des robes qui leur deſcendent juſqu'au milieu de la jambe, & qui ſont fermées par des nœuds depuis le haut juſqu'en bas. Sous ce premier habit eſt une veſte légere de toile ou de ſoie, qui leur tient lieu de chemiſe, & leur tombe ſur les cuiſſes. Des caleçons fort amples par le haut, étroits par le bas, froncés ſur les jambes, & tombant juſqu'à la cheville du pied, ſont, avec leurs ſouliers, leur unique chauſſure. Ces ſouliers, faits de cuir rouge doré, ſont larges & ſans attache, afin de pouvoir les quitter plus facilement; c'eſt ce que font les Mogols toutes les fois qu'ils entrent dans un appartement, pour ne point

gâter le tapis. Dans les pays voiſins de la Perſe, leurs robes ſont ouvertes; mais ils les croiſent ſous le bras gauche, & laiſſent pendre les deux bouts de leur ceinture qu'ils nouent par-devant, & qui eſt ordinairement de ſoie rouge avec des raies blanches & or. Ils y attachent leur poignard, dont la garde eſt, ou de métal précieux, ou de pierre rare; le fourreau eſt à proportion de la même richeſſe. Le turban eſt fait d'une piece de mouſſeline très-longue, qui ſe roule pluſieurs fois autour de la tête. Le peuple eſt vêtu d'une maniere plus ſimple, mais décente; & les prêtres ont de grandes robes blanches de toile de coton.

La jupe des femmes eſt un morceau de mouſſeline, qu'elles tournent trois ou quatre fois autour d'elles, depuis la ceinture juſqu'aux pieds. Deſſous eſt un caleçon ſemblable à celui des hommes; & c'eſt l'unique habillement qu'elles portent dans leurs maiſons, où elles ont la tête, les pieds & le corps nuds juſqu'à la ceinture. Lorſqu'elles ſortent, elles mettent une robe, une écharpe & un voile; mais tout cela eſt ſi léger & ſi large, qu'elles ont ſouvent les bras,

les épaules & le ſein à découvert. Je ne vous parle pas des colliers, des bagues, des anneaux, des perles, des cercles d'or, d'argent, d'ivoire, de cryſtal, de lacque, dont elles ornent leur cou, leurs oreilles, leurs doigts, leurs bras, leurs jambes & juſqu'à leurs narines; je crois vous avoir dit combien les femmes Aſiatiques ſont curieuſes de ces ſortes de parures. Celles du Mogol nouent leurs cheveux en boucles, & les laiſſent flotter ſur leurs épaules.

Quoique la muſique ait fait peu de progrès parmi ces peuples, ils ne laiſſent pas d'avoir pour elle un goût preſque général. Ils aiment paſſionnément le jeu, & ſpécialement celui des échecs. La loi qui défend le vin, s'obſerve religieuſement en public. On punit très-rigoureuſement l'ivrognerie; & les coupables ſe ſauvent rarement du fouet. Elle eſt cependant l'exercice le plus ordinaire des princes Mogols; & je me rappelle à ce ſujet un fait ſingulier dont je veux vous faire part. Un empereur ayant invité à ſouper un ambaſſadeur Portugais avec les principaux ſeigneurs de ſa cour, le feſtin fut pouſſé fort avant dans la nuit. Le prince s'enivra

le premier, & permit à tous les convives de ſuivre ſon exemple. Le lendemain, quelqu'un dit par imprudence, que pluſieurs des courtiſans avoient bu du vin. Le monarque, à qui l'ivreſſe avoit fait oublier que c'étoit par ſes ordres, voulus ſavoir qui l'avoit apporté. Il apprit que c'étoit ſon échanſon; & perſonne n'oſa ajouter que c'étoit le prince lui-même qui avoit permis d'en boire. Alors l'empereur faiſant venir les coupables, condamna les uns à une forte amende, & fit donner aux autres trente coups de fouet. Il ordonna enſuite qu'on leur marchât ſur le corps, & fit ſigne aux portiers de rompre ſur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés hors du palais, briſés de coups; & l'un de ces malheureux expira ſur la place. Les Mogols ſe piquent auſſi d'un grand éloignement pour les vices groſſiers; mais dans leur particulier, ils ſe livrent à l'ivrognerie & aux plus infames débauches.

Comme j'écris à meſure que les choſes ſe paſſent ſous mes yeux, je vais parler de la réception de deux ambaſſadeurs, l'un Turc, l'autre Perſan, nou-

vellement arrivés dans cette ville impériale. Le premier fit ſon entrée avec un cortege nombreux, compoſé en partie de Mogols commandés pour lui faire honneur. On lui avoit envoyé la muſique de la cour, & environ cent éléphants. Son propre train conſiſtoit en autant de chevaux couverts de houſſes ſuperbes ; & ſoixante hommes conduiſoient ſon bagage. Il fut introduit dans un appartement de l'avant-cour du palais, & de-là dans la ſalle d'audience. Il fit à la premier baluſtrade la cérémonie humiliante du *ſizéda* ; elle conſiſte à ſe proſterner & à frapper la terre de ſon front, à diverſes repriſes. Il préſenta la lettre de ſon maître ; & le Grand-Mogol la reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment ſe portoit l'empereur ſon frere. Après une courte réponſe, que je n'entendis pas parce que j'étois trop éloigné, on fit aſſeoir l'ambaſſadeur au ſeptieme rang, vis-à-vis de la porte. Les places ſupérieures étoient occupées par les principaux ſeigneurs de la cour. Je ne fus pas fâché de le voir traité avec ſi peu de diſtinction : car je vous avoue que j'avois été indigné de voir le miniſtre

d'un ſi grand prince ſe ſoumettre baſſement à la cérémonie du ſizéda, dont la plupart de ceux qui l'avoient précédé dans le même office, avoient eu la fierté de ſe diſpenſer. Le Grand-Mogol lui fit préſent, ſelon l'uſage, d'une veſte & d'une ceinture; & l'ambaſſadeur le remercia par un *ricéda*, autre révérence qui ſe fait juſqu'à terre. De ſon côté, il préſenta au prince, à trois partages différents, vingt-ſept chevaux Perſans & Arabes; on en amena neuf à chaque fois, parce que ce nombre eſt myſtérieux chez les Mahométans. Il y joignit neuf mulets & autant de chameaux chargés d'étoffes ſuperbes, d'armes, de meubles, de bijoux de toutes eſpeces. Ces préſents ne parurent point à cette premiere audience; mais l'ambaſſadeur en donna le mémoire, & ils ne furent portés chez l'empereur que quelques jours après.

Le miniſtre Perſan fut reçu avec plus de diſtinction que l'ambaſſadeur Turc. Il venoit de la part de Thamas-Kouli-Kan, dont les victoires étoient trop récentes, pour qu'on n'en conſervât pas encore le ſouvenir. Auſſi, à l'entrée de la premiere baluſtrade, on ne

lui propoſa pas de faire le ſizéda. Il ſe contenta d'une ſimple révérence qu'il répéta, après s'être un peu plus avancé, & en fit une troiſieme, quand il ſe trouva auprès du monarque. Ce prince étoit aſſis dans un balcon élevé au-deſſus du rez-de-chauſſée de la cour. Les ambaſſadeurs, les grands du pays, & les étrangers de quelque diſtinction occupoient une baluſtrade peu éloignée de ce balcon. Les perſonnes d'une condition médiocre, parmi leſquelles j'allai me placer, étoient dans la premiere; le peuple, qui n'entre jamais dans cette cour, ſe tenoit dans un eſpace voiſin, & diſpoſé de maniere que tout le monde pouvoit voir l'empereur. Ce prince prévint l'ambaſſadeur, le félicita du ſuccès de ſon voyage, & lui parla avec reſpect de ſon frere, de ſon ami le roi de Perſe. Jamais il n'avoit traité de miniſtre avec tant de diſtinction. Le Perſan montra ſes lettres; on examina ſa commiſſion; & ſes préſents furent acceptés avec beaucoup de ſatisfaction, quoique très-médiocres; tandis qu'on avoit à peine regardé ceux de l'ambaſſadeur Turc, infiniment plus riches, plus nombreux

& plus magnifiques que ceux du roi de Perſe. . . .

On entre chez moi dans ce moment, pour me dire que le départ des troupes que l'empereur envoie à Bengale, eſt fixé au 10 de ce mois : je n'ai que le temps de faire les préparatifs néceſſaires ; car, comme nous marcherons à petites journées, nos proviſions doivent être plus abondantes.

Je ſuis, &c.

A Delly, ce 2 Novembre 1740.

LETTRE XXXIV.

SUITE DU MOGOL.

ENFIN, Madame, après une très-longue marche, nous ſommes arrivés à Bengale, dont la vue fit verſer quelques larmes au pere Sylveïra. Je lui demandai le ſujet de ſa douleur; & j'appris que, près de cette ville, un jeune homme de la famille de ſa mere, avoit été autrefois la triſte victime des cruautés exercées par les Portugais dans les Indes. S'étant heureuſement ſauvé d'une tempête, avec quelques autres de ſa nation, ils avoient abordé ſur cette côte dans une chaloupe. Les habitants du pays, toujours irrités des violences commiſes contre eux, avoient fait vœu d'immoler à leurs idoles le plus beau d'entre les Portugais, qui tomberoit entre leurs mains. Un des grands oncles maternels du pere Sylveïra, jeune homme d'une figure charmante, eut le malheur d'être choiſi pour victime. Ce fait, dont le ſouvenir ſe conſerve dans la famille,

ſe retraçoit plus vivement dans le lieu même où il eſt arrivé.

Avant que de vous faire connoître cette ville fameuſe, où le travail, les manufactures, le commerce des habitants font régner l'abondance & le luxe dans toutes les conditions, il faut, pour ne rien laiſſer en arriere, rappeller ici quelques circonſtances de notre route. Nous n'avons preſque point quitté les bords du Gémené, depuis Agra juſqu'à ſon embouchure. De-là nous avons ſuivi les rives du Gange, où eſt ſituée la ville de Benarès ou Bénarou, où j'ai dit, en parlant des ſciences Baniane, que ces Indiens avoient leurs principales écoles. Les maiſons, preſque toutes de briques ou de pierres de taille, y ſont plus élevées que dans les autres villes des Indes, & les rues plus étroites. J'y vis un caravanſerai remarquable pour la grandeur & la beauté de l'édifice. La cour eſt partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de ſoie, & d'autres marchandiſes qui ſe fabriquent dans le pays: c'eſt de la main des ouvriers mêmes qu'on les achete; mais avant que de les expoſer en vente, ils ſont

obligés, ſous les plus grandes peines, d'y faire mettre le ſceau du prince par le chef de la ferme.

Ce qui diſtingue encore beaucoup la ville de Benarès, outre ſes écoles & ſon commerce, c'eſt la célébrité de ſes idoles. Les Banians y ont une de leurs principales pagodes, que je viſitai curieuſement. Sa figure eſt celle d'une croix, comme tous les autres temples Indiens : ſes quatre branches ſont égales : au milieu s'éleve un dôme en forme de tour ; & chaque extrêmité de la croix eſt terminée par une autre tour plus petite, qui ſert d'eſcalier. On a pratiqué, aux différents étages, des balcons, pour prendre le frais ; les dehors ſont ornés de figures en relief de toutes ſortes d'animaux très-mal deſſinés. Sous le grand dôme, au centre de la pagode, eſt une table oblongue qui ſe couvre différemment, ſuivant la ſolemnité du jour ; mais les étoffes, ou les toiles dont elle eſt ornée, ſont toujours très-précieuſes. Quand on eſt hors du temple, on la voit en face avec toutes les idoles qui ſont deſſus ; car comme les filles & les femmes, & quelques tribus particulieres n'ont pas

la liberté d'entrer dans la pagode, il faut que leurs adorations ſe faſſent en dehors.

Entre les idoles que ſoutient cette table, il en eſt une plus grande que les autres, qui repréſente un ancien perſonnage que ſes vertus ont rendu célebre. On le nomme *Bainmadou*; & les Banians ont ſouvent ce nom à la bouche. Auprès de lui eſt la figure de ſon cheval, ou plutôt d'un monſtre appellé *Garou*, qui lui ſervoit de monture. Elle repréſente en partie un éléphant, un cheval & une mule; elle nous a paru d'or maſſif. Près de-là eſt un très-beau college, fondé par un prince idolâtre, pour l'inſtruction de la jeuneſſe. On y entre par une grande cour environnée d'une double galerie. A gauche, eſt la pagode du college; comme la principale idole repréſente une femme, elle eſt particuliérement invoquée de ce ſexe, qui la regarde comme ſa patrone. On nous aſſura que le fondateur, pour la tirer de la grande pagode, où elle étoit, & la placer dans la ſienne, a été obligé de payer aux Bramines, près de huit cents mille francs de notre monnoie. Il lui a fait

mettre deux prunelles de diamants au milieu des yeux, avec une groſſe chaîne de perles au cou, & un dais ſur la tête, ſoutenu de quatre piliers d'argent.

Il y a d'autres pagodes très-riches, & quelques belles moſquées dans cette contrée arroſée des eaux du Gange, pour lequel vous ſavez que les Banians ont une vénération toute particuliere. Je ne vous en ferai point la deſcription, dans la crainte de vous fatiguer par des détails trop uniformes ; mais ce que je ne dois pas oublier, c'eſt mon étonnement à la vue de ce fleuve célebre qui, à quelques lieues au-deſſus de Benarès, n'eſt pas plus large que la Seine l'eſt à Paris. Il y a même ſi peu d'eau, avant la ſaiſon des pluies, qu'il n'eſt pas poſſible aux bateaux de remonter. En arrivant ſur les bords, je voulus en boire; le pere Sylveïra, qui en connoît la propriété, m'en empêcha, en m'aſſurant qu'elle donnoit de violentes tranchées à ceux qui n'y ſont point accoutumés. Il eſt vrai que les étrangers qui ont des comptoirs ſur les rives de ce fleuve, ne manquent jamais de la faire bouillir, avant que d'en boire ; cela lui ôte ſa qualité mal-faiſante. L'habitude la rend

ſi ſaine pour les habitants du pays, que l'empereur même & toute la cour n'en veulent point d'autre. Un grand nombre de chameaux ne ſont occupés qu'à faire cette proviſion. Les ſuperbes pagodes qui ornent les bords de ce fleuve, ſont le fruit de la généreuſe ſuperſtition des Indiens, qui s'imaginent honorer leurs dieux, à proportion de la grandeur des préſents qu'ils leur offrent. On peut juger de leur produit par la multitude des caravanes, qui ne ſont interrompues dans aucune ſaiſon de l'année. A certaines fêtes, qui durent pluſieurs jours, on a vu un concours de cent mille perſonnes qui venoient s'y laver; mais la grande vertu du Gange, la ſeule même qui pourroit le rendre eſtimable, c'eſt qu'il roule de l'or dans ſes ſables, qu'il en jette ſur ſon rivage, & fournit des pierres précieuſes.

En ſuivant toujours le cours de ce fleuve, nous paſſâmes par pluſieurs villes; nous viſitâmes pluſieurs pagodes, pluſieurs moſquées, pluſieurs tombeaux, pluſieurs palais, pluſieurs jardins, dont vous me diſpenſerez de faire la deſcription.

A quelques journées de la ville de Mongher, nous rencontrâmes une troupe de Dervis Mahométans, ſemblables, en certains points, aux Faquirs Banians dont j'ai parlé, & différents dans beaucoup d'autres. Ces Dervis marchoient en caravanes, & avoient à leur tête un ſupérieur, auquel les autres portent un grand reſpect. Son habillement conſiſtoit en quatre ou cinq aunes de toile, dont un bout paſſé entre les jambes, & relevé derriere le dos, mettoit la pudeur à couvert : le reſte, pluſieurs fois tourné autour du corps, ſervoit comme de ceinture. Sur ſes épaules étoit une peau de tigre attachée ſous le menton. Les autres Dervis étoient ceints d'une ſimple corde, ſans autre voile pour l'honnêteté qu'un petit morceau de toile ou d'étoffe, ni d'autre coëffure que leurs cheveux liés autour de leur tête, en forme de turban. Ils étoient armés d'arcs & de fleches, & d'une autre ſorte d'inſtrument dont je n'avois jamais entendu parler. C'eſt un cercle de fer tranchant, ſemblable aux bords d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils en ont huit ou dix paſſés autour du cou comme une fraiſe;

& les ôtant à meſure qu'ils veulent s'en ſervir, ils les jettent avec tant de force (comme s'ils faiſoient voler une aſſiette), qu'ils coupent un homme en deux par le milieu du corps. Ils ont un autre inſtrument de fer, qu'ils portent toujours dans leurs voyages ; il eſt fait comme une truelle ; & ils l'emploient à racler & nettoyer la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter ; ils la ramaſſent enſuite en un monceau, & s'y couchent comme ſur un matelas, pour être un peu plus mollement. Leur uſage, pendant leurs courſes, eſt d'envoyer quelques-uns d'entr'eux dans les villes & les bourgades, pour y faire la quête. Les aumônes ſe diſtribuent dans la troupe ; & s'il reſte quelque choſe, les pauvres en profitent ; car la regle défend de rien réſerver pour le lendemain.

A notre arrivée à Mongher, nous eûmes un autre genre de ſpectacle. Ce n'étoient plus des hommes fuyant leurs ſemblables, & vivant dans les campagnes & les forêts, comme des bêtes féroces ; c'étoient des bêtes féroces & cruelles, des lions enfin qu'on apprivoiſoit & qu'on familiariſoit avec les hommes.

On amena dans une grande place quatre ou cinq de ces animaux ; & on les attacha par les picds de derriere, chacun à un gros pieu bien affermi ; ils avoient au cou une autre corde dont le maître tenoit le bout à la main. Les pieux étoient ſéparés d'environ dix à douze pas l'un de l'autre, & plantés ſur une même ligne. La corde qui tenoit attachés les pieds de derriere, laiſſoit aux lions la liberté de s'élancer à quinze ou vingt pas, du côté de pluſieurs hommes qui les agaçoient pour les irriter. Le maître les ramenoit au pieu, en tirant à lui l'autre corde qu'il avoit à la main ; & à force d'être ainſi provoqués, &, pour ainſi dire, domptés par l'inutilité de leurs efforts, ils s'apprivoiſerent inſenſiblement, & ſe laiſſerent conduire comme des moutons. Le peuple accourt en foule à ce ſpectacle qu'on s'accoutume à regarder ſans frayeur, mais qui d'abord me cauſa une ſorte de frémiſſement qui ne me mit pas à mon aiſe.

De Mongher nous allâmes, ſans ſéjourner nulle part, juſqu'à Ragimohol, ne quittant jamais les rives du Gange. Je ne ſais ſi je dois regarder comme

un bonheur, d'être arrivé dans cette derniere ville, préciſément le jour où une femme Baniane devoit ſe brûler vive ſur le corps de ſon mari. Je n'avois point encore vu cette cérémonie; & je vous avoue que, malgré l'éloignement qu'on éprouve à voir périr ſon ſemblable, je me livrai à ma curioſité, & voulus être témoin de ce ſpectacle. Le Grand-Mogol, les Vice-Rois, les gouverneurs faiſant profeſſion de la religion Mahométane, tâchent d'abolir dans les Indes, autant qu'il leur eſt poſſible, cette coutume païenne & barbare; mais c'eſt un préjugé ſi bien établi dans certaines ſectes de Banians, qu'on n'en voit encore que trop ſouvent des exemples. Plutôt que de ne pas faire ce ſacrifice, pluſieurs femmes paſſent dans un autre pays, où la religion des Gentils a plus de liberté. Si elles ne ſuivent point cette pratique cruelle, elles ſont expoſées à mille outrages; il faut qu'elles ſe coupent les cheveux, ce qui eſt la peine la plus honteuſe qu'elles puiſſent éprouver; qu'elles ſe livrent aux emplois les plus vils, & qu'elles ſoient diſtinguées par

une eſpece d'habillement rouge, conſacré à l'humiliation.

Pluſieurs attribuent l'origine de cet uſage à une loi qui, pour empêcher les femmes d'empoiſonner leurs maris, leur ordonnoit de ſe brûler ſur leurs corps. D'autres prétendent que les épouſes de Brama furent ſi ſenſibles à ſa perte, qu'elles ne voulurent pas y ſurvivre. Les Bramines déclarerent que les eſprits de ces héroïnes avoient achevé leurs épreuves. Toutes réſolurent de les terminer de même; & cette maladie gagna. Une action héroïque ſe changea ainſi en coutume; les prêtres en firent un point de religion, & en fixerent les cérémonies. Une femme jalouſe de ce bonheur, obtint, à force d'argent, du gouverneur de Ragimohol la permiſſion d'être brûlée avec le corps de ſon époux qu'elle avoit perdu depuis quelques jours. Sa famille étoit une des plus diſtinguées du pays; ſes parents firent tous leurs efforts pour l'en détourner; rien ne put la fléchir. Lorſqu'on lui dépeignoit les horreurs du genre de mort qu'elle alloit ſouffrir; pour montrer le mépris qu'elle en faiſoit, elle mit

ſon doigt dans le feu, & l'y tint pendant un temps conſidérable. Elle poſa enſuite des charbons ardents ſur ſa main, y jetta quelques grains d'encens, & en offroit la fumée aux Bramines. Elle répondit à ceux qui lui repréſenterent l'état où elle alloit laiſſer ſes enfants, que celui qui les avoit créés en prendroit ſoin.

Le lendemain, on tranſporta, de grand matin, le corps du défunt ſur le bord de la riviere. A trois pas de-là, il y avoit une petite hutte de ſix pieds en quarré, conſtruite avec du bois & de la paille; en-dedans étoit un bûcher à l'élévation d'un ſiege ordinaire. Tandis que je conſidérois cet appareil, la femme du mort, âgée de 28 ans, s'avança couverte d'un drap, ſuivie d'une foule de peuple, & précédée de la muſique du pays, compoſée de hautbois & de tymbales. Des filles & des femmes chantoient & danſoient devant la veuve, qui étoit parée de ſes plus beaux habits, & avoit les doigts, les bras & les jambes chargées de bagues, de bracelets & d'autres ornements précieux. Lorſqu'elle fut arrivée à cent pas du lieu où j'étois, elle entra dans

l'eau, avec pluſieurs autres femmes de ſes parentes & de ſes amies qui l'accompagnoient. Elles y firent quelques prieres qu'elles répéterent à cinquante pas de-là. Comme elle approchoit du corps de ſon mari, on alla le prendre & le porter ſur le bûcher, au-deſſus duquel étoit un berceau de feuillage ſec; pendant ce temps-là, elle entroit dans l'eau pour la troiſieme fois; elle y reſta un peu plus de temps que les deux premieres; & elle marcha enſuite vers la petite hutte, dont elle fit trois fois le tour. Ses parentes & ſes amies vinrent l'embraſſer, la félicitérent, en lui diſant le dernier adieu; & elle diſtribua parmi elles tous ſes joyaux. Il parut alors un jeune homme d'environ douze ans, qui s'étant jetté à ſes pieds, témoigna, par ſes ſoupirs & par ſes larmes, combien il étoit ſenſible au malheur de perdre, dans le même bûcher, les deux perſonnes qui lui avoient donné la vie, & qui lui étoient les plus cheres. Mais la mere toujours ferme, & ſans donner la plus légere marque d'émotion, entra dans la petite loge, s'aſſit, & mit le corps de ſon mari ſur ſes genoux. Alors

on

on lui préſenta un flambeau, & elle le prit pour en allumer elle-même le bûcher. Les Bramines ſe proſternerent devant elle ; elle les bénit, & ils ſe retirerent en pleurant. Elle monta deux marches, & entra dans le berceau, ſalua ſon mari, & alla s'aſſeoir à côté de ſa tête. Après l'avoir regardé fixément pendant l'eſpace d'une minute, elle mit le feu dans trois endroits différents ; mais s'étant apperçue que le vent étoit contraire, elle porta le flambeau du côté oppoſé, & reprit ſa place. Je ne puis vous rendre, Madame, l'air de dignité & la contenance ferme & aſſurée avec laquelle elle mit le feu la ſeconde fois. On boucha l'entrée de la loge avec du bois & de la paille ; après quoi, huit ou dix hommes preſque nuds, beaucoup plus hideux que nos forgerons de France, allumerent le feu de tous côtés en dehors, afin d'aider celui du dedans. Ils y jetterent de l'huile, & firent des hurlements épouvantables, ſans doute pour empêcher que cette femme ne fût entendue des aſſiſtants, en cas que la douleur lui arrachât quelques cris. Je vous avoue que ce ſpec-

tacle me cauſa une peine que je ſens ſe renouveller en moi toutes les fois que j'y penſe ; & je fus bien puni de ma curioſité.

Le peu de temps que nous reſtâmes à Ragimohol, fut employé à viſiter ſes fortifications, ſes temples, & en particulier un palais magnifique autrefois, mais aujourd'hui fort négligé. Sa forme repréſente un quarré parfait, & la longueur de chaque côté étoit d'environ cinq cents pas. On y diſtingue cinq corps de bâtiments, dont les appartements étoient vaſtes, les voûtes & les arcades d'un beau travail, peintes & dorées, ou chargées de ſculpture, toutes ſoutenues par des colonnes de bois, de pierre & de cuivre. Chaque bâtiment avoit ſon jardin, orné de fontaines de marbre, d'où l'eau ſe répandoit par pluſieurs jets, & ſe croiſoit agréablement. C'eſt dans cette ville qu'on rafine l'argent de Bengale, & qu'on frappe les roupies.

Mon deſſein étoit de quitter ma caravane militaire à Ragimohol, & de prendre ſur ma droite, du côté du midi, le chemin qui conduit à la mine de Soulmelpour, qui paſſe pour la plus ancienne

de toutes les mines de diamants. Mais on m'en diſſuada, ſur ce que la route eſt très-dangereuſe, & qu'elle n'offre que des bois remplis de voleurs, qui, ſachant que les étrangers ne vont pas à la mine ſans argent, les attendent pour les égorger. D'ailleurs, devant aller à Golconde, on me fit obſerver que les mines plus fécondes de cette contrée ne me laiſſeroient rien à deſirer à cet égard. Je changeai donc de réſolution, & ne quittai ni ma troupe ni le Gange, juſqu'à Bengale, ſituée ſur les bords de ce fleuve.

Cette ville eſt très-connue par le nom qu'elle donne au plus grand golfe de l'Aſie, qui ſépare les deux preſqu'iſles des Indes. Le Gange ſe partage en pluſieurs bras ſur ſon territoire, & ſe jette dans le golfe par quatre embouchures. La province de Bengale eſt, ſans contredit, une des plus riches contrées de l'Inde; & avant ſa réunion à l'empire Mogol, elle formoit un royaume conſidérable. Le climat en eſt doux & tempéré; il y tombe des pluies abondantes qui fertiliſent le pays, & l'inondent de telle ſorte, que les habitants ſont obligés de ſe faire

porter dans des bateaux, lorſqu'ils veulent ſortir de leurs maiſons. La ſoie, le coton, le riz, le ſucre, le poivre & l'opium, ſont les principales productions de la province. On y fabrique des toiles ſi fines, qu'une piece de vingt-ſept aunes peut tenir dans une main fermée, & paſſer dans un anneau. Ces Indiens excellent dans l'art de broder & de peindre ces mêmes étoffes. Ils ont le ſecret d'imprimer l'or & les couleurs ſur le verre. Ils préparent fort bien le cinnabre & le mercure, & analyſent parfaitement toutes ſortes de métaux. Outre la chaux ordinaire dont ils ſe ſervent pour bâtir, ils compoſent, avec des coquillages calcinés, une drogue particuliere, qu'ils emploient pour blanchir les murailles. Les plus beaux joncs que l'on apporte en Europe, viennent de cette contrée; il y croît une eſpece de petites cannes beaucoup plus déliées que l'oſier, dont les habitants font des vaſes qu'ils enduiſent de lacque en dedans, & qui contiennent toutes ſortes de liqueurs auſſi ſûrement que l'argent ou le verre.

Les marchés de Bengale ne le cedent à aucun de ceux de l'Inde, & l'empor-

tent même ſur la plupart, par l'affluence de toutes les nations qui y abordent. On ne voit point ailleurs de ſi riches magaſins. Les iſles & les villes du continent y apportent également ce qu'elles ont de plus précieux. Des lacques en table, en bois, ou ſans bois, de la myrrhe, toutes ſortes de parfums, du muſc, de l'ambre gris de comorin, du borax, de l'amphion, &c. &c. C'eſt-là que viennent les belles mouſſelines de l'Inde, les riches tapis, les couvertures brodées, & les bazins ſur leſquels on fait ces admirables broderies à chaînette, avec des ſoies rondes, dont la fineſſe, les deſſeins & la vivacité dans les couleurs ne s'imitent que très-imparfaitement en Europe. On en fait des tapiſſeries, des carreaux, des veſtes, des bonnets, des corſets de femmes, des fichus, &c. ſuivant les modeles que les Européens fourniſſent aux Banians, directeurs de ces ſortes de manufactures. On trouve encore à Bengale une eſpece ſinguliere de toile, dont on fait des tapis & des couvertures, & qui n'eſt ni de ſoie, ni de fil, ni de laine, ni de poil, ni de coton. On la nomme ſimplement *herbe*. La matiere

qui la compoſe, croît ſur une plante qui pouſſe d'abord une tige aſſez haute, de la groſſeur du doigt, enſuite des feuilles, & au-deſſus un gros bouton en forme de houppe, que filent les femmes du pays. On prendroit cette toile pour de la ſoie ; mais elle eſt ſujette à ſe couper dans les plis.

Ceux qui font le plus grand négoce dans l'intérieur de cette province, ſont les Banians ; c'eſt par leurs mains que paſſent les plus grandes affaires des Européens. Le directeur Hollandois à Bengale, eſt logé & traité comme un roi, & tire de ſon commerce, pour ſa compagnie & pour lui, des richeſſes ineſtimables. On y envoie chaque année, de Batavia ſeulement, plus de quinze vaiſſeaux avec charge entiere ; & rarement manquent-ils de revenir en même nombre. Dès qu'ils ont mouillé devant la loge hollandoiſe, le fiſcal, accompagné de quelques députés, s'y tranſporte pour en faire la viſite. Pour empêcher le commerce clandeſtin, on défend, par une proclamation publique, aux officiers & aux matelots de porter à terre, ou de faire venir à bord aucune ſorte de paquets, de caiſſes,

de ballots, appartenants à des particuliers, ſous peine de confiſcation des marchandiſes, & d'autres châtiments proportionnés. Mais à peine le fiſcal a-t-il le dos tourné, que le capitaine du vaiſſeau, le pilote, l'écrivain, le premier marchand, & tous les autres employés, envoient leurs effets dans des maiſons qu'ils ont louées, & négocient tout le jour avec les gens du pays. Quelques roupies diſtribuées aux officiers du port, & peut-être même un intérêt conſidérable accordé au fiſcal, ont la vertu de leur fermer les yeux ſur ce commerce prohibé. Il arrive même quelquefois, à ce qu'on m'a dit, qu'avant que de proclamer la défenſe, le fiſcal s'enferme dans la chambre de pouppe avec les principaux officiers du navire; & après avoir bu enſemble à l'heureux ſuccès du négoce clandeſtin, on délibere ſur les moyens de faire tranſporter hors du vaiſſeau les effets des particuliers. Vous jugerez du profit de ce commerce défendu, par les ſeuls retours de l'opium, qui ne s'achete à Bengale que ſoixante & dix ou ſoixante & quinze roupies,

& qui en vaut deux cents vingt ou vingt-cinq à Batavia.

Les Hollandois ont ſept ou huit comptoirs dans la ſeule province de Bengale, dont le plus conſidérable eſt celui d'Ougli. La compagnie Françoiſe y tient auſſi ſon comptoir particulier, & en tire diverſes ſortes de mouſſelines. C'eſt de Daca, dans la même contrée, que ſortent ces belles broderies en or ou argent & en ſoie, que l'on voit en France. Chandernagor, Chincora aux environs d'Ougli, ſont encore célebres pour le commerce; & la plupart des nations de l'Europe y ont des établiſſements, ainſi qu'à Chatigara, à Mongher, à Philipatan, autres villes négociantes de la province de Bengale.

J'ai trouvé les habitants de ce pays-ci fort officieux pour les étrangers; il eſt vrai qu'ils font payer très-cher les ſervices qu'ils leur rendent. Le vol, qu'ils exercent avec beaucoup d'habileté, augmente encore leurs profits. Une choſe qui m'a ſurpris, c'eſt la rigueur avec laquelle ils puniſſent l'adultere, jointe au peu de jalouſie qui

regne parmi eux. Ils ne s'offenſent point des libertés que les étrangers prennent en leur préſence avec leurs femmes ; & cependant ſi elles ſont convaincues d'infidélité, on leur coupe le nez, de même qu'à celui avec qui elles ont commis le crime.

Les perſonnes riches ont quantité d'eſclaves, qu'ils peuvent vendre ſans les avoir achetés, parce que ce ſont ordinairement des pauvres, qui leur donnent un droit abſolu ſur leur perſonne & ſur leur vie en entrant à leur ſervice. Il eſt vrai que, depuis que ce royaume eſt devenu une province du Mogol, les gouverneurs, qui ſont tous de la religion Mahométane, s'oppoſent à cette odieuſe tyrannie, & ne ſouffrent pas non plus que ces eſclaves vendent leurs femmes & leurs enfants, comme l'uſage établi le leur permettoit : d'autres les louent à trente ſols par mois ; pour cette ſomme modique, un étranger prend une Indienne, qui lui ſert de femme & de ſervante, & qui s'eſtime heureuſe de lui donner des enfants. On dit qu'elles les mettent au monde avec ſi peu de peine, qu'un quart-d'heure après l'accouchement,

elles reprennent leurs fonctions domeſtiques & conjugales.

On m'a parlé, à Bengale, du fameux temple de Jarganat, dans la province d'Orixa. On y adore quatre idoles, dont la premiere repréſente le dieu *Réſora*, & les trois autres ſa femme, ſon frere & ſa ſœur : la ſtatue de Réſora eſt toute d'or & de pierreries ; celle de ſa femme eſt d'or ſans ornements ; les deux dernieres de bois de ſandal. On m'a aſſuré que ce temple a des rentes pour nourrir plus de vingt mille perſonnes. La province d'Orixa, qui confine à celle de Bengale, a ſouvent été un ſujet de guerre entre le Grand-Mogol & le roi de Golconde. Le premier en eſt aujourd'hui ſouverain, quoiqu'il la laiſſe ſous le gouvernement d'un Raja. On y fait un grand commerce de diamants & de pierreries.

Le ſandal, dont je viens de vous parler, eſt un arbre qui reſſemble beaucoup au pin. Il a la tige droite & unie ; mais il n'eſt pas fort épais. Le bois en eſt dur, peſant & rougeâtre, ſur-tout vers le cœur. Il porte un fruit aſſez ſemblable aux ceriſes, mais qui devient noir, & n'a point de goût. Ce bois eſt

eſtimé dans les Indes : on le broie, ou on le pile avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, & l'on s'en frotte le corps. Il y a des pays où l'on en fait un onguent avec de l'huile de palmier, qu'on dit être excellente dans la petite vérole. Les Portugais le temperent avec le vinaigre, & s'en ſervent en friction, au lieu de mercure, pour la guériſon des maladies vénériennes. Ils l'emploient auſſi contre le mal de dents, en le jettant ſur des charbons, dont ils reçoivent la fumée. La moëlle & les parties intérieures de l'arbre ſont les ſeules eſtimées pour la compoſition des remedes. On diſtingue trois ſortes de bois de ſandal, le rouge, le jaune & le blanc : les deux derniers ſont les plus recherchés. On en fait une poudre d'odeur : on les brûle auſſi en petits morceaux, dans les appartements, comme un parfum ſalutaire. Les Indiens eſtiment peu le ſandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu ; mais on le tranſporte dans les autres pays, où il ſert aux uſages de la médecine.

C'eſt quelque choſe de prodigieux que la quantité d'arbres, de plantes, de fleurs & de fruits de toutes eſpeces,

qui ſe trouvent dans les états du Grand-Mogol. Le cotonnier, que ſon utilité doit placer dans le premier rang, croît de la grandeur du roſier, & ſe plaît dans les lieux élevés, qui le mettent à couvert des inondations. Son écorce eſt mince, ſerrée, & d'une couleur griſâtre. Ses branches ſont droites & couvertes de feuilles douces, laineuſes, & diviſées en cinq parties, comme celles de la vigne, mais beaucoup plus petites, & ſes fleurs ſortent comme les boutons de roſe. Ce n'eſt qu'après leur chûte, que ces boutons groſſiſſent, & que, par un nouvel épanouiſſement, ils produiſent le coton. Suivant la qualité du terroir & la bonté de l'arbre, ils mûriſſent dans l'eſpace de quatre ou cinq mois: alors ils s'enflent davantage, & crevent avec un petit fruit. Tout ce qu'ils contiennent ſeroit perdu, ſi l'on n'y veilloit ſoigneuſement dans le temps de leur maturité. Le fruit du cotonnier eſt une eſpèce de graine de la groſſeur d'un pois, mais d'une ſurface inégale. Chaque bouton renferme cinq ou ſix grains, qui, étant mis en terre, produiſent de nouveaux arbres, capables de porter leur fruit

dans l'eſpace d'un an ou de quinze mois. Pour ſéparer le coton de ſa graine, les uns emploient des machines deſtinées à cet uſage ; d'autres ſe ſervent uniquement de leurs mains. Ce ſoin regarde principalement les femmes & les enfants. Le coton que l'on tranſporte tout filé en Europe, n'eſt pas de la plus belle qualité : on n'y voit guere que les eſpeces qui ſervent à faire des mêches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de ſoie. Les cotons les plus fins ne ſont d'aucun uſage dans nos climats.

C'eſt encore dans le Mogol que ſe font les plus belles ſoieries. Il ſemble que l'induſtrie & l'ardeur du travail ſoient le partage des ſujets de ce vaſte empire. Le ſeul village de Kaſambazar, dans le Bengale, fournit tous les ans juſqu'à vingt-deux mille balles de ſoie, peſant chacune un quintal. Cette ſoie eſt jaunâtre ; mais les habitants ont l'art de la blanchir avec une leſſive, & de la rendre ſemblable à celle de la Paleſtine, la ſeule, dit-on, qui ſoit blanche naturellement.

Il y a à Bengale, ainſi que dans plu-

ſieurs provinces du Mogol, une ſorte de ſectaires dont je ne vous ai point encore parlé. On les appelle *Theers*; & ils ne ſont ni païens, ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans, ni pythagoriciens. On ne leur connoît aucune religion; ils forment entr'eux une ſociété qui paſſe pour une race proſcrite & abominable. Leur emploi, dans tous les lieux où ils ſont établis, eſt de nettoyer les puits, les cloaques, les égouts, les latrines; d'écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair; de conduire les criminels au ſupplice, & quelquefois ils ſont chargés de l'exécution. Un Indien qui les auroit touchés, ſe croiroit obligé de ſe purifier depuis les pieds juſqu'à la tête. On ne ſouffre point qu'ils demeurent au centre des villes. Ils ſont relégués à l'extrêmité des fauxbourgs, & éloignés du commerce des autres hommes.

Les habitants de Bengale, & ceux des pays ſitués ſur les bords du Gange, ont tant de confiance dans les eaux de ce fleuve, qu'ils s'y baignent en famille cinq à ſix fois le jour, perſuadés qu'elles ont la vertu de purifier le corps & l'ame; & la plupart or-

donnent que leurs corps y ſoient jetés après leur mort.

A Bengale, les pluies ſont plus abondantes & plus continuelles que dans la plupart des autres provinces de l'empire. Il regne en général, dans le Mogol, un vent du nord qui ſouffle pendant ſix mois, & celui du midi ſuccede avec la même conſtance. Les mois les plus chauds de l'année ſont ceux d'avril, de mai & de juin, pendant leſquels la chaleur ſeroit inſupportable, ſi les vents qui s'élevent réguliérement, ne rafraîchiſſoient l'air; mais ils ſont d'ailleurs fort incommodes, par la quantité de pouſſiere qui obſcurcit le ſoleil. Les pluies commencent & finiſſent avec des tempêtes & des orages effroyables; mais le tonnerre tombe rarement. Si-tôt que le temps des pluies eſt paſſé, l'air devient ſi clair, le ciel ſi ſerein, que pendant les trois quarts de l'année, il ne paroît pas le plus petit nuage. A la fin de cette belle & longue ſaiſon, la terre deſſéchée s'entr'ouvre de toutes parts, & reſſemble à un déſert ſtérile. Mais à peine a-t-il plu cinq ou ſix jours, qu'elle ſe couvre de verdure, & reprend ſa

premiere beauté. On ſeme le bled au mois de mai ou de juin, & la récolte ſe fait en novembre ou en décembre, les deux mois les plus tempérés de l'année. La terre fournit à tous les beſoins de la nature, excepté dans les provinces du nord, où elle ne répond pas également aux ſoins des cultivateurs.

Je crois avoir parlé de tout ce qui compoſe aujourd'hui le vaſte empire du Mogol. Dans le grand nombre de ſes provinces, il en eſt quelques-unes qui ne dépendent pas abſolument de l'empereur, mais dont les habitants forment de petits états particuliers, & vivent ſous des princes nommés *Rajas*, ou dans une eſpece de gouvernement républicain. Les uns & les autres ſont ſimples vaſſaux, ou tributaires du Mogol. Depuis Porus, on y a vu un grand nombre de rois régner en paix & avec gloire ſur le trône de leurs peres, quoiqu'ils dépendiſſent eux-mêmes, pour quelque choſe, d'un monarque ſupérieur, qui étoit plutôt leur protecteur que leur maître. Mais après l'invaſion des princes Tartares, le Mogol a tout envahi; & plus on étoit élevé

dans ſon empire, plus on excitoit ſon avarice, ſa jalouſie & ſa haine.

On ne reconnoît plus ici ces beaux pays que les Grecs aſſujettirent en combattant ſous les enſeignes d'Alexandre : tout a changé de face dans ces contrées ; le culte, le gouvernement, & juſqu'aux noms des villes & des rivieres qui les arroſent. Je demandois où étoit le royaume des Porus, des Taxiles, & l'on me nommoit les pays de Camboul, de Boucker, de Tara, de Soret, & d'autres noms auſſi barbares. On a ſubſtitué Chantrou à Hydaſpe, Ravi à Acaſine, Chaul à Hyphaſe, &c. Alexandre n'ayant pas porté ſes conquêtes au-delà de cette derniere riviere, les Grecs, & après eux les Romains, n'avoient qu'une idée très-confuſe de ce que nous appellons aujourd'hui l'*empire du Mogol*. Depuis près de deux ſiecles, les Portugais, les Eſpagnols, les Hollandois, les Anglois, les François, y ont beaucoup voyagé. Chacune de ces nations y a fait des découvertes particulieres ; préſentement ce pays eſt fort connu des Européens, & très-fréquenté par ceux que l'intérêt ou la curioſité mettent au-deſſus

de l'ennui, des fatigues & des périls d'un long voyage. Ses richeſſes y attirent nos négociants : les ſavants recherchent ſes productions, pour y étudier les ſingularités de la nature, plus variée & plus féconde que dans nos climats. Ses richeſſes ornent les palais des rois, & décorent leur diadême.

Je ſuis, &c.

A Bengale, ce 15 décembre 1740.

LETTRE XXXV.

GOLCONDE.

LA facilité des embarquements dans le golfe de Bengale, pour le royaume de Golconde, m'a déterminé à entreprendre ce voyage. Il y avoit quelque temps que le pere Sylveïra m'avoit quitté, pour ſe rendre dans le lieu de ſa deſtination. Je partis ſur un navire François, dont le capitaine, chargé d'une commiſſion importante pour le ſervice de notre compagnie des Indes, eut pour moi tous les égards que je devois attendre d'un compatriote. Il étoit d'ailleurs très-inſtruit des révolutions arrivées dans la péninſule de l'Inde; & durant notre navigation, depuis Bengale juſqu'à Maſulipatan, il m'apprit en particulier celle qui, au commencement du ſiecle paſſé, a ſoumis le royaume de Golconde à des princes Arabes. Cet état s'eſt formé du démembrement de l'empire de Décan, qui comprenoit la plus grande partie de la preſqu'iſle.

Le dernier empereur étant mort ſans enfants, quatre ſeigneurs du pays, qui avoient chacun le commandement d'une armée, partagerent entr'eux ſon royaume, à l'imitation des ſucceſſeurs d'Alexandre. L'un s'empara des terres qui forment aujourd'hui le gouvernement de Golconde; les trois autres ſe firent chacun un royaume des pays voiſins. Ces trois états furent détruits en moins d'un ſiecle, par la puiſſance des Mogols: le roi de Golconde ne s'eſt maintenu qu'en ſe ſoumettant à leur payer un tribut. Ses deſcendants ont régné pèndant l'eſpace d'un ſiecle. Le dernier de cette race, qui ſe nommoit *Abdoul*, n'ayant point eu d'enfants mâles, maria une de ſes filles à un jeune ſeigneur Arabe, nommé *Abdala*. Pour vous faire connoître ſon hiſtoire en peu de mots, me dit le capitaine du vaiſſeau, liſez, dans le livre que je vous préſente, l'endroit qui regarde ce jeune prince; cette lecture diſſipera l'ennui de la navigation. Il me remit en effet un volume broché qu'il avoit apporté de France, & où j'ai tranſcrit ce que vous allez lire.

„ Un Arabe d'illuſtre extraction, ne

„ jouiſſant pas dans ſon pays d'une for-
„ tune égale à ſa naiſſance, étoit venu
„ chercher de l'emploi à la cour de
„ Golconde. Abdoul, lui reconnoiſſant
„ du mérite, l'avoit élevé par degrés
„ aux premieres dignités de l'état. Mais
„ quoique ſatisfait de ſes ſervices, il
„ avoit uſé, après ſa mort, du droit
„ qui rend les rois de Golconde héri-
„ tiers de toute la nobleſſe du royau-
„ me. S'étant ſaiſi de tous les biens de
„ ſon favori, il réduiſit ſon fils Abdala
„ à une penſion modique, & l'oublia.
„ Le roi avoit deſſein de marier ſa fille
„ à un ſeigneur qui s'étoit rendu odieux
„ à ſes miniſtres: ceux-ci, voulant tra-
„ verſer ce mariage, rendirent ſa fidé-
„ lité ſuſpecte, & conſeillerent au mo-
„ narque de jeter les yeux ſur Abdala,
„ dont ils vanterent les bonnes qualités
„ & les agréments. Abdoul conſentit à
„ le voir, & le fit venir dans un lieu
„ où il pût le conſidérer à ſon aiſe, ſans
„ être connu. Il parut d'abord peu ſatis-
„ fait de ſa figure, & témoigna qu'il
„ vouloit choiſir un gendre d'une phy-
„ ſionomie plus avantageuſe. Les mi-
„ niſtres répondirent, qu'à la vérité ſes
„ malheurs l'avoient un peu défiguré;

„ qu'il n'étoit pas étonnant que ſon vi-
„ ſage ſe reſſentît du mauvais état de ſa
„ fortune ; mais qu'en lui donnant de
„ quoi vivre d'une maniere convenable
„ à ſa naiſſance, il reprendroit bientôt
„ tous ſes premiers agréments. Abdoul
„ entra dans ces raiſons, & conſentit
„ à une ſeconde épreuve. Les banquiers
„ de la cour eurent ordre d'aller trouver
„ ſecretement le jeune Arabe, & de
„ lui offrir de groſſes ſommes, ſans lui
„ faire connoître d'où venoient ces li-
„ béralités. Abdala les refuſa d'abord,
„ dans la juſte crainte de ne pouvoir
„ les rendre, & de retomber dans une
„ ſituation plus fâcheuſe qu'auparavant.
„ Ils renouvellerent leurs inſtances, &
„ lui firent enfin accepter trois mille
„ pagodes, qu'il employa pour ſe pro-
„ curer une belle maiſon, des domeſti-
„ ques, des chevaux & d'autres com-
„ modités. L'opulence dont il jouiſſoit,
„ produiſit un changement ſenſible ſur
„ ſon viſage. On le fit voir une ſeconde
„ fois au monarque, qui fut charmé
„ de ſa bonne mine, & qui réſolut de
„ le choiſir pour ſon gendre. Un jour
„ qu'Abdala étoit à ſe réjouir avec
„ ſes amis, on vint l'avertir qu'il y avoit

„ à ſa porte quelques grands officiers
„ de la cour, avec une garde à cheval.
„ Cette nouvelle le troubla : il congé-
„ dia ſes amis & les danſeuſes, qu'il
„ fit ſortir par une porte ſecrete, &
„ il alla au-devant des Omras. Il leur
„ dit d'une voix tremblante qu'il n'é-
„ toit coupable d'aucune offenſe envers
„ l'empereur, & que, ſi ſon crime étoit
„ de vivre avec une magnificence ſupé-
„ rieure à ſa fortune, il étoit prêt à ren-
„ dre compte des reſſources ſecretes &
„ innocentes qu'il avoit trouvées. Les
„ Omras, ſans lui dire une ſeule pa-
„ role, le revêtirent d'une robe fort
„ riche, & lui firent de profondes in-
„ clinations. Enſuite l'un d'eux rom-
„ pant le ſilence, l'aſſura qu'il n'avoit
„ que des choſes agréables à appren-
„ dre, & qu'il alloit obtenir le plus
„ grand honneur auquel un ſujet pût
„ aſpirer. On le fit monter ſur un che-
„ val ſuperbement équipé ; & on le
„ mena au palais, où le roi lui fit épou-
„ ſer ſur le champ la princeſſe. Dans
„ la ſuite, Abdoul le déclara ſon ſuc-
„ ceſſeur „.

C'eſt ainſi que le trône de Golconde a paſſé dans une famille Arabe. Le fameux Aurenzeb s'en eſt

emparé, ainſi que des royaumes de Viſapour & de Carnate, & en a fait autant de gouvernements qu'il a donnés à différents ſeigneurs de ſa cour. Trente ans après la mort de ce prince, c'eſt-à-dire en 1737, Nizam-el-Moulouck, grand chancelier de l'empire Mogol, devint, par ſon mariage avec la fille de l'empereur, ſouba ou vice-roi de Decan, qui comprend ces trois royaumes, & la plus grande partie de la preſqu'iſle d'en-deçà du Gange. Depuis la terrible incurſion des Perſes, ſous Thamas Kouli-Kan, les ſoubas ſe ſont maintenus dans leur vice-royauté contre la volonté du trône; ils ont fait des nababs de leur autorité privée, titre preſque ſynonyme à celui de ſouba; d'autres nababs ſont demeurés en poſſeſſion de leur vice-royauté, malgré la cour de Delli & le ſouba. Les uns & les autres ont nommé leurs ſucceſſeurs, qui, ſouvent après eux, ont gouverné avec auſſi peu d'oppoſition que s'ils avoient été les héritiers préſomptifs du ſouverain.

Nous allâmes débarquer à Maſulipatan, autrefois la principale ville maritime du royaume de Golconde. Elle

eſt

eſt tombée depuis ſous la puiſſance du Grand-Mogol ; mais la commodité de ſon port y ayant attiré des marchands de toutes les parties de l'Europe, elle appartient moins à ce monarque, qu'aux François, aux Hollandois, & à d'autres nations Européennes, qui y donnent la loi aux habitants du pays. Ils en tirent des toiles peintes, qui ſont les plus eſtimées de toutes celles qui ſe fabriquent aux indes. Quelque grand que ſoit ſon commerce, c'eſt une ville médiocre, mal bâtie, mais très-peuplée. Heureuſement que nous n'y arrivâmes pas au mois de mai ; car les chaleurs y ſont alors ſi exceſſives, que vous ne croirez jamais ce qu'on en raconte. On prétend que tous les ans, dans cette ſaiſon, un vend d'oueſt, qui ſouffle pendant ſept ou huit jours, y échauffe plus l'air, que le ſoleil le plus ardent, ſans qu'on puiſſe ſuer néanmoins juſqu'à la nuit ; mais alors tout le monde eſt pris d'une tranſpiration abondante. Pendant le jour perſonne ne quitte ſa maiſon : on riſqueroit d'être ſuffoqué. Enfin, ſi ce qu'on nous a dit eſt vrai, on eſt comme environné de feux de toutes parts ; & l'on ne reſpire qu'un

air enflammé. Les chambres les mieux fermées ne garantiſſent ni les planchers, ni les meubles tellement échauffés par la chaleur, qu'on eſt obligé de les arroſer continuellement, dans la crainte qu'ils ne s'allument : ceux qui ont l'imprudence de voyager dans cette ſaiſon, ſont quelquefois étouffés dans leurs palanquins. Il eſt vrai que ces chaleurs violentes ne durent que depuis neuf heures du matin juſqu'à quatre heures après midi ; elles ſont enſuite tempérées par un vent frais qui s'éleve régulierement. Les grandes pluies, qui leur ſuccédent, rafraîchiſſent le temps, & cauſent des inondations qui, comme celles du Nil, fertiliſent les terres. On y ſeme du riz & d'autres grains, dont on fait deux & quelquefois trois récoltes toutes les années. Cette abondance, & la ſuperſtition des Indiens, qui les empêche de ſe nourrir de la chair des animaux, mettent les vivres au prix le plus modique. Un mouton ſe vend dix à douze ſols dans la ville, & tout le reſte à proportion : à la campagne les choſes ſe donnent encore à meilleur marché.

En général, on vante beaucoup la fertilité du royaume de Golconde. Il eſt coupé d'un grand nombre de lacs & d'étangs, dont quelques-uns ont été pratiqués par les Indiens. On en voit pluſieurs dans les lieux élevés, où l'on a conſtruit des chauſſées du côté de la plaine pour retenir l'eau. Des écluſes, qui s'ouvrent dans les temps de ſéchereſſe, arroſent & fertiliſent les campagnes. Les arbres y ſont toujours verds, & produiſent des fruits dans tous les mois de l'année.

Le grand nombre de François qui ſont à Maſulipatan, & qu'il m'a fallu voir, m'a occupé pendant quelque temps; mais dès que je me ſuis trouvé libre, j'ai voulu connoître tout ce que le pays offre de remarquable. Je commençai par la capitale, que les Européens appellent *Golconde*, & dont le véritable nom eſt *Bag-Nagar*. Cette ville n'étoit d'abord qu'un jardin de plaiſance, ſitué ſur une montagne, où le premier roi de Golconde fit bâtir une fortereſſe. Ce monarque y jetta enſuite les fondements d'une ville, à laquelle il donna le nom d'une de ſes femmes qu'il aimoit paſſionnément. Elle s'ap-

pelloit *Nagar* ; & *bag* veut dire jardin ; de ſorte que ces deux mots réunis ſignifient *jardins de Nagar*. Une grande riviere baigne ſes murs, & ſe jette enſuite dans le golfe de Bengale près de Maſulipatan. On la paſſe à Bag-Nagar, ſur un pont de pierre, qui ne le cede ni aux plus grands, ni aux plus beaux de l'Europe. Cette capitale eſt bien bâtie, & peut être comparée, pour l'étendue, aux villes de France du ſecond ordre. On y voit de belles & grandes rues, mais qui, étant mal pavées, ſont toujours remplies de pouſſiere. Elle eſt précédée d'un fauxbourg qui m'a paru avoir au moins trois quarts de lieue de longueur, & dont les habitants ſont tous ou marchands, ou courtiers, ou artiſans. Aucun d'eux ne demeure dans la ville : ils ont la liberté d'y venir pendant le jour pour les affaires de leur commerce ; mais ils ſe retirent au coucher du ſoleil. La ville n'eſt guere peuplée que de perſonnes de qualité, d'officiers de la maiſon du roi, de gens de guerre, de gens de juſtice, &c. Il y a dans le fauxbourg dont je viens de parler, pluſieurs temples ou moſquées conſidérables, qui

ſervent de caravanſerais aux voyageurs.

On voit, à deux lieues de Bag-Nagar, une fortereſſe appellée *Golconde*; nom que les Européens ont donné à la capitale & à tout le royaume. C'eſt-là que le vice-roi fait ſa réſidence ordinaire; & rien n'égale la magnificence de ſon palais: ce lieu pourroit paſſer pour une grande ville, car on lui donne juſqu'à deux lieues de circuit. Le ſouba n'occupe pas ſeul cette vaſte étendue de terrein; les grands de ſa cour y ont des hôtels; les prêtres, des moſquées; les étrangers, des caravanſerais; les anciens rois, leurs tombeaux; & tous ceux qui ſont attachés au palais, leurs maiſons & leurs logements. On y arrive, du côté de Bag-Nagar, par une grande rue qui aboutit à la place où eſt la maiſon du vice-roi. Tout ce qui eſt en fer ailleurs, eſt d'or, ou doré, dans ce magnifique château, dont la richeſſe ſurpaſſe celle des plus ſuperbes palais de l'orient. On y voit, ſur des terraſſes qui ſervent de toîts aux appartements, des jardins plantés de grands arbres, & ſuſpendus comme on nous

peint ceux de Sémiramis. Au milieu de la façade de l'édifice, eſt un balcon, où le ſouba donne ſes audiences, rend la juſtice, & paſſe ſes troupes en revue. Ceux que la curioſité ou l'intérêt y attirent, ſe placent en face du balcon, mais à quelque diſtance des murs du palais. Trois rangs de pieux plantés en terre, & au bout deſquels on attache des cordes qui ſe croiſent, forment une barriere que perſonne n'oſe franchir ſans ordre. Elle tient toute la largeur de la place, avec une ouverture au milieu, vis-à-vis du balcon. Deux hommes, tenant chacun par un bout une corde tendue devant le paſſage, la baiſſent pour laiſſer entrer ceux qui ſont appellés à l'audience. Un ſecrétaire, placé ſous le balcon, reçoit les requêtes; & lorſqu'il en a un certain nombre, il les met dans un ſac attaché à une ficelle qui deſcend du balcon. Un eunuque, qui eſt à côté du vice-roi, tire le ſac avec cette ficelle, & lui préſente les requêtes.

On me montra, dans un autre endroit de la ville, un temple commencé depuis plus d'un ſiecle, & qui proba-

blement ne ſera jamais achevé. Il n'a de remarquable que l'étendue immenſe de ſon plan, & la grandeur étonnante des pierres qu'on employoit pour le conſtruire. Celle qui devoit faire la niche pour la priere, eſt une roche entiere d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'il a fallu les forces réunies de plus de ſix cents hommes & de quatorze cents bœufs, pour la tirer de ſa carriere & la traîner juſqu'à l'édifice. Si ce grand bâtiment a lieu, ce ſera le monument le plus merveilleux de toute l'Aſie.

D'un autre côté de la ville, nous apperçûmes de grands étangs, avec des barques fort ornées, pour les promenades que le ſouba fait ſur l'eau. Des ſeigneurs y ont leurs maiſons de campagne, qui forment un aſpect agréable. A trois lieues de la capitale, on voit une moſquée où ſont quelques tombeaux des rois de Golconde. On y diſtribue, chaque jour, du pain ou du riz à tous les pauvres qui s'y préſentent.

Toutes les terres de ce royaume ſont diviſées en divers gouvernements. Les gouverneurs les afferment

de la cour, & les donnent eux-mêmes à bail à des ſous-fermiers. Ceux-ci en compoſent d'autres petites ſous-fermes; & ces ſubdiviſions deſcendent ainſi juſqu'au petit peuple. Si un gouverneur, un fermier, un ſous-fermier manquent au paiement, ils ſont condamnés à la baſtonnade; & la famille eſt caution de la dette. Un gouverneur de Maſulipatan, s'étant trouvé inſolvable, expira ſous les coups de canne. Les baux ſe renouvellent tous les ans au mois de Juillet; & comme ces gouvernements ſont mis à l'enchere, & ſe donnent au plus offrant, il n'y a point d'exactions & de violences qu'on n'exerce, pendant le bail, pour augmenter les profits.

Les Indiens de la ſecte de Pythagore forment la partie la plus nombreuſe des habitants du royaume de Golconde; mais les grandes charges de la cour, les emplois civils & militaires ſont poſſédés par les mahométans, qui ſuivent la religion du prince. Les uns deſcendent des Arabes qui ont fait la conquête de l'Inde, ou de ceux que les rois de Golconde y ont attirés; les autres remontent aux anciens

Mogols qui ont fondé l'empire de Delli.

Les Indiens ſont partagés en une infinité de caſtes, ou tribus, qui ſervent à régler les rangs & les prérogatives. La premiere eſt celle des Bramines. Ce ſont, comme dans le Mogol, les prêtres & les lettrés du pays : on a de leur ſcience & de leur ſainteté la plus haute idée. Ils ſe vantent d'avoir eu deux rois dans leur tribu, l'un à Calicut, l'autre à la Cochinchine. Une autre ſorte de prêtres, d'un ordre inférieur, appellés *Framgams*, forment la ſeconde claſſe, & ſont recommandables par leur auſtérité. Ils ne vivent que de lait & de légumes, & mourroient plutôt que de manger de la viande. La troiſieme tribu eſt celle des marchands en gros, des banquiers & des changeurs. Ces derniers ſont ſi habiles, qu'à la ſeule inſpection d'une piece d'or, ils prétendent en connoître la juſte valeur. La quatrieme caſte eſt celle des ſoldats & des laboureurs ; & la cinquieme, celle des femmes proſtituées. Cette profeſſion, que nous regardons, avec raiſon, comme très-infame, s'exerce ſans honte dans un

pays où on éleve les femmes pour le ſeul plaiſir de notre ſexe. Les unes n'accordent leurs faveurs qu'aux hommes d'une tribu plus élevée. Les autres ne les refuſent à perſonne. Les plus laides ſe marient dans leur caſte, eſpérant d'avoir des filles aſſez jolies pour réparer leur diſgrace. On leur fait apprendre le chant, la danſe & tout ce qui peut leur rendre le corps ſouple & agile : j'en ai vu qui levoient une de leurs jambes ſur la tête, auſſi droite qu'un autre leveroit le bras, quoiqu'elles fuſſent debout, & ne ſe ſoutinſſent que ſur l'autre jambe. Les femmes de cette tribu ne ſont ſujettes à aucun impôt public : on les oblige ſeulement à ſe préſenter tous les vendredis, en certain nombre, dans la place du palais, pour y danſer devant le vice-roi, lorſqu'il eſt ſur ſon balcon; s'il ne s'y trouve pas, un eunuque les avertit de la main qu'elles peuvent ſe retirer. Le ſoir elles ſe tiennent devant leurs maiſons; & quand la nuit commence, elles allument une lampe ou une chandelle, qui eſt le ſignal d'invitation : alors on ouvre toutes les boutiques, où l'on vend du tari que

ſon va boire avec elles, & dont il ſe fait une prodigieuſe conſommation. L'impôt que le prince met ſur cette liqueur, produit un revenu conſidérable; & c'eſt dans cette vue qu'il ſouffre, dans ſes états, un ſi grand nombre de femmes publiques. On en compte plus de vingt mille dans les ſeules villes de Bag-Nagar, de Golconde, & leurs fauxbourgs.

Voici un fait qui vous prouvera juſqu'où va la ſoupleſſe de ces créatures. Je le tiens d'un François qui m'a dit en avoir été lui-même témoin. Un des rois prédéceſſeurs du ſouba voulant aller à Maſulipatan, neuf d'entre elles lui compoſerent une voiture de leurs propres corps. Elles repréſenterent la figure d'un éléphant; quatre faiſoient les quatre pattes; quatre autres formoient le corps de l'animal; & une, la trompe. Le roi, monté ſur ce groupe indécent & groteſque, fit, comme ſur une eſpece de trône, ſon entrée dans la ville.

Outre les cinq tribus dont je viens de faire mention, il y en a encore autant d'autres, que l'on compte dans ce royaume, de différentes eſpeces de

professions & de métiers. Les marchands en détail, les orfèvres, les charpentiers, les maçons, &c. forment autant de classes particulieres. Les artisans de chaque ville, quoique de professions différentes, travaillent tous pour le même salaire. L'orfèvre ne gagne pas plus que le maréchal, ni l'ébéniste plus que le charpentier. Leur journée leur vaut à tous également; & ce qu'ils gagnent, se réduit à la valeur de cinq à six sols. Les étrangers sont servis, à peu de frais, par les domestiques du pays. Je ne donne au mien, pour tous gages, que cinquante sols par mois, avec lesquels il faut qu'il se nourrisse; encore est-il un des plus chers. J'attribue ce désintéressement à la sobriété naturelle de ces peuples, & à l'abondance des vivres.

La derniere de toutes ces castes Indiennes, est celle des tanneurs, des savetiers & des emballeurs. Cette tribu est si méprisée, qu'il ne lui est pas même permis d'habiter les villes; elle est reléguée aux extrêmités des fauxbourgs, comme je vous ai dit que sont les Théers au Mogol. Malgré cette odieuse différence, toutes ces tribus

ont la même religion, les mêmes temples, & obſervent à-peu-près les mêmes uſages dans leurs cérémonies. Il eſt libre de brûler les morts ou de les enterrer. Dans le premier cas, les cendres ſe jettent dans la riviere. Les autres ſont enſevelis les jambes croiſées, de la maniere dont ils étoient aſſis ordinairement.

La dévotion, le fanatiſme, ou plutôt une vanité extravagante, inſpire à ces peuples des choſes incroyables, que je ne rapporte que parce que des gens dignes de foi m'aſſurent qu'elles ſe ſont paſſées ſous leurs yeux. Un Indien jure au pied de ſon idole, de ſe laiſſer faire deux ouvertures avec un couteau dans les chairs des épaules, pour y paſſer les pointes de deux crocs de fer. Ces crocs ſont attachés au bout d'une ſolive poſée ſur un aiſſieu qui eſt porté par deux roues, de maniere que la ſolive conſerve ſon mouvement libre. L'Indien tient une épée d'une main, & un poignard de l'autre. On l'éleve en l'air; & dans cet état, on lui fait faire près d'un quart de lieue de chemin. Ainſi ſuſpendu, il fait mille geſtes ridicules avec ſes armes. La per-

ſonne de qui je tiens ce récit, en a vu quatorze attachés ſucceſſivement à la ſolive, ſans que la douleur leur arrachât la moindre marque d'impatience: on met un appareil ſur leurs plaies : & ils s'en retournent glorieux de l'admiration des ſpectateurs.

Les cérémonies du mariage different peu dans ce pays-ci, de celles qui ſe pratiquent chez les Indiens du Mogol. A Golconde, après avoir promené les deux époux dans un palanquin, par les principales rues & les places publiques, un bramine étend un drap, ſous lequel il fait paſſer une jambe nue du mari, qui preſſe, de ſon pied, le pied nud de la jeune épouſe. La nature eſt ſi avancée dans ce climat, qu'il n'eſt pas rare d'y voir des filles devenir meres avant l'âge de dix ans. Si le mari meurt avant elles, il ne leur eſt pas permis de ſe remarier : elles retournent dans la maiſon de leur pere, où elles demeurent enfermées. On les y occupe aux ouvrages les plus pénibles, privées de toutes ſortes d'agrémens, de plaiſirs & de parures. Pour ſe délivrer de cette contrainte, la plupart prennent la fuite. Il eſt vrai qu'el-

les ſont obligées de quitter le pays ; elles n'éviteroient pas la vengeance de leurs parents, & le poiſon ſeroit le moindre châtiment qu'on leur feroit éprouver. La loi ne leur permet plus, comme autrefois, de ſe brûler ſur le corps de leurs maris, ce que pluſieurs préféroient ſans doute aux horreurs d'un pareil eſclavage.

Chacun ici ſe marie dans ſa tribu, & le plus ſouvent dans ſa famille. On donne un nom aux enfants, au moment de leur naiſſance ; & ce nom eſt pris, ou de quelque tache qu'on découvre ſur leur corps, ou de quelque perſonnage célebre de leur caſte. Les accouchements ne ſont point laborieux ; dès le troiſieme jour, les femmes ſe levent, & quelques-unes immédiatement après leur délivrance. Les enfants reſtent nuds juſqu'a l'âge de ſept ans. Je les ai vus ramper & ſe rouler ſur la terre ; mais tous les jours on a ſoin de les laver : on prétend que c'eſt ce qui les rend bien faits, vigoureux & robuſtes.

Ces Indiens ont la taille haute, & le teint moins noir qu'olivâtre, le caractere doux & civil ; un ſingulier

attachement à leurs ſuperſtitions, à leurs uſages, un grand fond de timidité, beaucoup de ſobriété. Leur habillement conſiſte en une eſpece de tablier de coton, qui deſcend de la ceinture juſqu'aux genoux, avec une autre piece de même étoffe, dont ils ſe couvrent les reins & les épaules. Ils relevent leurs cheveux qu'ils laiſſent croître & qu'ils couvrent d'un turban. Ils ont au cou des colliers de perles, & des anneaux d'or aux oreilles. Les ſoldats n'ont, pour tout vêtement, que quelques aunes de toile, dont ils ſe couvrent le devant & le derriere du corps. Leurs cheveux ſont relevés ſur la tête, & attachés ſous un morceau de toile à trois pointes. L'une vient ſur le devant du front; les deux autres ſe lient ſous le cou. Une longue épée pend à un ceinturon; & ils ont ſur leurs épaules un mouſquet, dont le canon eſt plus gros que les nôtres.

A Golconde, comme dans les autres pays de l'Aſie, on ne reconnoît de nobleſſe, que parmi ceux qui poſſedent les premieres charges civiles ou militaires. Ce ſont les plus grands ſeigneurs qui forment la garde du prince

& qui habitent autour de ſon palais. Ils ont ſous eux des corps de troupes plus ou moins conſidérables, ſuivant la place qu'ils occupent. Les jours d'apparat, ils ſe rendent dans les cours du palais, précédés d'une troupe nombreuſe d'hommes, d'éléphants, de chameaux & de courtiſanes qui danſent & ſautent devant eux. La cavalerie & l'infanterie forment ce cortege; & ce ſpectacle ſe renouvelle ſouvent à Bag-Nagar.

Les autres villes principales du royaume de Golconde ſont Ténara, Madépollon, Naſciapor, Viſigapatan, & Bimilipatan, ſans compter une multitude de places fortes, ſituées, pour la plupart, ſur des rochers inacceſſibles. Il y a des défenſes très-rigoureuſes de les laiſſer voir, non-ſeulement aux étrangers, mais même aux habitants du pays, ſans une permiſſion expreſſe du ſouba, qui ne l'accorde preſque jamais. Ce qu'il y a de particulier dans la ville de Ténara, ſont quatre caravanſerais, dont le plus conſidérable n'eſt deſtiné que pour la cour. Ils ſont tous accompagnés de jardins, & compoſés de grandes galeries, de ſalles

très-vaſtes, & d'autres appartements agréables & commodes. Devant chaque édifice eſt une grande place, autour de laquelle ſont conſtruites de petites cellules où logent les voyageurs. On leur donne gratuitement du pain, du riz & des légumes; & ces aſyles ſont ouverts à tout le monde.

Ce qui diſtingue le plus le royaume de Golconde, des autres contrées de l'Aſie, c'eſt la richeſſe de ſes mines de diamants. Egalement curieux de connoître le lieu qui les produit, & l'ordre qui s'y obſerve, j'entrepris ce voyage qui ne m'éloignoit pas de la capitale; car la mine que j'allai viſiter à Coulour, n'en eſt qu'à quelques journées. On en attribue la découverte au haſard. Celui qui en a la direction, nous raconta qu'un berger, conduiſant ſon troupeau dans un lieu écarté, apperçut une pierre qui jettoit de l'éclat. Il la ramaſſa & la vendit, pour un peu de riz, à quelqu'un qui n'en connoiſſoit pas mieux la valeur. Elle paſſa ainſi dans différentes mains, & tomba enfin dans celles d'un marchand éclairé, qui en tira un très-grand profit. Cette découverte fit du bruit, &

chacun s'empreſſa de fouiller dans l'endroit ou le diamant avoit été trouvé. Ces recherches ne furent point infructueuſes : les mines étoient abondantes ; elles ſont devenues la ſource la plus féconde des richeſſes de l'état, & la partie la plus conſidérable du domaine du prince. Nous y arrivâmes par un pays déſert, ſtérile & plein de rochers : l'endroit le plus aride, le plus inculte, le plus ſauvage, eſt préciſément celui où la nature a étalé le plus de richeſſes. On cherche les diamants dans les veines de ces rochers, où ils ſont mêlés avec une terre ſablonneuſe, ordinairement rouge, & nuancée de blanc & de jaune. Si ces veines diſparoiſſent, on briſe la roche avec des pieux, pour en chercher la trace ; mais les diamants en ſont quelquefois endommagés.

Le nombre des ouvriers employés aux travaux de ces mines, ne va pas à moins de trente mille. Après avoir reconnu la place où ſe trouvent les diamants, on applanit un autre eſpace à-peu-près de la même étendue : on l'environne d'un mur de la hauteur de deux pieds ; & au bas de ce mur, on fait de petites ouvertures pour l'écoule-

ment de l'eau ; mais on les tient fermées juſqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Enſuite tous les ouvriers s'aſſemblent avec le maître qui les emploie, accompagné de ſes parents & de ſes amis. Il apporte avec lui quelque idole, devant laquelle chacun ſe proſterne trois fois : un prêtre fait la priere durant cette cérémonie ; puis, s'étant tous lavés, on fait un grand feſtin. Après le repas, on commence le travail, les uns fouillent la terre ; d'autres en rempliſſent des tonneaux, la portent dans l'enceinte préparée, ouvrent les paſſages pour laiſſer couler l'eau, qui entraîne avec elle tout le limon. Le ſable qui reſte, ils l'étendent à la hauteur de quelques pouces, le font ſécher au ſoleil ; & s'il eſt encore mêlé d'un peu de terre, on le broie avec les mains ou avec des pilons de bois. Ainſi détaché de ſa pouſſiere, on le vanne comme du grain. La terre ſe ſépare, & c'eſt dans ce qui reſte, que l'on cherche les diamants. Autrefois, au lieu de ces pilons, pour battre la terre, on employoit de gros cailloux ; & de-là venoient tant de glaces dans les pierres. Les experts, à

la ſeule vue, & même à l'odorat, connoiſſent les terres qui donnent le plus d'eſpérance. Dans quelques endroits, ils ne font qu'égratigner un peu le terrein, ſans rompre les mottes ni les cailloux ; dans d'autres, ils fouillent juſqu'à la profondeur de dix à douze braſſes. Les mines de Golconde ſont affermées, ou à des compagnies, ou à de riches particuliers ; & il en revient au roi des ſommes conſidérables, outre qu'il ſe réſerve tous les diamants au-deſſus du poids de dix carrats. Les fermiers diviſent le terrein en pluſieurs portions quarrées, qu'ils louent à d'autres particuliers ; & quoique les punitions ſoient très-rigoureuſes contre ceux qui entreprennent de frauder les droits, cette crainte n'empêche pas qu'on ne détourne ſans ceſſe de fort beaux diamants. Les mineurs les avalent, n'ayant pas d'autre moyen de les cacher, parce qu'ils ſont preſque nuds ; mais, malgré les périls auxquels ils s'expoſent en les montrant, ils ne laiſſent pas de les vendre fort cher.

Lorſqu'on tire de la mine une pierre nette & ſans glace, on ne fait que la paſſer légérement ſur la roue, ſans

chercher à lui donner une forme plus parfaite, dans la crainte de diminuer ſon poids. Si elle a quelque défaut, on tâche de le cacher en la taillant à ſon avantage. Il y a deux façons de tailler les diamants ; ou bien on y fait une multitude infinie d'angles & de facettes, & on les termine par une petite ſurface platte, qu'on nomme *la table :* alors ils s'appellent *brillants ;* ou bien on leur donne la forme d'un bouton de roſe, avant que la fleur s'épanouiſſe : & on les nomme *roſes.* Les qualités qui diſtinguent un beau diamant, ſont de reſſembler à une goutte d'eau de roche parfaitement claire ; & ſi une pierre eſt d'une forme réguliere, qu'elle n'ait ni tache, ni pailles, ni veines, ni autres défauts de cette ſorte, elle formera un diamant qui pourra être regardé comme le plus parfait. Si, au contraire, elle eſt teinte de jaune, de bleu, de verd ou de rouge, & que la teinture ſoit un peu foncée, ce n'eſt qu'un diamant du ſecond rang. Enfin, ſi la teinture eſt pâle, elle rend la valeur de la pierre au-deſſous de la précédente. On dit qu'un diamant eſt de la premiere eau, quand il eſt dans ſa plus

grande perfection. S'il manque plus ou moins de cette perfection, il eſt de la ſeconde eau, ou de la troiſieme, juſqu'à ce qu'on puiſſe l'appeller une *pierre colorée*. Les grandes pierres ſont rarement nettes ; & elles tiennent, pour l'ordinaire, de la qualité du terrein. S'il eſt humide & fangeux, elles tirent ſur le noir ; & ſuivant la nature des autres terres, elles approchent du rouge, du jaune, du verd, &c. On voit ſur leur ſurface une ſorte de graiſſe, qu'il faut ſans ceſſe eſſuyer. L'eau que l'on nomme *céleſte*, eſt la pire de toutes. Les Indiens examinent les pierres brutes à la lumiere des lampes, au lieu que nos jouailliers ne les connoiſſent qu'à la clarté du jour.

Il ſe fait, dans les mines de Golconde, c'eſt-à-dire, à Kaolkonde & à Coulour, un très-grand commerce de diamants. Les marchands s'y rendent de toutes les parties de l'Inde ; & la maniere dont ils traitent entre eux, mérite d'être remarquée. Tout ſe paſſe dans le plus profond ſilence. Le vendeur & l'acheteur ſont aſſis l'un devant l'autre, ſur leurs talons. L'un des deux détache ſa ceinture ; le vendeur prend la main

droite de l'acheteur, & la couvre avec la ſienne du bout de cette ceinture. S'il prend toute la main, ce ſigne exprime le nombre de mille. Autant de fois qu'il la lui preſſe, autant de fois auſſi ce nombre ſe renouvelle. Si un diamant vaut dix mille roupies, on preſſe dix fois la main ; mais ſi le vendeur ne prend que les cinq doigts de l'acheteur, cela ne ſignifie que cinq cents. Chaque doigt déſigne le nombre de cent. La moitié du doigt veut dire cinquante, &c. Par ce moyen, les deux intéreſſés ne ſe parlent ni de la bouche ni des yeux, mais ſeulement de la main ; & il arrive ſouvent que, dans un même lieu, & en préſence de beaucoup de témoins, un même diamant eſt vendu pluſieurs fois, ſans que perſonne, excepté les vendeurs & les acheteurs, puiſſent dire à quel prix.

Lorſque la vente ſe fait publiquement, pour n'être pas trompé ſur le poids, c'eſt toujours un officier du roi qui y préſide, ſans tirer aucun bénéfice des particuliers. Il eſt chargé de peſer tous les diamants, & les marchands doivent s'en rapporter à ſon témoignage. Les Indiens ont une regle peu connue

connue en Europe, pour ſavoir au juſte le prix de chaque pierre. Ils recherchent d'abord combien elle peſe, & voient enſuite ſi elle eſt parfaite. Je viens de dire ce qu'ils entendent par cette perfection. Je ſuppoſe qu'un diamant de cette nature, peſant un carat, coûte cinquante écus, & qu'on veuille ſavoir combien il coûteroit, s'il peſoit douze carats : il faut multiplier douze par douze, & l'on aura cent quarante-quatre. On multiplie enſuite cent quarante-quatre par le produit de la pierre d'un carat ; ce qui fait la ſomme de vingt-un mille ſix cents livres.

Mais il ne ſuffit pas de ſavoir le prix d'un diamant parfait : il importe encore de ne pas ignorer la valeur des autres. Ce qui ſe fait encore par la même regle, en partant du prix de la pierre d'un carat. Suppoſez un diamant imparfait, peſant quinze carats, & mettez le premier carat à ſoixante livres, ou cent tout au plus, ſuivant le degré de ſa beauté. Multipliez ſon poids par quinze ; puis multipliez encore le produit par la valeur de la pierre d'un carat : cette multiplication fera le prix d'un diamant imparfait de quinze carats.

En ſuivant cette regle, vous pourrez aiſément ſavoir ce que valent les deux plus belles pierres connues, l'une dans l'Aſie, & l'autre dans l'Europe. La premiere eſt celle qui étoit autrefois dans le tréſor du Grand-Mogol. Elle peſoit près de deux cents quatre-vingt carats; & l'on croit qu'elle a paſſé dans celui de Thamas-Kouli-Kan. Elle étoit parfaite, de bonne eau, de belle forme, & n'avoit qu'une petite glace, ſans laquelle il faudroit mettre le premier carat à cent ſoixante livres; mais en ne l'évaluant qu'à cent cinquante, il doit revenir à la ſomme de onze millions ſept cents vingt-trois mille deux cents ſoixante-dix-huit livres. Le ſecond diamant eſt celui qu'avoit le grand duc de Toſcane, peſant cent trente-neuf carats, & eſtimé deux millions ſix cents huit mille trois cents trente-cinq livres. Il eſt net & de belle forme, taillé de tous les côtés à facettes; mais, comme l'eau tire un peu ſur la couleur de citron, on ne met le carat qu'à cent trente cinq livres.

J'ai fait pluſieurs queſtions à quelques marchands de ce pays au ſujet de la mine de Bengale, n'ayant pas pu la

connoître par moi-même. C'eſt dans la riviere de Gouel que ſe trouvent les pierres qui enrichiſſent cette mine. Après les grandes eaux, qui charrient avec elles beaucoup de ſable, la riviere s'éclaircit, & laiſſe, en pluſieurs endroits, une partie du ſable à découvert. On entoure ces lieux de faſcines & de terre, pour en tirer l'eau, & les mettre tout-à-fait à ſec. Ce ſable, qu'on n'enleve jamais qu'à deux pieds de profondeur, eſt porté ſur une place fort unie, environnée, comme dans les mines de Golconde, d'un petit mur; & le reſte de l'opération ſe fait de même. C'eſt de la riviere de Gouel, que viennent ces belles pierres, qu'on appelle *pointes naïves*.

Outre les diamants, qui ſont la principale richeſſe du royaume de Golconde, le pays produit encore beaucoup de cryſtal & d'autres pierres tranſparentes, telles que des grenats, des ſaphirs, des améthiſtes, des topazes & des agathes. C'eſt ſur-tout dans ces contrées, que ſe trouve le plus parfait bezoart. Vous ſavez que cet excellent contre-poiſon n'eſt autre choſe qu'une pierre qui ſe forme, en pluſieurs en-

droits de l'Aſie, dans le corps de quelques animaux, tels que les vaches, les chevres & les ſinges d'une certaine eſpece. Celui que l'on trouve dans les vaches, peſe juſqu'à dix-ſept à dix-huit onces; mais on ne l'eſtime pas; & ſix grains du bezoart ordinaire ſont plus d'effet, que trente du premier. Celui qui vient des ſinges, eſt, au contraire, ſi fort, que deux grains ont plus de vertu, que ſix de celui des chevres dont on ſe ſert ordinairement; mais il eſt très-rare; l'eſpece de ſinges où il ſe forme, eſt peu commune. Ces bezoarts ſont petits & longs, car il en eſt de toutes ſortes de figures. La couleur eſt auſſi différente: il s'en trouve de noirs, de cendrés, de jaunâtres; mais, pour l'ordinaire, ils ſont d'un gris obſcur, ou d'un verd foncé. La pierre eſt compoſée de petites couches ou enveloppes polies & luiſantes, qui ſont les unes ſur les autres, comme dans les oignons, & qui ſe terminent à une petite cavité, dans laquelle on trouve un peu de poudre de la même ſubſtance que la pierre, & quelquefois des pailles, des brins d'herbes, des graines, des morceaux de bois, & de petits cailloux

qui ſervent d'ame au bezoart ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont donné lieu à la production de la pierre, & en ont été la baſe.

Il y a des gens qui ſavent groſſir le bezoart avec une certaine pâte, compoſée de gomme & d'une autre matiere de la couleur de ce précieux antidote. Ils lui donnent même autant d'enveloppes, que le naturel en doit avoir. On reconnoît la fraude, en le peſant & en le faiſant tremper dans de l'eau. Si l'eau change de couleur, & que le bezoart perde de ſon poids, c'eſt une preuve qu'il eſt falſifié. D'autres ſe ſervent d'un fer rouge & pointu, avec lequel ils piquent le bezoart. Si le fer entre & le fait riſſoler, c'eſt ſigne qu'il y a du mêlange, & qu'il n'eſt pas naturel. Ces épreuves ſont d'autant plus néceſſaires, qu'il ſe débite, même dans les Indes, quantité de bezoarts falſifiés. Le roi de Golconde tire un grand revenu de celui qui ſe trouve dans ſon royaume. L'animal qui le produit, ſe nomme *paſan*, eſpece de bouc ou de chevre qui ſe tient dans les montagnes, vers les frontieres d'Orixa. Les habitants du pays connoiſſent, en tâtant

cet animal, combien il a de bezoarts, & le vendent à proportion du nombre. Ils lui paſſent les deux mains ſous le ventre, qu'ils battent des deux côtés, & tous les bezoarts ſe rendent au milieu, où ils ſavent les diſtinguer facilement. Il en eſt de cette pierre, à Golconde, comme du diamant; ſa cherté augmente à proportion de ſa groſſeur. Six bezoarts, qui tous enſemble ne peſeroient qu'une once, ne ſe vendroient que vingt francs: & un ſeul bezoart, du même poids, vaut juſqu'à dix piſtoles. Les Portugais de Goa, qui ſont toujours en garde contre les empoiſonnements, font beaucoup uſage de cette pierre.

Je ſuis, &c.

A Golconde, ce 22 Janvier 1741.

LETTRE XXXVI.

CÔTE DE COROMANDEL.

TOUTE la pointe de la péninſule de l'Inde, depuis le royaume de Golconde, juſqu'au cap de Comorin, ſera la matiere de quelques-unes de mes lettres : je commence par la côte de Coromandel. La bonté de ſes ports a porté les négociants de l'Europe à s'en emparer ; & les Indiens n'en ſont plus les maîtres. C'eſt-là néanmoins que les vaiſſeaux de Bengale, de la Chine, du Japon, des iſles de Borneo, de Sumatra, de Java, de Ceylan, &c. viennent mouiller pour le commerce de Golconde, de Carnaté, de Viſapour, & du Mogol. On y trouve, par conſéquent, toutes ſortes de marchandiſes.

Après avoir viſité les mines de diamants, les mêmes François, qui m'y avoient accompagné, me ramenerent à Maſulipatan, & y reſterent juſqu'à ce qu'un vaiſſeau de la compagnie des Indes fît voile pour Pondichery ; & pendant mon ſéjour, ils me donnerent

pluſieurs fêtes dans des jardins qui ſont hors de la ville : le reſte du temps fut employé à faire des courſes dans le royaume de Carnate, dont Biſnagar eſt la capitale. Elle eſt bâtie ſur le ſommet d'une haute montagne, & environnée d'une triple enceinte de murailles, dont le circuit embraſſe plus de trois lieues. C'eſt-là que le principal ſouba (car il y en a pluſieurs dans cette contrée) fait ſa réſidence dans un palais ſpacieux, & magnifiquement décoré. Ce prince prenoit autrefois le titre de *roi des rois*, & de *mari de mille femmes*, & faiſoit même la guerre pour ſoutenir ces titres biſarres. Les Européens recherchent ſon amitié, afin de pouvoir commercer dans ſon pays, qui produit de l'or, de l'argent & des pierres précieuſes. Il veut bien qu'ils y paſſent quelques jours, en qualité de voyageurs ; mais il s'eſt fait une loi de ne permettre à aucun de s'y établir. On ne laiſſe entrer perſonne dans la forteresſe, ſans une permiſſion expreſſe de ſa part. Il poſſede pluſieurs places fortes ; & il peut mettre ſur pied cent mille fantaſſins, trente mille chevaux, & ſept ou huit cents éléphants. Les peu-

ples l'honoroient comme un dieu ; on vante ſur-tout l'exactitude avec laquelle la juſtice s'adminiſtroit dans ſes états. L'idolâtrie eſt la religion qu'on y profeſſe, & le ſoleil la divinité qu'on y adore.

Dans l'intérieur de ce royaume nous trouvâmes pluſieurs villes que nous viſitâmes rapidement. Gandicot, Bezoar & Tripery ſont célebres par le nombre, la ſingularité, la biſarrerie, & la magnificence de leurs pagodes. La premiere eſt une des plus fortes places du pays. Sa ſituation eſt ſur la pointe d'une haute montagne, où l'on ne peut arriver que par un chemin fort difficile, & d'où l'on ne découvre que des précipices. La principale pagode de Bezoar eſt ornée de diverſes figures de relief, qui repréſentent d'affreux démons & d'horribles animaux. Les Indiens qui viennent les adorer, joignent les mains en entrant dans le temple, & les portent au front ; enſuite s'approchant de l'idole, ils répetent pluſieurs fois *Ram-Ram*, c'eſt-à-dire, *Dieu-Dieu*. Lorſqu'ils ſont auprès d'elle, ils ſonnent trois fois une cloche ſuſpendue à l'idole même, après

s'être barbouillé quelques parties du visage ou du corps de diverses peintures, ou s'être frottés d'huile ou de parfums. Ils lui font enfin leurs présents en argent, en riz, en sucre ou en d'autres denrées. Cette pagode est servie par soixante prêtres qui vivent de ces offrandes, eux, leurs femmes & leurs enfants: cependant ils doivent les laisser deux jours devant l'idole; & ce n'est que le troisieme, qu'il leur est permis de les emporter. Un dévot qui vient implorer la divinité pour la guérison de quelque mal, doit lui offrir la figure du membre malade, ou en or, ou en argent, ou en cuivre, selon ses moyens.

Les plus hideuses de ces idoles sont celles qui reçoivent le plus d'adorations & d'offrandes. Il y arrive des pélerins de fort loin; & les pauvres y sont nourris par les prêtres, des dons & des aumônes que font les riches. Nous y vîmes une femme qui venoit de perdre son mari, & qui demandoit, depuis trois jours, à *Ram-Ram*, comment elle pourroit nourrir & élever ses enfants. Le dieu ne fit aucune réponse en notre présence. Nous ques-

tionnâmes un des prêtres ſur la cauſe d'un ſilence ſi obſtiné. C'eſt, nous dit-il, que les explications de Dieu méritent bien qu'on les attende. Soupçonnant de la fourberie de la part de ces meſſieurs, j'entrai dans la pagode quand ils ſe furent retirés, & je m'avançai derriere la ſtatue : je découvris un trou dans lequel un homme peut ſe gliſſer, & qui ſert de niche pour faire parler l'idole par la bouche des miniſtres. Comme je m'amuſois à l'examiner, un d'eux arriva, & me reprocha d'avoir profané la ſainteté du lieu ; mais je n'eus pas de peine à l'appaiſer, en lui mettant quelques roupies dans la main.

La pagode Tripety eſt en auſſi grande vénération chez les idolâtres, que la Mecque chez les mahométans. On y célebre tous les ans une fête au mois de ſeptembre, qui y attire une multitude de pélerins dont les préſents groſſiſſent les revenus du nabab. Il n'eſt permis qu'aux idolâtres, de monter à l'endroit où eſt le temple.

Maduré eſt une des principales régions de l'ancien royaume de Carnate. Tichérapali, qui en eſt aujourd'hui la capitale, n'a rien de remarquable. Il

s'en faut bien que le palais du ſouverain ſoit auſſi ſuperbe que celui de la ville de Maduré, où réſidoit le roi du pays, & dont la province a pris le nom. Ses autres villes ſont Alcatile, Tarcolan, &c. Le culte des habitants d'Alcatile eſt le comble de l'impudicité; leurs prêtres adorent ſolemnellement le dieu Priape, qu'ils appellent *Lingan*; il eſt repréſenté ſous la figure des parties naturelles de l'homme, ou de celles des deux ſexes réunies. Cette divinité déshonnête a grand nombre de ſectateurs dans toute l'Inde. Ils l'adorent comme la ſource de la génération des être vivants, & en portent à leur cou l'image obſcene, à laquelle ils donnent le même nom, & offrent tous les jours des ſacrifices.

Nous trouvâmes à Alcatile un jéſuite François, miſſionnaire de Maduré. Il avoit à cœur la converſion d'un docteur du pays, qui s'étoit acquis une grande réputation, & dont l'exemple pouvoit en attirer beaucoup d'autres au chriſtianiſme. Cet idolâtre, homme d'eſprit, & plus inſtruit que ne le ſont les docteurs Indiens, parloit avec éloge de notre religion. "Pourquoi, lui diſoit

» le miſſionnaire, ne m'aidez-vous pas
» à faire connoître l'Etre ſuprême à vos
» compatriotes? Notre travail ſeroit
» inutile, répondit le docteur; l'eſprit
» de ce peuple eſt trop borné : il n'eſt
» pas capable d'une connoiſſance ſi ſu-
» blime. Le jéſuite répliqua : Il en eſt de
» Dieu comme de la mer. Quoiqu'on
» n'en voie point toute l'étendue, &
» qu'on n'en pénetre pas la profon-
» deur, on ne laiſſe pas de la connoître
» aſſez, pour faire des voyages d'un
» fort long cours, & ſe rendre aux
» lieux où l'on a deſſein d'aller. De
» même, quoique l'Etre ſuprême ſoit
» incompréhenſible, il n'y a perſonne
» qui ne le puiſſe connoître autant
» qu'il eſt néceſſaire pour le ſalut ». Cette comparaiſon plut au docteur; mais elle ne put lui faire embraſſer la doctrine qu'il eſtimoit. Un gros Lingan, qu'il portoit au cou, étoit comme le ſceau de ſa réprobation En vertu d'une loi établie par les prêtres linganiſtes, les jeunes filles leur proſtituent leur virginité.

Nous ne reſtâmes que deux jours à Alcatile, ville grande & peuplée, mais ſale & mal bâtie, comme le ſont preſ-

que toutes celles de l'Inde. La plupart de ſes habitants ſont linganiſtes, & par-là donnent peu d'eſpérance aux miſſionnaires : la vie que menent ces religieux pour gagner des ames à Jeſus-Chriſt, pourra vous édifier. Perſuadés que rien n'a plus de force pour attirer les infideles au chriſtianiſme, qu'une vie auſtere & mortifiée, les jéſuites miſſionnaires réſolurent de prendre l'habit & la maniere de vivre des Sanias Bramines, qui ſont une ſecte indienne de religieux pénitents. C'étoit contracter un terrible engagement ; car, outre l'abſtinence de chair, de poiſſon & d'œufs, ces moines idolâtres ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils ſe lavent tous les matins dans un étang public, ſans égard pour la différence des ſaiſons, & recommencent ce bain avant leurs repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Leur état les aſſujettit à la plus rigoureuſe ſolitude pendant le temps où ils ne ſont point occupés au ſervice du prochain ; & toute leur nourriture ſe réduit à quelques légumes, ou un peu de riz cuit à l'eau. Les Indiens ont pour maxime, que celui qui entreprend de les rendre ou

meilleurs ou plus ſages, doit mener une vie conforme à ſes inſtructions ; & c'eſt ce qu'obſervent, avec la plus grande rigueur, les miſſionnaires. Ce n'eſt point de leur propre autorité qu'ils ſe ſont ainſi traveſtis en Bramines : un ſupérieur de cette miſſion faiſant réflexion à l'attachement des Indiens pour leurs prêtres & leurs religieux, juge qu'en prenant leur habit, & vivant à leur maniere, il pourroit s'attirer plus aiſément leur confiance. On propoſa ce deſſein au ſaint ſiege, qui le fit examiner au tribunal de la *propagation de la foi.* On y expoſa que l'habit des Bramines étoit moins une marque de religion, qu'un ſigne de nobleſſe ; & l'on permit en conſéquence aux miſſionnaires d'éprouver ce moyen de converſion, qui en effet leur a réuſſi. Alors on ne les vit plus que la tête & les pieds nuds, marchant ſur le ſable brûlant, expoſés ſans ceſſe aux plus grandes ardeurs du ſoleil, paſſant quelquefois pluſieurs jours ſans prendre de nourriture, & attendant ſous un arbre, ou ſur un grand chemin, que quelque idolâtre, touché de ces

auſtérités, vînt écouter leurs prédications.

Nous accompagnâmes le jéſuite François juſqu'à Tarcolan, ville autrefois conſidérable, mais aujourd'hui fort déchue de ſa grandeur & de ſes richeſſes. Suivant les traditions fabuleuſes des gentils, elle étoit anciennement ſi belle, que les dieux du pays y tenoient leur aſſemblée, lorſqu'il leur plaiſoit de deſcendre ſur la terre. De la domination des rois de Golconde, elle a paſſé ſous celle du Grand-Mogol; mais l'étendue des terres que ce prince a ſubjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des garniſons mahométanes dans toutes les villes conquiſes, il en a confié la garde à des gentils, qui s'en ſont eux-mêmes rendus ſouverains. De-là cette foule de rois dont toute l'Inde eſt inondée, & qui ne regnent que ſur un très-petit canton.

Dans tous les lieux où nous paſſions avec le miſſionnaire, le peuple s'attroupoit pour voir le Sanias chrétien; c'eſt le nom que lui donnoient ces bonnes gens. Il reçut la viſite de pluſieurs femmes de Bramines, qui, par-

mi diverſes queſtions, lui demanderent ſi leurs maris, qui avoient entrepris de longs voyages, reviendroient heureuſement. Le pere leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux docteurs, mais pour leur enſeigner le chemin du ciel. Elles l'écouterent avec attention ; enſuite l'ayant ſalué civilement, elles ſe retirerent ſans rien dire. D'autres, mieux diſpoſées, furent dociles à ſes inſtructions & ſe firent baptiſer. Nous le laiſſâmes au milieu de ſes fonctions apoſtoliques ; & en nous rapprochant des côtes, nous arrivâmes à Paliacate. Les Hollandois, maîtres de cette ville, y ont un comptoir & un fort revêtu de quatre baſtions, qui porte le nom de *fort de Gueldres*. Il eſt ſéparé de la ville par une grande eſplanade ; & l'on y en retient une petite garniſon. Les Hollandois ont attiré à Paliacate beaucoup d'ouvriers qui rendent ſes manufactures de toiles très-floriſſantes. Sa ſituation eſt agréable, ſes maiſons bien bâties, & preſque toutes ſes rues bordées de deux rangs d'arbres, qui donnent de la fraîcheur & forment de jolies promenades.

Nous ne fîmes que ſéjourner dans cette ville, d'où nous partîmes pour Madras, célebre colonie angloiſe, formée des débris de celle de San-Thomé, qui n'en eſt éloignée que de quelques lieues. Madras ſe diviſe, comme Londres, en deux cités, la *blanche*, qui eſt aſſez bien bâtie, & la *noire*, dont la plupart des maiſons ne ſont que de pauvres cabanes conſtruites de terre cuite au ſoleil, & couvertes de paille. La premiere eſt habitée par des Européens, la ſeconde par les Indiens, dont la couleur donne le nom à la ville où ils demeurent. Leurs maiſons n'ont point de fenêtres; & l'on n'y voit d'autres meubles, que des nattes qui ſervent de ſieges & de lits. Sept ou huit perſonnes couchent ſur la même natte; & il y en a au moins trente dans chaque habitation, quoique baſſe & peu ſpacieuſe. Les maiſons des plus riches négociants n'ont pour fenêtre qu'une petite lucarne quarrée qui n'a point de vitres. La cité noire eſt plus grande que l'autre & plus peuplée; car outre les Indiens, on y voit encore des Portugais, des Arméniens, des Arabes & des Juifs, qui

y jouiſſent tous d'une grande liberté. Chaque religion y a ſon temple ou ſon égliſe. Les Indiens ont conſervé leurs anciennes pagodes deſſervies par des Bramines & par de jeunes filles, dont les principales fonctions ſont de chanter les louanges de leurs dieux, & de ſe proſtituer, ſans diſtinction ni de ſexe ni de pays, à tous ceux qui ſe préſentent. Les gouverneurs de Madras avoient anciennement à leurs gages un grand nombre de ces chanteuſes, qui marchoient devant eux, toutes les fois qu'ils ſe montroient en public. Cet uſage a été aboli.

On compte que Madras contient près de cent mille habitants. Son commerce eſt ſi floriſſant, qu'il y a peu de villes qui raſſemblent autant de richeſſes, & où l'argent ſoit plus commun. C'eſt dans la cité blanche qu'eſt la citadelle appellée le *fort Saint-George*. Le gouvernement y a ſon palais: c'eſt un édifice vaſte & ſomptueux, qui ſert auſſi de logement au directeur de la compagnie angloiſe & à quelques autres officiers. Les Portugais y ont une égliſe. Les Anglois en ont une autre dans la partie oppoſée, où ils s'aſ-

ſemblent deux fois le jour, au lever & au coucher du ſoleil. Ils doivent y paroître en habits décents ; ce qui eſt une gêne dans un pays chaud, où l'uſage eſt de s'habiller très-légerement. Outre les autres édifices publics, comme les caſernes, l'hôpital, l'arcenal, &c. il y a un hôtel de la monnoie, où la compagnie angloiſe fait frapper des roupies d'or & d'argent, marquées au coin du Grand-Mogol. Les Hollandois en font de même à Paliacate, les Portugais à Goa, les François à Pondichery, & les Danois à Tranquebar. Les fortifications de Madras ſont médiocres : on parle fort de les augmenter ; car dans l'état où elles ſont, elles réſiſteroient peu aux attaques de l'ennemi *. Les ſoldats de la garniſon ſont traités avec

* Notre voyageur écrivoit en 1741 : ces fortifications ont été augmentées depuis ; car les Anglois s'étant rappellé avec douleur que les François, avec très-peu de monde, s'étoient emparés de Madras en 1746 ſans perdre un ſeul homme, l'ont miſe en état d'une plus longue réſiſtance. Auſſi avons-nous été obligés de lever le ſiege de cette ville, dans la derniere guerre.

une extrême rigueur ; la moindre faute les expoſe à être fuſtigés cruellement. Ceux qui ſe mutinent, ſont renfermés dans des cachots obſcurs & brûlants, où ils ne reçoivent d'autre nourriture que du riz & de l'eau. Perſonne ne peut les voir ni les aſſiſter ; & cette captivité leur paroît plus inſupportable que la mort même. Du reſte, leur paie eſt très-forte ; & pluſieurs ſont en état d'avoir un homme du pays à leur ſervice. Les Indiens de Madras ne ſont pas fâchés que leurs enfants ſervent quelque temps dans les troupes Angloiſes, pour apprendre la langue & le commerce de cette nation. Il y a dans la ville une école publique, où l'on inſtruit tous les jeunes gens qui ſe préſentent. On leur apprend à lire, à écrire & à calculer. Les malades ſont bien traités dans les hôpitaux ; & les pauvres trouvent dans des fondations particulieres, de quoi fournir à leur entretien. Les adminiſtrateurs ſont chargés de la tutele de tous les orphelins de familles riches, dont ils font valoir les biens juſqu'au temps de leur majorité.

Le gouverneur de Madras, les di-

recteurs du commerce, les officiers du conſeil, & ceux qui ſont employés au ſervice de la compagnie, n'ont que de modiques appointements; mais ils ont d'ailleurs tant d'occaſions de s'enrichir par le négoce, que ces places ſont toujours fort ambitionnées. Il n'eſt pas juſqu'aux aumôniers qui deſſervent la chapelle, qui, ſans oſer faire le commerce ouvertement, n'aient des reſſources ſecrettes pour amaſſer des ſommes conſidérables: ils viennent enſuite en Angleterre en acheter des évêchés, qui leur donnent ſéance dans la cour des pairs. Le gouverneur de Madras eſt le chef du conſeil ſouverain, qui a la direction de toute la compagnie, diſpoſe de tous les emplois, & juge, en dernier reſſort, toutes les cauſes civiles & criminelles qui concernent les Européens. Dans la cité noire, il y a des magiſtrats particuliers pour les Indiens.

Les fréquents entretiens que j'ai eus avec les Anglois de Madras ſur leur commerce, m'ont donné quelques notions ſur leur compagnie des Indes orientales, une des plus floriſſantes de celles qui ſont établies en Europe pour

le même objet. La fortune n'a pas toujours été la même à ſon égard : depuis le commencement du dix-ſeptieme ſiecle qu'elle commença ſes voyages aux Indes, elle alla toujours en croiſſant pendant plus de ſoixante ans ; mais la guerre qui s'alluma entre l'Angleterre & la Hollande, lui porta de rudes atteintes. Les Hollandois pillerent & ſaccagerent pluſieurs de ſes comptoirs ; & ſes actions diminuerent conſidérablement. Les Anglois s'étant enſuite brouillés avec le Mogol, furent chaſſés de Surate ; & la France, qui occupa pendant nombre d'années toutes leurs forces maritimes, porta le ravage dans pluſieurs de leurs colonies. La compagnie angloiſe tomba alors dans un tel épuiſement, qu'elle parut toucher au moment de ſa ruine. Après la paix de Riſwick, les Anglois, pour relever leur commerce, formerent une nouvelle compagnie qu'ils réunirent à l'ancienne. Cette entrepriſe réuſſit au-delà de leur eſpérance ; & la compagnie reprit une nouvelle ſplendeur, qui la rendit plus riche & plus glorieuſe que jamais. Année commune, elle envoyoit aux Indes, au commencement de ce ſiecle,

un million ſterling, tant en eſpeces qu'en lingots ; & elle avoit des comptoirs dans toutes les places commerçantes de l'Aſie. Elle y poſſede pluſieurs villes en propre ; mais ſon plus grand établiſſement eſt Madras qui lui appartient, & où elle a une garniſon de ſept à huit cents hommes. C'eſt-là qu'elle raſſemble les cargaiſons qu'elle envoie en Europe. Il part, tous les ans, des vaiſſeaux pour l'Angleterre & pour pluſieurs endroits de l'Inde. Il eſt un temps où tous les navires ſont raſſemblés à Madras, & rendent les Anglois auſſi fiers dans cet établiſſement, que les Hollandois le ſont à Batavia. Ces deux nations different en ce point, que la compagnie hollandoiſe s'eſt réſervée le privilege excluſif de tout ſon commerce ; au lieu que, chez les Anglois, elle n'a que le moindre intérêt de celui qui ſe fait de l'Inde en Inde ; les particuliers y ont la meilleure part. Mais l'un & l'autre de ces deux peuples le font avec tant d'acharnement, qu'ils voudroient en éloigner toutes les autres puiſſances de l'Europe. Les négociants de la compagnie angloiſe portent aux Indes des draps de leur pays, du plomb

plomb, de l'etain, des miroirs, des lames d'épées & de couteaux, des cordonnets d'or & d'argent, des vins étrangers, de l'eau-de-vie, &c. &c. Ils en rapportent en échange des diamants & d'autres pierres précieuſes, du poivre, du ſalpêtre, de l'indigo, des drogues médicinales, & quantité de mouſſelines & de toiles.

Méliapour eſt le premier endroit où nous nous arrêtâmes au ſortir de Madras. Cette ville étoit la capitale du royaume de Coromandel, lorſque les Portugais s'en emparerent ſous le commandement de Gama. Surpris d'y trouver des chrétiens qui ſe diſoient deſcendants de ceux qu'avoit convertis S. Thomas, ils bâtirent près de là une autre cité, lui donnerent le nom de cet apôtre, & l'appellerent en leur langage *San-Thomé*. La tradition porte, en effet, que ce ſaint y a prêché l'évangile, qu'il a ſcellé par l'effuſion de ſon ſang. Cette ville a ſouvent changé de fortune & de ſouverains. Les François l'ont poſſédée; enſuite le roi de Golconde qui en a fait détruire la fortereſſe, dont les matériaux ont ſervi pour celle de Madras. San-Thomé s'é-

tendit, avec le temps, juſqu'à Méliapour; & l'on s'accoutuma inſenſiblement à regarder ces deux villes comme une ſeule, qui n'eſt guere connue aujourd'hui des Européens, que ſous ſon dernier nom. Ce n'eſt d'ailleurs plus qu'un amas de ruines mêlées de quelques habitations. Elle a perdu ſon commerce, & n'eſt peuplée que d'un petit nombre d'Indiens qui demeurent à Méliapour, & de Portugais qui habitent San-Thomé ſous la domination du ſouverain du pays.

Je continuai ma route juſqu'à Pondichéry, ville preſqu'auſſi connue des François, qu'aucune des provinces du royaume. Je m'amuſai, pendant la navigation, à lire l'hiſtoire de notre compagnie des Indes, dans un livre que m'avoit prêté un des officiers du vaiſſeau; j'entrepris même d'en faire l'extrait, parce qu'on m'aſſura qu'elle avoit été compoſée ſur les mémoires fournis par la compagnie. Je ne puis donc prendre un guide plus ſûr ni plus exact, pour parler de cette compagnie célebre, qui a choiſi Pondichéry pour y faire ſon principal établiſſement. Je me ſervirai même quelquefois des expreſſions de l'auteur.

Les richeſſes immenſes que les Portugais, les Anglois & les Hollandois tiroient des Indes orientales, exciterent les François à les ſuivre dans ces pays éloignés & inconnus. Mais les fruits en furent ſi médiocres, pendant les ſoixante premieres années, que ceux qui entreprirent ce commerce, y trouverent leur ruine, au lieu de la fortune qu'ils en avoient eſpérée. En vain François I exhorta ſes ſujets à entreprendre ces voyages de long cours; en vain ſes ſucceſſeurs renouvellerent les mêmes invitations: il falloit que l'état fît une partie des fonds néceſſaires; & les guerres civiles épuiſoient le peu de revenus qui entroient dans les coffres du roi.

Le premier projet d'une compagnie françoiſe, pour le commerce des Indes orientales, fut formé ſous Henri IV. Gérard Leroi, navigateur Flamand, qui avoit fait quelques voyages en Aſie, ſur des vaiſſeaux hollandois, vint en France offrir ſes ſervices, en qualité de pilote, à une compagnie qui alloit ſe former. Le roi lui accorda & à ſes aſſociés, un port libre, deux pieces d'artillerie, un privilege excluſif

de quinze années, & pluſieurs autres graces; mais ce projet n'eut point d'exécution. Quelques années après, le même Gérard fit une nouvelle aſſociation, au commencement du regne de Louis XIII, & obtint d'autres lettres-patentes pour douze ans. Quatre ans s'étant écoulés, ſans que cette compagnie eût fait aucune entrepriſe, quelques négociants de Rouen ſollicitèrent le tranſport du même privilege, & promirent de faire partir des vaiſſeaux dans le cours de l'année 1615.

Les aſſociés de Gérard formerent oppoſition à cette demande; & le roi, pour concilier les intérêts de ces deux compagnies, les réunit & leur accorda des lettres-patentes très-favorables. On ne voit pas que ces navigateurs aient été juſqu'aux Indes; on ſait ſeulement qu'ils firent la conquête de l'iſle de Madagaſcar, & de quelques autres adjacentes.

En 1642 il ſe forma, ſous les auſpices du cardinal de Richelieu, une nouvelle compagnie de commerce, qui fit d'abord quelque progrès dans ces iſles; mais elle finit par ne tirer aucun avantage de ſes dépenſes exceſ-

ſives. L'état déplorable de cette colonie inſpira à M. Colbert le projet d'une autre ſociété, non-ſeulement pour rétablir les affaires de Madagaſcar ; mais pour étendre le commerce de la France juſqu'aux Indes. Il ne falloit rien moins que la ſageſſe & les ſoins de ce grand miniſtre, pour engager les François dans de nouvelles entrepriſes. Neuf célebres négociants, ayant à leur tête un ſecretaire du conſeil, furent chargés de la direction de cette compagnie à Paris ; on créa dans les provinces d'autres ſyndics généraux & particuliers. Le roi, dans l'édit d'établiſſement, daté du mois d'août 1664, s'engage à prêter trois millions aux aſſociés, ſans intérêt, ne ſe réſervant aucune part au profit pendant dix ans, & ſe chargeant même de toutes les pertes qu'ils pourroient faire dans cet intervalle. Mais il exigea que chacun des actionnaires fournît au moins une ſomme de mille livres ; & pour rendre les directeurs plus attentifs à leurs fonctions, ceux de Paris furent obligés de s'intéreſſer pour une ſomme de vingt mille livres au moins, & ceux des autres villes pour une ſomme de dix mille.

Pendant les premieres années, la compagnie sembloit borner son commerce à Madagascar, qui fut nommée l'*isle Dauphine*, & à celle de Mascaregna qui est dans le voisinage, & que l'on appelle aujourd'hui l'*isle de Bourbon*.

Surate fut le premier établissement des François dans l'Inde ; ils formerent dans le même temps, c'est-à-dire, vers l'an 1668, d'autres factoreries dans la province de Bengale, dans le royaume de Visapour, dans la contrée de Cananor, sur les terres de Calicut, à Golconde, & enfin à Pondichéry : ce fut en 1670 que la compagnie établit ce dernier comptoir, au milieu de la côte de Coromandel. Deux ans après, l'amiral de la Haie emporta d'assaut la ville de San Thomé, qui appartenoit alors au roi de Golconde ; mais les François ne conserverent pas cette place long-temps ; elle leur fut enlevée par les Mogols, assistés des Hollandois, en 1674. Cette perte détermina la compagnie à tourner toutes ses espérances du côté de Pondichéry, pour en faire l'entrepôt de son commerce dans l'Inde. Le gouverneur du pays

accorda aux François un terrein près de la mer, où ils bâtirent d'abord une maiſon ſpacieuſe qui leur ſervit de comptoir; & deux ans après, il leur permit de s'y fortifier, & leur envoya même quelques troupes, pour augmenter leur petite garniſon.

Tels ont été les commencements de cet établiſſement célebre: ils ne furent pas conſidérables; car la dépenſe des premieres fortifications ne monta qu'à ſept cents écus. On s'aggrandit inſenſiblement; on acquéroit de l'emplacement toutes les années; on y conſtruiſoit de nouvelles maiſons; on élevoit des murs flanqués de tours; on y plaçoit du canon; & enfin on ſe mettoit en état de ſe défendre en cas d'attaque: c'eſt ce qui ne tarda pas d'arriver. Les Hollandois vinrent aſſiéger les François, par mer & par terre, avec des forces ſupérieures, & les obligerent à ſe rendre. La compagnie rentra dans ſes poſſeſſions à la paix de Riſwick: elle en trouva même les fortifications augmentées de ſept baſtions que les Hollandois y avoient faits: on leur paya ſeize mille pagodes d'or, pour le rembourſement de ces dépenſes. Je

dois dire ici, en paſſant, que la pagode eſt l'ancienne monnoie des Indes. C'eſt une piece d'or, faite préciſément comme un petit bouton de veſte, & qui vaut huit livres dix ſols. Le deſſous, qui eſt plat, repréſente une idole du pays; & le deſſus, qui eſt rond, eſt marqué de petits grains, comme certains boutons de manche.

On fit de nouveaux ouvrages, pour mettre le comptoir de Pondichéry à l'abri de toutes ſortes d'inſultes: la garniſon croiſſoit à proportion; & la ville ſe peuplant & augmentant de plus en plus, on y établit un conſeil ſouverain. Ce fut alors que Pondichéry commença à devenir une place importante. La compagnie en avoit confié la direction à M. Martin, qui contribua beaucoup à ſon aggrandiſſement. Mais depuis l'année 1700, juſqu'à la régence, le commerce de la compagnie des Indes tomba dans une extrême langueur. Dès l'année 1686, les fermiers généraux avoient fait taxer à des droits exorbitants les toiles & les autres marchandiſes de l'Inde, qui entroient dans le royaume. On prenoit vingt francs par aune pour les étoffes d'or & d'argent;

le reſte payoit à proportion. Dans la ſuite même, le débit de toutes ces marchandiſes fut interdit en France ; & l'on défendit, pendant un temps, l'entrée des mouſſelines.

D'un autre côté, le miniſtere permit à pluſieurs négociants de faire le trafic de l'Inde, ſur les vaiſſeaux de la compagnie, en lui payant un fret très-modique. Enfin ſon commerce fut gêné du côté de l'amirauté, par les ſoumiſſions & les dépendances qu'on exigea de ſes agents, & dont M. Colbert les avoit affranchis. Tout ſembloit annoncer ſa chûte prochaine, lorſqu'on lui aſſocia les autres ſociétés de négoce du royaume, qui ne formerent plus avec elle qu'un ſeul & même corps. Cette réunion ſe fit en 1719 ; & l'année ſuivante la compagnie des Indes fit partir trois vaiſſeaux richement chargés. Les directeurs de Pondichéry furent très-ſurpris, après un ſi grand affoibliſſement de commerce, de recevoir une grande abondance de munitions & de marchandiſes, avec une quantité conſidérable d'eſpeces d'or & d'argent. Une partie de ces richeſſes fut employée à payer les dettes que

l'ancienne compagnie avoit contractée à Surate, à Cambaye, à Bengale, & dans d'autres contrées de l'Inde.

Les ſuites du ſyſtême de Law firent évanouir ces premieres apparences de proſpérité. Dans le cours de 1721 & de 1722, on fut hors d'état de faire aucun envoi ; & cependant le nombre des habitants & des maiſons de Pondichéry étoit fort augmenté. On commença alors à environner cette ville de bonnes murailles : la compagnie fit la moitié des frais ; les habitants contribuerent pour le reſte. En 1724, notre commerce de l'Inde prit des forces ; & ſes progrès devinrent ſenſibles ſous l'adminiſtration de M. Orry. M. du Mas, nommé gouverneur de Pondichéry en 1735, obtint du Grand-Mogol la permiſſion de battre monnoie dans cette ville ; ce qui procura à la compagnie un bénéfice annuel de quatre cents mille livres. Elle a fait frapper tous les ans, juſqu'à préſent, pour cinq à ſix millions de roupies. L'année derniere, il obtint gratuitement du roi de Tanjaour, pour la compagnie, le fort de Karcangery, & la ville de Karikal, dont les terres & droits ſont affermés,

par an, cent mille livres. Karikal eſt une ville fort ancienne; on y compte cinq moſquées, quatorze pagodes, cinq à ſix mille habitants. Elle eſt ſituée dans la principauté de Tanjaour, à vingt-cinq lieues de Pondichéry.

Ainſi croiſſoit ſenſiblement l'honneur & la domination des François aux Indes, lorſqu'il y arriva la plus grande & la plus funeſte révolution qu'on eût vue depuis long-temps dans la preſqu'iſle en-deçà du Gange. Une irruption de barbares menaçoit de tout abſorber & de tout détruire; la ſageſſe de M. du Mas arrêta leur fureur, préſerva du glaive ceux qui en devoient être les victimes, & viendra enfin à bout de diſſiper l'orage, comme je l'eſpere; car je me trouve au milieu de ce tumulte: ce qui vraiſemblablement me retiendra encore quelque temps à Pondichéry. Vous ne ſerez peut-être pas fâchée d'apprendre un événement qui cauſe tant de trouble dans cette contrée.

Après l'expédition de Thamas-Kouli-Kan dans le Mogol, quelques gouverneurs ou vice-rois, dans la preſqu'iſle de l'Inde, crurent avoir trouvé

un moment favorable pour s'ériger en ſouverains. Le Nabab d'Arcatte, ancien allié des François, ſe flatta de pouvoir former un royaume pour ſon fils, & un autre pour ſon gendre. Il aſſembla une armée nombreuſe, dont il leur donna le commandement, & avec laquelle ils ravagerent pluſieurs de ces petits royaumes gouvernés par des princes idolâtres, aſſujettis à payer un tribut annuel au Grand-Mogol. Ils aſſiégerent & prirent la ville de Tiche-rapali, entrerent dans les états du roi de Tanjaour, & ſe rendirent maîtres du Maduré, de Travancour & des cantons voiſins. Alarmés de ces conquêtes, les princes gentils implorerent le ſecours du roi des Marattes : ce roi profeſſe la même religion, c'eſt-à-dire, l'idolâtrie ; & il commande à une très-grande étendue de pays. Souvent on lui a vu mettre ſur pied deux ou trois cents mille hommes, à la tête deſquels il ravageoit les états du Mogol, & en tiroit d'immenſes contributions. Cette nation, après avoir été long-temps diſperſée, s'eſt enfin établie dans quelques contrées de l'Indoſtan. L'empereur Aurengzeb a travaillé, pendant

vingt ans, à la confiner dans les montagnes du Deckan, ſans pouvoir y réuſſir. Les Marattes ont eu, depuis ce temps-là, des guerres continuelles avec tous leurs voiſins, & ont fait avec eux une infinité de traités de paix, qu'ils n'ont obſervés qu'autant qu'ils y trouvoient leurs intérêts. Ils ont eſſuyé eux-mêmes des révolutions étonnantes; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ceux qui les gouvernent actuellement, ſont les Bramines, qu'ils abhorrent, & qu'ils ſervent néanmoins pour une paye très-modique. La réſidence du Bramine, leur ſouverain, eſt Paona; & *Nanna* eſt le titre qu'on lui donne. Ce qui prouve que ces peuples ont été autrefois très-puiſſants dans le Mogol, malgré la déſunion qui regne aujourd'hui enir'eux, c'eſt le tribut de la quatrieme partie de leurs revenus, que leur paient encore aujourd'hui les rajas ou gouverneurs. Les Marattes le levent en argent comptant dans toutes les provinces, & laiſſent toujours quelques arrérages, pour avoir un prétexte de faire de nouvelles incurſions, lorſque leurs troupes manquent d'occupation & d'exercice.

Il n'y a pas long-temps que ces peuples ne formoient qu'un corps de flibuſtiers qui ſe mettoient au ſervice de ceux qui les payoient le mieux. Ils n'avoient ni établiſſements fixes, ni d'autre profeſſion que la guerre ; & ils s'étoient rendus formidables aux Mogols, qu'ils harceloient & faiſoient périr de faim & de miſere, malgré les armées formidables qu'ils mettent en campagne. Ces pillards battent continuellement l'eſtrade ; & comme ils ne menent avec eux ni bagage ni proviſion, il eſt difficile de les atteindre ; car auſſi-tôt ils ſe retirent dans leurs déſerts. Ils ſe ſervent de chevaux vigoureux & endurcis à la fatigue, & les nourriſſent du bled qu'ils trouvent ſur pied. Ces cavaliers ſont terribles à l'arme blanche, & il y a peu de troupes qui échappent à leurs ſabres, quand une fois elles ſont rompues. La haine de ce peuple & ſon amitié ſont également à craindre ; ils ruinent leurs ennemis par les ravages qu'ils commettent dans leur pays, & leurs alliés par les ſommes exorbitantes qu'ils en exigent. Les Mogols n'ont point de plus grands adverſaires que cette milice ;

& ſans elle, ils ſe ſeroient déjà emparés, depuis long-temps, de toute la péninſule de l'Inde.

Telle eſt la nation que les Gentils appellerent à leurs ſecours contre le Nabab d'Arcatte. L'amour du pillage, autant que l'envie de défendre un pays idolâtre, de l'invaſion des Mahométans, détermina le chef des Marattes à y envoyer ſon fils avec ſoixante mille chevaux, & cent cinquante mille hommes d'infanterie. Le Nabab d'Arcatte ayant eu avis de leur approche, fit ſes diſpoſitions pour les empêcher d'entrer dans ſes états; mais il fut contraint de céder au vainqueur, & il périt dans le combat. Le bruit de cette défaite jetta l'épouvante dans le pays. On ne voulut le croire à Pondichéry, que lorſqu'on y vit accourir une multitude prodigieuſe de peuples qui s'y réfugioient. La foule en devint ſi nombreuſe, qu'on fut obligé de fermer les portes de la ville. C'eſt dans ces circonſtances, que la veuve du Nabab & ſa famille s'y préſenterent. M. du Mas les reçut avec tous les égards dus à leur rang, à leur ſituation malheureuſe, à l'amitié que le Nabab avoit toujours eue pour les

François. Cette générosité pourroit bien nous attirer une guerre fâcheuse ; car on dit ici que le général des Marattes, piqué qu'on eût accordé un asyle à cette famille infortunée, menace de faire avancer des troupes contre Pondichéry. La veuve du Nabab, pénétrée des attentions & des honneurs qu'elle recevoit chaque jour de monsieur & madame du Mas, en informa son fils. Ce prince, sensible à cet accueil, leur en écrivit dans les termes les plus touchants. Sa mere, à qui il avoit appris qu'il venoit de faire sa paix avec les Marattes, lui manda de venir la voir, pour adoucir le chagrin que la mort de son mari lui causoit, & qui n'avoit rien encore perdu de sa premiere force. On sut à Pondichéry qu'il se préparoit à y venir, & qu'il seroit suivi de tous les seigneurs de sa cour. M. du Mas fit promptement dresser une tente à la principale porte de la ville, pour les recevoir, & envoya au-devant d'eux, jusqu'aux limites, deux officiers de la compagnie, avec des troupes de musiciens & de danseuses, suivant l'usage. Le Nabab arriva sur les six heures du soir. M. du Mas, accompagné

de ſes gardes, & de tout ce qu'il y avoit d'employé dans la ville, ſe préſenta à lui à la deſcente de ſon palanquin. Ils s'embraſſerent au bruit du canon, avec beaucoup de démonſtrations d'amitié. Enſuite le gouverneur prit le prince par la main, & le conduiſit ſous la tente qu'on avoit ornée & éclairée de quantité de bougies. Toute la garniſon étoit ſous les armes, la bayonnette au bout du fuſil, & garniſſoit la porte & les murailles de la ville. Après être reſté fort peu de temps ſous la tente, le Nabab fut conduit au jardin de la compagnie, où ſa mere & ſes ſœurs étoient logées. Le gouverneur, l'ayant reçu dans ſon palais, lui donna le bétel & l'eau-roſe: l'uſage eſt d'en verſer ſur la tête & ſur les habits de ceux qu'on veut ſinguliérement honorer. Enfin il lui offrit, au nom de la compagnie, les préſents ordinaires: car la coutume du pays eſt d'en faire dans toutes les viſites qu'on ſe rend mutuellement. Le ſoir même, le prince en témoigna ſa reconnoiſſance à M. du Mas, en lui envoyant un de ſes plus beaux éléphans; préſent qu'on ne fait, chez les orientaux,

qu'aux ſouverains les plus diſtingués : ce qui prouve que le Nabab d'Arcatte mettoit M. du Mas dans ce haut rang. Voilà, Madame, où en ſont les choſes au moment où je vous écris.

On compte à Pondichéry plus de cent mille habitants, chrétiens, mahométans, ou idolâtres. Son plan eſt quarré, & a plus d'une lieue de circuit. Quoique bâtie en différents temps, elle eſt auſſi réguliérement diſpoſée, que ſi on n'avoit mis aucun intervalle dans ſa conſtruction ; ce qui prouve l'attention des gouverneurs à marquer le terrein à chaque particulier, & à le bien diriger. Les rues en ſont tirées au cordeau ; la principale a une demi-lieue de long, & toutes ſont d'une aſſez belle largeur. Les maiſons ſont contiguës, & n'ont qu'un étage. Celles des Européens ſont bâties de briques, les autres de terre glaiſe cuite au ſoleil, & enduite d'une eſpece de chaux de coquilles d'huitres calcinées. Leur longueur ordinaire eſt de huit toiſes ſur ſix de large ; & elles ſervent d'habitation à plus de vingt perſonnes. Les cours ſont plantées d'arbres, à l'ombre deſquels les ouvriers fabriquent ces

belles toiles que la compagnie des Indes tire tous les ans de ces contrées. C'eſt dans ces mêmes cours, ou ſur les plates-formes qui ſervent de toîts aux maiſons, que les Indiens paſſent la nuit, couchés ſur une ſimple natte, & preſque nuds ; car Pondichéry étant ſous la zone torride, non-ſeulement il y fait exceſſivement chaud, mais, par un phénomene des plus ſinguliers de la nature, il n'y pleut que ſept à huit jours au plus dans toute l'année, ce qui arrive réguliérement vers la fin d'octobre.

La principale maiſon de Pondichéry eſt celle du gouverneur ; de l'autre côté, eſt un grand bâtiment richement meublé, où logent les princes étrangers & les ambaſſadeurs. Il eſt accompagné d'un jardin planté de fort belles allées d'arbres, qui ſervent de promenades publiques. Les jéſuites ont une maiſon où demeurent douze ou quinze religieux qui montrent à lire & à écrire, donnent des leçons de mathématiques, mais qui n'enſeignent point le latin. Les prêtres des miſſions étrangeres & les capucins y ont auſſi des habitations. Parmi ces derniers, j'y connois un

pere Norbert, que je crois Lorrain, & qui, à en juger par les entretiens que j'ai eus quelquefois avec lui ſur les jéſuites, devoit en avoir reçu de grands ſujets de mécontentement. Il prétend être poſſeſſeur de certains mémoires contre eux, qu'il menace de faire imprimer, s'il obtient de ſes ſupérieurs la permiſſion qu'il ſollicite de retourner en Europe *.

Les Gentils ont dans la ville deux pagodes où on leur laiſſe le libre exercice de leur culte. Les rois du pays, en permettant l'établiſſement de la compagnie, ont exigé cette condition. Ces idolâtres ſont pauvres; mais ſans ceſſe occupés au travail, ils ſont toute la richeſſe de cette contrée. Le meilleur ouvrier ne gagne pas plus de deux ſols par jour; & ce gain modique ſuffit pour le faire ſubſiſter avec ſa femme & ſes enfants qui, comme lui, ne vivent que de riz cuit à l'eau: des eſpeces de gâteaux cuits ſous la cendre &

* Ce pere Norbert eſt aujourd'hui à Paris ſous le nom de M. l'abbé Platel. Il a fait imprimer les mémoires dont parle le voyageur.

ſans levain, ſont le ſeul pain qu'ils mangent; encore n'en ont-ils que rarement, quoiqu'il y en ait à Pondichéry d'auſſi bon qu'en Europe. Le riz croît en abondance dans ce pays; & c'eſt encore à l'induſtrie & au travail de ces Indiens, qu'on eſt redevable de cette fécondité. Comme ce grain ne vient que dans l'eau, ils creuſent dans les champs, de diſtance en diſtance, des puits de dix à douze pieds de profondeur; & ils mettent ſur le bord une eſpece de baſcule, avec un ſceau d'un côté, & un poids de l'autre. Un homme ſe tient debout au milieu de la baſcule qu'il fait aller, en appuyant alternativement un pied de chaque côté. Un puits n'eſt pas plutôt tari, qu'il paſſe à un autre, & ainſi ſucceſſivement pendant tout le jour. Ce peuple eſt fort adroit à ménager & à diſtribuer l'eau qu'ils conſervent dans la ſaiſon des pluies, ou après le débordement des rivieres, non-ſeulement dans des puits & dans des citernes, mais encore dans des étangs & dans des lacs, qu'ils creuſent de leurs propres mains.

Outre les maiſons de la compagnie

& du gouverneur, il y a encore des particuliers à Pondichéry qui en ont de très-belles. On y voit auſſi de vaſtes magaſins, ſix grandes portes, une citadelle conſidérable, treize petits forts particuliers, ou baſtions, avec une artillerie formidable, compoſée de plus de quatre cents pieces de canon. On regrette qu'une ſi belle ville n'ait point de port : ce n'eſt qu'une rade, où les vaiſſeaux ne peuvent pas arriver, la mer n'ayant jamais plus de deux pieds de flux dans cet endroit. Il faut aller porter ou chercher les marchandiſes dans des bateaux à la diſtance d'une lieue. Rien n'y manque d'ailleurs du côté de l'aiſance & de la douceur de la vie. On y fait fort bonne chere, & à très-bon marché, en groſſe viande, en volaille, en gibier & en poiſſon. Il eſt vrai que les herbes potageres y croiſſent difficilement ; & celles même qu'on y recueille n'ont, pour le goût, aucune reſſemblance evec les nôtres. A l'égard des fruits, ſi l'on n'y a pas les mêmes eſpeces qu'en Europe, il en vient d'autres qui valent peut-être mieux.

Le gouverneur de Pondichéry a

douze gardes à cheval, & trois cents à pied, qui ont le nom de *Pions*. Les jours de cérémonie il ſe fait porter par ſix hommes dans un palanquin dont les carreaux & le dais ſont ornés de broderies & de glands d'or ; pour ſe conformer au faſte des orientaux, qui ne jugent de la puiſſance d'une nation, que par la magnificence de ceux qui la repréſentent. La grande conſidération dont jouiſſent ici les François, eſt due, en plus grande partie, à M. du Mas, qui fut fait gouverneur en 1735. La ſageſſe de ſa conduite a procuré à la compagnie, de la part des princes Indiens, des privileges, des diſtinctions & des honneurs qui doivent flatter les François établis ou qui voyagent dans ces contrées. Je ſuis à portée d'y jouir de ces avantages, auxquels eſt joint celui de le connoître particuliérement. J'attribue à ſon amitié la facilité de faire un voyage dans l'iſle de Ceylan, avec des lettres de recommandation.

Je ſuis, &c.

A Pondichéry, ce 18 Mars 1742.

LETTRE XXXVII.

CEYLAN.

EN ſuivant la côte de Coromandel, pour aller à Ceylan, nous nous arrêtâmes d'abord à Tranquebar, enſuite à Négapatan. La premiere appartient aux Danois, qui en ſont les fondateurs. Ils y ont bâti une fortereſſe conſidérable par ſon étendue & par les ouvrages qui la défendent. La compagnie Danoiſe y a une garniſon d'environ cinq cents hommes, moitié Indiens & moitié Européens. Les Hollandois, jaloux de ſon commerce, ont fait tous leurs efforts pour le traverſer. Ils ont engagé ſous main des princes du pays à ſe liguer contre cet établiſſement. Les Anglois de Madras ſont venus au ſecours de Tranquebar, & ont délivré cette ville, que le raja de Tanjaour, aſſiſté par la compagnie Hollandoiſe, tenoit aſſiégée. Elle eſt grande & bien bâtie; il y a une égliſe catholique & trois proteſtantes, une moſquée & cinq pagodes; c'eſt vous dire,

dire, qu'il y a ici des peuples de toutes les religions. Le roi de Danemarck y entretient des miniſtres qui prêchent l'évangile ſuivant les principes des proteſtants : on loue leur zele & leurs travaux. Ils ont fait venir d'Eürope une imprimerie, & ont commencé par imprimer de petits livres de dévotion, traduits en langue malabare & portugaiſe. Ils ont donné enſuite, dans ces deux idiomes, une traduction de l'ancien & du nouveau teſtament.

Lorſque les Portugais ſe ſont établis dans les Indes, Négapatan n'étoit qu'un village qu'ils environnerent de murs & d'un large foſſé, & en firent une ville. Ils y bâtirent des égliſes & y fonderent une maiſon de jéſuites. Après plus de cinquante ans d'une tranquille poſſeſſion, les Hollandois leur enleverent cette place, y mirent de la garniſon, & en firent un de leurs principaux comptoirs. Depuis qu'ils en ſont les maîtres, on y voit des Mahométans, des Indiens, des Banians, qui, ſous leur protection, exercent librement leur religion & leur commerce ; ce que l'intolérance portugaiſe n'avoit jamais cru devoir per-

mettre. Négapatan tire ſon nom de la multitude des ſerpents qui ſe trouvent dans les environs. On en voit de fort gros, mais l'eſpece n'en eſt pas dangereuſe ; & les habitants les craignent ſi peu, qu'ils les attirent ſouvent dans leurs maiſons, où ils les nourriſſent de lait & de riz.

Les Hollandois de Négapatan commercent beaucoup avec ceux de Ceylan. J'étois muni de lettres de M. de Mas pour divers négociants de cette iſle, qui me reçurent très-honnêtement. Nous débarquâmes au port de Jafnapatan, où la compagnie Hollandoiſe s'eſt encore établie ſur les ruines des Portugais. Ces derniers ont poſſédé une partie des côtes de Ceylan, d'où ils faiſoient des courſes juſqu'à la capitale. Ils s'y étoient rendus ſi formidables, qu'ils avoient forcé le ſouverain du pays à leur payer un tribut annuel. Ce prince eut enfin recours aux Hollandois de Batavia, qui ayant joint leurs armes aux ſiennes, battirent les Portugais, les chaſſerent de tous les lieux où ils s'étoient fortifiés, & s'y établirent à leur place.

L'iſle de Ceylan eſt diviſée en pro-

vinces, & les provinces en des eſpeces de bailliages appellés *colras*. Sa longueur eſt d'environ cent lieues, ſa largeur de cinquante, ſon circuit de plus de deux cents, & ſa figure celle d'une poire. Elle eſt partagée en deux puiſſances : les Hollandois ſont maîtres des côtes ; le roi de Candy, de l'intérieur des terres. Les premiers poſſedent Jafnapatan, l'iſle de Menaar, Calpentine, Negambo, Colombo, Point-de-Gale, Baticalon & Trinquemale. Je vous cite toutes ces villes dans l'ordre où je les ai parcourues ; car j'ai voulu faire le tour de l'iſle ; & lorſque je m'engageois dans les terres, je revenois toujours rejoindre le port le plus voiſin de l'endroit où j'avois débarqué. Par-tout je trouvois, de la part des Hollandois, la même honnêteté. Les villes qu'ils occupent ſur les côtes, n'ont rien qui les diſtingue de leurs autres établiſſements de l'Inde. Colombo, l'ancienne capitale des Portugais de Ceylan, tient encore aujourd'hui le premier rang parmi les colonies hollandoiſes de cette iſles. Elle eſt bâtie au fond d'une baie qui offre un port commode. Les Hollandois ont reſſerré

ſon enceinte, & augmenté ſes fortifications ; le palais du gouverneur eſt un grand & bel édifice ; l'arſenal & ſes magaſins ſont des bâtiments remarquables. Comme c'eſt ici le principal comptoir de la compagnie, le gouverneur général & le conſeil ſouverain y font leur réſidence. Il y a dans les autres villes des magaſins pour les marchandiſes qu'ils tirent du centre de l'iſle, & qu'ils tranſportent enſuite dans les lieux de leur deſtination.

En pénétrant dans les terres, je trouvai beaucoup plus d'objets dignes d'attention. J'y arrivai dans des circonſtances favorables ; les Hollandois vivoient dans la plus grande intimité avec le roi de Candy : ſans cela je ne me ſerois point engagé dans un pays, d'où l'on ſort très-difficilement. Ces peuples ſe défient de tous les blancs : ils les examinent ; & s'ils ne ſont pas ſatisfaits de leurs réponſes, ils les arrêtent comme des fugitifs : il n'eſt pas aiſé de tromper leur vigilance ; & quand même on y réuſſiroit, il faudroit être aſſez heureux pour gagner un port de mer & y trouver un vaiſſeau prêt à s'embarquer, ſans quoi l'on

ſeroit expoſé à mourir de faim dans les bois.

Il n'y a que cinq villes un peu conſidérables dans le royaume de Candy. La capitale, qui lui donne ſon nom, a cet avantage, qu'étant ſituée au centre de l'iſle, on y peut aborder de toutes parts avec facilité. Sa forme eſt triangulaire, & le palais du roi occupe la pointe qui eſt à l'orient. Toutes les avenues de la ville, à une lieue de diſtance, ſont fermées par des barrieres d'épines; & l'on y fait la garde continuellement. La grande & belle riviere de Mavelagongue n'en eſt éloignée que d'un quart de lieue; & traverſant toute l'iſle, elle va ſe jetter dans la mer à Trinquemale. La multitude des rochers entre leſquels ſon eau coule, la rendent peu navigable; & ſa rapidité ne ſouffre pas qu'on y bâtiſſe des ponts. C'eſt d'ailleurs une politique du pays, de ne pas permettre qu'on y aborde facilement. Candy étoit autrefois une grande ville, où les ſouverains du pays avoient fixé leur réſidence; mais les Portugais l'ayant ruinée dans le temps de leurs premieres conquêtes, ſes princes ont

transporté ailleurs le siege de leur empire, & n'y font plus que quelques voyages.

Les quatre autres villes un peu importantes de ce royaume sont Nellemby, Allout, Badoula & Digligy. Allout est le lieu où l'on tient en réserve, pour les temps de guerre, de grands magasins de bled & de sel. C'est aux environs de Badoula que se trouve le meilleur tabac de Ceylan; & ils ont cela de particulier, que les animaux qu'on y éleve, ne peuvent vivre long-temps lorsqu'ils sont transportés dans une autre province. Le roi habite souvent la ville de Digligy, comme une place de sûreté, par le voisinage d'une haute montagne, qui peut, à tous moments, lui servir de retraite. Elle est revêtue de tant de rochers, de bois & de précipices, qu'une poignée de gens y résisteroit aux plus grandes armées. Le palais du prince est environné de remparts; & l'enceinte est remplie de divers bâtiments irréguliers, la plupart très-bas, couverts de chaume, & quelques-uns de tuiles; ces derniers ont deux étages, avec des galeries ouvertes pour donner de l'air, & entourées de

baluſtres, d'ébene ou de bois peint. Le ſommet de chaque édifice eſt orné de vaſes de terre ; & les fenêtres ſont enrichies de plaques d'argent ; les portes, les ſerrures, les verroux ſont ſculptés & gravés, mais ſans beaucoup de goût : il y a cependant une ſorte de magnificence dans ces édifices.

Les ſeigneurs ont des maiſons aſſez belles & aſſez commodes : elles conſiſtent ordinairement en deux bâtiments oppoſés l'un à l'autre, & joints enſemble par une muraille ; ce qui forme une cour quarrée : les murs ſont enduits de fiente de vache, qui les rend impénétrables à la pluie. Les maiſons communes des habitants ſont petites, baſſes, couvertes de pailles, & bâties avec des perches, ſur leſquelles on étend quelquefois de l'argille. Une loi capitale de l'iſle de Ceylan défend de blanchir tout autre édifice que les temples des dieux, & le palais du roi.

Outre les cinq villes que je viens de nommer, il y a, dans le royaume, des bourgs & des villages en grand nombre, mais qui ne méritent pas l'attention des voyageurs. Les habitants ne ſe ſoucient ni d'aligner les rues, ni

de donner de la régularité à leurs maiſons. Chaque famille occupe un bâtiment ſéparé, environné d'une haie & d'un foſſé ; & ils l'abandonnent quand ils voient dans le village quelques maladies trop fréquentes : ils croient que le diable s'eſt emparé de l'habitation, & en vont chercher une plus heureuſe. Jamais ces peuples ne bâtiſſent ſur les grands chemins, de peur d'être expoſés aux regards curieux des paſſants.

Les bois & les montagnes, dont tout ce pays eſt rempli, ſéparent les corlas, ou cantons particuliers, les uns des autres, & leur ſervent de fortereſſes ; auſſi n'eſt-il pas permis de les défricher. L'accès de ces montagnes eſt très-difficile ; les chemins y ſont ſi étroits, qu'on les prendroit plutôt pour des défilés, que pour des routes publiques ; ils ſont d'ailleurs défendus par des barrieres d'épines, & par les habitants des villages voiſins.

Ces barrieres ; qu'on entretient à tous les paſſages, ſont redoublées à l'approche de la guerre, non-ſeulement à l'entrée des montagnes, mais dans toutes les villes, les villages &

les chemins de traverſe. Elles ſont compoſées d'une eſpece d'arbriſſeau dont les branches garnies d'épines, & longues de trois ou quatre pouces, ſont auſſi fortes que des cloux de fer. Ces branches courbées l'une près de l'autre, & liées à trois ou quatre pieux, ſont ſi bien ajuſtées, qu'on peut les baiſſer ou les hauſſer pour paſſer par-deſſus. On fait une garde fort exacte ſur tous les chemins qui conduiſent à la cour ; il n'y paſſe perſonne ſans un ſceau que l'on reçoit des officiers établis pour cette diſtribution : ces ſceaux ſont différents, ſuivant la qualité ou la profeſſion de ceux qui les demandent : celui d'un ſoldat repréſente un homme armé ; pour un laboureur, c'eſt la figure d'une perſonne qui porte deux ſacs attachés aux deux extrêmités d'un bâton. Comme Européen, on me donna pour mon paſſeport le portrait d'un homme qui avoit l'épée au côté, & le chapeau ſur la tête.

La plus haute montagne de l'iſle eſt celle que les Portugais ont nommée le *Pic-d'Adam*, & que l'on apperçoit de vingt lieues en mer. Il en ſort un rocher qui s'éleve à la hauteur d'un quart

de lieue en forme pyramidale, mais ſi eſcarpé, qu'on ne peut y monter que par le moyen d'une chaîne de fer, qui regne depuis le haut juſqu'en bas. On compte, du pied de la montagne au dernier ſommet du rocher, environ deux lieues d'un chemin ſi difficile, qu'on emploie plus de huit heures à le faire. Quoique la cime paroiſſe pointue, en la regardant du bas de la plaine, elle forme néanmoins une terraſſe de plus de deux cents pas de diametre, au milieu de laquelle eſt un grand lac, très-profond, de la meilleure eau qu'on puiſſe boire. De-là ſortent pluſieurs ruiſſeaux qui s'écoulent par torrents le long de la montagne, & après s'être réunis, forment trois grandes rivieres qui arroſent & fertiliſent la plaine. Près du lac eſt une large pierre qui porte l'empreinte d'un pied d'homme, plus grand deux fois que ſa meſure naturelle, & auſſi parfaitement gravé, que s'il étoit ſur de la cire. Perſuadés que c'eſt la marque du pied de notre premier pere, les habitants du pays y ont une grande dévotion, & regardent comme une action méritoire d'y aller en pélerinage, ſur-

tout le premier jour de l'an, qui tombe pour eux au mois de mars. On voit alors ſur cette montagne des proceſſions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfants. On a planté autour de la pierre quelques arbres; & plus loin on a conſtruit des maiſons pour les pélerins, avec une pagode pour un prêtre qui reçoit les offrandes, & raconte aux dévots cent faux miracles opérés par la vertu de cette pierre.

Il ſemble que la nature ait pris plaiſir à enrichir l'iſle de Ceylan des plus rares tréſors de la terre. Elle l'a placée ſous le plus heureux climat de l'univers: ſes montagnes ſont couvertes d'arbres, & ſes vallées arroſées de ſources fécondes. Mais voici, je crois, ce que le pays préſente de plus ſingulier. Quand les vents d'oueſt ſouffient, toutes les parties occidentales de l'iſle ont de la pluie; & c'eſt alors la ſaiſon propre au labourage. Pendant ce temps-là, tout le pays expoſé au levant jouit d'un air ſec & d'un ciel admirable: c'eſt le temps de la récolte. Quand au contraire ce ſont les vents d'orient qui regnent, ils amenent la pluie dans la partie orientale, qui par-là devient propre à être

labourée à ſon tour, tandis que le côté de l'occident goûte les charmes de la plus belle ſaiſon, voit mûrir le grain, & fait ſes moiſſons. Les pluies d'une part, la ſéchereſſe de l'autre, ſe partagent d'ordinaire au milieu de l'iſle; & la montagne, qui eſt au centre, eſt en même temps ſeche d'un côté & humide de l'autre. En ſortant d'un lieu mouillé, je me trouvois tout d'un coup ſur un terrein brûlant; & il n'y avoit pas plus de cent pas de diſtance de l'un à l'autre.

Le canton d'Oudanour, qui ſignifie *la plus haute ville*, & celui de Tattanour, dans lequel eſt ſituée la ville royale de Candy, ſont les plus beaux, les plus fertiles, & les plus peuplés de tout le pays: auſſi les habitants ſont-ils regardés comme les principaux ſujets du roi; & il eſt paſſé en proverbe à Ceylan, que ſi ſa famille royale venoit à s'éteindre, on pourroit prendre le premier venu de ces deux cantons, le tirer de la charrue, le nettoyer, & qu'alors on auroit un roi qui ne manqueroit ni de naiſſance ni de bonnes qualités. Entre pluſieurs privileges, ils ont celui de n'avoir pour gouverneurs, que des hommes nés dans le canton.

Le royaume de Candy eſt, pour ainſi dire, fortifié par la nature même. Dès qu'on y entre, on va toujours en montant. Cette ſituation élevée donne au ſouverain le titre de *roi ſur le haut des montagnes*. Les veſtiges de pluſieurs villes ruinées annoncent que Ceylan a été plus peuplée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Rien de plus fameux, dans les chroniques du royaume, que ces reſtes de ſon ancienne magnificence ; mais il ſeroit difficile d'en marquer l'origine. L'hiſtoire ancienne de Ceylan n'offre que des récits merveilleux, & quantité de fables obſcures, concernant les héros & les dieux du pays. Ces rêveries ſont conſignées dans des livres qui paſſent pour ſacrés, & qui compoſent les écritures canoniques des Chingulais. Les prêtres, qui en ſont les dépoſitaires, les cachent ſoigneuſement au peuple, & ne lui communiquent qu'un petit nombre d'articles qu'on apprend aux enfants, & qui ſe chantent dans les temples.

Un ſavant Hollandois, avec qui j'en ai ſouvent converſé, prétend que les anciens ont connu cette iſle ſous le nom de *Taprobane*, & que ſes richeſſes

l'avoient rendue la plus célebre contrée des Indes. L'or, les pierreries & les épices dont elle abonde, y attiroient les étrangers ; & quand ils y apportoient leurs marchandiſes, ces inſulaires ſe ſaiſiſſoient de leurs vaiſſeaux, prenoient ce qui leur étoit utile, & rendoient en échange les productions du pays.

Je tiens de ce même Hollandois un ancien uſage de Ceylan, qui mérite d'être rapporté. Quand le roi mouroit, on mettoit ſon corps ſur un charriot, de maniere qu'étant renverſé ſur le dos, la tête pendoit aſſez proche de terre. Une femme le ſuivoit ; & avec un balai qu'elle avoit à la main, elle jettoit de la pouſſiere ſur la tête du mort. En même temps, un officier public crioit à haute voix : " Peuples, voici votre roi „ qui étoit hier votre maître ; mais „ l'empire qu'il avoit ſur vous s'eſt „ évanoui : il eſt réduit dans l'état où „ vous le voyez ; ne comptez donc „ plus après cela ſur les eſpérances in„ certaines de la vie „. On prononçoit ces paroles pendant trois jours, après leſquels on embaumoit le corps ; on le brûloit enſuite, & l'on jettoit les cen-

dres au vent. Le trône étoit électif ; & l'on n'y montoit qu'à un âge avancé, & ſur le témoignage univerſel d'une douceur ſinguliere. Le prince ne devoit point avoir d'enfants ; & s'il lui en ſurvenoit après ſon élection, il étoit obligé de remettre la couronne entre les mains du peuple, de peur qu'elle ne devînt héréditaire. Il n'étoit permis à perſonne d'avoir des eſclaves ou des domeſtiques : chacun devoit ſe ſervir ſoi-même, pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté. Par le même principe, il étoit défendu de dormir tant que le ſoleil étoit ſur l'horiſon. Le roi étoit juſticiable comme ſes ſujets : lorſqu'il commettoit quelque faute capitale, on le condamnoit à mort, ſans lui faire ſouffrir aucun ſupplice corporel. Son unique peine étoit de ſe voir abandonné & rejetté de tout le monde, comme un proſcrit. C'étoit un crime de lui parler ; on lui refuſoit toute eſpece de conſolation ; & on ne lui donnoit pas même les choſes les plus néceſſaires à la vie.

Quoique les choſes ayent changé de face, on peut dire néanmoins que le gouvernement de ce royaume a encore des loix & des maximes qui ren-

droient cette nation heureuſe, ſi le prince n'abuſoit pas de ſon pouvoir pour les violer. Ses états ſont héréditaires ; mais le roi choiſit à ſon gré un ſucceſſeur parmi ſes enfants, ou diviſe entr'eux ſes états. Les rênes de l'empire ſont dans les mains de deux principaux miniſtres, nommés *Adigards*, chargés du gouvernement civil & militaire. Ils jugent en dernier reſſort les cauſes de ceux qui appellent de la ſentence des gouverneurs particuliers. Ils ont ſous eux des officiers ſubalternes : ceux-ci, pour marque de leur dignité, ont un bâton crochu, qui eſt auſſi reſpecté que le ſceau même des deux Adigards. Le gouvernement des provinces oblige ceux qui en ſont pourvus de demeurer à la cour, où leur fonction eſt de veiller à la garde du roi ; mais ils ont des officiers qui les repréſentent en leur abſence. Leur cour de juſtice eſt compoſée des principaux habitants de chaque bourg. On appelle de ces tribunaux au gouverneur, du gouverneur aux premiers miniſtres, & de ceux-ci au roi même : on ſe proſterne devant lui, quand il ſort de ſon palais : mais cette voie n'eſt pas toujours une reſſource

contre l'injuſtice ; car le prince fait quelquefois battre & enfermer le ſuppliant, pour l'avoir importuné mal-à-propos ; & l'affaire languit pendant des années entieres.

Dans le choix des officiers, le roi a moins égard au mérite qu'à la naiſſance ; & ces inſulaires ſont plus favorablement diſpoſés pour un homme en place, tiré de la nobleſſe, que ſi on le prenoit dans la claſſe du peuple. En nommant un noble à quelque dignité, dans la vue de le rendre plus reſpectable, le prince lui donne toujours quelques marques d'affection & de faveur. Il lui fait des préſents, & augmente ſes revenus par des terres que les payſans ſont obligés de cultiver à ſon profit. Quand ces premiers officiers vont à pied, ils ſont appuyés ſur le bras d'un écuyer. Les Adigards ajoutent à cette diſtinction, un homme qui marche devant eux, tenant à la main nn grand fouet pour écarter le peuple Mais au milieu de ces marques d'honneur, ils ſont expoſés à des diſgraces qui rendent leur ſituation peu digne d'envie. Pour le plus léger mécontentement, ſur un ſimple ſoupçon, & ſouvent par un pur

caprice, on les charge de chaînes ; on les enferme dans une obſcure priſon ; on les empale ; on les fait déchirer par des animaux cruels ; on extermine leurs peres, leurs enfants & leurs femmes. Celui que le prince commet pour les arrêter, eſt ordinairement revêtu de leurs emplois & de leurs dépouilles.

Vous concevez donc que le deſpotiſme regne ici dans toute ſa plénitude. Le palais du prince, plus ſemblable à une fortereſſe qu'à une maiſon royale, eſt environné d'une multitude de ſoldats ; les dedans ſont gardés avec la même inquiétude ; chacun eſt en ſilence dans ſon poſte ; & le prince change ſouvent d'appartement, afin que perſonne ne ſache celui qu'il occupe. On ne peut mieux comparer les défiances de ce monarque ſoupçonneux, qu'à celles de ce roi de Tyr, de cet affreux Pygmalion, dont vous avez lu un portrait ſi frappant dans le roman de Télémaque. Le roi de Candy mange toujours ſeul à une petite table, devant laquelle il eſt aſſis. Les officiers qui le ſervent ont un bandeau ſur la bouche, de peur que leur haleine ne ſouille les mets qu'ils lui préſentent. Tous les em-

plois s'achetent à cette cour corrompue ; & le plus offrant eſt toujours sûr de les obtenir : le prince fait ſouvent lui-même ce honteux trafic.

La milice du roi de Candy eſt compoſée de ſes gardes, qui viennent faire ſucceſſivement leur ſervice, & des ſoldats du pays, qui ſont diſperſés dans toutes les parties de l'iſle. Les gardes ſe ſuccedent de pere en fils, & jouiſſent, au lieu de paye, de certaines terres qu'on leur abandonne, & dont on les prive lorſqu'ils négligent leurs devoirs. Ils ſont libres de quitter le ſervice quand il leur plaît ; mais alors ils ſont obligés de céder leurs terres à ceux qui les remplacent. C'eſt dans le nombre de ces gardes, dans la force naturelle du pays, & dans l'artifice, plutôt que dans le courage des ſoldats, que conſiſte la puiſſance de ce royaume. Jamais ſes troupes ne livrent bataille en pleine campagne ; jamais elles ne ſe battent ſelon les regles de l'art militaire. Leur habileté conſiſte à dreſſer des embuſcades & à boucher les chemins ; à ſe cacher entre les rochers & les arbres, d'où leur mouſqueterie eſt redoutable ; à faire tomber ſur leurs ennemis de grands arbres qu'ils

coupent exprès, & à leur décocher une grêle de flêches & de balles, quand ils les voient dans l'embarras.

Avant que de vous faire connoître les autres classes de citoyens qui composent l'état de Candy, je dirai quelque chose du caractere général des habitants. Ce sont des hommes doux, sociables, spirituels, industrieux, propres dans leurs habits, polis dans leurs manieres, & n'ayant rien de barbare dans leurs inclinations & dans leurs usages. Non-seulement ils sont bien faits, comme tous les peuples de l'Inde ; mais ils ont la taille haute, & la phisionomie agréable ; ce qui n'est pas commun parmi les habitants de ces contrées. On vante leur courage & leur frugalité, & sur-tout leur horreur pour le vol ; mais ces vertus sont obscurcies par le mêlange de plusieurs vices. Ils sont menteurs, fourbes & perfides, infideles dans le commerce, vains & présomptueux. On croit assez généralement que les Chingulais ne sont point les habitants primitifs de Ceylan. Les uns les font sortir de la Chine, d'autres du continent de l'Inde. Je serois assez de cette derniere opinion ; car je leur

trouve plusieurs coutumes qui regnent chez les Indiens. Ils sont d'un caractere gai & d'une humeur enjouée ; ils chantent depuis qu'ils sont éveillés, jusqu'au moment où ils se couchent ; & la nuit même, lorsqu'ils ne dorment pas, on les entend encore chanter. Leur maniere de se saluer est libre & ouverte ; elle consiste à lever les mains, la paume en haut, & à baisser un peu le corps ; le plus distingué ne leve qu'une main pour son inférieur, & s'il est fort au-dessus par sa naissance, il se contente d'une inclination de tête. Les femmes se saluent en portant les deux mains au front ; & leur compliment ordinaire est, comme en France : *Comment vous portez-vous ?* L'autre répond comme nous : *Fort bien.* Tous les discours de ces insulaires ont le même air de douceur & de politesse.

Leur habillement commun est un linge autour des reins, & un pourpoint de toile, avec des manches qui se boutonnent au poignet, & se plissent sur l'épaule, comme celles d'une chemise. Leur tête est couverte d'un bonnet en forme de mitre & à oreilles. Ils portent au côté gauche une espece de cou-

telas, & un couteau dans leur ſein, du même côté. Les femmes ont une longue ca miſole de toile parſemée de fleurs bleues & rouges, qui leur couvre tout le corps ; un morceau d'étoffe de ſoie ſur la tête, des joyaux aux oreilles, & d'autres ornements autour du cou, des bras & de la ceinture, compoſent leur parure. L'uſage du pays leur accorde beaucoup de liberté. Elles peuvent recevoir des viſites, & s'entretenir avec des hommes, ſans qu'elles ſoient gênées par la préſence de leurs maris. Elles ne ſont point d'une figure déſagréable ; mais elles ont de la décence, & ſavent ſe faire reſpecter. Quoiqu'elles ayent des eſclaves pour les ſervir, elles ne ſe croient pas avilies par les ſoins domeſtiques, auxquels elles ne dédaignent point de s'appliquer. Les hommes & les femmes ſont propres dans leurs maiſons, ainſi que dans leurs habits. Les perſonnes de qualité ſont très-recherchées dans leurs ajuſtements & dans leur parure compoſée d'ornements les plus riches & les plus précieux. Les femmes mettent de l'huile de coco à leurs cheveux, pour les rendre luiſants. Les hommes les portent longs & flot-

tans ſur les épaules ; mais dans leurs exercices ils les nouent par derriere. Les uns & les autres n'ont ni bas ni ſouliers ; c'eſt un honneur qui n'eſt réſervé qu'au monarque.

Tel eſt en général l'habillement des Chingulais ; mais la naiſſance y met quelques différences. Les camiſoles des femmes, par exemple, ſont plus ou moins longues, ſelon que la nobleſſe les diſtingue plus ou moins des perſonnes du peuple. Il en eſt de même parmi les hommes, à l'égard des différentes parties de leur vêtement. Une femme de baſſe extraction eſt nue depuis la tête juſqu'à la ceinture ; & ſa juppe ne paſſe pas les genoux. Un homme du même état ne doit faire deſcendre ſa robe que juſqu'à la moitié de la jambe ; mais lorſqu'il fait un peu froid, chacun a droit de s'habiller comme il lui plaît : on en eſt quitte pour faire des excuſes aux perſonnes d'une naiſſance élevée, que l'on rencontre dans les rues, ou qu'on trouve dans des endroits publics.

Ne ſeroit-ce point dans quelque relation des uſages de Ceylan, que l'auteur de Télémaque aura encore pris l'idée de diſtinguer les diverſes claſſes de

citoyens, par la diverſité des habillements ? Quoi qu'il en ſoit, on ne peut nier que ces différences ne marquent une police bien entendue, & que le royaume de Candy ne ſoit peut-être l'unique pays qui fourniſſe l'exemple d'une ſubordination ſi parfaite dans toutes les parties de la ſociété. Les richeſſes n'y donnent ni les rangs ni les degrés de diſtinction ; ils ſont héréditaires, parce qu'on les tient de la naiſſance : auſſi eſt-il très-rare d'y voir des nobles ſe méſallier, ni même manger avec des perſonnes d'une condition inférieure. Une fille de qualité, qui ſe laiſſeroit ſéduire par un homme d'une naiſſance commune, perdroit la vie par les mains de ſa famille, qui laveroit dans ſon ſang une tache qui la déshonore. On traite un homme avec moins de rigueur : on lui paſſe un commerce de galanterie avec une femme de baſſe extraction, pourvu qu'il ne mange ni ne boive avec elle, & ſur-tout qu'il ne l'épouſe pas ; car s'il s'oublioit juſqu'à ce point, il ſeroit puni d'une amende ou de la priſon, & réduit dans la claſſe de ſa femme.

On donne à la haute nobleſſe le nom d'*Hondreous*,

d'*Hondreous*, c'eſt-à-dire *majeſtueux*; & l'on en diſtingue de deux ſortes, les blancs & les noirs. Tous les blancs ſont conſidérés comme des perſonnes de qualité, uniquement parce qu'ils ſont étrangers, & qu'on les croit d'une naiſſance illuſtre : cependant deux choſes diminuent l'honneur qu'on leur porte ; premiérement, ils mangent du bœuf, ce que ne font point les naturels de l'iſle ; ſecondement, ils ne lavent pas leurs mains après avoir ſatisfait aux néceſſités naturelles, ce qui paſſe dans le pays pour une choſe abominable.

Après la nobleſſe, il y a encore parmi les Chingulais différentes claſſes de citoyens. Les premiers ſont les taillandiers ; en ſecond lieu les barbiers ; troiſiémement les potiers ; puis les lavandiers, enſuite les tiſſerands, & enfin les manœuvres, les ſoldats & les gueux. Les premiers ont beaucoup perdu de leur ancienne conſidération, depuis que quelques Hondreous étant allés faire raccommoder leurs outils, le taillandier qui étoit à ſon dîné, les fit attendre dans ſa boutique. Choqués de cet affront, ils ſortirent pour s'en plaindre ; ſur quoi il fut ordonné que les gens de

cette profeſſion ſeroient privés déſormais de l'honneur de manger avec les Hondreous. Cependant ils n'ont point rabattu de leur fierté, ſur-tout ceux qui travaillent pour la cour. Quand on a beſoin de leur ſervice, il faut qu'on leur apporte du charbon & du fer : le taillandier eſt aſſis gravement, ſon enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, & un petit marteau dans la droite. On eſt obligé de ſouffler le feu, & de battre le fer avec le gros marteau, tandis qu'il ſe contente de lui donner quelques coups pour lui faire prendre la forme néceſſaire. Il reçoit, pour ſon ſalaire, une certaine quantité de grains; les outils neufs ſe paient à part, & toujours par des préſents de riz, de volailles, ou d'autres proviſions. J'ai oublié de vous dire que les orfevres, les charpentiers & les peintres ſont du même ordre que les taillandiers, & ſont p u diſtingués de la nobleſſe par leurs habits. Les barbiers qui viennent après, peuvent porter des camiſoles ; mais ils n'ont pas le droit de s'aſſeoir ſur des chaiſes. Les habits des potiers ne doivent point paſſer le genoux ; & quoique dans les ordres ſupérieurs on ne

mange point avec eux, cependant, parce qu'ils font des vaiſſeaux de terre, ils ont le privilege, lorſqu'ils ſe trouvent chez un homme de condition, de ſe ſervir de ſon pot pour boire à la maniere du pays : elle conſiſte à ſe verſer de l'eau dans la bouche ſans toucher le vaſe du bord des levres. Les lavandiers ne blanchiſſent que pour les claſſes ſupérieures à la leur : ce qui les diſtingue eſt un linge que les hommes & les femmes de cette profeſſion ont toujours ſur leurs épaules ; au lieu de cendres, ils ont une ſorte de lie dont la vapeur pénetre le linge ; enſuite ils le mettent tremper dans la riviere ; & ſans le frotter ils le battent contre un rocher, & le nettoient parfaitement.

Les tiſſerands joignent au travail du métier qu'ils profeſſent, la ſcience de l'aſtrologie : ce ſont eux qui prédiſent les éclipſes, les ſaiſons, les jours heureux & malheureux, le ſort des enfants, & tout ce qui appartient à l'avenir. On peut les regarder auſſi comme les muſiciens du pays : ils jouent des inſtruments, danſent dans les temples, & ont droit à toutes les viandes qu'on offre aux idoles. Il eſt défendu aux faiſeurs de

paniers & de nattes, aux gardes des éléphants, aux faiſeurs de ſucre, hommes & femmes, de ſe couvrir la tête. Jamais les artiſans ne changent de métier; le fils s'attache à la profeſſion de ſon pere; la fille ſe marie avec un homme de ſon ordre.

Ce qu'on appelle les *gueux* à Ceylan, forme encore une propriété ſinguliere de cette iſle. C'eſt une race de gens dont les peres, par leurs mauvaiſes actions, ont été réduits au dernier degré de l'abjection & du mépris. On raconte que leurs ancêtres étoient des chaſſeurs qui fourniſſoient le gibier pour la table du roi; mais qu'un jour, au lieu de viande de bête fauve, ils lui firent manger de la chair humaine déguiſée. Il la trouva excellente, & demanda qu'on lui ſervît encore un pareil mets. Il apprit alors l'horrible repas qu'il venoit de faire; & ſon reſſentiment fut ſi vif, qu'il ne crut pas que la mort fût un tourment aſſez grand pour punir un crime de cette nature : il ordonna par un décret public, que tous ceux qui étoient de cette profeſſion, ne poſſéderoient déſormais aucun bien, & n'exerceroient aucun métier dont ils puiſſent

tirer leur ſubſiſtance ; que comme ils avoient cruellement outragé l'humanité, ils ne devoient plus avoir de commerce avec les autres hommes ; qu'ils ſeroient regardés commes des infames ; de génération en génération, dans toutes les parties du royaume, & en horreur dans la ſociété. Depuis ce temps ; cette race proſcrite eſt ſi déteſtée, qu'on ne leur permet pas même de puiſer de l'eau dans les puits ; ils ſont réduits à celle des rivieres. On les voit mendier en troupe, hommes, femmes & enfants, à-peu-près comme cette eſpece de gens que nous appellons des *Bohemiens*. Les femmes danſent, & font divers tours de ſoupleſſe, pendant que les hommes battent du tambour, & tournent des baſſins de cuivre ſur le bout de leurs doigts. Ils ont l'adreſſe de jetter ſucceſſivement neuf balles, & de les recevoir l'une après l'autre, de maniere qu'il y en a toujours ſept en l'air. Ils ſont obligés de donner à tous les inſulaires les titres que ceux-ci donnent au roi & aux ſeigneurs, & de les traiter avec le même reſpect. Comme il n'eſt permis à perſonne de les battre, dans la crainte de ſe ſouiller en touchant une race mau-

dite, quand ils demandent l'aumône, ils le font avec tant d'inſtance & d'importunité, qu'il n'y a pas moyen de les refuſer. Ces aumônes leur procurent d'autant plus d'aiſance, qu'ils ne ſont ſujets à aucun droit, à aucune eſpece d'impôt ou de ſervitude. Ils ne connoiſſent ni les liens du ſang, ni les loix de parenté; les peres ne ſe font point de ſcrupule de coucher librement avec leurs filles, ni les fils avec leurs meres. Lorſqu'un grand ſeigneur a mérité de perdre la vie pour quelque crime capital, le roi, après avoir fait mourir le coupable, livre quelquefois ſa femme à ces troupes vagabondes; & ce châtiment paroît plus affreux que la mort même: auſſi pluſieurs prennent-elles le parti de ſe jetter dans la riviere, plutôt que de s'enrôler dans cette infame & odieuſe ſociété.

Le roi de Candy, qui s'eſt attribué un pouvoir arbitraire ſur tous ces différents ordres de l'état, a défendu ſous peine de mort, de chercher les topazes, les rubis, les ſaphirs, les grenats qui ſe trouvent dans les montagnes, ni d'en avoir ou d'en faire trafic. Il n'eſt pas même permis de ramaſſer ceux que

les torrents ou les orages ont entraînés sur les grands chemins, à moins qu'on ne les porte aussi-tôt aux officiers commis pour les recevoir. Le roi possede un si grand nombre de ces pierreries, qu'il ne veut pas qu'on en cherche de nouvelles. Dans les lieux où l'on sait qu'elles se trouvent, il a fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheroient d'être empalés. Les courtisans donnent à ce prince des titres qui l'égalent à leurs Dieux; & lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un excès d'humiliation, qui éloigne jusqu'à l'idée de leur personne, en y substituant les plus vils. Ainsi, au lieu de dire : *J'ai fait*, ils disent : *le membre d'un chien a fait telle chose.* Ils ne sentent pas, ces insensés, qu'en se dépouillant de la qualité d'homme, ils aviliſſent le monarque qu'ils veulent honorer, & qui n'est grand qu'autant qu'il commande à des hommes.

Après la puissance royale, la plus respectable dans les états de Candy est celle de la religion. On y reconnoît trois ordres de divinités servies par des prêtres de trois différentes classes, & adorées dans trois sortes de temples; dis-

tinction que je n'avois encore vue nulle part. Les prêtres du premier ordre ſont regardés comme les dépoſitaires de la ſcience des Dieux, & leur emploi eſt d'inſtruire le peuple, qui a pour eux un reſpect infini, & les ſalue profondément, ſans qu'ils rendent jamais le ſalut à perſonne. Par-tout où ils vont, on étend une natte fine, ou un linge blanc, ſur le ſiége qu'on leur préſente; honneur qui leur eſt commun avec le roi : auſſi doivent-ils être tous d'une naiſſance diſtinguée, & même de la plus haute nobleſſe. Ils ont des temples d'un travail admirable, & d'un immenſe revenu : il leur vient de la libéralité des rois, & l'égliſe poſſede ici plus de richeſſes que la couronne. Ces biens ſont employés à la ſubſiſtance des prêtres, à l'entretien des pauvres, & aux proviſions néceſſaires pour le ſacrifice. D'ailleurs ces temples ont leurs officiers, comme le palais du roi; & l'on y garde juſqu'à des éléphants, par une ſorte d'oſtentation qui ſe trouve dans toutes les religions & dans tous les pays. L'habit de ces prêtres eſt une caſaque jaune, pliſſée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux raſés,

la tête nue, & portent à la main une eſpece d'éventail rond, pour ſe garantir du ſoleil. Ils ſe font également reſpecter du roi, des grands & du peuple, & ſont comme les ſupérieurs nés de tous les autres prêtres de l'iſle. Quoiqu'ils faſſent profeſſion du célibat tant qu'ils exercent les fonctions du ſacerdoce, ils ſont cependant libres de ſe marier, en renonçant à leur miniſtere ; & alors ils jettent leur habit dans la riviere, ſe lavent la tête & le corps, & ils ſont laïcs.

Le ſecond ordre de prêtres eſt deſtiné au culte des divinités du ſecond rang. Leurs temples ont peu d'apparence & de revenu ; & leur habit n'eſt pas différent de celui du peuple, lors même qu'ils ſont dans l'exercice de leur emploi : ils ſont ſeulement obligés de ſe laver & de changer de linge avant la cérémonie, qui conſiſte à préſenter du riz bouilli & d'autres proviſions aux idoles. Ils labourent la terre, & ne ſont exempts d'aucune des charges de la ſociété.

Les prêtres de la derniere claſſe ſont employés au ſervice des eſprits ou des démons. Un dévot Chingulais bâtit à ſes dépens une pagode, dont il devient

tout-à-la fois le fondateur & le miniſtre. Il offre des victimes au démon, non pour l'adorer, mais pour écarter les maux qu'il le croit capable de cauſer. Le prêtre & le temple ſont peu reſpectés; l'idole ſeule eſt redoutée de la populace. Ces dévotions particulieres ont multiplié à l'infini le nombre des prêtres, des temples & des pagodes dans l'iſle de Ceylan. On y voit des figures monſtrueuſes, les unes d'argent, les autres de cuivre ou de différents métaux. Le mardi & le ſamedi ſont des jours de dévotion.

Ici on célebre tous les ans, dans les nouvelles lunes de juin & de juillet, une grande fête qui dure juſqu'à la pleine lune. Elle conſiſte principalement à promener dans les rues un grand nombre d'éléphants chargés d'idoles & de ſonnettes. Le peuple ſuit, vêtu d'habits giganteſques, en mémoire de certains géants qui furent, dit-on, les premiers habitants de l'iſle. Arrivent les muſiciens, les farceurs & les baladins, partagés en pluſieurs troupes. Ils ſont ſuivis de trois éléphants marchant de front, & couverts de magnifiques harnois. Celui du milieu porte deux prê-

tres assis l'un devant l'autre ; le premier a, sur l'épaule, un bâton peint, orné de banderoles : l'autre tient un parasol sur la tête de son collegue. Les éléphans des côtés ont aussi chacun un prêtre ; & tous ces ministres représentent différentes divinités. On voit ensuite les femmes Chingulaises, qui marchent trois à trois, avec beaucoup de modestie. Le cortege est fermé par les gens de guerre, les officiers du prince & les ministres. Dans le cours de chaque solemnité, on fait deux processions, l'une le jour, l'autre la nuit. Les rues sont semées de fleurs & d'herbes odoriférantes ; & l'on orne les maisons de banderolles, de branches de verdure, & de lampions. Le travail est interdit dans ces saints jours, dont une partie se passe en dévotion dans les temples, & l'autre en festins & en réjouissances. Il y a, pendant l'année, divers pélerinages dans des lieux où l'on voit quantité de chapelles creusées dans le roc, & quelques vieux temples à moitié ruinés, dont l'ouvrage est si supérieur à l'industrie présente de ces insulaires, que le peuple

ſe perſuade qu'ils ont été bâtis par des géants.

Les Chingulais, ainſi que les autres Indiens, croient à la métempſycoſe; & dans toute l'étendue de la domination Hollandoiſe, on ne permet que cette religion, celle de Mahomet & la calviniſte. Celle des catholiques y eſt défendue ſous des peines rigoureuſes. Les Hollandois y ont introduit la leur par les ſoins des miniſtres qu'ils y entretiennent, & qui y ont fait grand nombre de proſélytes. Ils ont même fondé un college pour y inſtruire la jeuneſſe du pays. On prétend qu'il y avoit autrefois dans cette iſle des égliſes floriſſantes, établies par les premiers ſucceſſeurs des apôtres, & ruinées par les Mahométans. Les miſſionnnaires Portugais, travailloient à y faire revivre le nom chrétien, quand les miniſtres proteſtants vinrent annoncer l'évangile de Calvin dans les mêmes lieux où l'apôtre Xavier avoit fait éclater ſon zele pour une meilleure cauſe.

Je réſerve quelques autres remarques pour ma lettre ſuivante, étant obligé de finir celle-ci à Colombo,

& d'en partir demain, pour ne plus écrire que de Trinquemale. Colombo n'étoit d'abord qu'une loge qu'on avoit paliſſadée : on s'eſt enſuite étendu peu-à-peu ; on a bâti un petit fort ; & enfin, on en a fait une ville jolie, agréable, & réguliérement fortifiée. Un petit lac environne, du côté de la terre, un tiers de la place. Elle eſt ſituée dans un terrein très-mauvais ; la baie eſt petite, peu capable de contenir de gros vaiſſeaux, & expoſée à de grands coups de vents. Malgré toutes ces incommodités, Colombo eſt la ville la plus conſidérable des Hollandois dans l'iſle de Ceylan, parce qu'elle eſt dans un canton où croît la meilleure cannelle.

Je ſuis, &c.

A Colombo, ce 26 Juin 1742.

LETTRE XXXVIII.

SUITE DE CEYLAN.

J'Ai fait, Madame, le tour de l'iſle, & me diſpoſe à quitter ce pays pour gagner les iſles Maldives, & enſuite le cap de Comorin ; de-là je ferai quelques courſes ſur la côte de Malabar ; mais j'ai encore des obſervations à vous envoyer ſur l'iſle de Ceylan.

Les Chingulais vivent dans la plus profonde ignorance ; & s'ils apprennent à lire & à écrire, ils peuvent ignorer l'un & l'autre, ſans en être plus mépriſés. Les prêtres du premier ordre ſe mêlent un peu d'aſtronomie ; mais ce ſont les tiſſerands qui font les almanachs : les autres livres du pays ne traitent que de médecine & de religion. On diviſe le jour en trente heures, & le même nombre partage la nuit ; mais on ne juge du temps que par conjecture, car ce peuple n'a ni horloges ni cadrans. Il a ſes poids, ſes meſures & ſa monnoie. Celle-ci eſt de trois ſortes ; l'une a été fabriquée par

les Portugais ; la ſeconde, que tout le monde peut faire avec la permiſſion du prince, a la forme d'un hameçon ; la troiſieme eſt celle du ſouverain, qu'il eſt défendu de contrefaire, ſous peine de mort. En général, il y a très peu d'or & d'argent dans le royaume de Candy ; tout ſe vend & s'achete par échange. L'agriculture eſt ce qui occupe le plus les habitants ; & les grands ne dédaignent point ce travail, pourvu qu'ils cultivent leurs propres terres ; car ils ſeroient déshonorés, s'ils labouroient pour autrui, ou dans la vue de quelque ſalaire. Les terres paſſent des peres aux enfants à titre d'héritages, & le partage dépend du pere ; mais ſi l'un des enfants demeure ſeul poſſeſſeur des biens de la famille, il eſt obligé d'entretenir ſa mere, ſes freres & ſes ſœurs, juſqu'à ce qu'ils ſoient autrement pourvus.

Quelqu'un qui emprunte du grain pour ſubſiſter, eſt obligé, dans le temps de la moiſſon, d'en rendre une meſure & demie, pour une meſure qu'il a reçue. Si la dette dure deux ans, elle augmente du double ; après quoi l'uſure ceſſe. Le créancier peut, pour

ſe faire payer, ſe ſaiſir du bien de ſon débiteur, ou s'il n'a rien, le faire eſclave. Quelquefois il va chez ſes débiteurs avec des herbes venimeuſes, & dit qu'il s'empoiſonnera ſi on ne le paie pas. Alarmés de cette menace, ils vendent plutôt leurs enfants, s'ils ne peuvent faire autrement ; car on les regarderoit comme coupables de ſa mort ; & il faudroit qu'ils rachetaſſent ſa vie avec de l'argent. On ne connoît ni foire, ni marché dans toute l'iſle. Il y a ſeulement quelques boutiques, où l'on vend des denrées & d'autres marchandiſes, qui ſe donnent à très-bas prix.

Je n'ai encore vu aucun pays des Indes, où l'on entende la langue des Chingulais : elle m'a paru douce & abondante. Beaucoup de mots expriment une même choſe. Comme ces peuples ſont flatteurs, qu'ils aiment les titres & les compliments, leur idiome eſt plein de termes d'honneur & de politeſſe ; & ce langage n'eſt pas moins familier au peuple qu'aux gens de condition.

Les Chingulais aiment le jeu avec paſſion. Ceux des coqs & des dames

ſont leur occupation ordinaire. Leurs coqs ſont plus gros & plus forts que les nôtres. Ils leur attachent aux pattes des pointes de fer tranchantes, & les excitent à ſe battre les uns contre les autres. Ils font, ſur ces ſortes de combats, des paris conſidérables : le maître du coq vainqueur gagne la gageure. Quand ces inſulaires n'ont plus de bien à perdre, ils parient leurs propres membres : le perdant poſe ſa main ſur une pierre, & on lui coupe le bout d'un doigt qu'il trempe auſſi-tôt dans de l'huile bouillante, préparée pour cautériſer la plaie. Cette opération cruelle ne peut leur ôter l'habitude du jeu ; quelques-uns s'y opiniâtrent de telle ſorte, qu'ils n'abandonnent la partie qu'après avoir perdu tous les doigts de la main.

Les loix du mariage ont peu de force dans le royaume de Candy. Les époux ne reſtent enſemble qu'autant qu'ils ſe conviennent réciproquement. Le mari en eſt quitte pour rendre la dot, qui ne conſiſte qu'en quelques préſents. Il eſt vrai que la femme ne peut diſpoſer d'elle-même, que lorſque le mari a contracté une nouvelle union. Les hommes

& les femmes ſe marient quatre ou cinq fois, avant que de s'engager ſolidement. Il eſt rare qu'un homme ait plus d'une femme; mais une femme a quelquefois deux maris: car l'uſage permet à deux freres de n'avoir qu'une épouſe entr'eux; & alors les enfants, qui naiſſent de ces mariages, donnent à tous deux la qualité de pere. Les infidélités ſcandaliſent peu, pourvu qu'une femme ne ſe livre qu'à des hommes d'une condition égale ou ſupérieure à la ſienne; mais c'eſt le comble du déshonneur pour elle & pour ſon mari, quand elle accorde ſes faveurs à des hommes du peuple. On a ici une complaiſance extrême pour le ſexe. Il eſt reſpecté juſques dans les animaux; & par une loi qui eſt peut-être ſans exemple, non-ſeulement les terres dont les femmes héritent, ſont exemptes de tous droits, mais on ne paie rien pour ce que porte une bête femelle. Des uſages ſi galants n'empêchent pourtant pas, que pour conſerver les prérogatives de l'autre ſexe, il ne ſoit défendu aux femmes de s'aſſeoir en préſence d'un homme.

Les peres ont ſur leurs enfants une

autorité abſolue : ils ſont les maîtres de les donner, de les vendre, ou de les tuer, lorſqu'ils les prennent en averſion, ou que le grand nombre les embarraſſe. Ils font mourir, pour l'ordinaire, ceux qui ne ſont pas nés ſous une heureuſe conſtellation, pour ne pas, diſent-ils, nourrir le diable dans leurs maiſons. Quelquefois ils les donnent à d'autres qui les adoptent, croyant que ce changement peut détourner la mauvaiſe influence; mais ils ne traitent pas ainſi leurs premiers nés ; & ce n'eſt que lorſque leurs familles groſſiſſent, qu'ils uſent de cette cruauté qu'aucune loi ne punit.

Dès qu'il y a un mort dans une maiſon, on n'oſe plus s'en approcher de quelques jours, de peur de ſe rendre impur. Si c'eſt une perſonne de qualité, on commence par laver le corps immédiatement après le décès ; enſuite on le couvre d'un drap & on le brûle : quelquefois on arrache un arbre, on le creuſe, on y met le corps ; on remplit de poivre les eſpaces qui reſtent vuides, & on le laiſſe en cet état dans la maiſon, juſqu'à ce que le prince ordonne qu'on l'en retire, & qu'on le

brûle ; car on ne le feroit pas ſans ſon ordre, ſur-tout ſi c'eſt un homme qui ait ſervi à la cour. Comme cet ordre eſt quelquefois long-temps à venir, on fait, en l'attendant, une eſpece de foſſe, & l'on y met le mort avec ſa biere. Quand l'ordre de le tranſporter eſt arrivé, on l'étend ſur un brancard ; & il eſt porté par pluſieurs perſonnes juſqu'au lieu du bûcher. On le poſe ſur un tas de bois ; on jette d'autre bois deſſus ; on couvre le tout d'une eſpece de ciel, ou de dais, fait avec de la toile peinte & des rameaux, & l'on y met le feu. Lorſque tout eſt conſumé, on ramaſſe les cendres en forme de pyramide; on les environne de haies ou de paliſſades ; & l'on y ſeme de l'herbe qui, avec le temps, en fait une eſpece de mauſolée couvert de gazon : ſi le mort eſt d'une naiſſance moins diſtinguée, on le brûle dans ſon tronc d'arbre ſans beaucoup de cérémonie : ſi c'eſt un homme de baſſe extraction, on l'enterre ſimplement dans un bois. Le deuil auquel la bienſéance aſſujettit les femmes veuves, ne conſiſte qu'à laiſſer pendre leurs cheveux durant quelques jours, & à faire l'éloge du

défunt par leurs cris, & le récit de ſes vertus. Elles ont enſuite la liberté de ſe conſoler bien vîte par un autre hyménée.

Les habitants de cette iſle n'ont, ni médecins, ni chirurgiens; & on remarque qu'ils vivent long-temps. Ils trouvent dans l'écorce & les feuilles des arbres, des remedes ou des préſervatifs contre les maladies. Leur régime ſert auſſi beaucoup à la conſervation de leur ſanté. Leur nourriture ordinaire eſt le riz; ils mangent peu de viande, point de bœuf, & rarement du poiſſon. Leurs autres mets ſont des légumes, des fruits, de la pâtiſſerie & des confitures. Leur boiſſon la plus commune eſt de l'eau pure; ils ont une eſpece d'eau-de-vie qu'ils prennent avant le repas, & qui leur donne de l'appétit. Leur vaiſſelle eſt de cuivre, ou d'une terre qui imite la porcelaine.

Outre les inſulaires qui occupent le centre de l'iſle, & les Hollandois qui poſſedent preſque toutes les villes maritimes, il y a un autre peuple, ſous le nom de *Bédas*, indépendant de ces deux puiſſances, & qui habite la partie ſeptentrionale. Il eſt partagé en plu-

ſieurs familles qui poſſedent en propre un canton particulier, & ont chacune un chef qui les gouverne. Elles ne reconnoiſſent point d'autres maîtres; & ces petites ligues vivent dans la plus grande union; elles terminent à l'amiable tous leurs différents; & ſi quelque puiſſance étrangere les attaque, elles ſe réuniſſent contre l'ennemi commun. Chaque diſtrict a une garde de ſoldats qui défendent l'enceinte de ſes habitations, & n'y laiſſent entrer aucun étranger ſans la permiſſion du chef. Les voyageurs, à qui on permet de traverſer le pays, ſont obſervés avec beaucoup d'attention; & la garde qui leur a livré le paſſage, les accompagne juſqu'à l'entrée du diſtrict voiſin. Ces inſulaires ſont braves, généreux, humains, mais ſi jaloux de leurs femmes & de leurs filles, qu'ils tueroient un homme qui oſeroit les toucher. Ils parlent peu, vont preſque nuds, les femmes n'ayant qu'un tablier depuis les reins juſqu'aux genoux; & les hommes une toile légere, un ſimple voile pour mettre à couvert l'honnêteté. Ils ſont petits de taille, & ont le corps gros & robuſte. Leurs armes ſont des fleches

& un arc d'une extrême longueur, armé d'une poi..te de fer qu'ils plantent en terre, lorſqu'ils décochent .eurs traits : cet arc leur ſert auſſi de lance. Ils ſe nourriſſent de leur chaſſe & du fruit qu'ils recueillent : ils habitent ſur les bords des rivieres, & paſſent la nuit ſous le premier arbre qu'ils rencontrent ; mais ils ont la précaution de mettre autour d'eux quelques branches, pour être avertis de l'approche des bêtes farouches, par le bruit qu'elles font en traverſant les feuilles. Cette vie errante ne les prive cependant pas de toute communication avec leurs voiſins. Ils leur vendent du miel, des planches, des peaux de bêtes, du cryſtal & des fruits que produit leur contrée : ils prennent en échange des étoffes groſſieres, des anneaux de cuivre, des bracelets de verre, du ſel, &c. Si un de ces Bédas reçoit une offenſe d'un homme de ſa tribu, il va trouver le chef du canton, ſe tient aſſis ſous un arbre vis-à-vis de ſa demeure, tenant dans ſa main une branche de verdure, & gardant un profond ſilence. Il attend en cette poſture, pendant cinq ou ſix jours, que le chef

l'interroge & lui rende juſtice. Si on ne lui fait aucune ſatisfaction, il plante en terre ſon rameau, & ſe retire, ſoit pour aller chercher ſon ennemi, ſoit pour abandonner le canton.

Je reviens, Madame, au peuple Chingulais, ou plutôt aux productions naturelles qu'il cultive, ainſi que les autres habitants de l'iſle. En général, ils ne s'attachent guere qu'à planter des arbre utiles, & propres à leur fournir des aliments dans des temps de diſette. Le roi de Candy prétend avoir la propriété de tous les fruits qui croiſſent dans ſes états; & quand ſes officiers voient un arbre richement chargé, ils en prennent poſſeſſion, & y attachent une marque. On ne peut alors y toucher, ſans s'expoſer à de cruels traitements.

J'ai dit que le riz étoit la denrée la plus abondante de cette iſle. Il y en a de pluſieurs eſpeces; chacune ſe nomme différemment, ſelon le temps qu'elle eſt à mûrir: le riz le plus tardif eſt ſept mois à croître; il n'en faut que trois à celui qui vient le plus vîte. Ce dernier eſt le meilleur; mais il rapporte moins. L'eau eſt abſolument néceſſaire

néceſſaire pour faire croître toute eſpece de riz : il veut en être toujours couvert ; ce qui donne des peines incroyables aux cultivateurs, pour la conſerver & la faire venir ſur leurs terres par le moyen de divers canaux : ils la tirent des rivieres & des étangs avec beaucoup d'induſtrie, & diſpoſent avec la même adreſſe les champs où doit croître ce qu'ils ont ſemé, pour qu'ils en ſoient toujours imbibés. Ils applaniſſent en quelque ſorte leurs collines, en les partageant en pluſieurs terraſſes, qui s'élevent en amphithéatre les unes ſur les autres : ils pratiquent ſur les hauteurs des réſervoirs, d'où ils font couler l'eau de terraſſe en terraſſe, en les arroſant ainſi ſucceſſivement juſqu'aux derniers rangs. C'eſt ſur la proviſion d'eau que l'on ſe regle pour l'eſpece de riz qu'on doit ſemer ; car le temps qu'il eſt à mûrir, répond abſolument à celui où l'eau demeure ſur la terre. Dans les endroits où il y a peu de ſources, & point de rivieres, on a recours à l'eau de pluie, que l'on conſerve dans des réſervoirs élevés, d'où on la diſtribue ſur les terres ; mais cette ſorte de riz differe de l'autre pour le

goût & pour l'odorat, & n'eſt pas, à beaucoup près, ſi eſtimée. Les terres étant le plus ſouvent en commun, une ville ou un village travaille conjointement pour le profit de tous. On ne ſeme point qu'on n'ait labouré deux fois; & avant que de remuer la terre, on arroſe les campagnes pour faciliter le travail. Quand la ſemence a pouſſé d'environ quatre ou cinq doigts, il eſt temps qu'elle ſoit couverte d'eau, & on lâche les réſervoirs. La moiſſon ſe fait comme en Europe; mais au lieu de battre le grain, on le fait fouler aux pieds par les beſtiaux, ce qui eſt plus prompt & plus aiſé.

Les vallées & les collines de Ceylan ſont, en tout temps, couvertes de fleurs odoriférantes, mais ſauvages; car on ne ſe donne pas la peine de les cultiver. Les jeunes gens les cueillent, & les mettent dans leurs cheveux pour les parfumer: celle qu'ils appellent *ſindrimal*, eſt digne de remarque; il y en a de rouges & de blanches. Elle s'ouvre ſur les quatre heures après midi, & demeure épanouie toute la nuit; le matin elle ſe referme juſqu'à quatre heures, qu'elle ſe r'ouvre: en un mot,

elle leur ſert d'horloge dans l'abſence du ſoleil. Il y a une autre fleur blanche, qui a l'odeur du jaſmin, & n'eſt réſervée que pour le roi. L'uſage eſt qu'on lui en apporte tous les matins un bouquet enveloppé dans un linge blanc, & ſuſpendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent, ſont obligés de ſe détourner par reſpect.

Les fruits ſont meilleurs à Ceylan qu'en aucun autre endroit des Indes; mais les habitants n'y cherchent que ce qui peut appaiſer leur faim, ſans être flattés du goût agréable: auſſi les mangent-ils preſque tout verds. De-là vient qu'ils ne plantent que les arbres dont le fruit eſt raſſaſiant; ceux qui en produiſent de délicats, viennent d'eux-mêmes, tels que les oranges, les plus excellentes peut-être qu'il y ait au monde. Mais ce qu'ils eſtiment le plus, eſt la noix d'aréka, dont ils font un grand uſage & un grand commerce. Cette noix, que l'on mâche avec la feuille de bétel, vient ſur un arbre aſſez ſemblable au coco par la hauteur & par la figure; mais la tige en eſt plus déliée, & les feuilles plus courtes. Le fruit croît par pelotons, comme les abricots. Il

eſt oblong, de la groſſeur d'une prune, blanchâtre & luiſant. Son écorce devient dure, ſerrée & rougeâtre. La chair qu'elle renferme eſt tendre; ſon noyau contient une amande blanche, que les Indiens préparent avec le bétel.

C'eſt ici le lieu de vous parler de cette derniere plante, que les peuples de ces contrées mâchent continuellement. Le pain n'eſt pas plus commun dans nos contrées, que le bétel l'eſt dans les Indes. C'eſt une eſpece d'herbe qui rampe comme les pois & le houblon, dont la tige eſt très-foible, qu'il faut ſoutenir d'un échalas, & que l'on plante auprès de l'aréka, auquel il s'attache comme le lierre: ſa feuille, ſemblable à celle du citronier, mais un peu plus longue, devient rougeâtre en ſe deſſéchant. Outre la noix avec laquelle on le prépare, on y mêle encore un peu de chaux, faite avec des coquilles d'huitres ou de moules. Rarement les particuliers ſe donnent la peine d'accommoder eux-mêmes le bétel. Les grands ont ſans ceſſe des domeſtiques auprès d'eux qui le leur apprêtent; les autres l'achetent tout préparé. On en trouve dans la plupart des boutiques,

à tous les coins des rues, & même ſur les grands chemins. On vend les feuilles apprêtées par paquets, que l'on prend par douzaine pour un prix très-modique. Les Indiens de tout ſexe, de tout âge, de tout état, en mangent en tout lieu, à toute heure, & plus fréquemment que nous ne prenons du tabac; on ne les voit preſque jamais ſans avoir du bétel dans la bouche. Dès qu'on entre dans une maiſon, ou pour affaire, ou pour viſite, on en apporte, & l'on en préſente à la compagnie. On prétend qu'il rend l'haleine douce, qu'il affermit les gencives, qu'il nettoie & fortifie l'eſtomac. Les Chingulais lui attribuent leur bonne ſanté & leur longue vie. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il procure une ſalivation abondante, & rend les dents fort noires. C'eſt pour cette derniere raiſon, ſans doute, qu'il eſt peu d'Européens qui puiſſent ou qui veuillent s'y accoutumer : il en eſt même pluſieurs à qui il fait mal au cœur, d'autres qu'il enivre; mais cette ivreſſe n'eſt pas de longue durée. Les femmes Indiennes, qui ſont d'une complexion très-amoureuſe, les excitent à en faire uſage; &,

pour les y engager, elles en mangent avec excès devant eux : il eſt rare que l'on réſiſte à leurs inſtances, ſur-tout ſi elles ſont jolies ; & elles profitent du moment de l'ivreſſe, pour ſatisfaire avec liberté le goût qu'elles ont pour le plaiſir.

L'iſle de Ceylan produit trois arbres dont les fruits ne ſe mangent point, mais qui ſont remarquables par leur utilité ; le talipot, le kettule & le cannellier. Le talipot croît à la hauteur de ſoixante ou ſoixante & dix pieds, pendant trente ans, ſans pouſſer aucune fleur ni aucun fruit ; au bout de ce temps, il ſort de ſon ſommet une nouvelle tige, qui, en moins de quatre mois, s'éleve de près de trente pieds, & alors toutes les feuilles tombent. La tige & l'arbre paroiſſent comme un mât de navire ; & environ trois mois après, cette tige pouſſe diverſes branches qui fleuriſſent pendant trois ou quatre ſemaines. Ses fleurs ſont jaunes, & d'une odeur inſupportable ; elles ſe convertiſſent en fruits qui ne mûriſſent qu'en une demi-année, mais en ſi grande quantité, qu'un ſeul arbre peut en fournir toute une province : alors

la tige ſe ſeche, & l'arbre meurt. Le fruit eſt gros comme nos ceriſes ; les filles en font des bracelets & des colliers dont elles ſe parent ; mais la feuille du talipot eſt ce qu'il y a de plus ſingulier : une ſeule peut couvrir quinze ou vingt hommes, & les garantir de la pluie ou du ſoleil. Lorſqu'elles ſont ſeches, elles deviennent fortes & maniables, & peuvent ſe reſſerrer comme un éventail : alors, n'étant pas plus groſſes que le bras, elles peſent & embarraſſent peu dans la main. Elles ſont naturellement rondes ; mais les Chingulais les coupent en pieces triangulaires, & ont ſoin de mettre l'angle aigu par-devant, pour s'ouvrir un paſſage à travers les buiſſons. Les ſoldats en font des tentes ; mais comme elles ſont fort dentelées & preſque fendues, on eſt obligé de les coudre par les extrêmités. On en couvre les maiſons. On ſe ſert pour écrire des feuilles de talipot, qui reſſemblent fort à notre parchemin ; on y trace les lettres avec un ſtylet de fer. Si on veut faire un livre, on les coupe en pluſieurs pieces, d'une même grandeur & d'une même forme. La lon-

gueur eſt tantôt d'un pied, tantôt d'un pied & demi ; mais la largeur n'eſt que d'environ trois doigts. On écrit ſur ces livres de gauche à droite ; & quand ils ſont remplis, on les attache à deux petites planches que l'on met des deux côtés, par le moyen de deux cordons qu'on paſſe au travers des feuilles qui compoſent le livre. Quand on veut lire, on leve la premiere planche, & enſuite chaque feuillet, qui demeure cependant toujours attaché à ſes cordons. Pour de ſimples lettres, ou des choſes de peu de conſéquence, on ſe ſert d'une autre ſorte des feuilles, ſur leſquelles il eſt plus facile d'écrire, mais qui ne ſont pas propres à faire des livres. La moëlle de cet arbre ſe réduit en farine ; & l'on en fait des gâteaux qui ont le goût du pain. On prétend auſſi qu'appliquée ſur le ventre d'une femme enceinte, elle la fait accoucher ſur le champ, & que ſi elle y reſtoit trop long-temps, l'enfant tomberoit par morceaux.

Le kettule eſt remarquable par la liqueur qui en découle, comme le talipot par ſon feuillage. Cette liqueur eſt douce & agréable au goût, ſans

être plus forte que l'eau commune. Quand on la fait bouillir, elle prend une certaine conſiſtance. On peut la rendre blanche, & alors elle forme un ſucre auſſi bon que le nôtre. Un arbre ordinaire en rend douze pintes par jour. Son écorce eſt pleine de filaments, auſſi forts que nos fils d'archal, & l'on en fait de la corde.

Le troiſieme arbre, celui qui porte la cannelle, eſt une des plus grandes richeſſes dès Chingulais. Il croît en divers endroits du monde, mais nulle part auſſi-bien, & n'eſt auſſi bon que dans l'iſle de Ceylan. Ce bois y eſt ſi commun, que le quintal n'y vaut que quarante ſols; & ſi parfait dans ſon eſpece, que l'odeur s'en répand à pluſieurs lieues à la ronde. Le cannellier eſt d'une moyenne grandeur; ſes feuilles reſſemblent à celles du laurier pour la couleur & l'épaiſſeur. Lorſqu'elles commencent à pouſſer, elles ſont rouges comme de l'écarlate; & quand on les frotte avec les mains, elles ſentent plus le girofle que la cannelle. Cet arbre porte un fruit ſemblable à un petit gland ou à une olive. En le faiſant bouillir, on en tire une huile qui nage

ſur l'eau, ſe congele, & forme une eſpece de cire blanche. Les Portugais en faiſoient des cierges pour les grandes fêtes ; & l'odeur qu'elle répand en brûlant, a la force des parfums les plus agréables. Ils en envoyoient à Lisbonne pour la chapelle du roi. Mais l'écorce du cannellier eſt ce qu'il y a de plus précieux : c'eſt ce qui fait notre cannelle. Elle eſt blanche quand on la cueille ; elle devient rougeâtre après qu'on l'a expoſée au ſoleil pour la durcir, & ſe met d'elle-même en rouleau. La plus eſtimée ſe trouve entre Pointe de Galle & Negombeau, où l'on en rencontre des forêts qui rempliſſent un eſpace de dix à douze lieues. Elles ſont ſi épaiſſes, qu'on a peine à y pénétrer. La chaleur du climat & l'humidité de la terre en font germer la graine preſqu'auſſi-tôt qu'elle eſt tombée. Ces arbres pouſſent ſi facilement & ſi vîte, qu'il y a une loi qui oblige les habitants à en débarraſſer les chemins. S'ils étoient quelques années ſans le faire, l'épaiſſeur des forêts empêcheroit toute communication. On ne dépouille le cannellier que tous les trois ans : la premiere année qu'on lui a ôté ſon écorce, il

eſt comme mort : inſenſiblement il ſe recouvre de nouveau, & reprend enfin ſa vigueur.

Il y a à Ceylan un arbre qui ne porte aucun fruit, & qui n'eſt remarquable que par la ſuperſtition des habitants. Ils le croient ſacré, & lui rendent une ſorte de culte qui, pour cette raiſon, l'a fait appeller l'*Arbre-Dieu*. Dans toutes les parties de l'iſle, il en croît un grand nombre, que les Chingulais ſe font un mérite de planter, & ſous leſquels ils allument des lampes & placent des images.

Je vous ai dit qu'il n'y a chez ces peuples ni médecins, ni chirurgiens ; mais ils ont une multitude extraordinaire de ſimples & d'herbes médicinales. Les bois ſont comme leurs boutiques de pharmacie : c'eſt-là qu'ils compoſent leurs médecines & leurs emplâtres avec des feuilles & des écorces. Lorſque j'arrivai dans ce pays, je fus ſurpris d'y trouver des choux, des carottes, des raves, des concombres, des pois, des feves, & juſqu'à des laitues & d'autres herbes pour les ſalades. Il eſt vrai que tous ces végétaux n'y viennent pas naturellement, & qu'ils

y ont été tranſplantés par les Portugais & les Hollandois. L'iſle a d'elle-même quantité d'excellents légumes qui ne ſe voient point ailleurs, & dont l'énumération ſeroit longue & peu agréable. On y trouve auſſi tout le bétail que nous avons en Europe, tels que des cochons, des chevres, des chevaux, des ânes, &c. mais on n'y voit point de brebis. Les bêtes fauves ſont les mêmes que dans le reſte des Indes. La volaille, le gibier & le poiſſon de toute eſpece y eſt en abondance ; & je ne connois point de lieu qui réuniſſe en plus grande quantité & à plus vil prix, tout ce que l'Europe & l'Aſie produiſent de plus fin & de plus délicat pour le ſervice de la table. Je ne parlerai point des éléphants : on ſait que ceux de Ceylan ſont les plus eſtimés, non-ſeulement à cauſe de leur groſſeur prodigieuſe & de la beauté de leur ivoire, mais principalement pour leur adreſſe. On dit avoir remarqué que ceux des autres pays les reconnoiſſent & les ſaluent. On ne s'en ſert ici que pour lever & porter les fardeaux. L'éléphant prend la corde avec ſa trompe & ſes dents ; il la tire, l'entortille,

jette la charge ſur ſon dos, & s'en va. Les gens commis à la garde de ces animaux m'ont ſouvent donné un ſpectacle amuſant. Ils commandoient à un éléphant de prendre de l'eau dans ſa trompe, & de la jetter ſur les perſonnes qu'ils lui déſignoient. Il obéiſſoit, en répandant quelquefois un ſceau d'eau, & la lançoit d'une telle force, qu'un homme avoit peine à en ſoutenir le choc ſans être renverſé. Il eſt des temps où les éléphants mâles ont une infirmité qui les rend enragés. Perſonne alors ne peut les gouverner; mais on en eſt ordinairement averti par une eſpece d'huile qui leur coule de la joue; & d'abord on les attache par les jambes à de gros arbres. On vend auſſi cher un éléphant de Ceylan, que quatre d'un autre pays, qui, comme je l'ai dit, ſemblent reconnoître cette ſupériorité, & le témoigner par quelque ſigne extérieur.

Les ſinges, dont on voit ici les forêts remplies, y ſont auſſi ſurprenants que communs. Il en eſt d'une eſpece particuliere, qu'on appelle *hommes ſauvages*, parce qu'ils ont preſque la taille & la figure d'un homme, & paroiſſent

tenir de ſon intelligence. Ils n'ont du poil qu'au dos & ſur les reins. Ils ſont agiles, forts & hardis, ſe mettent en défenſe contre les chaſſeurs, & ſont ſi paſſionnés pour les femmes, qu'elles ne peuvent en ſûreté paſſer dans les bois qu'ils habitent. On les apprivoiſe aiſément; on les dreſſe à marcher ſur les pieds de derriere, à ſe ſervir des pattes de devant pour rincer des verres, pour verſer à boire, pour tourner la broche, & pour d'autres ſemblables petits offices. Il y en a qui ont le poil gris, le viſage noir, & de longues barbes blanches d'une oreille à l'autre; ce qui les feroit prendre pour des vieillards. D'autres, avec la barbe, ont le corps & le viſage blanc; d'autres la face blanche ſans barbe, mais avec de longs cheveux ſur la tête, qui tombent comme ceux d'un homme.

Les inſectes ſont à-peu-près les mêmes qu'aux Indes. J'y ai vu des fourmis qui ont le corps blanc, la tête rouge. Dans les endroits inhabités, elles forment de petites montagnes de cinq à ſi pieds de haut. La terre en eſt ſi fine, que le peuple en fabrique ſes idoles, & ſi bien liée, qu'on a de

la peine à renverſer ces habitations. L'intérieur eſt percé de routes qu'habitent les fourmis. Il leur vient des aîles ; & pour lors elles s'élevent en l'air vers l'occident, en ſi grande quantité, qu'elles obſcurciſſent le ſoleil. On les perd bientôt de vue ; car elles ne ceſſent de voler que lorſqu'elles tombent mortes.

Je ne me repréſente pas ſans frayeur une araignée de Ceylan, qui ſe cache dans le creux des arbres, ou dans d'autres trous. Rien n'eſt plus venimeux que cet inſecte : ſa bleſſure n'eſt pas mortelle ; mais la qualité de ſon venin trouble l'eſprit, & fait perdre la raiſon.

Cette iſle eſt auſſi infeſtée de pluſieurs ſortes de ſerpents ; mais les plus dangereux ſont les plus rares. Les uns, par leur morſure, font tomber dans un profond ſommeil ; & l'on meurt en peu de temps. D'autres excitent un tranſport de furie, ſuivi d'une prompte mort. Mais le plus terrible de tous, eſt celui dont le venin eſt ſi vif & ſi violent, que dès qu'un homme en eſt piqué, le ſang lui ſort par tous les pores, ſans qu'il y ait de remede. Il

n'eſt pas plus gros qu'une corde de violon, & tire, à ce qu'on prétend, hors de la tête les yeux de ceux qu'il attaque.

Ce que je vais vous dire d'un autre de ces reptiles, vous paroîtra incroyable. Il ſe perche ſur un arbre, s'élance ſur quelque animal qu'il voit paſſer; & dans quelque endroit qu'il s'attache, la chair tombe par morceaux, & l'animal bleſſé demeure immobile, le venin agiſſant toujours intérieurement, ſans qu'il en paroiſſe preſque rien au-dehors. Quelques curieux ayant ouvert des animaux que ce ſerpent avoit tués, lui ont trouvé toute la chair hachée & pourrie, quoique la peau parût ſaine & entiere. Il y a un autre ſerpent qui a le corps gros comme celui d'un homme, & long à porportion. Sa peſanteur l'empêche d'aller fort vîte; mais il ſe cache dans les ſentiers; & il arrête les daims & les geniſſes avec une eſpece d'aiguillon qu'il porte à l'extrêmité de la queue. Telle eſt la capacité de ſon ventre, qu'il avale quelquefois un chevreuil tout entier avec ſes cornes, qui le crevent & le tuent aſſez ſouvent.

On redoute beaucoup un animal amphibie, qui ſe tient ordinairement ſur la terre, où il mange les cadavres. Sa langue bleue & fourchue s'allonge en forme d'aiguillon. Elle eſt effrayante lorſqu'il la tire pour ſiffler ou pour bâiller. Quand les chiens s'approchent de lui, ſoit pour aboyer ou pour mordre, il les frappe ſi rudement de ſa queue, qui reſſemble à un fouet d'une aune de long, qu'il les fait fuir en criant.

Les ſang-ſues ſont plus incommodes que dangereuſes à Ceylan. Lorſqu'il pleut, toutes les campagnes en ſont couvertes; & les plus petites ſont les plus à craindre. On ne peut faire un pas dans les bois, qu'on n'en ſoit attaqué. Elles montent aux jambes & aux cuiſſes, & s'y attachent ſi fort, qu'on ne peut leur faire quitter priſe, que lorſqu'elles regorgent de ſang. Il arrive quelquefois, pendant la nuit, qu'elles attrapent le viſage, & le ſaignent juſqu'aux gencives.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans cette iſle fameuſe, qu'on dit être la même que les Juifs des premiers temps ont connue ſous le nom d'*Ophir* & de *Tarſis*, & d'où les

flottes de Salomon remportoient tant de richeſſes : auſſi croit-on que ſes habitants ont connu la religion révélée, & que ce ſont ces mêmes Juifs qui la leur avoient appriſe. En effet les Ceylanois s'imaginoient que leur iſle étoit anciennement une portion du paradis terreſtre, & que le premier homme, qu'ils connoiſſent ſous le nom d'*Adam*, avoit été créé ſur leur plus haute montagne ; que le lac qui eſt ſitué ſur la cime du Pic-d'Adam, s'eſt formé des pleurs qu'Eve répandit à la mort d'Abel ; & ces traditions ſubſiſtent dans le pays, depuis plus de cinq cents ans avant Jeſus-Chriſt.

Je ſuis, &c.

A Jafnapatan, ce 29 Septembre 1741.

LETTRE XXXIX.

LES ISLES MALDIVES.

LE peu d'eſpace qu'il y a à traverſer pour aller de Ceylan aux iſles Maldives, nous détermina à les viſiter. Ces iſles s'étendent le long de la côte de Malabar, en ligne droite du midi au ſeptentrion : on pourroit en compter plus de quinze cents, preſque contiguës, diviſées en treize portions, & aſſemblées par pelotons ou par grouppes ; mais la plupart n'offrent que des monceaux de ſable, ou des rochers. D'autres ſont ſi petites & ſi baſſes, que la mer les couvre ſouvent ; & il y en a très-peu d'habitées. Chaque grouppe ou peloton eſt ſéparé de l'autre par un canal ou détroit qui a quelquefois ſi peu de profondeur, qu'on paſſeroit de l'un à l'autre ſans y trouver plus de trois pieds d'eau : il y en a d'autres dont le paſſage eſt ouvert aux navires ; le plus grand a près de vingt lieues de largeur. On appelle *province*, ou *atol-*

lon, chacun de ces amas de petites iſles, ſéparé par un détroit. Leur figure eſt ronde ou ovale; & les plus grands n'ont guere que trente ou quarante lieues de circuit: ils forment enſemble une longue chaîne qui en a plus de cent d'étendue, & ſont tous ſoumis à un même ſouverain. Ils tirent leur nom de celui de *Male*, leur capitale, & du mot de *dive*, qui veut dire *iſle*; & de ce deux noms on a fait celui de *Maldives*. On préſume qu'ils ne formoient autrefois qu'une ſeule iſle, que l'effort des vagues, ou quelques ſecouſſes violentes ont partagée en pluſieurs portions. On ignore en quel temps & par quel peuple ils ont commencé à êtres habités; mais comme on y profeſſe la religion mahométane, on conjecture que les Maldivois ſont une colonie d'Arabes qui ſe ſont établis dans ces iſles dès le temps de leurs excurſions dans l'Inde. Les Portugais y entrerent au commencement du ſeizieme ſiecle, l'épée & le crucifix à la main. Ils y porterent le joug de leur domination, & leurs miſſionnaires celui de l'évangile. Le roi du pays, qui prend le titre de *Raſquan*, embraſſa le chriſtianiſme,

& fut dépouillé de ſes états. Les Portugais lui perſuaderent de quitter ſon royaume pour aller recevoir le baptême à Cochin ; & ſous prétexte de le défendre contre des ſujets qui n'avoient point voulu imiter ſon exemple, ils le retinrent dans une terre étrangere, & ſe rendirent maîtres de ſon propre pays. Aidés de quelques corſaires Malabares, les Maldivois ſecouerent la domination portugaiſe, & élurent un nouveau roi, qui voulut bien ſe ſoumettre à payer à ſon prédéceſſeur une penſion que ce dernier partagea avec les Portugais. Il leur devoit bien cette légere marque de reconnoiſſance ; car perſiſtant conſtamment dans le parti qu'il avoit embraſſé, s'il perdit une couronne temporelle, il en acquit une mille fois plus précieuſe, par le zele de leurs miſſionnaires.

Les Maldivois eſſuyerent une autre révolution au commencement du ſiecle dernier. Des corſaires de Bengale firent une deſcente dans leurs iſles, les pillerent, tuerent le Raſquan, & laiſſerent ce royaume dans une affreuſe déſolation. Des guerres inteſtines pour la ſucceſſion à la couronne, y cauſerent

de nouveaux troubles, qui furent enfin appaiſés par l'élection d'une autre Raſquan. Le calme regne actuellement dans ces iſles, dont le roi prend le titre de *prince* de treize provinces & de douze mille iſles. Il fait ſa réſidence à Male, qui, comme j'ai dit, en eſt la capitale. Elle n'eſt point entourée de murailles; mais elle eſt fortifiée naturellement, tant par les rochers qui l'environnent, que par le peu de fond qu'on y trouve, à cauſe des bancs de ſable & des écueils. Les autres provinces, ou atollons, ont tous de ſemblables défenſes. L'iſle de Male, la ſeule que je viſitai, me parut avoir plus d'une lieue de circuit. Ses maiſons ſont en partie ſéparées par des rues, & en partie diſperſées au haſard. Celles du peuple ſont bâties de bois de cocotier, & couvertes de feuilles; celles des perſonnes riches ſont de pierres; & le palais du roi renferme de vaſtes logements, accompagnés de cours & de jardins. Des tapiſſeries de Bengale ornent les murs des appartements; des nattes ſuperbes en couvrent le parquet; & pour un petit pays iſolé, on y trouve même une ſorte de magnificence.

Le ſol de toutes ces iſles eſt peu fertile ; il ne produit guere que de l'herbe, mais beaucoup de cocotiers, dont les habitants ne perdent rien de tout ce que cet arbre utile peut fournir pour la nourriture, la boiſſon, l'habillement, la conſtruction des maiſons, des navires, &c. Le riz qu'ils mangent, vient de Bengale : mais ils en conſomment peu ; car le poiſſon, qu'ils ont en abondance, leur ſert de principal aliment. On y trouve auſſi de groſſes écreviſſes de mer, & une ſorte d'oiſeaux très-communs, qu'on appelle des *pengouins* : ce ſont des eſpeces d'oies qui ont le dos noir, le ventre blanc, & dont la chair eſt d'un aſſez bon goût, quoique ces inſulaires en faſſent peu de cas. Ils aiment mieux une certaine racine plus groſſe que la jambe, qu'ils aſſaiſonnent différemment. Les autres productions de l'iſle ſont des grenades, & un figuier extraordinaire, dont les feuilles ſont comme celles du noyer. On tire de ſon fruit une huile noire, qu'on emploie pour graiſſer les bateaux, au lieu de ſuif ou de poix.

J'ai vu aux Maldives deux autres plantes ſingulieres, dont l'une eſt appellée

fleur du ſoleil, & l'autre *plante mélancolique*. La premiere ne s'ouvre qu'au lever de l'aſtre dont elle porte le nom, & ne ſe ferme qu'à ſon coucher. La ſeconde, au contraire, ne s'épanouit que lorſque le ſoleil ſe couche ; & ſes feuilles ne ſe referment que lorſqu'il ſe leve. Il coule de cette fleur une eau ſalutaire, qui guérit le mal des yeux : les princes d'orient en font un grand uſage ; les Portugais ſe ſervent de ſa fleur en guiſe de ſafran. Ces derniers eſtiment auſſi beaucoup une ſorte de noix groſſe comme la tête, qu'ils appellent *coco des Maldives*, qui ſe trouve ſur le rivage de l'océan, & dont on vante les vertus pour la médecine. Les Maldivois ont une autre eſpece d'arbre extrêmement léger, qu'ils appellent *candou*, avec lequel ils tirent de la mer de groſſes pierres pour bâtir leurs maiſons. Ils attachent à la maſſe qu'ils veulent enlever du fond de l'eau, un ou pluſieurs morceaux de ce bois, ſelon le volume de la pierre. L'extrême légéreté du candou lui fait faire des efforts pour regagner le deſſus de l'eau : la maſſe lourde à laquelle il eſt uni, ſuit la même impreſſion ; & les Maldivois, hommes

hommes & femmes, qui plongent & nagent parfaitement, la ſoulevent, la pouſſent & la conduiſent ainſi juſqu'au rivage. Ils uſent du même expédient à l'égard des canons ou des ancres de vaiſſeaux qui ont été ſubmergés. Une autre propriété du bois de candou, c'eſt qu'il s'enflamme en en frottant un morceau contre un autre. Les habitants qui n'ont ni mêche ni briquet, n'emploient que cet expédient quand ils veulent allumer du feu.

Une autre production très-commune aux Maldives, eſt une petite coquille blanche & polie, que les inſulaires vont ramaſſer ſur les bords de la mer, quelques jours avant & après la nouvelle lune : on en charge tous les ans trente ou quarante navires pour Bengale, pour Siam & pour d'autres lieux, où l'on s'en ſert comme de monnoie. Le ſoin de les recueillir regarde principalement les femmes, qui entrent dans l'eau juſqu'à la ceinture, & les cherchent parmi le ſable. On les vend par paquets de douze mille, qu'on enveloppe dans des corbeilles faites de feuilles de cocotier. Chaque paquet vaut un *larin* d'argent ; & le larin eſt

comme une de nos pieces de douze ſols : ainſi on a pour un ſol environ mille de ces petites coquilles : cette monnoie n'a pas cours aux Maldives ; mais les marchands les achetent pour les tranſporter ailleurs.

Les autres effets que ces inſulaires débitent aux étrangers, ſont les voiles & les cordages de navires, dont la matiere ſe tire des ſeuls cocotiers ; les nattes de jonc, diverſement colorées, qui ſont les plus belles de l'orient ; le poiſſon ſec, l'écaille, l'huile, le miel, les cocos, l'ambre gris, le corail. Ils tirent en échange, de la ſoie & du coton, dont ils ſont de très-belles veſtes ; du riz, des eſſences, du fer, des épiceries, & toutes les choſes néceſſaires que le pays ne produit point.

Quoique ces iſles ſoient voiſines de l'équateur, les chaleurs n'y ſont cependant pas inſupportables ; les nuits, toujours égales aux jours, ſont très-fraîches & les grandes roſées qui ne manquent jamais de précéder le lever du ſoleil, contribuent encore à en tempérer les ardeurs ; mais la qualité de l'air y eſt mal-ſaine, ſur-tout pour les étrangers ; & entr'autres maladies dangereuſes, il

regne ici une certaine fievre épidémique, connue dans l'Inde ſous le nom de *fievre des Maldives*, qui y cauſe de grands ravages. La petite vérole n'y paroît guere que tous les dix ans ; mais elle y eſt d'une malignité qui fait périr beaucoup de monde. Quant au mal vénérien, il y eſt connu depuis que les Portugais ont eu commerce avec ces peuples ; mais ce qui vous paroîtra ſingulier, c'eſt qu'on l'appelle auſſi dans ce pays le *mal françois* ou le *mal des Francs*. La diviſion des ſaiſons eſt ici à-peu-près la même que ſur la côte de Malabar. L'hiver commence au mois de mai & finit au mois d'octobre. Au reſte ; je crois déjà vous avoir dit que les hivers, dans l'Inde, ſont auſſi chauds que nos étés ; on ne les appelle ainſi, qu'à cauſe des grandes pluies dont ils ſont ordinairement accompagnés.

Je vous ai dit auſſi, Madame, que les habitants de ces iſles profeſſent la religion de Mahomet ; c'eſt même la ſeule qu'on y connoiſſe. Ils ont cependant de petites ſuperſtitions que ne ſuivent point les autres Muſulmans : par exemple, il faut que l'animal dont ils

veulent manger la chair, ait été égorgé dans un certain endroit du cou, qui leur eſt marqué; que celui qui l'égorge, ſoit une perſonne expérimentée & qui ait eu des enfants. Ils n'apprêteroient pas une volaille, ſans l'avoir premiérement écorchée, ſans en avoir ôté le cou, les entrailles & le deſſous du croupion. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque ou de Médine, quelque vile que ſoit leur naiſſance, reçoivent certaines marques d'honneur dont ils ſont fort jaloux. On les nomme *Agis*, c'eſt-à-dire ſaints; & pour être reconnus, ils portent des pagnes & des bonnets ronds de coton blanc, avec une ſorte de chapelet qui pend à leur ceinture.

Voici d'autres uſages qui ne tiennent point de la ſuperſtition : lorſque les enfants ſont venus au monde, on les lave ſix fois le jour dans l'eau froide; enſuite on les frotte d'huile; & cette pratique dure aſſez long-temps. Les meres ſont obligés de les nourrir de leur propre lait, & la reine même n'eſt pas exempte de cette loi générale : on n'enveloppe les enfants d'aucun lange; ils ſont couchés nuds & libres dans de

petits lits de corde, ſuſpendus en l'air, où ils ſont bercés par des eſclaves ou par leurs meres; & dès l'âge de neuf ou dix mois, ils commencent à marcher. Ils ne portent qu'un nom propre, ſans nom de famille : on y joint dans la ſuite, pour les reconnoître & les diſtinguer, celui du métier qu'ils embraſſent, ſi ce ſont des artiſans ; ou des iſles qu'ils poſſedent, ſi ce ſont des perſonnes riches ; ou du rang qu'ils occupent, s'ils ſont conſtitués en dignités. Juſqu'à l'âge de dix-huit ans, les filles ne ſont vêtues que d'un petit pagne ou morceau de toile, qui met l'honnêteté à couvert ; & les garçons ne commencent à s'habiller qu'après qu'ils ont été circoncis, c'eſt-à-dire, à ſept ou huit ans. Alors on leur apprend à lire & à écrire, & on leur donne l'intelligence de l'alcoran. Ils ſe ſervent, pour l'écriture, de trois ſortes de caracteres, de l'Arabique, du Maldivois, & d'un troiſieme en uſage à Ceylan & dans les Indes.

Si un homme en a tué un autre, ce ſont les enfants du mort, & non ſa femme, qui pourſuivent en juſtice l'homicide. S'ils ſont en bas âge, on attend

qu'ils ſoient majeurs ; & c'eſt au meurtrier à les nourrir pendant leur minorité, qui finit à l'âge de ſeize ans. S'ils veulent enſuite qu'on puniſſe le coupable, la juſtice prend connoiſſance du crime, & commence le procès : ainſi, par une loi particuliere à ce peuple, la punition des offenſes les plus grieves dépend uniquement de l'offenſé. La ſodomie & l'inceſte, quoique très-communs dans un pays où la corruption eſt égale dans les deux ſexes, n'y ſont punis que du fouet. On coupe le poing aux voleurs, & les cheveux aux femmes adulteres : ce qui eſt une très-grande ignominie parmi elles ; car elles en ſont fort jalouſes, & les regardent comme le plus bel ornement de leur ſexe. Elles les font venir longs ; & pour montrer qu'elles en ont beaucoup, elles y mêlent les cheveux des hommes, qui, par un uſage contraire, à l'exception des gens de guerre & des nobles, ſe les coupent entiérement. Elles les laiſſent tomber dans toute leur longueur, les lient par derriere avec un anneau, les parfument & les ornent de fleurs. Elles ont d'ailleurs aſſez d'agrément, ſont vêtues,

ainſi que les hommes, avec la même décence que les Mahométans de l'Inde; & ils ſe diſtinguent les uns & les autres par la civilité de leurs manieres. Je ne parle que de ceux qui habitent la partie du nord; car les autres ont plus de rudeſſe, & vont preſque nuds: les femmes même n'ont qu'une ſimple toile dont elles ſe couvrent le milieu du corps. Les hommes ſont naturellement fort velus; mais ils ſe raſent le poil en divers endroits; ce qui offre l'apparence d'une étoffe découpée.

Les nobles Maldivois, les miniſtres de la religion, & tous ceux qui ont viſité le tombeau de Mahomet, laiſſent croître leur barbe, ou ne la raſent qu'autour des levres. Les autres la portent fort petite, & ſeulement autour du menton, où elle ſe termine en pointe, comme vous voyez celle des Juifs. Leur coutume eſt de ſe la couper à la porte des moſquées, & d'enterrer dans leurs cimetieres la rognure de leur poil & de leurs ongles, comme form nt une partie d'eux-mêmes, qui ne doit pas être privée des honneurs de la ſépulture. Comme il n'y a point aux Maldives de barbiers publics, les

uns ſe raſent eux-mêmes, d'autres ſe rendent ce ſervice mutuellement. Le roi & les principaux ſeigneurs ſe font faire le poil par des gens de qualité, qui ſe tiennent honorés de cette fonction, comme en France de bien conduire une voiture. Les habitants de ces iſles ſont d'une taille ordinaire, & ont le viſage plus olivâtre que noir, & en général, moins baſané que celui des autres Indiens; j'ai même vu quelques femmes auſſi blanches que les Européennes; elles ont toutes, ainſi que les hommes, les cheveux noirs, & regardent cette couleur comme une beauté : elle leur vient moins de la nature, que du ſoin qu'elles ont de raſer la tête des enfants dès leur naiſſance, & de continuer ainſi tous les ſept ou huit jours, juſqu'à ce qu'ils ſoient grands : on laiſſe aux filles une bordure de cheveux pour les diſtinguer des garçons.

Ce peuple eſt ami de l'odre & de la police, & ne manque point abſolument de diſpoſition pour les ſciences; il a même du goût pour l'aſtronomie. Il obéit à un prince dont l'autorité eſt deſpotique, & à des prêtres auxquels

le prince confie toute ſon autorité. Ceux-ci nommés *Naïbes*, joignent aux fonctions du ſacerdoce l'exercice de la puiſſance temporelle. Ils ſont tout à la fois miniſtres d'état, gouverneurs de provinces, docteurs de la loi, & juges en matieres civiles & criminelles. Ils ont ſous eux des officiers tirés de leur ordre, qui rendent la juſtice dans les iſles de chaque atollon ou de chaque gouvernement. Les parties plaident leurs cauſes elles-mêmes. S'il eſt queſtion d'un fait, on produit trois témoins, ſans quoi l'accuſé eſt cru ſur ſon ſerment. Un eſclave ne peut ſervir de témoin; & il faut la dépoſition de trois femmes pour équivaloir à celle d'un homme. Il eſt défendu aux juges de prendre le moindre ſalaire, même à titre de préſent; mais ceux qui font l'office de ſergent, ont la douzieme partie des biens conteſtés. Le Naïbe, qui réſide dans la capitale, a ſur tous les autres une ſorte d'inſpection: on le nomme le *Pandiare*; c'eſt en même temps le ſouverain Pontife, & le premier magiſtrat de la nation. Il a un conſeil qu'il eſt obligé de conſulter dans les affaires importantes, & dont les

membres occupent les premieres charges de l'état, comme de chancelier, de grand tréſorier, d'intendant des finances, de capitaine des gardes, &c. Ces officiers reçoivent du prince une certaine portion de riz pour leur ſubſiſtance, & jouiſſent des revenus de quelques iſles de ſon domaine. L'honneur ici conſiſte à manger du riz accordé par le roi : les nobles même obtiennent peu de conſidération lorſqu'ils ſont privés de cet avantage.

Contre l'ordinaire des pays où l'on profeſſe la religion mahométane, on reconnoît aux Maldives différents degrés de nobleſſe. On l'acquiert, ou par la naiſſance, ou par les charges, ou par des lettres du prince. Il y a donc ici, comme en France, des nobles d'ancienne race & de nouveaux nobles. La nobleſſe que donne la naiſſance, eſt celle dont on fait le plus de cas, à qui on accorde de plus grandes diſtinctions, & qui ſe repaît le plus de chimeres. Quelques-uns de ces inſulaires font remonter leur origine juſqu'aux temps fabuleux; & ſans fabriquer, comme nous, d'abſurdes généalogies, leurs prétentions à cet égard ne ſont

ni moins ridicules, ni moins imaginaires. Quand le roi fait un nouveau noble, cette faveur s'annonce dans la capitale, au ſon d'une plaque d'airain, ſur laquelle on frappe avec un marteau; & dès ce moment, le favori jouit de toutes les prérogatives de ſon rang. Les roturiers ne peuvent plus s'aſſeoir en ſa préſence; & s'ils le rencontrent, ils doivent s'arrêter & le laiſſer paſſer devant eux; s'ils ſont chargés de quelque fardeau, ils ſont obligés de le mettre à terre. Les femmes nobles, quoique mariées à des hommes du peuple, conſervent leur nobleſſe, & la tranſmettent à leurs enfants, ſans la communiquer à leurs maris. Il en eſt de même d'un gentilhomme qui épouſe une roturiere; la femme reſte dans l'ordre du peuple, & les enfants participent à la nobleſſe de leur pere.

Tous les nobles qui ſont dans la capitale, ont ordre de paroître chaque jour à midi, au palais du roi, pour lui faire leur cour. Si le prince n'eſt pas viſible, on lui dit qu'ils ſont venus pour le ſaluer, & qu'ils attendent ſes ordres. Il leur fait faire une réponſe obligeante, en leur envoyant quelque-

fois du bétel & des fruits. Les jours qu'il veut recevoir ſes ſujets, on les fait entrer dans la ſalle d'audience : le roi eſt aſſis ſous un dais, les pieds croiſés ſur une natte ; & tous ſes courtiſans viennent s'aſſeoir autour de lui. Ce prince a un domaine compoſé de pluſieurs iſles dont le produit lui appartient en propre ; il jouit, outre cela, du cinquieme de tous les fruits qu'on recueille dans ſon royaume ; il leve encore des droits particuliers ſur différentes ſortes de marchandiſes ; tout ce que la mer jette ſur le rivage, comme l'ambre, le corail, &c. appartient à ce monarque ; & enfin un des principaux objets de ſes revenus conſiſte dans le commerce qu'il fait avec les étrangers pour ſon propre compte.

Sept ou huit cents hommes, diviſés en ſept ou huit compagnies, forment la garde ordinaire du roi des Maldives. Ce prince a d'autres troupes qui le ſuivent à la guerre, & dans leſquelles les plus riches de l'iſle ambitionnent d'entrer, à cauſe des prérogatives attachées à cet état ; mais cette faveur ne s'accorde que par une permiſſion

particuliere du ſouverain, & ſe paie fort cher.

Le roi des Maldives, ſuperſtitieux comme le ſont tous les Mahométans, n'entreprend rien ſans avoir conſulté ſes aſtrologues ; il en entretient toujours un grand nombre à ſa cour, & ſe laiſſe le plus ſouvent conduire par leurs lumieres. Il ne mange jamais avec ſes ſujets, parce que l'uſage eſt, dans le pays, de ne manger qu'avec ſes égaux ; & comme il eſt difficile d'établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive que les Maldivois ſe régalent rarement entr'eux. Mais il eſt une autre maniere de traiter ſes amis, qui n'eſt peut-être pas moins galante. On arrange proprement ſur une table couverte d'une nappe très-fine, & quelquefois de taffetas, un ſervice compoſé de pluſieurs mets. On y joint de l'excellent vin de coco, de l'hydromel, une autre eſpece de liqueur qui reſſemble au ſorbet ; & on l'envoie à la perſonne qu'on ſe propoſe de régaler.

Aucune loi ne condamne aux Maldives la ſimple fornication ; & les femmes s'y abandonnent avec autant de liberté que les hommes. Le jour,

elles reſtent chez elles ; ce n'eſt que la nuit qu'elles font leurs viſites de galanterie. Quand elles ſortent le ſoir, elles doivent toujours avoir un homme à leur ſuite. Il les accompagne dans les maiſons où elles ſavent qu'on les attend, & dont les portes ne ſe ferment jamais. Elles touſſent à leur arrivée ; & ce ſigne qui eſt entendu, fait connoître à l'amant qu'il touche au moment de ſon bonheur.

Je ſuis, &c.

A Male, ce 5 Octobre 1742.

LETTRE XL.

CÔTE DE MALABAR.

LE royaume de Travancour eſt le premier pays où nous abordâmes au ſortir des iſles Maldives. Il a ſes premieres limites au cap de Comorin, & s'étend, en remontant dans le nord, au-delà de Coylan; ce qui fait environ trente lieues de côte. Le roi de Coylan eſt ſouverain, mais vaſſal & tributaire du roi de Travancour : les Hollandois y ont établi un comptoir & bâti une petite fortereſſe. Enjaingue eſt une autre province, où les Anglois ont une conceſſion qu'ils tiennent d'un des prédéceſſeurs du roi régnant. La ſituation de leur établiſſement eſt charmante; ils y ont conſtruit un fort entre le rivage de la mer & une belle riviere qui lui eſt parallele, & qui n'en eſt pas éloignée de plus de cent cinquante toiſes. On voit au milieu de la courtine, & au-deſſous de la porte qui fait face à la mer, un pavillon diſtribué en

une ſalle & un cabinet, où le gouverneur tient ſes aſſiſes, écrit, donne audience, & obſerve les vaiſſeaux qui paſſent continuellement le long de la côte. La riviere, qui eſt près de-là, baigne les murs d'un joli ſallon & d'un jardin bien entretenu; & les maiſons des la colonie Angloiſe ſont alignées ſur les deux côtés d'une rue longue, large, droite, & ombragée de cocotiers & autres arbres du pays. Elle eſt terminée par une grande égliſe, auprès de laquelle eſt le palais d'un évêque Portugais & le logement d'un miſſionnaire jéſuite de la même nation. Un petit fort couvre l'égliſe, la maiſon épiſcopale & la colonie; un autre défend l'entrée de la riviere; & par-tout on voit beaucoup de ſymmétrie, de propreté & d'arrangement.

Le reſte du royaume eſt diviſé en différentes provinces, dans leſquelles ſont enclavés les domaines de pluſieurs petits rois qui relevent de celui de Travancour. Tous les ſouverains de Malabar lui donnent unanimement le titre de *grand roi*, parce qu'il poſſede plus de terres qu'aucun d'eux, & qu'il compte parmi ſes vaſſaux quantité de

rajas, de princes & de ſeigneurs. Son royaume eſt extrêmement peuplé, & peut fournir cinquante mille hommes armés dans le beſoin ; ce qui fait une puiſſance formidable pour les nations voiſines : mais ni cette multitude d'hommes, ni les armes qui ſont en uſage parmi eux, ne pourroient réſiſter longtemps à des troupes Européennes bien conduites, quoiqu'en nombre très-inférieur.

Ce pays eſt habité par quantité de chrétiens, la plupart très-pauvres, & dont les ancêtres ont été convertis par ſaint François Xavier. Les rois & la religion partagent le reſpect & la vénération ſans bornes des peuples de ce royaume & de preſque tout le Malabar. L'amour & l'attachement qu'ils témoignent pour leurs princes eſt légitime, & par le caractere d'une ſouveraineté extraordinairement ancienne dans les familles de la plupart de ceux qui ſont actuellement ſur le trône, & par la douceur de leur gouvernement. Quoique les loix déſignent des peines afflictives & des ſupplices pour les différents crimes, cependant l'effuſion du ſang y eſt très-rare. Le roi qui regne

aujourd'hui à Travancour, moins foible ou plus politique, eſt auſſi moins indulgent que ſes voiſins. Perſuadé que l'impunité engendre le crime & trouble la ſociété, il eſt inexorable ſur la punition des coupables. Mais, à l'égard de la religion, il donne dans les ſuperſtitions les plus populaires. Il ſuit ſcrupuleuſement, depuis ſon enfance, un régime auſſi auſtere que celui des anachoretes. Il n'a jamais rien mangé qui ait eu vie, & ne ſe nourrit que de racines, de légumes, de lait & de fruit. Il conſulte les devins ſur tous les événements, & ne ſe détermine que ſuivant leur réponſe.

Le régime rigoureux du roi de Travancour eſt obſervé par la plupart des Bramines, qui ne pourroient s'y ſouſtraire ſans ſe déshonorer, & perdre les prérogatives & le crédit que leur donne ce genre de vie. Les dévotions extraordinaires, les pénitences, les auſtérités, le dévouement à la mort, ſont portés plus loin dans la religion Malabare, que dans aucune autre de l'univers; mais ce ne ſont que des pratiques matérielles, qu'aucun principe moral ne dirige. Ces Indiens ſont éton-

nés de notre ſpiritualité chrétienne, & ſur-tout de notre ſyſtême évangélique d'humilité & du pardon des injures.

Ces peuples connoiſſent les ſupputations aſtronomiques, & calculent les révolutions des aſtres & les éclipſes; mais ce n'eſt que par une routine ſans démonſtration & ſans théorie. Leurs médecins ſavent un peu d'anatomie, connoiſſent la vertu des plantes, & les appliquent avec aſſez de ſuccès aux maladies ſimples & générales; mais ils ne ſont ni phyſiciens, ni chymiſtes. Leur pharmacie eſt bornée à un petit nombre de formules; & leur chirurgie ſe réduit à quelques opérations triviales & de peu de conſéquence. Ils ont des poéſies myſtérieuſes & énigmatiques, dont ils font le plus grand cas. Quelques Bramines, à qui j'en ai demandé l'explication, m'ont dit qu'elles étoient entendues de peu de perſonnes, & que la traduction les rendoit encore plus inintelligibles, parce que tout leur ſens, leurs fineſſes & leur ſel conſiſtent dans les équivoques du langage, dans des métaphores relatives aux mœurs, aux uſages ou à l'hiſtoire

du pays, dont il faudroit avoir une parfaite connoiſſance.

Les arts ſe ſont mieux conſervés dans les Indes, que les ſciences abſtraites. On voit dans pluſieurs endroits, des pagodes qui ſont des prodiges d'architecture pour leur immenſité, leur élévation, leur diſtribution, l'énormité ſurprenante des pierres, la façon inconcevable dont elles ont été poſées au faîte de ces grands édifices, la ſingularité de leur coupe & de leur ſculpture, & la ſolidité de leur conſtruction. Rien n'égale la perfection des manufactures de coton, établies de temps immémorial, ſoit pour la fineſſe des toiles & des mouſſelines, ſoit pour le ſecret des bonnes teintures. Mais ce qui cauſe ſur-tout mon étonnement, c'eſt la ſimplicité & le petit nombre des outils dont ſe ſervent les ouvriers. Un forgeron François croira-t-il qu'un Malabare de même profeſſion, avec un jeune apprentif, porte de village en village, tout ce qui lui eſt néceſſaire, ſon enclume, ſon marteau, ſon ſoufflet, &c. & qu'il établiſſe ſa forge en moins d'une heure, dans le premier endroit où il ſe trouve? Pourra-t-on perſuader à un

cordonnier, à un tanneur de Paris, qu'un Malabare écorchera une chevre, apportera en vingt-quatre heures des ſouliers faits de la peau de cet animal? Pour dernier exemple de l'induſtrie de ces peuples, je ferai attention de la fabrique des monnoies. On ſait combien cette opération eſt compoſée. Ici la fonte, les eſſais, l'affinage, l'alliage, l'ajuſtage & la marque ſe font par des moyens ſimples, faciles, abrégés, avec auſſi peu de monde que peu de frais, & cependant avec toute la préciſion imaginable.

Mais quelqu'induſtrieux que ſoient les habitants du Malabar, ils le ſont encore moins que ceux de la côte de Coromandel, quoiqu'ils ne faſſent, pour ainſi dire, qu'un même peuple, qu'ils ayent une même origine & une même religion. Je crois trouver la cauſe de cette différence dans la diverſe conſtitution de leur gouvernement. Il me ſemble vous avoir dit quelque part, que lorſque le célebre Aurengzeb eut fait la conquête des royaumes de Décan, de Golconde, de Carnate, de Viſapour, &c. ce prince & ſes ſucceſſeurs accorderent, ſous condition

d'un tribut annuel, à des ſeigneurs Mahométans, avec le titre de *Nababs*, les diverſes provinces de ces royaumes. Ceux-ci, ſoit pour ſe maintenir dans l'indépendance contre les empereurs Mogols, ſoit pour contenir les peuples ſur leſquels ils avoient acquis une domination uſurpée, ſoit enfin pour ſoutenir les guerres fréquentes que la jalouſie & l'ambition allumoient entr'eux, ont toujours eu ſur pied autant de troupes qu'ils en pouvoient entretenir, & levoient, pour cet effet, de groſſes contributions dans les pays de leur obéiſſance. Les Indiens de la côte de Coromandel, dans cet état d'oppreſſion, ſous une puiſſance qui les dépouilloit de leurs biens, n'eurent plus d'autres reſſources que dans les arts & l'agriculture. Les Bramines, à qui l'éducation donnoit plus de connoiſſances & de talents, n'ayant plus de part au miniſtere & aux affaires publiques, comme ſous le regne de leurs princes, s'adonnerent au commerce, que les établiſſements des Européens ont rendu très-floriſſant.

La côte de Malabar préſente un ſpectacle bien différent. Les naturels du

pays ont toujours été gouvernés par des princes de leur nation. Les Naïrs, qui, après les Bramines, ſont la plus haute caſte & la plus nombreuſe, ſont tous profeſſion des armes, & ne ſe piquent que de nobleſſe & de bravoure. Un Naïr nud, à la réſerve d'un morceau de toile autour des reins, qui lui deſcend juſqu'au genoux, les cheveux noués ſur le haut de la tête, comme un bourlet, le ſabre d'une main, un fuſil de l'autre, paſſe ſa vie dans cet état, & ſe fait un point d'honneur de ſon oiſiveté, parce que la moindre œuvre ſervile le feroit déroger de ſa caſte.

Les Naïrs ont ſeuls le droit de porter les armes, & dédaignent toute autre profeſſion. La plupart s'engagent en qualité de gardes au ſervice des rois, des princes, des gouverneurs, de quelques particuliers puiſſants qui réſident ou qui paſſent dans le pays. Ils ſe louent auſſi pour eſcorter les voyageurs; & c'eſt une précaution que ceux-ci ne doivent pas négliger : ils s'expoſeroient à toutes ſortes d'inſultes de la part des gens de cette tribu. Comme ils doivent une partie de leur ſubſiſtance aux ſecours qu'ils donnent aux

étrangers, ils ſe croient en droit de voler & d'aſſaſſiner ceux qui refuſ nt de les employer. Il eſt vrai que leur fidélité eſt à l'épreuve de toute eſpece de corruption, & qu'ils ſe laiſſeroient plutôt mettre en pieces, que de voir inſulter ceux qu'ils accompagnent. Ces Naïrs, lorſqu'ils vont à la guerre, ne portent jamais que pour un ou deux jours de vivres & de munitions ; & afin de pourvoir à leur ſubſiſtance, ils ont toujours des détachements en marche ; de ſorte que le quart de leurs troupes ſe trouve ſucceſſivement & perpétuellement détourné. Dans le combat, chacun avance ou recule ſelon qu'il a plus ou moins de bravoure. Ils voltigent de brouſſailles en brouſſailles, faiſant le coup de fuſil ; & lorſqu'on les force dans leurs retranchements, ils combattent juſqu'au dernier moment avec tant de réſolution, qu'ils ne demandent jamais quartier.

Une conſtance ſi opiniâtre rend la guerre difficile & très-meurtriere aux Européens qui veulent pénétrer dans les terres. Celles que ſe font fréquemment entr'eux les rois Malabares, fait ſubſiſter les Nairs, de ce qu'ils reçoivent des

des princes qu'ils ſervent, & du revenu de quelques terres qu'ils afferment aux *Tives*, tribu inférieure qui leur eſt ſubordonnée. Ceux-ci font labourer ces mêmes terres par les *Pouliats*, caſte très-baſſe, très-ſervile, & ſi extraordinairement mépriſée, qu'un Naïr qui veut éprouver ſes armes, tire de ſang-froid ſur le premier Pouliat qu'il rencontre, & le tue ou l'eſtropie impunément. Dès qu'on apperçoit un de ces miſérables, on lui fait ſigne de ſe retirer à l'écart; & s'il n'obéit à l'inſtant, on a droit de tirer ſur lui. De leur côté, ils ſont aſſujettis à crier continuellement ſur les chemins, afin que ceux qui viennent à leur rencontre, les avertiſſent de leur approche par un cri réciproque, qui leur donne le temps de s'éloigner.

Les Pouliats vont preſque nuds, n'ont point de demeures fixes, errent dans les champs & dans les forêts, n'ont d'autres aſyles que le creux des arbres, des cavernes ou des huttes, qu'ils font à la hâte avec des branches d'arbres. Cette malheureuſe eſpece d'hommes ſe nourrit de toutes les immondices qu'elle trouve en ſon chemin, ſans

en excepter les charognes : auſſi devient-on infame en les touchant; & il ſuffit même de les aborder de vingt pas, pour contracter une ſouillure qui aſſujettit à des expiations indiſpenſables. Il ne leur eſt pas permis d'entrer dans les temples, ni même d'en approcher ; mais les prêtres veulent bien avoir l'indulgence de recevoir leurs offrandes, pourvu qu'elles ſoient en or ou en argent, & qu'on les poſe à terre à quelque diſtance de l'égliſe. Le Bramine qui va les prendre, attend que le Pouliat ſe ſoit écarté, les lave avant que de les préſenter à l'idole, & ſe purifie lui-même pour les lui offrir.

Par la vie fainéante de la plupart des peuples de Malabar, comparée à l'activité induſtrieuſe des habitants de Coromandel, vous voyez, Madame, une oppoſition ſinguliere de mœurs, d'uſages & d'occupations dans un même continent, ſéparé ſeulement par une chaîne de montagnes qui n'empêchent point que la communication & la correſpondance mutuelle ne ſoit très-aiſée, très-rapprochée & très-fréquente. Il faut cependant excepter de ces obſer-

vations générales le royaume de Travancour, dont le roi régnant, ſans égard pour l'ancienneté des coutumes établies, choiſit, parmi les uſages des différentes nations, ce qui lui paroît le meilleur, & le fait adopter par ſes ſujets. La nudité preſqu'univerſelle dans le Malabar, en eſt un exemple : ce prince l'a réformée, il porte des habits : les grands, & ceux qui l'approchent, s'habillent à ſon imitation ; & il a vêtu uniformément ſes ſoldats à l'européenne, d'un caleçon, d'une camiſole & d'un grand bonnet en pain de ſucre d'une toile du pays, rayée bleu & blanc. Nous en vîmes vingt-cinq ou trente faire l'exercice à l'Allemande, marquer les temps avec préciſion, & bruſquer les mouvements avec une fierté martiale.

La nature a mis entre les deux côtes de Coromandel & de Malabar, des différences plus ſenſibles encore que celles qui regardent le génie de ſes habitants. Il eſt ſurprenant que deux contrées ſi voiſines aient ſi peu de reſſemblance par les qualités de l'air, la température du ciel, & l'influence des éléments. Pendant que l'hiver ſe fait

ſentir à Malabar, & que les pluies & les tempêtes regnent ſur toute cette côte, on jouit, ſur celle de Coromandel, d'un temps calme & de tous les charmes de l'été. Cependant ces deux côtes ſont à la même élévation, & ne ſont ſéparées que par les montagnes de Gate, qui courent du nord au midi. Quand on eſt ſur leur cime, on n'a qu'un pas à faire pour paſſer ſubitement de l'été à l'hiver, ou de l'hiver à l'été. J'ai dit qu'à Ceylan la même différence de ſaiſons ſe fait ſentir dans une diſtance auſſi peu conſidérable.

L'hiver commence à Malabar vers les premiers jours du mois de juin, & finit au mois d'octobre. Alors la mer ceſſe, non-ſeulement d'y être navigable, mais il y a peu de ports où les navires ſoient en ſûreté & à couvert des orages mêlés d'éclairs & de tonnerres effroyables, qui troublent l'air dans cette ſaiſon. C'eſt du midi que viennent les nuages; le vent les pouſſe avec violence vers les montagnes de Gate, où ils ſe briſent & ſe débordent en pluies; ces eaux forment des torrents, qui inondent les campagnes. Cette ſaiſon n'a rien d'ailleurs de rigou-

reux; & il ne fait point ici de froid qui mérite le nom d'hiver. C'eſt même pendant ce temps-là, que la plupart des fruits arrivent à leur maturité, & que les fleurs & les plantes ont le plus de beauté. L'été commence au mois d'octobre: dans tout le cours de cette agréable ſaiſon, on découvre à peine dans l'air le moindre nuage; & malgré les chaleurs brûlantes auxquelles le pays eſt expoſé pendant le jour, les nuits ſont toujours fraîches, & peuvent même paſſer pour froides pendant les trois premiers mois de l'année. Enfin la côte de Malabar me paroît le plus beau climat de l'Indoſtan. Toute la plage étant fort baſſe, & le terrein s'élevant par degrés, on découvre de la mer une partie des richeſſes de cette délicieuſe contrée. Les villes & les bourgades qui bordent la côte, les bois de cocotiers & de palmiers toujours verds, des prairies charmantes, de vaſtes plaines, des rivieres, des ruiſſeaux, des lacs, & mille autres objets diverſifiés, forment le coup-d'œil le plus agréable. J'ai été frappé de ce ſpectacle, depuis le royaume de Tra-

vancour, qui eſt preſqu'à la pointe du cap, juſqu'à Goa.

En remontant toujours vers le nord, nous débarquâmes au port de Cochin. C'eſt la capitale d'un petit royaume de ce nom, dont le ſouverain eſt vaſſal du roi de Calicut, & dépend encore plus des Hollandois, qui ſont les maîtres de cette ville. Ils y font un grand commerce de poivre, qu'on regarde comme le meilleur avec celui de Calicut. Cochin étoit une grande ville que les Portugais avoient fort augmentée & embellie dans le temps de leur gloire & de leurs conquêtes. On y voyoit de magnifiques palais, de vaſtes jardins, quantité d'édifices publics, & ſur-tout un grand nombre d'égliſes & de couvents. Les Hollandois la prirent, raſerent les palais, les égliſes, les couvents, & les remplacerent par de bonnes fortifications. Ils ont conſervé la belle tour de l'ancienne cathédrale, & y ont arboré leur pavillon, attaché au bout d'un grand mât qu'on apperçoit à plus de dix lieues en mer. Rien n'eſt plus commun dans les Indes, que ces ſortes de changements d'égliſes & de couvents en baſtions & en fortereſſes; & par-tout

on y voit la piété Portugaiſe ſervir de trophée à l'ambition des Anglois ou des Hollandois. La ville de Cranganor, entre Cochin & Calicut, a eſſuyé la même révolution ; l'égliſe, le college & la bibliotheque des jéſuites ſervent aujourd'hui aux Hollandois d'arſenal ou de magaſin à poivre. Calicut eſt le premier port des Indes orientales, où les Portugais débarquerent en 1498, ſous la conduite de Gama. C'étoit alors le plus fameux marché pour le commerce des épiceries, des diamants, des ſoies, des toiles, de l'or & de l'argent. Ce ne ſont ni les Hollandois ni les Anglois qui en ont chaſſé les Portugais. Ceux-ci y avoient été reçus favorablement ; mais ils ſe brouillerent avec le ſouverain du pays, qui leur avoit laiſſé prendre trop d'empire. Ils en abuſerent, & ſe firent renvoyer après une guerre cruelle, où ils furent totalement défaits.

Nous reſtâmes quelques jours à Calicut, pendant leſquels je me fis accompagner d'un Naïr pour viſiter les environs de la ville. Un miniſtre proteſtant, envoyé de Colombo à Surate,

en qualité de paſteur de l'égliſe Hollandoiſe, me ſuivit, & me parut auſſi curieux que moi de connoître le pays. Il avoit beaucoup lu de relations de voyages ; & à chaque lieu un peu remarquable, il avoit quelque anecdote à raconter. Voici ce qu'il me dit à la vue d'une pagode Malabare où nous mena notre Naïr ; & que les Portugais, ſous la conduite de Gama, rencontrerent aux environs de Calicut. " L'intérieur du temple étoit rempli d'images : „ ce qui le fit prendre à Gama pour „ une égliſe chrétienne. Il y trouva cer„ tains hommes nuds de la ceinture en „ haut, couverts de calico juſqu'aux „ genoux, avec une ſorte de toile paſſée „ en ſautoir, de l'épaule gauche au„ deſſus du bras droit. Ces hommes „ arroſoient d'eau ceux qui les viſi„ toient, en ſecouant ſur eux une épon„ ge trempée dans une fontaine, & „ leur donnoient enſuite de la cendre „ pulvériſée pour la mettre ſur leur „ tête. Les Portugais continuant de les „ prendre pour des chrétiens, reçurent „ de cette eau & de cette cendre. Ils „ jetterent les yeux ſur les figures qui „ étoient peintes autour des murs :

„ plusieurs avoient des dents d'une „ grandeur effroyable, qui leur sor- „ toient de la bouche. D'autres avoient „ quatre bras & des visages hideux; ce „ qui donna quelques doutes aux Por- „ tugais, s'ils étoient véritablement „ avec des chrétiens. Ils furent tassu- „ rés néanmoins, en entendant les „ prêtres Malabares prononcer le nom „ de *Maria* devant une image placée „ dans l'obscurité, & pour laquelle ils „ témoignerent un grand respect. Gama „ & sa troupe la prenant pour celle de „ Vierge, y firent leurs prieres; mais „ un Portugais, moins persuadé que les „ autres, dit, en se mettant à genoux: „ *Au moins, si c'est la figure du diable,* „ *mes prieres ne s'adressent qu'à Dieu.* „ Cette sallie fit rire Gama & ses com- „ pagnons; ce qui ne scandalisa pas „ peu ces pauvres prêtres Malabares „.

Durant nos petites courses, nous fîmes plusieurs questions à notre Naïr touchant les usages du pays. Nous lui demandâmes s'il étoit vrai que, lorsqu'un créancier fait un cercle autour de son débiteur, celui-ci n'oseroit en sortir, sous peine de mort, sans payer sa dette, ou donner des cautions pour le

paiement ? " Il n'y a pas long-temps, „ répondit le Naïr, que cet uſage s'ob„ ſervoit encore dans cette contrée ; & „ j'ai oui dire à mon pere, qu'il avoit „ vu le roi lui-même à cheval dans „ un cercle tracé autour de lui par un „ marchand qu'il remettoit de jour en „ jour. Ce prince ne quitta cette ſi„ tuation, qu'après avoir ſatisfait ſon „ créancier, & s'attira les applaudiſſe„ ments de tout ſon peuple par cet „ exemple de juſtice „.

Nous avions apporté avec nous quelques bouteilles de vin, & nous voulûmes en faire boire à notre guide, qui refuſa. " La loi de ce pays, nous „ dit il, interdit aux habitants de faire „ uſage de cette liqueur : ceux qui la „ violent, ne peuvent ſervir de témoins „ dans les affaires „. Nous lui demandâmes combien il avoit d'enfants ? " Deux, nous répondit le Naïr, un „ garçon & une fille ; mais ils ne ſont „ plus à moi „. Pour entendre ſa réponſe, il faut ſavoir que, lorſque les enfants ont treize ans, le peres les abandonnent à leur propre conduite. S'ils ſont de condition à pouvoir exercer le commerce, on leur donne une

petite ſomme qu'ils ſont valoir, & ſur laquelle ils ſont obligés de ſe nourrir. Le commerce de cet âge conſiſte, dans la ſaiſon de la pêche, à trouver dans les ports l'occaſion d'acheter des perles, pour gagner quelque choſe à les revendre aux marchands que la chaleur retient alors dans leurs maiſons.

Nous remarquâmes que notre Naïr ne touchoit jamais aux aliments de la main gauche, parce qu'elle ne doit ſervir qu'à eſſuyer, ou à d'autres offices de la même nature. Il avoit, pour boire, ſon propre vaſe, dont il n'eût pas ſouffert qu'un autre fît uſage, comme il n'auroit pas voulu non plus ſe ſervir de nos taſſes. Il obſervoit même en buvant, de ne pas faire toucher ſon verre à ſes levres; il le tenoit ſuſpendu, & ſe verſoit d'en haut la liqueur dans la bouche. Comme les étrangers ne peuvent ſe ſervir des taſſes du pays, on leur donne à boire dans le creux de la main, lorſqu'ils n'ont pas la précaution d'avoir avec eux des gobelets. Notre conducteur ſuivoit tous ces uſages avec la plus grande exactitude. Il nous parut également attaché à ſa religion, & nous raconta qu'un de ſes

ancêtres avoit été immolé aux idoles. C'étoit, en effet, une ancienne coutume du pays, de condamner certaines perſonnes à de pareils ſacrifices. Ces malheureuſes victimes s'exécutoient de leurs propres mains, en ſe frappant douze fois avec autant de couteaux différents, dans diverſes parties du corps. A chaque coup, elles étoient obligées de dire : *Je me tue moi-même à l'honneur de telle idole.* Le dernier coup ſe donnoit dans le cœur ; enſuite la victime étoit brûlée par ſa famille.

Les campagnes où nous menoit notre conducteur, nous paroiſſoient ne former qu'un grand village, parce que nous y rencontrions de toutes parts des maiſons diſperſées. Chacune a ſon enclos & ſon puits, ſur-tout ſi elle eſt à quelque diſtance des rivieres. Il n'eſt pas permis aux Malabares, ſoit pour ſe laver ou pour boire, d'employer l'eau de ſon voiſin, s'il n'eſt pas de la même tribu.

Il eſt un genre de beauté, ſur cette côte, dans les hommes comme dans les femmes, dont notre Naïr étoit très-jaloux : c'eſt d'avoir les oreilles extrêmement longues. On a ſoin de

les percer de bonne heure aux enfants, & de mettre dans l'ouverture un morceau de feuille de palmier, ſeche & roulée. Cette feuille qui, par ſon élaſticité, tend ſans ceſſe à reprendre ſon étendue naturelle, dilate inſenſiblement le trou, & rend l'oreille ſi longue, qu'il n'eſt pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les épaules, & par l'ouverture deſquelles on pourroit paſſer le poing fort aiſément. Les perſonnes riches y attachent des anneaux d'or, qui peſent juſqu'à quatre onces; les autres en ont de cuivre, de fer ou de verre.

Après pluſieurs courſes, où nous remarquâmes d'autres uſages, nous revînmes à Calicut. Cette ville a environ trois lieues de circuit, & n'eſt point entourée de murailles. On y compte ſix mille maiſons, la plupart iſolées & ayant chacune leur jardin. Elles n'ont que ſept à huit pieds de haut, & ne ſont bâties que de terre ſéchée au ſoleil: auſſi les plus belles ne coûtent-elles que vingt écus: les plus communes n'en valent que deux.

Le roi de Calicut prend le titre de *Zamorin*, qui veut dire *empereur*. Il

le porte ſuivant un ancien réglement d'un roi du pays, nommé *Peroumal*, qui ſe retira à la Mecque, pour y paſſer le reſte de ſa vie. Voici comment ce fait m'a encore été raconté par notre aumônier Hollandois. « Dans le temps „ que les Arabes entrerent pour la pre- „ miere fois dans l'Inde, Peroumal, „ ſeul ſouverain de Malabar, prit tant „ de goût pour la religion de ces étran- „ gers, que non-ſeulement il l'embraſſa, „ mais qu'il réſolut d'aller finir ſes jours „ à la Mecque. Avant que d'abandon- „ ner ſes états, il les partagea entre ſes „ parents & ſes amis, & ne réſerva que „ douze lieues de pays, dont il diſpoſa „ en faveur d'un de ſes pages. Il lui „ ordonna de cultiver ce terrein, & d'y „ établir une colonie. En même temps, „ il lui remit ſon épée & ſa couronne, „ & lui donna le nom de *Zamorin*. En „ mémoire de cette généroſité, le jeune „ page fit bâtir une ville dans l'en- „ droit même où le prince s'étoit em- „ barqué; & les habitants de la nou- „ velle colonie la nommerent Calicut. „ Péroumal eſt honoré comme un dieu „ dans tout le pays; & c'eſt peut-être „ par reſpect pour lui que, dans pluſieurs

„ cantons du Malabar, on obſerve une
„ loi ſinguliere, dont on croit qu'il eſt
„ l'auteur. Quand le roi meurt, ce ne
„ ſont point ſes enfants qui lui ſucce-
„ dent; on met ſur le trône un fils de
„ ſa ſœur, parce que les Bramines,
„ ayant eu les premieres faveurs de la
„ reine, & demeurant toujours auprès
„ d'elle pour lui tenir compagnie, on
„ préſume que les enfants qu'elle met
„ au monde leur appartiennent plutôt
„ qu'au roi; au lieu que les fils de la
„ ſœur du prince ſont véritablement
„ du ſang royal.

„ On aſſure que quand le roi ſe
„ marie, il cede volontairement ſon
„ épouſe à un Bramine, auquel il donne
„ une ſomme d'argent pour paſſer la
„ premiere nuit avec elle, afin qu'il le
„ débarraſſe d'une peine, que par-tout
„ ailleurs les maris envient & ſe flattent
„ de trouver. On dit auſſi que c'eſt un
„ uſage parmi les nobles de changer
„ ſouvent de femmes entr'eux; que
„ celles-ci peuvent avoir juſqu'à ſept
„ maris à la fois; & que ſi elles de-
„ viennent meres, il leur eſt libre de
„ faire élever leurs enfants par le mari
„ qu'elles veulent, ſans qu'il puiſſe le

c'eſt la nature des mariages qui ſe font ſur cette côte. Ils n'engagent point par des nœuds indiſſolubles, & ne durent qu'autant qu'ils plaiſent réciproquement. La voie du divorce eſt permiſe aux femmes auſſi bien qu'aux hommes: ces ſéparations ſont fréquentes; mais elles ſe font à l'amiable, & ſans aucune plainte ni procès de part ni d'autre. Une femme, naturellement inconſtante, fait cinq ou ſix divorces dans ſa jeuneſſe; un autre, ſans ſe ſéparer de ſon époux, vit en même temps avec pluſieurs amants; & c'eſt encore ici un point ſur lequel quelques dames Françoiſes different des femmes Indiennes de Malabar & de Calicut.

J'aurois fort ſouhaité pouvoir reſter plus long-temps dans cette ville, qui, comme une des plus conſidérables de la côte, me fourniſſoit plus de moyens de connoître les mœurs & les uſages du pays. Heureuſement que notre vaiſſeau fut obligé de s'arrêter près de quinze jours à Cananor, qui n'en eſt pas fort éloigné; & que de-là j'eus occaſion de faire pluſieurs petites courſes dans cette contrée, pour mon inſtruction & pour la vôtre.

C'eſt proprement à Cananor, que finit le Malabar, quand on vient du cap de Comorin, ou qu'il commence, quand on arrive par Surate Ce pays, comme le reſte de la côte, eſt diviſé en pluſieurs petits royaumes; & le principal commerce eſt entre les mains des Hollandois, qui l'ont encore uſurpé ſur les Portugais. Ceux-ci, dans leur ſecond voyage aux Indes, avoient fait croire au roi de Cananor, que leur maître, le roi de Portugal, les avoit envoyés des extrêmités du monde, pour lui demander ſon amitié. Le prince, ſéduit par un compliment ſi flatteur, fit alliance avec eux, & envoya des ambaſſadeurs à Lisbonne. Il combla de bienfaits les navigateurs, leur permit de bâtir un fort ſur ſes terres, forma avec eux une liaiſon particuliere, & fit des traités que les Portugais ne ſurent point reſpecter. De-là des guerres longues, cruelles, & glorieuſes, à la vérité, pour cette nation, qui ſe ſignala par des actions éclatantes, mais peu profitables pour ſon commerce. Les Hollandois vinrent au ſecours du roi de Cananor, chaſſerent les Portugais, & s'établirent ſur leurs débris.

Il ſemble que ces derniers n'aient travaillé, pendant un ſiecle, à bâtir de belles villes, que pour les tranſmettre à la nation Hollandoiſe, qui en fait aujourd'hui le fondement de ſa puiſſance. Je ne ſais ſi, dans le pays, on a lieu d'en être plus content que de leurs prédéceſſeurs : ils y ont un empire qu'on y ſupporte avec une ſorte d'impatience, mais dont j'ai tâché de tirer quelqu'avantage. Mon aumônier Hollandois, pour qui j'avois déjà pris de l'amitié, car rien ne rend ami comme les voyages, me fit faire connoiſſance avec ſes compatriotes, dont les moins occupés m'accompagnerent dans mes petites courſes. Nous n'avions, pour nous eſcorter, qu'un jeune Naïr de douze ans, avec lequel on me dit que nous ſerions plus en ſûreté, qu'avec pluſieurs ſoldats de la même tribu ; parce que les voleurs ont ici pour maxime, de n'attaquer jamais que les voyageurs armés, & ont, au contraire, un reſpect inviolable pour la foibleſſe de l'enfance. On diſtingue un jeune Naïr, qui n'eſt point encore en âge de porter les armes, par une petite maſſue de bois qu'il tient à la main.

Un Naïr, qui accompagne un étranger, reçoit par un jour un demi-faron ; le faron eſt une très-petite monnoie d'or, qu'on peut eſtimer huit ou dix ſols de la nôtre. Les ſouverains du Malabar ne fabriquent point d'autres eſpeces de ce métal ; mais toutes les monnoies étrangeres, pourvu qu'elles ſoient d'or ou d'argent, ont cours dans leur pays.

Avant que d'entrer dans la ville de Cananor, nous vîmes un exemple de la ſévérité avec laquelle on punit un commerce criminel entre deux perſonnes de différentes tribus. Une jeune Bramine ayant été ſurpriſe avec un garçon de la caſte des laboureurs, celui-ci fut poignardé ſur le champ par l'oncle de la fille, & la jeune perſonne condamnée à mourir. On changea la peine de mort en celle de l'eſclavage : on vendit cette fille coupable à un Hollandois, qui la fit baptiſer ; & elle devint ſa maîtreſſe. Il nous dit qu'il ne l'avoit achetée que pour épargner un maſſacre de pluſieurs jours. En effet, ſi cette jeune Bramine avoit ſubi la peine de mort, à laquelle la loi la condamnoit, les hommes de ſa tribu auroient été en droit de tuer, pendant trois fois vingt-quatre heures,

dans le lieu où le crime s'eſt commis ; toutes perſonnes de la tribu du jeune homme. Les Naïrs exercent cette loi barbare avec une cruauté dont les circonſtances font frémir. Pour éviter ces ſanglantes exécutions, on retient le coupable pendant pluſieurs jours, afin de donner le temps à la famille de ſe cacher : elle ne reparoît que quand le terme de la vengeance eſt expiré ; c'eſt-à-dire, trois jours après le ſupplice du criminel.

Quand deux ſouverains de ce pays ſe font la guerre, & qu'ils ſont chacun à la tête de leur armée, on ne tire jamais ſur le quartier qu'occupe le roi du parti contraire, ni dans l'endroit où eſt ſon paraſol, qui eſt la marque royale, de peur de le tuer ; car, outre que ce ſeroit un grand crime de lui ôter la vie, celui des deux partis qui l'auroit commis, s'expoſeroit encore à des dangers inévitables. Tout le royaume, dont le ſouverain auroit été tué ou bleſſé, ſeroit obligé de venger ſon prince par la mort des ennemis, dût-il en coûter tout le ſang de l'état. Le temps de la vengeance eſt proportionné à la grandeur & à la puiſſance

du monarque qui a perdu la vie : quelquefois il ne dure que trois jours, quelquefois trois ſemaines, trois mois, un an, &c.

De tous les crimes, le vol eſt celui que les peuples du Malabar ont le plus en horreur, & qu'ils puniſſent avec le plus de ſévérité. Si les preuves ne ſont pas ſuffiſantes pour condamner l'accuſé, on lui accorde l'épreuve du feu, qui ſe fait de la maniere ſuivante. On le met dans les fers au premier endroit où il ſe trouve ; car ici on ne connoît point les priſons ; & après l'avoir gardé quelques jours, on le conduit devant le prince, ſeul juge en matiere civile & criminelle. On fait rougir le fer d'une hache ; on le lui applique ſur la main, qu'on couvre d'une feuille de bananier, juſqu'à ce que le fer ait perdu ſa rougeur. Les blanchiſſeurs du roi, qui ſont préſents à cette éxécution, ont une ſerviette mouillée, dont ils enveloppent la main du coupable : ils lient enſuite cette ſerviette avec des cordons que le prince noue lui-même, & qu'il ſcelle de ſon cachet. On le laiſſe dans cet état pendant huit jours, après leſquels on découvre en public la main du priſon-

nier. Si elle ſe trouve ſaine & ſans apparence de brûlure, il eſt déclaré innocent, & renvoyé abſous; mais ſi la marque du fer ſe fait appercevoir, le prince prononce l'arrêt de mort, & le criminel eſt conduit au ſupplice : on perce ſon corps à coups de lances, & on le met en pieces à coups de ſabres. Ce ſont les Naïrs qui font l'office de bourreaux; & ils regardent comme un honneur d'exécuter les ordres du roi. Lorſque le crime eſt aſſez grand pour déshonorer toute une famille, les parents ſont les premiers à ſe charger de l'exécution, & s'empreſſent de laver dans le ſang du coupable la honte de ſa tribu. Après avoir déchiré ſon corps en morceaux, on attache ſes membres à des troncs d'arbres, & quelquefois il ne faut avoir volé que quelques poignées de poivre, pour mériter un pareil ſupplice.

C'eſt principalement dans le Malabar, qu'on remarque toutes ces diſtinctions de tribus & de caſtes, qui forment, dans un même état, tant de différentes claſſes de citoyens. Celle des princes eſt la premiere, & la ſeule dont je vais vous entretenir. Les prêtres, les nobles, les laboureurs, les

artiſans, les ſoldats, &c. ſont autant de tribus particulieres, dont je vous ai déja parlé, & qui ſe gouvernent à-peu-près de même que dans les autres pays de l'Inde. C'eſt par-tout la même délicateſſe ſur les méſalliances, le même mépris pour les caſtes inférieures, la même horreur de communiquer avec elles.

La tribu royale eſt compoſée de pluſieurs familles de princes. A la mort d'un roi, le plus ancien eſt déclaré ſon ſucceſſeur. Il nomme un premier miniſtre, ou lieutenant général du royaume, ſur lequel il ſe repoſe de tous les ſoins du gouvernement, & ne ſonge plus qu'à jouir, dans la molleſſe, des douceurs & des plaiſirs de la royauté. Il met ordinairement cette place à l'enchere; celui qui l'obtient, a le premier rang dans l'état, après le ſouverain. Toute l'autorité eſt entre ſes mains: il diſpoſe des emplois, commande les armées, expédie les ordres de la cour, & rend à peine compte à ſon maître de ſon adminiſtration; mais s'il abuſe de ſon pouvoir, il s'expoſe à perdre ſa place, ſans pouvoir exiger qu'on lui rende les ſommes qu'il a débourſées pour

pour l'obtenir. Tout grand qu'il eſt, il ne lui eſt pas permis de s'aſſeoir en préſence du ſouverain ; il faut qu'il ſe tienne debout, les deux mains poſées ſur ſa bouche, comme le dernier des ſujets.

Quoique les ſeigneurs Malabares, quand ils ſortent de leurs palais, ſoient auſſi faſtueux que les autres Indiens, & que leur cortege ſoit compoſé d'une troupe nombreuſe de gardes, d'officiers, de danſeuſes, d'eſclaves & d'éléphants, ils ne ſe piquent pas de la même magnificence dans l'intérieur de leurs maiſons. Les grands de l'état, les rois eux-mêmes, n'ont ni vaiſſelle d'or, ni meubles ſomptueux. Des paniers de joncs, des plats de terre ou de cuivre, des tapis ou des nattes, de la chandelle ou de l'huile, au lieu de bougie, des lits de planches, & une piece de bois pour chevet, voilà à quoi ſe réduit tout le luxe des riches Malabares ; du riz, du lait & des légumes compoſent leur nourriture ordinaire : leur faſte ne brille que dans leurs pagodes, où l'or, l'argent & les pierreries ſont prodiguées. Ces temples ſont, pour la plupart, richement fon-

dés ; & leurs revenus ſuffiſent non-ſeulement pour l'entretien des Bramines, mais encore pour la ſubſiſtance de tous les pauvres du voiſinage. Dans un pays où le ſacerdoce jouit d'une ſi haute conſidération, qu'il forme la premiere claſſe des citoyens, toutes les richeſſes de l'état s'accumulent dans les égliſes.

Les grands finiſſent leurs querelles comme la nobleſſe Françoiſe terminoit les ſiennes autrefois, c'eſt-à-dire, par des guerres particulieres, autoriſées par le ſouverain. Chacun aſſemble les perſonnes qui lui ſont dévouées ; on convient du jour & du lieu du combat, qui ſe livre en préſence du prince, & la victoire décide de la bonté de la cauſe. On ſe bat avec tant d'acharnement, que les vainqueurs, couverts de bleſſures mortelles, jouiſſent peu de leur gloire, & ſurvivent rarement aux vaincus. Les chefs des deux partis n'entrent point en lice ; ils ſe contentent de faire combattre leurs vaſſaux, qui n'ont d'autres armes que le coutelas. Après cette ſanglante exécution, les deux ennemis ſe réconcilient, & comptent pour rien la mort de quan-

tité de braves gens qui viennent de périr pour leur querelle.

Les perſonnes que leur naiſſance appelle à la profeſſion des armes, apprennent de très-bonne heure à les manier avec adreſſe. A peine les enfants ont-ils la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs & des fleches proportionnées, avec leſquels ils s'exercent ſur les oiſeaux. A l'âge de dix ou douze ans, on les envoie dans des académies publiques, où ils ſont inſtruits & entretenus gratuitement. Le prince ſe trouve ſouvent à leurs exercices, qui ne ſe paſſent pas toujours ſans effuſion de ſang. J'ai moi-même été témoin à Cananor de ces petites guerres, animées par la préſence du ſouverain, & dans leſquelles ces jeunes gens combattoient avec beaucoup d'adreſſe & de légéreté.

Un autre ſpectacle qui me divertit fort dans la même ville, c'eſt une diſpute qui s'éleva entre deux Naïrs qui avoient chacun leurs armes nues, & qui terminerent leur différend à coups de poing. Ils commencerent par des injures; puis s'échauffant inſenſiblement, ils s'approcherent pour ſe frap-

per. L'un d'eux mit bas ſon ſabre & ſa rondache ; l'autre ſon fuſil & ſon coutelas, & ils lutterent corps à corps, ſans qu'il vînt dans l'idée à aucun d'eux de retourner à ſes armes : ils ne les reprirent que lorſque la querelle fut appaiſée. En général, ces peuples ſont doux & patients, ennemis des diſputes, peu ſujets à l'emportement, & incapables d'une vengeance lâche & d'une trahiſon réfléchie.

On diſtingue parmi les Malabares, les idolâtres & les mahométans. Les premiers ont à-peu-près la même religion que les Banians ; mais ils adorent un plus grand nombre d'idoles, & ſous des formes plus monſtrueuſes qu'ailleurs. On compte, entr'autres figures de leur culte, un certain objet que la pudeur fait cacher dans tous les pays de l'univers ; mais vous avez vu qu'ils ne ſont pas les ſeuls qui lui témoignent de la vénération. Les Malabares mahométans ſont preſque tous le métier de marchands ou de corſaires. On prétend que, lorſqu'ils mettent pour la premiere fois un vaiſſeau en mer, ils l'arroſent du ſang de quelque captif chrétien, pour rendre leur navigation

heureuſe. On les diſtingue des idolâtres, par leur barbe qu'ils laiſſent croître, & par leur robe qui leur couvre tout le corps ; au lieu que les Gentils de l'un & de l'autre ſexe vont preſque nus.

Comme il n'y a point d'endroits où les cocotiers ſoient en ſi grand nombre que dans le Malabar, c'eſt ici l'occaſion de donner une deſcription exacte de cet admirable ouvrage de la nature. Le coco, que d'autres nomment *palmier des Indes*, eſt un grand arbre d'une ſeule tige, qui n'a jamais plus de douze pouces de diametre. Il s'éleve à cinquante pieds de haut, toujours en droite ligne, & s'élague de lui-même. De ſa cime naiſſent quelques branches légeres, avec des feuilles quelquefois longues de dix pieds, larges d'un & demi, & que leur propre poids fait pencher, quoiqu'elles ſoient très-délicates ; elles forment une agréable chevelure, & une tête naturellement taillée en rond. On les emploie ſeches & treſſées pour couvrir les maiſons ; elles réſiſtent pendant pluſieurs années à l'air & à la pluie. De leurs filaments les plus déliés on fait de très-

belles nattes qui ſe tranſportent dans toutes les Indes ; les plus gros filets ſervent à faire des balais, le reſte à brûler. La tige du cocotier renferme une moëlle blanche, ſemblable à du lait caillé, extrêmement tendre, d'un goût délicieux, & dont on ne doit pas craindre de manger avec excès, parce qu'elle ne peut faire aucun mal. Alors le bois eſt ſpongieux, ſe coupe aiſément ; & les Indiens, ſans crainte de l'endommager, y font des entailles, de diſtance en diſtance, par leſquelles ils grimpent juſqu'au haut de l'arbre avec une vîteſſe incroyable. A la cime, on trouve entre les feuilles pluſieurs bourgeons fort tendres, de la groſſeur du bras, & qui ont deux ou trois enveloppes : elles ſe rompent à meſure que le fruit qu'elles renferment pouſſe & groſſit. Alors paroît une grappe figurée comme celle des maroniers, où ſont attachées quatre-vingt ou cent petites noix de coco, dont quatorze ou quinze ſeulement viennent à maturité ; mais les Indiens n'attendent pas toujours qu'elles ſoient mûres. Ce fruit a ſon utilité & ſes vertus particulieres en quelque temps qu'on veuille le prendre. En

coupant l'extrêmité de ces bourgeons, lorſqu'ils ſont encore tendres, on en fait diſtiller une liqueur blanche, que l'on recueille avec ſoin dans des pots attachés à chaque bourgeon, & qu'on bouche hermétiquement, pour empêcher l'air d'y entrer. Lorſque le vaſe eſt rempli, on fait bouillir la liqueur, & elle acquiert par le feu la qualité du vin, quoiqu'elle fût auparavant ſemblable à du petit lait. Elle porte dans le Malabar, comme dans les autres pays des Indes, le nom de *tari* : elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même. Dans ſa fraîcheur, elle eſt douce à l'excès : gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable ; mais elle eſt dans ſa perfection du ſoir au matin ; après quoi elle commence à s'aigrir. Quand les Indiens veulent avoir de bon vinaigre, ils expoſent cette liqueur au ſoleil ; & pour en faire de l'eau-de-vie très-forte, ils la diſtillent à l'alambic. Ils en compoſent auſſi du ſucre, en la faiſant bouillir fort long-temps ; mais il n'eſt ni auſſi bon, ni auſſi blanc que le ſucre de cannes : le peuple s'en ſert pour toutes ſes confitures.

Les cocotiers, dont on prend la liqueur pour en faire du vin, ne portent jamais de fruits, parce que c'eſt de cette liqueur que le fruit ſe forme ; mais ſi on laiſſe venir les cocos à maturité, on tire de ces noix une huile extrêmement douce, qui ſe vend à vil prix, parce qu'elle eſt très-abondante, & dont on ſe ſert pour les uſages les plus communs. Le peuple en engraiſſe les cochons & la volaille ; & dans les temps de diſette, les pauvres eux-mêmes ſe nourriſſent du marc qui reſte quand on en a tiré l'huile. La noix dont on l'exprime, eſt ovale & de la groſſeur d'un melon ; elle a une triple écorce, dont l'extérieure eſt très-brune & très-unie ; la ſeconde, quand elle eſt ſeche, forme une eſpece de filaſſe. De la partie la plus fine, on fait cette ſorte de toile, que l'on nomme *écorce*, & dont vous voyez des mouchoirs en France ; le reſte eſt réſervé pour les cordages & les cables des vaiſſeaux. La troiſieme écorce eſt une peau fort légere, qui ſe blanchit parfaitement, & dont tout le monde fait des bonnets. La ſuperficie de la premiere écorce eſt d'abord verte & fort tendre ; elle contient une liqueur claire, agréa-

ble, ſaine & rafraîchiſſante. La chair qui la renferme immédiatement, ſe mange avec plaiſir lorſqu'elle eſt tendre, & elle tire ſur le goût d'artichaut; mais à meſure que les cocos mûriſſent, une portion de cette eau ſe change inſenſiblement en une pâte blanche & molle, qui ſe mange à la cuiller comme de la crême. Cette ſubſtance s'affermit inſenſiblement; d'abord elle prend la conſiſtance, la couleur, & à-peu-près le goût de nos cerneaux: enſuite elle devient ſemblable à celle de la noiſette ou de l'amende, mais d'une ſaveur plus délicate. Les Indiens la rapent pour la mêler avec leur riz; & quand ils y ajoutent du ſucre & de la cannelle, c'eſt un mêts très-exquis.

Lorſque la noix de coco eſt parfaitement mûre, & que la coque qui renferme le fruit eſt bien ſeche, on en fait des coupes, des vaſes à boire, & d'autres ouvrages qui deviennent de grand prix, par les figures que les Indiens y deſſinent avec un art admirable, & par les riches garnitures dont ils les montent. Vous en avez pu voir en France dans quelques cabinets de curieux.

Le cocotier pouſſe de nouveaux

bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année ; & ce qui augmente encore le prix infini de cet arbre, le plus utile, le plus merveilleux de toutes les productions de la nature, c'eſt qu'il eſt d'une très-grande reſſource, lors même qu'il eſt abattu. Il devient bon à brûler, à faire des mâts, des planches, des timons, des épées & des fleches. Les cordages & les voiles ſe font de ſes filaments les plus déliés ; on en fabrique auſſi diverſes ſortes d'étoffes, & même du papier. Les feuilles ne ſont ni moins curieuſes ni moins utiles que les autres parties de l'arbre. On m'a dit qu'on en avoit vu qui avoient juſqu'à vingt pieds de long : elles ont la figure d'une plume à écrire. Les Indiens ſavent les préparer & les rendre ſouples comme de la toile. Quelques-uns en font des vêtements ; les marchands s'en ſervent pour l'emballage, les mariniers en fabriquent des voiles pour leurs barques. Ainſi, Madame, cet arbre ſeul peut fournir à tous les beſoins de l'homme : ſa moëlle, ſa ſeve & ſon fruit ſervent pour nourrir les Indiens ; ſes écorces, à les habiller ; ſon bois, à bâtir leurs maiſons ; ſes feuilles, à les cou-

vrir, &c. Je me ſuis trouvé vingt fois dans des cabanes conſtruites d'une partie de cet arbre, & approviſionnées de fruits, d'huile, de vin, de miel, de ſucre, de vinaigre, de bois, d'étoffes, de charbons tirés de ſes autres parties. Quand les Indiens voient un homme induſtrieux, ils diſent qu'il vaut autant qu'un cocotier. Cet arbre eſt ſi commun dans pluſieurs contrées de l'Inde, qu'on en voit des forêts entieres.

Il en eſt un autre, appellé *cardamone*, plante aromatique, qui ne croît que dans le royaume de Cananor. Il produit, dans de petites gouſſes, une eſpece de poivre dont les Orientaux font une grande conſommation dans leurs ragoûts. On le tranſporte dans toutes les parties de l'Aſie, en Perſe, en Arabie, en Turquie; mais en Europe, il n'eſt guere d'uſage que dans la médecine. Cette plante a cela de particulier, qu'on n'eſt obligé ni de la ſemer, ni de labourer les champs pour la cultiver. On ſe contente de mettre le feu aux herbes qui croiſſent pendant la ſaiſon des pluies; leurs cendres fertiliſent la terre, & la diſpoſe à produire le cardamone.

Parmi pluſieurs animaux de la côte de Malabar, rien ne m'a ſi fort étonné que la quantité prodigieuſe de ſes perroquets, & la variété ſurprenante de leurs eſpeces. On en prend juſqu'à deux cents d'un coup de filet. Les paons ne ſont guere moins communs; leurs plumes ſervent à faire des paraſols, des éventails, & d'autres ouvrages de ce genre.

Le pays eſt infeſté de tigres de différentes grandeurs. Ceux de la plus petite eſpece ſont à-peu-près gros comme nos chats d'Europe, & font une guerre cruelle à la volaille; les plus grands, que les Portugais appellent *tigre royal*, approchent de la taille de nos chevaux; ceux de la moyenne grandeur n'excedent pas celle des moutons: ils cauſent beaucoup de ravages dans toutes les parties du Malabar; & la ſoif du ſang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les beſtiaux. Pour les avoir jeunes, les chaſſeurs épient le moment où la mere eſt allée chercher de la nourriture à ſes petits, & ils les enlevent. Ne les trouvant plus à ſon retour, elle entre en fureur; l'odeur lui fait découvrir la trace du vol; & elle

court d'une vîteſſe incroyable, juſqu'à ce qu'elle ait attrapé les Indiens qui fuient devant elle, ſur les chevaux les plus légers. Lorſqu'elle eſt ſur le point de les atteindre, ils lâchent un de ſes petits qu'elle prend entre ſes dents, & qu'elle reporte dans ſa taniere. L'eſpérance de les retrouver tous de la même maniere, lui donne de l'ardeur, & la fait revenir avec plus de promptitude; mais les chaſſeurs ont des bateaux préparés ſur le bord d'une riviere, & échappent ainſi à ſa fureur. Ils apprivoiſent ſes petits & les élevent pour la chaſſe. On déclare à ces animaux une guerre ouverte dans le Malabar; mais quelques efforts que l'on faſſe pour les détruire, leur nombre y eſt plus grand que par-tout ailleurs. Les rois excitent leurs ſujets à cette chaſſe par différents degrés de récompenſe. Celui qui a tué un tigre avec l'épée ou la fleche, reçoit un bracelet d'or; ce qui paſſe parmi eux pour une marque d'honneur auſſi diſtinguée que nos ordres de chevalerie. Si l'on a vaincu avec le ſecours d'autrui, ou qu'on n'ait combattu qu'avec le mouſquet, la récompenſe n'eſt qu'en argent. Un jour je vis un de ces

animaux qui paſſoit à cent pas de moi ; mon premier mouvement fut de mettre la main ſur un de mes piſtolets pour le tuer. J'étois accompagné de deux Hollandois qui me retinrent le bras, & m'apprirent que le parti le plus ſage eſt de tirer en l'air, à moins qu'on ne ſe croie ſûr d'abattre l'animal. Le bruit l'étonne & le met en fuite ; au lieu que s'il eſt bleſſé, ſa douleur le rend plus terrible.

Le jakar, que les Portugais nomment *adive*, eſt un autre fléau du Malabar. Il a la queue du renard, le muſeau de loup, & le reſte du corps comme le chien. Il fuit la lumiere, & ne ſort preſque que la nuit ; il fait la guerre aux chiens, à la volaille, & quelquefois aux enfants ; il eſt rare qu'il attaque les hommes. Ces animaux vont ordinairement en troupes : leur cri eſt plaintif & ſemblable à la voix d'un enfant qui pleure. Le tigre & l'adive marchent ſouvent de compagnie, & chaſſent enſemble. L'adive, par ſes plaintes, attire les chiens hors des maiſons, & par ce moyen, prépare une proie facile à ſon compagnon. Les Indiens reconnoiſſent qu'il eſt ſuivi d'un tigre, lorſqu'ils n'en-

tendent qu'un ſeul cri : ſi pluſieurs ſe font entendre à la fois, le danger eſt moins grand, & leurs précautions ſont proportionnées à leurs craintes. L'adive eſt un animal qu'on n'a jamais pu apprivoiſer. La maniere de le prendre, eſt de faire un trou dans ſa taniere, & d'y brûler des feuilles ou de la paille dont la fumée le ſuffoque. On en trouve quelquefois dix ou douze étouffés dans le même lieu.

Quelque dangereux que ſoient les ſerpents & les couleuvres ſur cette côte, ils n'en ſont pas moins révérés des Indiens du Malabar, qui leur conſacrent des ſtatues & des temples. Outre les offrandes qu'on leur fait dans les pagodes, on leur porte du lait & d'autres aliments dans les campagnes & dans les bois. A quelques lieues du Cananor, je vis un Indien qui conjuroit un de ces reptiles de ſortir de ſa cabane, ſans oſer lui faire la moindre violence. Voyant que ſes prieres étoient ſans effet, il s'efforça de l'attirer dehors, en lui préſentant une jatte de lait. Comme le ſerpent s'obſtinoit à reſter, l'Indien ſortit pour prier un Bramine du voiſinage, de venir joindre ſes inſtan-

ces aux ſiennes. Pendant ce temps-là, je tuai la couleuvre, & la jettai hors de la cabane.

Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement bleſſé, juſques dans les lits, ſi l'on négligeoit de viſiter toutes les parties de la maiſon qu'on habite. Il y a de ces ſerpents qui ſont d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'ils avaleroient un homme. Un Anglois que j'ai vu à Calicut, m'a raconté qu'un habitant de la campagne étant allé avec ſa femme travailler à la terre, avoit laiſſé ſon fils malade dans ſa maiſon. Cet enfant en ſortit & alla ſe coucher à quelques pas de la porte, ſur des branches de palmier; il s'endormit juſqu'au ſoir. Ses parents, qui revinrent du travail, l'entendirent pouſſer des cris à demi étouffés. Ils virent, en s'approchant de lui, qu'une de ces groſſes couleuvres avoit commencé à l'avaler. L'embarras du pere & de la mere fut auſſi grand que leur douleur : on n'oſoit irriter l'animal, de peur qu'avec ſes dents il ne coupât l'enfant en deux, ou qu'il n'achevât de l'engloutir. Enfin, de pluſieurs expédients, on préféra celui de couper le ſerpent par le milieu

du corps; ce que le plus hardi & le plus adroit exécuta fort heureuſement d'un ſeul coup de ſabre; mais comme le reptile ne mourut pas d'abord, quoique ſéparé en deux, il ſerra de ſes dents le corps tendre de l'enfant, & l'infecta tellement de ſon venin, qu'il expira peu de temps après.

Ces ſerpents ne ſont cependant pas les plus dangereux, parce que leur monſtrueuſe groſſeur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. Leur longueur eſt de quinze à vingt pieds; & leur tête a la groſſeur & la forme de celle d'un ſanglier. Les grandes inondations en font mourir pluſieurs qu'elles entraînent dans les campagnes. Je les prenois, à quelque diſtance, pour des troncs d'arbres abattus & deſſéchés. Une eſpece plus malfaiſante eſt celle de certaines petites couleuvres vertes, qui ſe cachent parmi les herbes & les feuilles des buiſſons, où leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles s'élancent ſur las paſſants; & leur rencontre eſt ſi fréquente, que dans les chemins étroits, on ſe fait précéder d'un eſclave qui frappe de côté & d'autre, pour les

écarter. Leurs bleſſures ſont toujours mortelles. Une eſpece nullement malfaiſante, & qui d'ailleurs eſt très-utile, ſont les ſerpents preneurs de rats. On les appelle ainſi, parce qu'ils font l'office de nos chats dans les maiſons. Ils ſe tiennent ſur les toîts, deſcendent dans les chambres, ſe placent ſur les chaiſes & ſur les lits, & paſſent quelquefois ſur le viſage & ſur le corps de ceux qui dorment, ſans leur faire aucun mal.

En partant de Cananor, il fut décidé que nous ne nous arrêterions ni à Mangalor, ni à Carva, deux autres petites ſouverainetés de cette côte, où les Portugais ont des bureaux, & les Anglois un comptoir. Ces deux pays n'ont d'ailleurs rien qui les diſtingue ſpécialement de ceux que nous venions de parcourir; & notre empreſſement d'arriver à Viſapour, pour être à portée de nous rendre bientôt à Goa, nous laiſſoit aſſez d'indifférence pour des lieux qui n'avoient rien de nouveau à nous offrir.

M'étant trouvé légérement incommodé le ſecond jour après mon départ, je me fis porter, pendant trois lieues,

dans ce qu'on appelle ici des *filets*, & dont on ne ſe ſert guere qu'à la campagne. Ce ſont effectivement des rets de cordes qu'on lie aux deux extrêmités, & que deux ou quatre perſonnes portent comme un palanquin ſur leurs épaules, par le moyen d'une perche attachée aux deux bouts du filet. Il eſt de la longueur d'un homme ſeulement, mais ſi large qu'en l'ouvrant par le milieu, on peut commodément s'y étendre avec un couſſin ſous la tête, quoiqu'on y ſoit un peu courbé ; c'eſt-à-dire que la tête & les pieds ſont élevés vers les extrêmités, & que le corps penche en bas. Pour ſe défendre de la pluie, on ſe couvre d'une certaine petite natte ſeche, faite de feuilles de palmier, que les porteurs accommodent proprement ſur la perche qui ſoutient le filet. Cette natte prend des deux côtés, avec de petits chaſſis qu'on peut lever ou baiſſer, quand on veut jouir de la vue de la campagne, ou reſter à couvert.

Je ne vous nommerai pas les villes, les bourgs & les villages par leſquels nous paſſâmes avant que d'arriver à Viſapour, qui a donné ſon nom à l'ancien royaume de Décan, dont elle eſt la ca-

pitale. Cette ville eſt une des plus grandes de l'Aſie. Elle a près de cinq lieues de circuit, en y comprenant les cinq grands fauxbourgs qui l'environnent. Ses murailles ſont fort hautes, bâties de pierres de taille, entourées d'un grand foſſé, & accompagnées de pluſieurs baſtions où il y a des canons de toutes ſortes de calibres. Au milieu de la ville eſt le palais du roi, environné auſſi de foſſés & de murailles, mais dont l'intérieur eſt fort ſimple, & n'offre rien de remarquable. Par-tout, les maiſons ne ſont bâties que de bois, ou de terre, ou de paille; les portes en ſont ſi petites, qu'il faut ſe baiſſer pour y entrer. Quoique le prince ſoit mahométan, les habitants, qui ſont preſque tous orfevres ou tiſſerands, profeſſent l'idolâtrie. Autrefois les rois de Viſapour étoient libres & indépendants; mais les empereurs Mogols les ont obligés de ſe reconnoître pour tributaires de l'empire. Auſſi, ſous prétexte de ce tribut, le peuple peut à peine acquérir, par un rude & continuel travail, ce qu'il faut pour payer les différents ſubſides dont il eſt accablé. On y fait par-tout un aſſez gros commerce;

mais perſonne ne s'y enrichit. Les Hollandois en tirent une grande quantité de poivre qui y eſt très-abondant ; & eux-mêmes y ſont fort accueillis. J'en retrouvai quelques-uns que j'avois vus à Ceylan, & avec leſquels je fis un voyage vers les montagnes de Gate, peu éloignées de Viſapour. Je me rappelle avec plaiſir la converſation que nous eûmes avec un Bramine qui deſſervoit une petite pagode ſituée au pied d'une de ces montagnes. C'eſt un vieillard reſpectable, qui a beaucoup pratiqué les Européens, & fréquenté les cours des ſouverains de l'Inde. Un eſprit de philoſophie, peu commun chez ces idolâtres, l'a dégoûté du grand monde ; & l'amour de la liberté lui a fait choiſir une retraite chez un peuple fier & indépendant. On nous avoit ſouvent parlé à Viſapour de ce vénérable perſonnage ; notre arrivée ne parut point l'étonner. Il nous reçut avec cette noble ſimplicité que donne un grand âge, joint à la connoiſſance des hommes, & à la vertu. Il nous retint à dîner chez lui, & non avec lui ; car vous ſavez que la religion de ces peuples ne leur permet ni de manger ni

de boire avec les étrangers : il leur eſt défendu auſſi de jamais ſe ſervir d'aucun meuble dont ceux-ci auroient fait uſage. C'eſt pourquoi il fit placer devant nous, au lieu de plats & d'aſſiettes, de grandes feuilles, ſur leſquelles on avoit mis du riz cuit dans de l'eau & du ſel ; à côté étoit un petit vaſe de feuilles de palmier ; rempli d'excellent beurre pour ſervir d'aſſaiſonnement. On apporta auſſi ſur ces mêmes feuilles toutes ſortes de fruits du pays, & des confitures. Mais il n'y avoit pas de pain, parce qu'ici on n'en mange jamais, & que d'ailleurs le riz y ſupplée. Après que nous eûmes dîné, on vit que les différents mets qui nous avoient été ſervis, reſtoient preſqu'en entier ; & comme la religion ne permet plus ni d'y toucher ni de les conſerver, on les diſtribua à quelques eſclaves chrétiens que nous avions avec nous. De plus, lorſque nous fûmes ſortis de l'endroit où nous étions, on fit frotter & polir la place que nous avions occupée, avec un peu de fiente de bœuf, qu'on tenoit toute préparée pour cet effet ; car on ſe croit obligé de purifier de la ſorte tous les lieux où s'eſt aſſis un étranger

ou quelque Indien qui n'eſt pas de la même ſecte. Les plus ſcrupuleux pouſſent quelquefois ſi loin cette ſuperſtition, qu'ils verroient mourir de miſere une perſonne qu'ils eſtimeroient impure, ſans la vouloir ſeulement approcher pour lui procurer du ſoulagement. Mais notre Bramine n'obſervoit de toutes ces pratiques, que celles dont il ne pouvoit abſolument ſe diſpenſer ſans ſcandaliſer le peuple. Notre qualité d'étrangers, & ſur-tout d'Européens, qu'il aimoit, ſembloit le mettre plus à ſon aiſe : il voulut nous accompagner ſur le haut de ces montagnes, d'où il nous aſſura que l'œil découvroit les plus beaux payſages de la nature. J'y trouvois un plus grand avantage encore dans la converſation d'un homme inſtruit des mœurs & des uſages de ce pays.

Après quelques queſtions aſſez vagues, & des réflexions générales ſur les voyages, ſur le génie & le caractere des nations, ſur l'établiſſement des empires, & les différentes formes de gouvernements: « Ce n'eſt qu'ici, nous » dit-il, que vous verrez des hommes » véritablement libres; par-tout ailleurs

„ je n'ai trouvé que des eſclaves. Voyez
„ ces montagnes qui regnent dans l'é-
„ tendue des deux royaumes de Car-
„ nate & de Viſapour, & qui coupent
„ la preſqu'iſle de l'Indoſtan dans toute
„ ſa longueur du nord au ſud ; c'eſt un
„ aſyle que nous nous ſommes procuré
„ dès le temps de l'irruption des Mo-
„ gols, nos vainqueurs. Forcés de leur
„ abandonner les plaines fertiles que
„ nous habitions, nous nous ſommes re-
„ tirés dans ces montagnes incultes, où
„ nous vivons pauvrement, mais dans
„ une indépendance qui nous conſole
„ de tous les autres biens que nous
„ avons perdus. L'intérêt, la religion
„ & des malheurs communs uniſſent
„ étroitement tous nos princes, qui ne
„ ceſſent d'être en guerre avec les an-
„ ciens oppreſſeurs de notre liberté.
„ Ils font des courſes continuelles ſur
„ les terres du grand Mogol qui, mal-
„ gré toute ſa puiſſance, n'a pu encore
„ nous ſubjuguer. Les Mahométans
„ nous traitent de barbares & de bri-
„ gands ; mais ceux qui nous connoiſ-
„ ſent mieux, ſe louent de notre dou-
„ ceur & de notre bonne foi. J'oſe dire
„ que c'eſt parmi nous qu'on voit ré-
gner

„ gner dans toute leur pureté les an-
„ ciens uſages, les loix & les excel-
„ lentes mœurs de nos ancêtres. Nous
„ vivons dans une parfaite union ; nous
„ chériſſons nos chefs, que nous regar-
„ dons moins comme des princes, que
„ comme les peres d'une famille nom-
„ breuſe. Chacun ſuit paiſiblement la
„ religion que profeſſe ſa tribu, & ne
„ condamne point celle des autres. Les
„ différentes ſectes qui partagent notre
„ culte, ſont ſi peu jalouſes de faire
„ des proſélytes, qu'un homme qui
„ voudroit abandonner la ſienne, ne
„ ſeroit pas reçu dans une autre. Dans
„ nos habillements & nos habitations,
„ nous ne conſultons que le ſeul beſoin;
„ nous uſons des aliments les plus ſim-
„ ples, du riz, du lait, des fruits & des
„ racines, que nous apprêtons toujours
„ de la même maniere. L'eau eſt la ſeule
„ boiſſon en uſage dans les conditions
„ honnêtes : le petit peuple boit quel-
„ quefois de l'arak, mais jamais avec
„ aſſez d'excès pour tomber dans l'ivreſ-
„ ſe ; ce vice eſt en horreur parmi nous.
„ Nous avons le même éloignement
„ pour les querelles, les jurements, les
„ blaſphêmes ; & nos mœurs ſont dif-

„ férentes de celles des autres hommes ;
„ car nous nous figurons que tous les
„ peuples de la terre ſont généra-
„ ments cruels & méchants „.

Je m'efforçai en vain de détruire un préjugé, que les ravages cauſés par les Arabes, les Mogols & les Portugais n'avoient malheureuſement que trop bien établi. Mais ſi je ne pus le tirer de ſon erreur, il eut du moins la complaiſance de ſatisfaire à toutes les queſtions que je lui faiſois touchant les mœurs des montagnards, dont il venoit de tracer un ſi beau portrait. J'appris de lui, que c'eſt une coutume parmi eux de ne ſe ſervir jamais d'autres armes, que de celles qu'ils ont appris à manier dans leur jeuneſſe. Les uns combattent avec l'épée ſeule, d'autres avec l'épée & le bouclier, quelques-uns avec la lance, d'autres enfin avec des arcs & des flêches : l'habitude qu'ils y ont acquiſe les rend redoutables.

La maniere dont on inſtruit les enfants dans les écoles, eſt encore une choſe que le Bramine me fit obſerver. A notre retour de la montagne, il m'en montra quatre ou cinq ſur le veſtibule du temple, qui avoient appris du maî-

tre une même leçon. De peur de l'oublier, un d'eux en pſalmodioit une ligne ſur un certain ton muſical, & l'écrivoit en même temps ſur le plancher où ils étoient aſſis en rond, & qu'ils avoient couvert, pour cela, d'un ſable très-délié. Après que l'un de ces enfants eut écrit cette premiere ligne en la chantant, les autres la rediſoient & l'écrivoient tous enſemble. Il recommençoit enſuite une autre ligne que ſes camarades répétoient de même, & toujours ainſi alternativement, juſqu'à la fin de la leçon. Quand il n'y avoit plus de place ſur le plancher pour écrire, ils paſſoient la main deſſus, & y répandoient d'autre ſable, s'il étoit néceſſaire, pour y tracer de nouvelles lettres, & continuoient de la ſorte, pendant tout le temps qui leur étoit donné pour étudier. De cette maniere, les enfants apprennent à lire & à écrire ſans livre, ſans papier, ſans plume & ſans encre.

L'uſage de frotter les planchers, & d'enduire les murs de fiente de vache, n'eſt nulle part auſſi univerſellement obſervé, que parmi les Indiens des montagnes de Gatte. J'attribuois cette

coutume à une cérémonie ſuperſtitieuſe de leur religion ; mais le Bramine m'apprit que ces montagnards n'avoient en vue que la durée, l'ornement & la propreté de leurs habitations. Comme ils ne ſe ſervent pas, comme nous, de carreaux ſolides, ils travaillent leurs planchers ſi légérement, que pour les faire durer davantage, & les rendre plus unis & plus polis, ils les enduiſent de cette fiente détrempée avec de l'eau, ſi elle n'eſt pas liquide, & ſans eau, ſi elle eſt fraîche. En l'appliquant avec la main ou avec une truelle, ils rendent leurs appartements ſolides, luiſants, & d'une couleur verte, parce que les vaches de ces montagnes ne ſe nourriſſent que d'herbe. Cet enduit à cela decommode, qu'il ſe ſeche promptement, & qu'on peut marcher deſſus incontinent après qu'il y eſt appliqué. Il eſt vrai qu'il faut le renouveller au moins toutes les ſemaines ; mais c'eſt une choſe facile & de peu de dépenſe ; & des planchers polis de la ſorte ont d'ailleurs de merveilleuſes qualités contre la peſte.

Le temps étoit beau lorſque nous prîmes congé du Bramine ; & quoique

le ſoleil fût ſur le point de diſparoître, nous marchâmes encore pendant plus de quatre heures, juſqu'à un petit bourg où nous avions déjà logé. Peu de jours après notre arrivée à Viſapour, nous en repartîmes pour aller viſiter quelques autres villes de ce royaume.

Graën eſt diviſée en deux parties par une grande riviere; & chacune d'elles pourroit former une ville conſidérable. Le roi de Viſapour y faiſoit une chaſſe à laquelle nous aſſiſtâmes. C'eſt là que j'appris que le reſpect des Indiens pour leurs ſouverains, ne leur permet pas de rien toucher en même temps que le roi. Si on lui préſente ou une épée ou une lance, il faut ceſſer de l'avoir à la main, avant que le prince la reçoive dans la ſienne. C'eſt ainſi que je vis donner un fuſil au roi; on mit la croſſe à terre fort près de ce prince, & l'on pouſſa légérement le haut du fuſil avec la main dans celle du monarque, qui étoit ouverte pour le recevoir.

Myrſie, qui n'eſt qu'à ſix lieues de Graën, eſt une ville très-vaſte, mais mal peuplée. Nous y vîmes deux tom-

beaux célebres, qui ſont un objet de vénération pour tous les habitants du pays; j'y aſſiſtai à la réception d'un religieux Indien dans l'ordre des notables. D'autres moines idolâtres le conduiſoient en proceſſion par la ville. Ils étoient précédés, accompagnés & ſuivis d'une troupe de danſeuſes, de ſoldats & de joueurs d'inſtruments. Le récipiendaire, vêtu de blanc, étoit aſſis dans un palanquin avec deux paraſols. La principale danſeuſe, toujours tournée de ſon côté, faiſoit mille gambades avec une adreſſe ſinguliere. Les dévots venoient ſe proſterner aux pieds des religieux qui ſuivoient le palanquin. Mais comme ceux-ci étoient en fort grand nombre, & qu'il falloit bien du temps pour leur baiſer les pieds à tous, ils s'arrêtoient gravement pour procurer à tout le monde la facilité de s'acquitter de cette cérémonie. Ils ſe tenoient fiérement debout, avec l'air de gens qui ſont en extaſe. Ils firent ainſi diverſes ſtations juſqu'à la maiſon du nouveau profès; & l'on danſa encore devant ſa porte, d'où il congédia tous ſes confreres.

Aurengabad eſt une place aſſez mar-

chande, mais qui n'eſt point environnée de murailles. Entre pluſieurs beaux édifices, on y admire principalement une moſquée qu'un empereur Mogol, Aurengzeb, y fit bâtir pour ſervir de tombeau à une de ſes femmes, qui mourut dans cette ville. On fait à Aurengabad un commerce conſidérable, qui y attire beaucoup de marchands étrangers. Nous y fûmes fort bien reçus de quelques Anglois, qui nous y retinrent pluſieurs jours. Comme on ne cherchoit qu'à nous y procurer des amuſements, on nous amena une danſeuſe qui faiſoit alors fort grand bruit. Cette femme étant debout, ſur un pied, faiſoit, avec l'autre, tourner un cercle d'une vîteſſe incroyable & pendant aſſez long-temps, ſans que jamais il quittât le gros doigt du pied, qui lui donnoit ce mouvement. Tandis qu'elle étoit ainſi occupée d'une jambe, elle jettoit en l'air, d'une main, deux boules de cuivre qu'elle recevoit alternativement, ſans jamais les manquer. Tout ſe paſſoit en cadence au ſon des inſtruments : & elle continuoit ainſi cet exercice, pendant qu'un vieillard, qui ſe tenoit auprès

d'elle, lui chantoit en meſure des paroles indiennes, qui ſignifient *courage, courage*. Dans ce moment il arriva une troupe de danſeuſes, eſcortées de leurs maris, & qui nous donnerent un bal à leur mode. Elles y parurent ſous de beaux habits en broderie, & au ſon de leurs caſtagnettes. Elles commencerent leurs danſes à petit bruit; le mouvement augmentant inſenſiblement, devintfur ieux, & repréſentoit aſſez bien diverſes paſſions. Nous y vîmes l'image d'un combat, où l'on en vint aux mains avec tant de furie, que c'étoit moins une peinture qu'une réalité. Le maître de la troupe, qui les conduiſoit tous, imitoit en danſant, avec un poignard, la poſture d'un ſoldat qui en tue un autre dans une mêlée.

Il y a peu de villes dans le royaume de Viſapour, qui ne nous aient fourni quelque ſpectacle ou quelque amuſement particulier. Les plus communs néanmoins étoient, ou des proceſſions d'idolâtres, ou d'autres cérémonies de ce genre. Ces pays ſont principalement remarquables par le nombre de leurs pagodes, où l'on ne voit que des

figures, ou monſtrueuſes, ou laſcives. A Bedir, qui eſt le théatre d'une infinité de ſuperſtitions, j'ai vu dans un temple la figure d'une femme qui relevoit ſes habits par-devant & montroit aux paſſants, avec une ſorte d'affectation, ce que la pudeur commande à tout le monde de couvrir. On en voyoit une autre d'un homme & d'une femme qui s'embraſſoient dans l'attitude la plus indécente. Enfin rien n'eſt plus commun, dans toute l'Inde, que ces ſortes de repréſentations, ſur leſquelles vous me permettrez de ne plus revenir. Je ſupprimerai auſſi toutes les proceſſions de ces idolâtres, les pratiques ſuperſtitieuſes, les ſacrifices qui ſe renouvellent & ſe répetent chaque jour dans quelques-uns des lieux habités par ces peuples. Je ne ferai plus mention que d'une fête où je fus conduit par un Bramine. Elle étoit compoſée d'une troupe de jeunes filles fort bien vêtues à leur mode, c'eſt-à-dire, d'une piece de toile à fleurs, qui deſcend de la ceinture juſqu'aux pieds, & d'une autre induſtrieuſement arrangée ſur les épaules. Leur tête étoit ornée de fleurs jaunes & blanches, qui pa-

roiſſoient comme autant de pierreries ſur leurs cheveux, & donnoient beaucoup de grace à ces jeunes nymphes. Elles tenoient en main chacune deux petits bâtons qu'elles frappoient l'un contre l'autre, de concert & avec meſure, au ſon des tambours & de pluſieurs inſtruments qui les accompagnoient. Une de la troupe chantoit ſeule un couplet de chanſon dont le refrain étoit répété par toutes les autres enſemble & du même ton, ſept ou huit fois. Elles avançoient dans cet ordre juſqu'au temple, ſuivies de leurs meres & de leurs vieilles parentes, qui ne les perdoient pas de vue. Après avoir encore danſé devant le temple en l'honneur de la déeſſe, que le ſexe regarde ici comme ſa patrone, elles ſe rendirent dans une eſpece de jardin public, où nous les ſuivîmes : là elles ſe ſéparerent en différentes bandes, & ſe remirent à danſer. Ces danſes ne conſiſtent qu'à tourner doucement, jouant toujours de leurs petits bâtons en guiſe de caſtagnettes, & à ſe baiſſer en élargiſſant les jambes, comme ſi elles vouloient s'aſſeoir, chantant ſans ceſſe le même refrain. Chaque compa-

gnie choiſit enſuite les endroits du jardin les plus agréables pour y ſouper. Ils nous inviterent tous, non pas à manger avec eux, puiſqu'ils n'admettent point d'étrangers à leur table, mais à prendre ce qu'il nous plairoit de ce qu'ils avoient devant eux. Ces ſortes de ſcenes ſe ſont renouvellées ſouvent à mes yeux, durant le cours de mes voyages. Preſque tout le culte que ces peuples rendent à leurs Dieux, ne conſiſte qu'en concerts, en proceſſions, en feſtins, en chanſons & en danſes. Ils leur préſentent à manger, les baignent, leur donnent de l'encens, du bétel, les ornent de bois de ſandal, les menent à la promenade; & quoique tous s'acquittent de ces pratiques de dévotion avec beaucoup d'affection & de zele, ce ſont néanmoins les danſeuſes qui en font toujours le principal ornement.

Je ſuis, &c.

A Viſapour, ce 30 Octobre 1741.

Fin du Tome III.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

VINGT-NEUVIEME LETTRE.

ORMUS, DIU, ET SURATE.

LA ville de Suez; ſon port. Page 6
Entrepriſe de joindre la mer Rouge à la Méditerranée. 7
En quel lieu les Iſraélites paſſerent la mer Rouge. *ibid.*
La ville de Tor. 9
Ecueils qui ſont dans la mer Rouge. *ibid.*
Le port de Suaquen. 10
Vent dangereux qui regne ſur la mer Rouge. *ibid.*
Détroit de Babel-Mandel. 11
L'iſle de Socotra. *ibid.*
Mœurs de ſes habitants. *ibid.*
Ses productions naturelles. 12
Le golfe d'Ormuz. 13
La ville de ce nom. *ibid.*
Ses révolutions. 15
La ville de Gomron. 16
L'iſle de Kiſmiſch. 23
Le commerce de Gomron. 24
Siege de la ville de Diu. 26

Valeur extraordinaire des femmes de cette ville. 26
Héroïſme de quelques Portugais aux ſieges de Diu. 17
Triomphe de Jean de Caſtro qui a défendu cette ville. 29
La ville de Surate, dans la province de Guzarate. 30
Détails concernant cette grande ville. 33
Gouvernement de Surate. 34
Ses divers habitants, & principalement les Anglois. 36
Poids, meſures, & monnoie de Surate. 40
Maladies communes dans ce pays. 41
Promenades aux environs de la ville de Surate. 42
Hôpital pour les animaux. 44
Productions naturelles de Surate. 46

LETTRE XXX.

Le Mogol.

LA ville de Broitſchia. 49
La ville de Brodra. 50
Lacque produite aux environs de ces deux villes. 51
La ville d'Amadabath. 53
Cérémonie païenne aux environs de cette ville. *ibid.*
Commerce d'Amadabath. 54
Ses revenus & leur uſage. 55
Gouverneur de cette ville. *ibid.*
Sa ſévérité envers des courtiſanes. 56
Tombeaux des environs d'Amadabath. 58
Tombeau d'un pere inceſtueux. *ibid.*

Promenades aux environs d'Amadabath. 59
Singes de ce pays. 60
Perroquets de ce pays. 61
Le cormoran. 62
Autres animaux de la province de Guzarate. *ibid.*
Les crocodiles ; deſcription de cet animal. 63
La ville de Cambaye. 65
Beau jardin dans la province de Guzarate. 67
La ville de Biſangatan. 68
La ville de Petain. *ibid.*
Mœurs & coutumes de la province de Guzarate. *ibid.*
Religion des habitants. 69
L'habillement des femmes de cette province. 70
L'habillement des hommes. 72
Les Indiens qu'on appelle Banians. *ibid.*
Leur religion, & leurs idoles. 73
Les mœurs de ces peuples. 74
Les prêtres Banians. 75
Leurs reſpects pour les animaux. 76
Leur ſuperſtition pendant les éclipſes. 77
Différentes ſectes de Banians. 78
La ſecte des Œurowaths. 79
La ſecte des Samaraths. 80
La ſecte des Biſnaux. 82
La ſecte des Gonghys & des Faquirs. 83
Superſtitions des Banians. 87
Savants & docteurs Banians. 88
Leurs écrits 89
L'éducation des enfants chez ces peuples. 90
Leurs mariages. *ibid.*
Portrait des femmes Banianes. 91
Leur propreté. 92
Le commerce des Banians. *ibid.*
Saiſons dans la province de Guzarate. *ibid.*

L'indigo d'Amadabath. 94
Productions naturelles. 95
L'ancien commerce des Portugais dans la province de Guzarate. 97

LETTRE XXXI.

Suite du Mogol.

LA ville de Géribath. 99
Les Rasbouts, ſecte des Banians. 100
Les Gaures ou Parſis, ſecte d'Indiens idolâtres. 101
Leur religion. 102
Leurs uſages. 103
Agra, capitale du Mogol. 107
De l'Inde proprement dite. *ibid.*
De l'origine des Mogols. 108
Gengiskan & Tamerlan. *ibid.*
Situation & deſcription de la ville d'Agra; ſes moſquées. 109
Ses bains, ſes caravanſerais. 112
Le palais impérial. *ibid.*
Les tombeaux. 115
Province de Delli. 117
Grande pagode & hôpital pour les ſinges. 118
La ville de Delli, aujourd'hui Jehannabat. *ib.*
Deſcription de cette ville. 119
Le palais de l'empereur. *ibid.*
Trône de ce monarque. 120
Audience d'ambaſſadeur. 122
Ecuries des éléphants. *ibid.*
Belle moſquée de Delli. 124
Cérémonie obſervée lorſque le prince va à cette moſquée. 125

Promenades de l'empereur. 126
Expédition de Thamas-Kouli-Kan dans l'empire du Mogol. 127
Revenus de l'empereur du Mogol. 129
Forces militaires de cet empire. 131
Camp impérial. *ibid.*
Différents corps de troupes & leurs chefs. 133
Artillerie. 136
Fête des deux freres, célébrée à Delli. 137

LETTRE XXXII.

Suite du Mogol.

Belle allée de Lahor à Agra. 139
La ville de Lahor. 140
Chasse générale faite par l'empereur du Mogol dans la province de Lahor. 141
Chasses particulieres. 147
Chasse des gazelles. *ibid.*
Chasse des grues. 148
Chasse du lion 149
Beauté de la province de Kachemire. 150
Syranakar, capitale de cette province. 151
Ses maisons de plaisance. *ibid.*
Caractere de ses habitants. 154
Fontaine singuliere de cette province. 155
Poissons singuliers d'un canal de Kachemire. 156
Tombeau prétendu miraculeux. 157
La province de Kaboul. *ibid.*
Usage singulier d'un peuple nommé *Augans*. 158
La ville de Multan. 159
Ses baladins. 160
Monnoies & change du Mogol. *ibid.*

Fêtes qui ſe célebrent tous les ans dans cet empire. 162
Foire qui accompagne ces fêtes. 165
Courtiſanes du Mogol. 166
Trait plaiſant d'un courtiſan. *ibid.*
Combat des animaux avec des hommes. 167
Les éléphants du grand Mogol. 170
Comment on prend ces animaux dans les Indes. 174
Des éléphants blancs. 177
Eléphants d'une groſſeur prodigieuſe. 178
Mœurs & caractere de l'éléphant. 149
Ruſes pour tuer les éléphans à la chaſſe. 181
Pays où l'on mange leur chair. 182
Haine des lions & des éléphants. 183
Antidote découvert par les éléphants. *ibid.*
Comment ſe nourriſſent les éléphants non apprivoiſés. 184
Poil de la queue de l'éléphant eſtimé en Afrique. 185
Continuation des mœurs des éléphans. 186
De la muſique mogole. 187

LETTRE XXXIII.

SUITE DU MOGOL.

IDOLE de la province de Nagrahut. 189
Pélerinage ſingulier des courtiſanes de l'Inde. 190
La province de Chitor. *ibid.*
La ville de Goddach, & ſes environs. 191
La ville de Calléade; hiſtoire qui y eſt arrivée. 192
La ville de Séronge, célebre par ſes toiles peintes & ſes gazes. 193

Diverſes provinces du Mogol. 194
Gouvernement de l'empire du Mogol. 195
Les chrétiens tolérés dans cet empire. 199
Hiſtoire à ce ſujet. 200
La religion des Mogols. 201
Leurs moſquées. *ibid.*
Leurs prêtres. *ibid.*
Leurs mariages. 202
Déſordre des femmes dans les ſerrails. 206
Comment les femmes vont par la ville & à la campagne. 207
Voitures du Mogol. 208
Comment on voyage dans ce pays. 209
Maladies auxquelles les voyageurs ſont expoſés. *ibid.*
Voyage de l'empereur. 210
Différentes claſſes de voituriers. 212
Leurs querelles lorſqu'ils ſe rencontrent. 213
Convois funebres des Mogols. 214
Sciences de ces peuples. 216
Langue Mogole. 217
Caractere de ces peuples. *ibid.*
Deſcription de leurs maiſons. 218
Leurs habillements. 220
Leurs amuſements. 222
Leur éloignement pour l'yvreſſe; hiſtoire à ce ſujet. *ibid.*
Réception d'ambaſſadeurs au Mogol. 223

LETTRE XXXIV.

SUITE DU MOGOL.

PORTUGAIS ſacrifié à la vengeance des Indiens près de Bengale. 228

La ville de Bénarez, où ſont les principales écoles Banianes. 229
Célebre pagode de cette ville. 230
Propriété de l'eau du Gange. 231
Dervis Mahométans. 234
Maniere d'apprivoiſer les lions. 235
Femme Banianne qui ſe brûle ſur le corps de ſon mari. 239
La ville de Ragimohol; palais qui s'y trouve. 242
La province de Bengale; ſon commerce. 243
Herbe ſinguliere dont on fait de la toile. 245
Commerce des Hollandois à Bengale. 246
La ville de Chandernador. 248
Mœurs des habitants de Bengale. *ibid.*
Fameux temple de Jargana, dans la province d'Orixa. 250
Le bois de ſandal; deſcription de cet arbre. *ibid.*
Le cotonnier; deſcription de cet arbre. 252
Soierie de Bengale 253
Les Théers, ſecte d'Indiens. 254
Les ſaiſons à Bengale. 255
Révolutions dans quelques provinces du Mogol, & leur gouvernement actuel. 256

LETTRE XXXV.

Golconde.

RÉVOLUTION qui a fondé le royaume de Golconde. 259
Origine des rois actuels de Golconde. 260
Aventure d'Abdala, roi de Golconde. 261
La ville de Maſulipatan. 264
Chaleur exceſſive dans cette ville. 265

On y vit à bon marché. 268
Fertilité du royaume de Golconde. 267
Baguagar, capitale du royaume de Golconde; description de cette ville. *ibid.*
La forteresse de Golconde. 269
Magnifique château de Golconde. *ibid.*
Temple commencé à Golconde. 270
Gouvernement de ce royaume. 271
Ses habitants. 272
Les différentes tribus qui les distinguent. 273
La tribu des Bramines. *ibid.*
Les marchands en gros. *ibid.*
Tribu des femmes publiques. *ibid.*
Soupleſſe de ces femmes. 274
Autres tribus de Golconde. 275
Fanatiſme de ces peuples. 277
Cérémonies du mariage à Golconde. 278
Maniere d'y élever les enfants. 279
Caractere des habitants de ce royaume. *ibid.*
Leur maniere de s'habiller. 280
La ville de Ténara. 281
Mine de diamans du royaume de Golconde. 282
Comment on cherche les diamans. 283
Ces mines ſont affermées. 285
Comment on taille les diamans. *ibid.*
Leurs diverſes qualités. 286
Comment ſe fait le commerce des diamans dans le royaume de Golconde. 287
Regle des Indiens pour ſavoir au juſte le prix des diamans. 288
Diamans du grand Mogol & du grand Duc de Toſcane. 290
Mines de diamans de la riviere de Gouel, dans la province de Bengale. 291
Autres pierres de Golconde. *ibid.*
Le bezoart. *ibid.*

LETTRE XXXVI.

Côte de Coromandel.

Commerce ſur cette côte. 295
Biſnagar, capitale du royaume de Carnate. 296
Le ſouverain de ce royaume. *ibid.*
La ville de Gandicot. 297
Pagode de la ville de Bezoâr. *ibid.*
Supercherie des prêtres de cette pagode. 298
La pagode de Tripety. 299
La province de Maduré. *ibid.*
Alcatile, ville de cette province. 300
Culte infame de ſes habitants. *ibid.*
Miſſionnaires Jéſuites au Maduré. *ibid.*
La vie qu'ils y menent. 302
La ville de Tarcolan, dans le Maduré. 304
La ville de Paliacate. 305
Madras, ville poſſédée par les Anglois. 306
Deſcription de cette ville. *ibid.*
Gouvernement de cette ville. 308
Compagnie Angloiſe des Indes orientales. 310
Méliapour, autrement *San-Thome.* 313
Hiſtoire de la compagnie Françoiſe des Indes. 315
Révolution arrivée dans l'Inde, & à laquelle la compagnie a pris grand intérêt. 323
Hiſtoire du Nabab d'Arcate vaincu par les Marates. 324
Caractere de cette nation. 325
Arrivée de la veuve & du fils du Nabab d'Arcate à Pondichéry. 328
Réception que leur fit M. du Mas, gouverneur de cette ville. *ibid.*

Etat de la ville de Pondichéry. 330
Le gouverneur de cette ville. 334

LETTRE XXXVII.

Ceylan.

LA ville de Tranquebar, avant que d'arriver à Ceylan. 336
La ville de Négapatan. 337
Le port de Jafnapatan. 338
Diviſion de l'iſle de Ceylan. *ibid.*
La ville de Colombo. 339
Vigilance des habitants de Ceylan. 340
La ville de Candy, capitale du royaume de ce nom. 341
Les villes d'Allout, de Badoula & de Digligy. 342
Deſcription du palais du roi de Candy. *ibid.*
Les maiſons des habitants du royaume de Candy. *ibid.*
Défenſes naturelles de ce royaume. 344
Garde exacte qui ſe fait dans ce royaume, & les paſſeports qu'on y donne. 345
Le Pic d'Adam, la plus haute montagne de l'iſle. *ibid.*
Singularité de deux ſaiſons dans cette iſle. 347
Le canton d'Oudanour. 348
Antiquités de Ceylan. 349
Comment les anciens y commerçoient. *ibid.*
Uſage ancien à la mort de ſes rois. 350
Son gouvernement ancien. 351
Son gouvernement actuel. *ibid.*
Ses divers officiers. 352
Le deſpotiſme du ſouverain. 353
Milice du royaume de Candy. 355

Maniere de combattre de cette milice. *ibid.*
Mœurs & caracteres des habitants. 356
Leur habillement. 357
Diſtinction de rang, obſervée entre eux. 359
Différentes claſſes de citoyens *ibid.*
Ce qu'on appelle les *gueux* à Ceylan. 364
Défenſe ſous peine de mort de chercher des pierreries dans cette iſle. 366
Reſpect infini des courtiſans pour le roi. 367
Trois ordres de prêtres à Ceylan. *ibid.*
Cérémonie religieuſe, & proceſſions. 370
Religions diverſes dans l'iſle de Ceylan. 372
Suite de la ville de Colombo. 373

LETTRE XXXVII.

SUITE DE CEYLAN.

IGNORANCE des habitants de Ceylan. 374
Monnoie de Ceylan. 375
Succeſſion des terres chez ces peuples. *ibid.*
Droit des créanciers. *ibid.*
Langage des Chingulais. 376
Leur paſſion pour le jeu. *ibid.*
Gageure ſinguliere. 377
Le mariage au royaume de Candy. *ibid.*
Combien le ſexe y eſt reſpecté. 378
Autorité des peres ſur leurs enfants. *ibid.*
Des cérémonies funebres chez les Chingulais. 379
Maniere de traiter les maladies. 381
Maniere de ſe nourrir. *ibid.*
Les Bedas, peuple particulier de l'iſle de Ceylan. 381
Productions naturelles de Ceylan. 384
Le riz; comment il ſe cultive. *ibid.*
La maniere de faire venir l'eau ſur les terres

qui le produiſent. 384.
Maniere de battre le grain. 386
Diverſes fleurs de l'iſle. *ibid.*
Les fruits excellents à Ceylan. 387
L'aréka, le bétel. *ibid.*
Uſage qu'en font les femmes Indiennes. 388
La talipot, arbre ſingulier. 390
Ses différents uſages. 391
Le kettule, autre arbre remarquable. 392
Le cannellier, ou l'arbre qui porte la cannelle. 393
L'arbre-Dieu. 395
Légume & bétail de Ceylan. *ibid.*
Eléphans de cette iſle. Ses ſinges. Ses inſectes. Ses reptiles & ſerpens. Ses ſangſues. 395. 401
Les Juifs du temps de Salomon ont fréquenté Ceylan. *ibid.*

LETTRE XXXIX.

Les Isles Maldives.

SITUATION des iſles Maldives, leur deſcription. 403
Conjecture ſur l'origine des Maldivois. 404
Un roi des Maldives reçoit le baptême. 405
Révolution arrivée aux Maldives. *ibid.*
Deſcription de l'iſle de Male, capitale des Maldives. 406
Productions naturelles de ces iſles. 407
Maniere dont les habitants tirent des pierres de la mer. 408
Coquilles qui ſervent de monnoie. 409
Nature du climat aux Maldives. 410
Maladies communes dans ces iſles. *ibid.*

Religion

Religion des habitants ; leurs ſuperſtitions. 411
Uſages de ces peuples à l'égard de leurs enfants. 412
Leur conduite à l'égard des criminels. 413
Habillement des Maldivois. 414
Les nobles Maldivois ſe raſent eux-mêmes, ou ſe rendent ce ſervice mutuellement. 415
Portrait des Maldivois. 416
Leur gouvernement. *ibid.*
Comment les Maldivois exercent & rendent la juſtice. 417
Différents degrés de nobleſſe aux Maldives. 418
La conduite des nobles envers le ſouverain. 419
Revenus du roi des Maldives. 420
Ce qui compoſe ſa garde. *ibid.*
Ce prince ne mange jamais avec ſes ſujets. 421
Comment ces peuples régalent leurs amis. *ibid.*
Liberté des femmes dans les iſles Maldives. *ibid.*

LETTRE XXXIX.

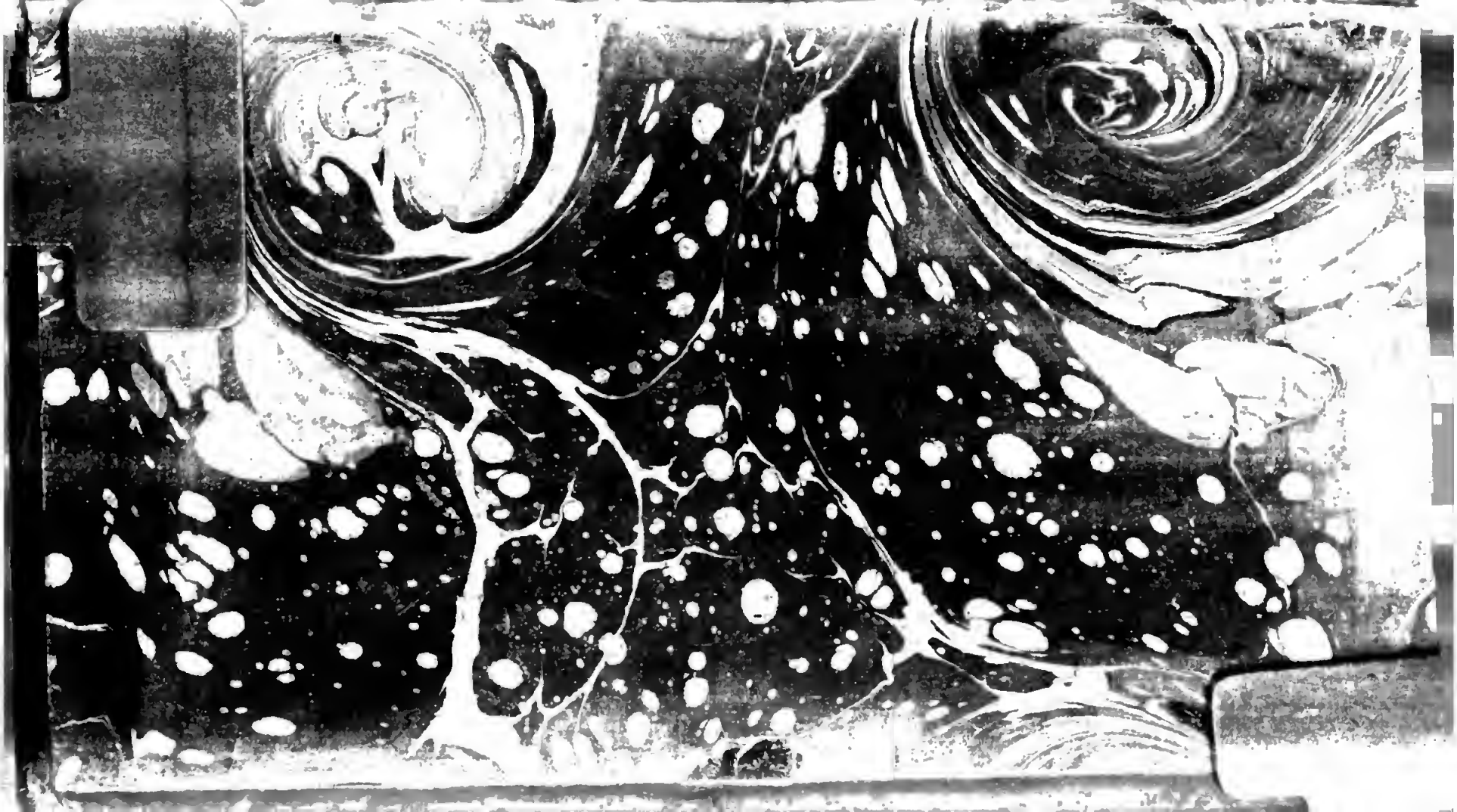
CÔTE DE *MALABAR*.

LE royaume de Travancour. 423
Le roi de Ceylan, tributaire de celui de Travancour. *ibid.*
Enjaingue, autre province tributaire du même royaume ; établiſſement des Anglois. *ibid.*

Force du royaume de Travancour, & religion de ſes habitants. 424
Caractere du roi de Travancour, & des habitants. 425
La religion des Malabares. 426
Leurs ſciences, arts & métiers. 427
Différence entre la côte de Malabar & celle de Coromandel. 429
Cauſe de cette différence. *ibid.*
Les Naïrs, caſte particuliere de la côte de Malabar. 431
Leur maniere de faire la guerre. 432
Les Pouliats, caſte abjecte du Malabar. 433
Autre différence entre les côtes de Malabar & de Coromandel. 435
Deſcription de la côte de Malabar. *ibid.*
Les villes de Cochin, Cranganor & Calicut. 438
Temple d'idolâtres dans le royaume de Calicut. 440
Uſage des habitants de Malabar. 441
Longues oreilles de ces peuples. 444
Le Zamorin, nom du roi de Calicut. 445
Mariage de ce prince & de ſes ſujets. 447
Le roi de Cananor, allié & brouillé avec les Portugais. 450
Les Naïrs accompagnent les voyageurs. 451
Sévérité avec laquelle on punit un commerce criminel. 452
Vengeance exercée contre la famille du coupable. 453
Punition du vol au Malabar. 454
Epreuve du feu. *ibid.*
De la caſte des princes au Malabar. 455
Premier miniſtre chez ces princes. 456

Leur peu de magnificence. 457
Richeſſe des temples. *ibid.*
Comment les grands terminent leurs querelles. 458
Comment on éleve ceux que l'on deſtine aux armes. 459
Comment les Naïrs terminent leurs différents. *ibid.*
Les mahométans Malabares diſtingués des idolâtres. 460
Le cocotier ; deſcription de cet arbre ; ſon extrême utilité, & ſes divers uſages. 461
Le cardamone. 467
La quantité prodigieuſe de perroquets & de paons au Malabar. 468
Les différentes eſpeces de tigres. *ibid.*
L'animal appellé le *jik r*, ou *la dive*. 470
Les ſerpents & les couleuvres. 471
Accident arrivé à un jeune Indien étouffé par un ſerpent. 472
Le royaume de Viſapour. 474
Comment on ſe fait porter dans des filets. 475
Déſcription de la ville de Viſapour. 476
Ses rois, tributaires du Mogol. *ibid.*
Mœurs des habitants des montagnes du Gate. 477
Ils ne mangent ni avec les étrangers, ni avec des Indiens d'une ſecte différente de la leur. *ibid.*
Simplicité de ces peuples, & leur indépendance. 480
La maniere dont on apprend à lire à leurs enfants. 483
Uſage de frotter le plancher de fiente de bœuf. 484

La ville de Graën. 485
Reſpect des Indiens pour leurs ſouverains. 486
La ville de Mirſie. *ibid.*
Réception d'un moine idolâtre dans l'ordre des notables. *ibid.*
La ville d'Aurengabad. 487
Danſeuſes de ce pays, & leurs tours de ſouplesſe. 488
Fréquentes proceſſions dans le royaume de Viſapour, chez les idolâtres. 489
La ville de Bedir, théatre d'une infinité de ſuperſtitions. 489
Fête célébrée par de jeunes filles. 490
En quoi conſiſte le culte de ces peuples. 491

Fin de la Table du Tome troiſieme.

627219